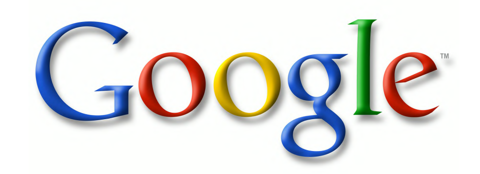
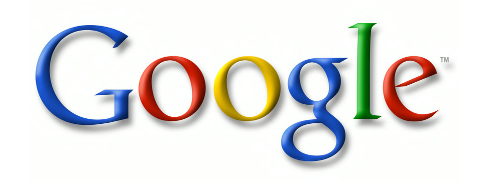
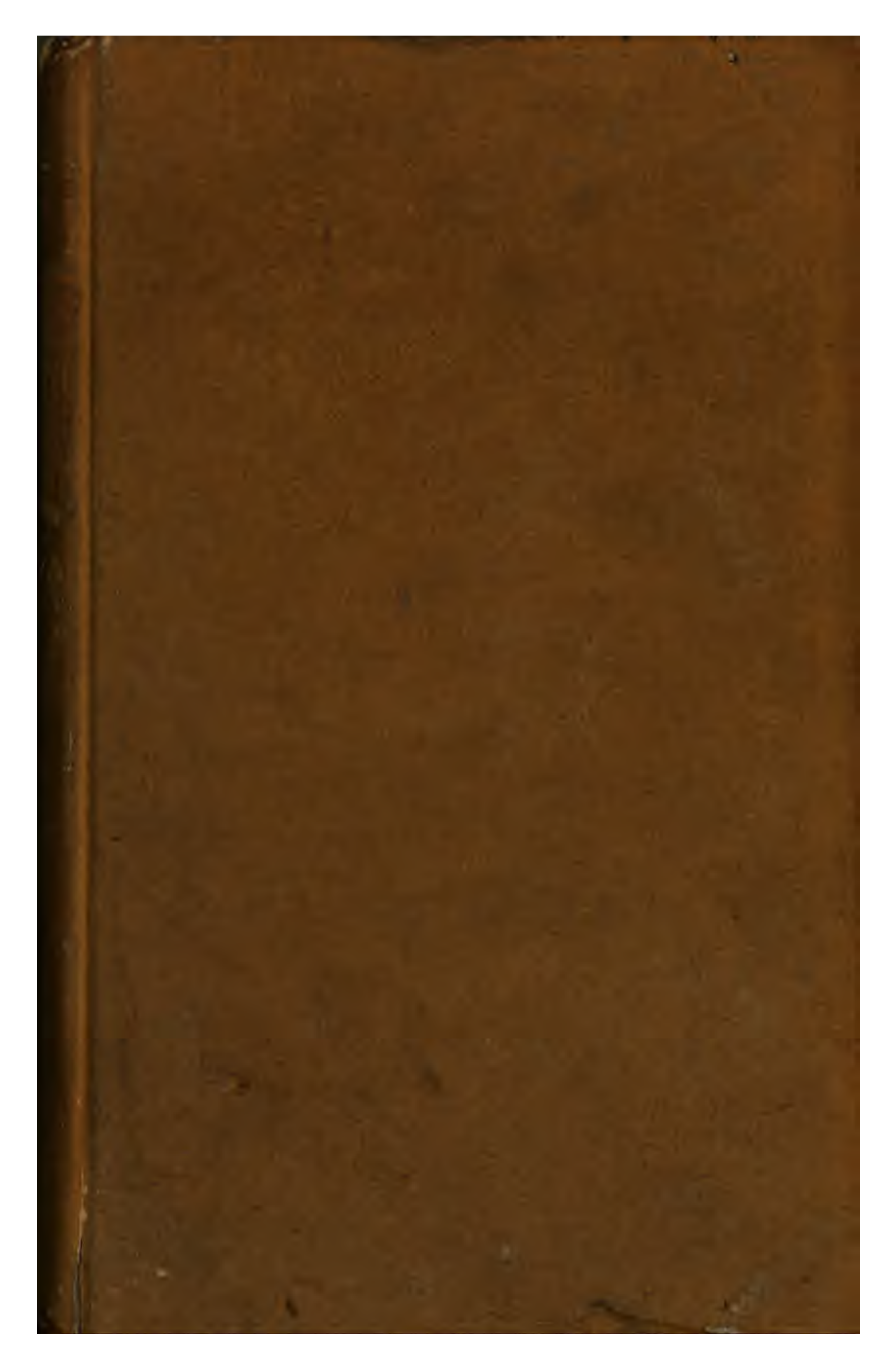
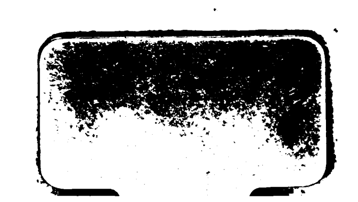







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



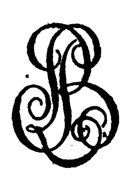
ŒUVRES
CHOISIES
DE PRÉVOST.

TOME VINGT-HUITIÈME.

ŒUVRES
CHOISIES
DE PRÉVOST.

Avec Figures.

TOME VINGT-HUITIÈME.



A PARIS,
CHEZ GRABIT, LIBRAIRE,
RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, N.° 8.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

1816.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
7 DEC 1956
OF OXFORD
LIBRARY

HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

TOME QUATRIÈME.

HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

LETTRE C.

Le seigneur JERONIMO *au chevalier* GRANDISSON.

Bologne, 24 septembre.

A-LA-FIN, cher Grandisson, nous commençons à nous flatter que notre Clémentine se conformera aux désirs de sa famille. Le général et sa femme sont venus exprès de Naples, dans la résolution de faire ce qu'ils appellent un effort décisif, et de ne la quitter qu'après l'avoir disposée à nous obliger. Le prélat est arrivé en même-temps, accompagné de deux autres évêques; et, dans une conférence qu'ils ont eue tous trois avec elle, ils lui ont déclaré qu'elle ne peut penser à prendre le voile sans le consentement formel de son père et de sa mère. Madame

Bemont, qu'on a priée de venir passer quelque temps avec elle, s'est déclarée ouvertement pour nous; et jeudi dernier, Clémentine fut encore plus vivement poussée. Toute la famille s'étant assemblée dans ma chambre, on lui fit proposer d'y venir; elle vint : nous réunîmes nos instances. Le général fut d'abord le plus pressant; il fut secondé par le prélat; la jeune marquise fit le troisième rôle. Ma mère, prenant les mains de sa fille entre les siennes, ne put faire entendre que des soupirs, et votre Jeronimo ne s'expliqua que par des larmes; mais, pour dernière scène, mon père mit un genou à terre devant elle : Ma fille, lui dit-il, mon cher enfant, obligez-moi.

Elle se laissa tomber à genoux : O mon père! s'écria-t-elle, quittez cette posture, ou je meurs à vos pieds. Non, ma fille, jusqu'à ce que vous ayez consenti à m'obliger. Mon père! le plus indulgent de tous les pères! accordez-moi du-moins quelque temps. Le général, croyant remarquer dans cette demande une flexibilité qu'elle n'avoit pas encore fait voir, la pressa de se déterminer sur-le-champ. Un père, lui dit-il, se sera-t-il humilié en vain? Une mère aura-t-elle fait parler inutilement ses pleurs? C'est à ce moment, ma sœur, qu'il faut se rendre, ou... Il s'est arrêté, en la regardant d'un œil fier. Prenez patience, a-t-elle dit timidement, jusqu'aux premières lettres du chevalier, elles ne peuvent tar-

der long-temps; et portant la main à sa tête... : Levez-vous, mon père, ou j'expire à vos pieds.

Il me sembla que le général alloit trop loin. Je demandai que les premières lettres fussent attendues. Eh bien! j'y consens, dit mon père en quittant sa posture, et lui faisant quitter la sienne. Mais quelques nouvelles qu'elles puissent apporter, souvenez-vous, très-chère fille, que je suis votre père, un père indulgent, et que je souhaite d'être obligé. Quoi! reprit le général, cette bonté paternelle ne fera point d'impression sur vous? votre père, votre mère, vos frères, nous sommes prêts à nous jeter tous à vos pieds. Serons-nous tous méprisés? Un étranger, un Anglois, un hérétique; oui, tout grand, tout noble qu'il est, un hérétique, un homme encore que vous avez glorieusement refusé, emportera-t-il la préférence sur votre famille entière? Et souvenez-vous, ma sœur, interrompit le prélat, que vous connoissez déjà son sentiment. Il vous l'a marqué en vous quittant. Croyez-vous que le chevalier Grandisson puisse en changer après une explication si formelle?

Elle répondit qu'elle ne se sentoit pas bien; qu'elle se trouvoit coupable de résister aux volontés d'un père et d'une mère, et qu'elle ne pouvoit disputer contre ses frères; mais qu'elle ne se sentoit pas bien. Elle pria ses frères de l'épargner; et, revenant à demander du temps, elle conjura son père de lui ac-

corder cette grace. Ma mère, craignant une rechûte, lui permit de se retirer, en ajoutant qu'on ne pensoit point à forcer ses volontés, et qu'on ne vouloit employer que la persuasion. Elle se retira, mais ce fut pour chercher madame Bemont; et se jetant entre ses bras : O Madame! je suis persécutée, opprimée, et c'est ce qu'on nomme persuasion. Un père à genoux! une mère en larmes! des frères suppliants! cruelle, cruelle persuasion!

Madame Bemont entra alors en raisonnement avec elle, lui représenta l'inflexibilité du général, l'indulgence de son père et de sa mère, les désirs de ses autres frères; elle fit valoir votre sentiment, expliqué sans partialité, indépendamment même de la différence de religion. Elle lui parla d'une jeune et charmante personne de votre pays, capable de vous rendre heureux, dont elle avoit entendu vanter les grandes qualités par divers Anglois. Ce dernier point la frappa d'autant plus, qu'elle sait combien vous êtes lié avec madame Bemont. Elle répondit que, pour le monde entier, elle ne traverseroit point les désirs du chevalier Grandisson, et qu'elle souhaitoit de vous voir heureux, de quelque manière que le ciel disposât d'elle. Le père Marescotti vint à la charge, et lui conseilla de ne pas attendre l'arrivée de vos lettres, pour prendre une résolution; parce qu'elle ne pouvoit douter que votre premier sentiment ne s'y trouvât confirmé. Les arguments des

trois évêques furent rappelés avec une nouvelle force. On lui nomma un jour pour reparoître dans l'assemblée de sa famille. Madame Bemont applaudit à sa grandeur d'ame, dans le sacrifice qu'elle avoit déjà fait au ciel, et l'exhorta beaucoup à ne se pas moins distinguer dans la soumission qu'elle devoit à ceux dont elle tenoit la vie.

Toutes ces considérations lui paroissant d'un grand poids, elle prit du temps pour les méditer encore. Après avoir passé trois heures dans son cabinet, elle remit à madame Bemont l'écrit suivant, qu'elle croyoit propre, lui dit-elle, à la faire dispenser de paroître dans l'assemblée qu'on lui proposoit:

« Je suis excédée, ma chère madame Bemont,
» de vos tendres, mais fatigantes instances, aussi
» bien que des importunités, des prières et des rai-
» sonnements de mes frères. O ma mère! quelle
» obéissance, quelle aveugle soumission ne méri-
» tez-vous pas d'une fille qui a troublé le repos de
» vos heureux jours! Vous n'avez jamais connu la
» tristesse avant les peines que je vous ai causées.
» Le sacrifice de ma vie seroit une foible expiation
» pour tout ce que je vous ai fait souffrir. Et qui
» peut résister aux instances d'un père à genoux?
» En vérité, mon tendre et respectable père, je
» tremble de vous revoir. Que jamais, du moins,

» je ne vous revoye dans la posture où je vous ai vu
» jeudi dernier.

» J'ai refusé à mon cœur l'homme qu'il estimoit;
» et par un motif qui ne doit, qui ne peut me per-
» mettre de m'en repentir; il est impossible que je
» sois jamais à lui. Le père Marescotti, quoiqu'il
» le juge digne aujourd'hui de son affection, me
» suggère que toutes mes disgraces peuvent être un
» châtiment du ciel, pour avoir souffert que mon
» cœur fût engagé par un hérétique. Il m'est ab-
» solument défendu de penser à réparer ma faute,
» par la seule démarche que j'en aurois crue ca-
» pable.

» Vous me dites, madame Bemont, et toute ma
» famille m'assure, comme vous, que l'honneur,
» la générosité et l'estime dont je fais profession
» pour le chevalier, m'obligent également de con-
» tribuer au bonheur d'un homme dont j'ai trompé
» les espérances, et vous êtes persuadée qu'il existe,
» dans sa patrie, une femme capable de le rendre
» heureux; mais je dois, dites-vous, lui donner
» l'exemple. Moi? il est impossible. Non, l'hon-
» neur et ma juste délicatesse ne me le permettront
» jamais.

» Mais pressée comme je le suis, tremblante
» encore de voir un père à genoux, une mère
» noyée dans ses larmes, et jugeant, avec raison,

» que je ne puis vivre long-temps; qu'une rechute » dans la plus terrible des maladies peut devenir » la punition de ma désobéissance, et qu'à ma dernière heure, ce sera une consolation pour moi » de penser que je me suis soumise à la volonté de » mes parents, sur un point auquel ils paroissent » invariablement attachés; d'ailleurs, apprenant » d'eux-mêmes qu'ils regarderont mon obéissance » comme une compensation pour toutes les peines » que je leur cause depuis si long-temps, je supplie » le ciel de me donner la force de leur obéir. Cependant, si cet effort m'est impossible, serai-je » encore pressée, encore persuadée? J'espère que » non. Enfin je m'efforcerai de me déterminer à » l'obéissance; mais quel que soit le succès de mes » combats, Grandisson doit donner l'exemple ».

Combien nous sommes-nous félicités, cher ami, en lisant cette déclaration, quoiqu'elle ne donne encore que de si foibles espérances? Toutes nos mesures se réduisent maintenant à la traiter avec tant de douceur, qu'elle ne puisse changer de résolution. Nous ne lui proposerons pas même de voir la personne que nous favorisons, sans être bien sûrs que vous lui donnerez l'exemple : et s'il existe en effet une femme assez aimable pour vous faire espérer d'être heureux avec elle, cette raison, soutenue par les soins d'un homme tel que vous, ne peut-elle pas être un motif pour l'engager?

Comme il n'y a plus d'espérance, mon cher Grandisson, que vous deveniez mon frère par le mariage, je ne vois, dans le monde entier, que le comte de Belvedère à qui je puisse souhaiter d'appartenir à ce titre. Il est Italien. Ma sœur, qui nous a toujours été si chère, ne s'éloignera point de nous. Il sait de quel malheureux état elle est sortie; et, loin de s'en faire une objection, il se seroit cru le plus heureux des hommes d'obtenir sa main dans le fort même de sa maladie, avec l'espérance que les médecins lui donnoient de pouvoir servir à sa guérison par cette voie. Il n'ignore pas qu'elle vous aime; il l'adore pour les motifs qu'elle a de vous refuser; il fait profession d'une tendre amitié pour vous, et d'une parfaite confiance en votre honneur: toutes ces considérations ne doivent-elles pas nous faire désirer son alliance?

Je ne puis douter, cher ami, qu'il ne dépende de vous de donner l'exemple; de vous qui avez triomphé, sans varier sur votre religion, d'une famille de zélés catholiques, et qui avez su engager le cœur d'une des plus délicates et des plus vertueuses filles du monde. Quelle femme, qui a un cœur à donner, quelle famille peut être capable de vous résister, lorsque la religion et la patrie seront les mêmes?

Laissez-nous donc espérer, mon cher Grandisson, que vous ferez cet effort : assurez-nous que vous ne ferez pas difficulté de donner l'exemple; et,

dans cette confiance, nous presserons ma sœur de remplir les espérances qu'elle nous donne. Alors, alors, vous nous verrez en Angleterre, pour vous remercier des faveurs infinies dont nous croyons vous avoir obligation. Mes instances sont celles de toute une famille que vous ne cesserez jamais d'aimer, j'en suis sûr, comme je vous promets que vous lui serez toujours cher. Madame Bemont y joint les siennes. Elle est persuadée, dit-elle, elle me prie de vous assurer, de sa part, que vous serez plus heureux, Clémentine et vous; elle, avec le comte de Belvedère, qui est de son pays et de sa religion; vous, avec une Angloise, que vous ne seriez jamais l'un par l'autre. Madame Bemont m'a dit en confidence que, lui ouvrant votre cœur, dans le temps même de vos espérances, vous aviez déploré la malheureuse situation de ma sœur et la vôtre, du côté de la religion; et que vous lui aviez déclaré plus d'une fois, comme vous l'avez fait aussi à toute notre famille, que vous n'auriez pas fait les mêmes offres pour la première princesse du monde. Que ne devons-nous pas attendre de votre grandeur d'ame? Encore une fois, nous nous flattons qu'il est en votre pouvoir de contribuer à notre bonheur, et nous ne pouvons douter de votre volonté; mais quel que soit l'événement, ne cessez pas, mon cher ami, d'aimer votre, etc.

JERONIMO.

qu'il vous plaira de me dire sur ce point, ou sur tout autre sujet.

Nous pourrions être écoutés, Monsieur : me ferez-vous la grace de descendre au jardin avec moi? Vous allez déjeûner, dites-vous, avec miss Byron? Cher chevalier Grandisson, accordez-moi une audience de quatre minutes seulement, au fond du jardin.

Ce soir, monsieur Greville, vous me trouverez prêt à faire tout ce que vous désirez; mais à ce moment je ne veux point être arrêté.

Je ne vous laisserai pas, Monsieur, la liberté de faire votre visite, sans avoir obtenu de vous quelques minutes de conférence au jardin.

Pardonnez donc, monsieur Greville, si je donne ici mes ordres comme si vous n'y étiez point. Sir Charles sonna. Un de ses gens monta aussitôt. Ma voiture est-elle prête? Elle le sera bientôt, fut la réponse. Qu'on se dépêche. Il tira une lettre de sa poche, et la lut, se promenant dans la chambre avec beaucoup de tranquillité, sans regarder M. Greville qui se mordoit, comme il l'avoué, les lèvres près d'une fenêtre, dans l'impatience que le domestique fût sorti. Alors, prenant le ton du reproche, il se plaignit d'un procédé si méprisant. Monsieur, lui dit sir Charles, peut-être avez-vous quelques graces à rendre d'être ici dans mon appartement;

cette obstination n'est pas d'un galant homme. Son sang commençoit à s'échauffer malgré lui. Il marquia une vive impatience de partir. M. Greville avoue qu'il avoit peine à se contenir, en voyant à son rival tant d'avantage dans l'air et dans la figure. Je répète ma demande, sir Charles; j'insiste sur une conférence de quatre minutes. Vous n'avez aucun droit de l'exiger, monsieur Greville. Si vous croyez en avoir, il sera temps de m'en instruire à la fin du jour; mais alors même vous prendrez, s'il vous plaît, une autre conduite, si vous souhaitez d'être regardé de moi sur un pied d'égalité.

Sur un pied d'égalité, Monsieur! Il porta la main sur son épée. Un gentilhomme y est avec le prince, Monsieur, dans une affaire d'honneur.

Allez donc, et cherchez vos princes, monsieur Greville. Je ne suis pas prince; et vous n'avez pas plus de raison de vous adresser à moi, qu'à l'homme que vous n'avez jamais vu. Un de ses gens étant venu l'avertir alors que sa voiture étoit prête : Monsieur, ajouta-t-il, je vous laisse en possession de cette chambre. Votre serviteur. Ce soir je serai à vos ordres.

Un mot sir Charles; de grace, un mot.

Que veut monsieur Greville? (en se tournant vers lui.)

Avez-vous fait des propositions? Sont-elles acceptées?

Je répète, Monsieur, qu'il falloit vous y prendre

autrement pour être en droit d'attendre une réponse à ces questions.

Je vous la demande néanmoins, Monsieur; je la prendrai pour une faveur.

Sir Charles, tirant sa montre.... neuf heures passées! je les fais attendre.... Mais voici ma réponse, Monsieur. J'ai fait des propositions, et, comme je vous l'ai déjà dit, j'espère qu'elles seront acceptées.

Si vous étiez tout autre au monde, l'homme que vous voyez pourroit douter du succès de vos prétentions avec une femme dont les difficultés semblent augmenter par les soumissions qu'on lui rend. Mais, dans l'opinion que j'ai de vous, je me persuade que vous ne seriez pas venu au hazard. J'aime éperduement miss Byron. Je ne pourrois me montrer dans ma province, si je souffrois que ce trésor en fût enlevé.

Votre province, Monsieur? vous prenez des bornes bien étroites. Mais je vous plains d'aimer avec cette violence, et si....

Vous me plaignez, Monsieur? en interrompant sir Charles. Je n'aime point ces airs de supériorité. En un mot, vous renoncerez à miss Byron, ou vous me la disputerez par la voie de l'honneur.

Votre serviteur, monsieur Greville.... et votre frère, ma chère, se mit à descendre.

Le misérable ne balança point à le suivre, et le

voyant prêt à monter dans sa voiture, il l'arrêta par la main, à la vue de plusieurs personnes. Nous sommes observés, lui dit-il à l'oreille, sortez avec moi pour quelques minutes. Par tous les dieux, vous ne me refuserez point! Je ne puis supporter que vous partiez ainsi triomphant pour l'affaire qui vous appelle.

Sir Charles se laissa conduire, et lorsqu'ils se trouvèrent à l'écart, M. Greville tira l'épée en pressant votre frère de tirer la sienne.

Sir Charles y porta la main sans la tirer. Monsieur Greville, dit-il à son ennemi, ne vous exposez point inutilement. Il voulut retourner vers sa voiture; mais le misérable jura qu'il n'admettoit pour alternative qu'un renoncement absolu à miss Byron. Sa rage, comme M. Fenwick le rapporte d'après lui-même, le rendant fort dangereux, sir Charles mit l'épée à la main.... Je ne sais que me défendre. Greville, vous êtes mal en garde; et par une passe qui le rendit maître de son épée, sans allonger un seul coup, il la lui fit sauter du poignet. Vous voyez ce que je puis, dit-il, en lui mettant sur l'estomac la pointe de la sienne. Recevez la vie et votre épée; mais, par prudence ou par honneur, ne tentez plus votre sort.

Me revois-je maître de mon épée, et sans blessure? L'action est généreuse. A ce soir, dites-vous?

Je répète encore que je serai ce soir à vos ordres,

soit chez vous-même, ou dans cette hôtellerie. Mais ne me parlez pas de duel, Monsieur, si vous connoissez mes principes.

Comment est-il possible! (en jurant.) Comment oublierai-je cette cruelle aventure!.... Ne m'exposez point au château de Selby...., Comment diable est-il possible! Nous nous reverrons ici ce soir. Il se retira d'un air consterné.

Sir Charles, au-lieu de retourner droit à sa voiture, monta dans son appartement, écrivit son billet d'excuse à ma tante, parce qu'il étoit trop tard pour arriver ici à l'heure qu'il s'étoit proposée; et se trouvant un peu ému, comme il n'a pas fait difficulté de nous l'avouer, il prit l'air dans son carrosse jusqu'à l'heure du dîner.

Quelles auroient été nos alarmes, si nous avions su qu'il ne s'étoit excusé de demeurer à souper que pour rejoindre le violent personnage à Northampton? M. Fenwick raconte que Greville le fit consentir à l'accompagner le soir. Sir Charles leur fit des excuses fort civiles, pour s'être un peu fait attendre. Quand M. Greville auroit eu de mauvaises intentions, son bras droit se ressentoit si fort de l'action qui l'avoit désarmé, qu'il n'auroit pu s'en servir. Mais il avoua de bonne grace que sir Charles en avoit usé noblement, en lui rendant son épée dans la chaleur même où il le voyoit encore; et sans avoir fait d'autre usage de la sienne. Ce ne fut pas

tout-d'un-coup; à-la-vérité, qu'il prit le parti de s'expliquer avec cette modération; et rien ne contribua tant à le calmer, que d'apprendre de son adversaire qu'il ne nous avoit pas fait le récit de l'aventure, et qu'il s'en étoit reposé sur lui-même. Ce généreux procédé le frappa jusqu'à lui arracher des éloges et des remercîments. Fenwick, ajouta-t-il, fera cette relation au château de Selby, sans rien déguiser, quoiqu'elle soit à ma honte, autant qu'à votre honneur. Qu'elle ne m'attire point la haîne de miss Byron. Mon emportement m'a donné du désavantage. Je m'efforcerai de vous honorer, sir Charles; mais je ne pourrai me défendre de vous haïr, si vous réussissez. Cependant je fais une condition; c'est que vous me rétablissiez au château de Selby et dans l'esprit de miss Byron, et que si vous obtenez le succès que vous désirez, il me soit permis de publier que c'est avec mon consentement.

Ils se séparèrent civilement, et ce ne fut même qu'après avoir passé ensemble une partie de la nuit. Sir Charles, comme M. Belcher et le docteur Barlet nous l'ont dit plusieurs fois, a toujours eu l'art de se faire des amis zélés, de ses plus mortels ennemis. Remercions le ciel que le dénouement n'ait pas été malheureux. M. Fenwick ajoute que cette aventure a fait peu de bruit. Je n'en rends pas moins graces au ciel. M. Greville a désavoué tout, lorsqu'on lui a parlé. Il déclare à-présent qu'il

veut renoncer à toute espérance du côté de miss Byron; mais que sir Charles est le seul homme d'Angleterre auquel il puisse résigner ses prétentions. Que j'ai de joie, ma chère Mylady, de voir toutes les fougues de ce violent homme si heureusement dissipées!

Nous attendons votre frère d'heure en heure. Le nouveau danger qu'il a couru pour moi, nous le rend à tous plus cher que jamais. Comment pourrez-vous vous empêcher, m'a dit mon oncle, de vous jeter dans ses bras, lorsqu'il viendra demander le résultat de nos délibérations? Si je suis le conseil de M. Deane, je dois lui offrir ma main du premier mot. Celui de mes deux cousines est de ne me la pas faire demander deux fois; celui de ma grand-mère et de ma tante, qui sont toujours la bonté même, est d'agir suivant l'occasion, et de consulter ma prudence, à laquelle elles me font la grace de se fier; mais d'éviter principalement toute affectation. Dans une si douce attente, chère Mylady, quelque chose me tient encore au cœur (et croyez-vous qu'il en puisse être autrement?) du côté de la tendre et noble Clémentine.

HENRIETTE BYRON.

LETTRE CII.

Miss BYRON *à mylady G....*

Même jour, au soir.

A-PRÉSENT, mes très-chères dames; car il est inutile de répéter que je n'écris rien pour l'une qui ne soit également pour l'autre, je dois exposer à votre approbation ou à votre censure, tout ce qui s'est passé entre le meilleur des hommes et votre Henriette : et je serai heureuse, si j'obtiens le suffrage de ses sœurs.

Sir Charles est arrivé un peu avant midi. Nous l'avons tous félicité sur ce que nous avons appris de M. Fenwick. Il nous a dit qu'il étoit dans les meilleurs termes avec M. Greville.

Après s'être expliqué modestement sur cette affaire, il a baissé la voix pour s'adresser à ma grand'-mère : J'espère, Madame, qu'il me sera permis de reprendre en votre présence la conversation d'hier avec miss Byron. Non, Monsieur, lui a-t-elle répondu avec un sérieux affecté, c'est ce qu'on ne permettra point. Il a paru fort surpris, et même un peu ému.... Ma tante l'a paru aussi, mais

moins qu'elle ne l'auroit été, si elle n'avoit su quel agréable tour cette excellente mère donne quelquefois à ses idées. C'est ce qu'on ne permettra point! a répété sir Charles. Non, Monsieur, lui a-t-elle dit encore. Mais ajoutant aussitôt qu'elle ne vouloit pas le tenir long-temps en suspens : Dans les affaires de cette nature, a-t-elle continué, nous nous en sommes toujours rapportés à notre Henriette. Elle a de la prudence; elle a le cœur très-reconnoissant ; nous vous laisserons ensemble, elle et vous, lorsqu'elle voudra vous entendre sur ce grand sujet. Henriette est au-dessus de toutes sortes de déguisements, elle sera obligée de parler pour elle-même, lorsqu'elle n'aura ni sa tante ni moi pour témoins. Vous ne vous connoissez pas d'hier. Je me flatte, Monsieur, que vous ne serez pas fâché d'avoir l'occasion.....

Et miss Byron et moi, nous ne saurions désirer, Madame, l'absence de deux témoins si chers et si respectés. Mais j'ose regarder votre idée comme un favorable augure, et se tournant vers ma tante, il lui a demandé si, par son entremise, il pouvoit espérer de m'entretenir sur-le-champ. Ma tante m'a prise à l'écart pour m'informer de sa commission. Je n'ai pas été peu surprise; mais en me confessant qu'elle l'étoit aussi, et que le compliment de ma grand'mère lui avoit paru venir de l'excès de sa joie, elle m'a fait remarquer qu'il étoit trop tard

pour s'y refuser. Quoi! Madame, n'ai-je pas laissé de répondre, vous me menez à sir Charles sur sa demande, comme s'il s'attendoit à se voir suivi? Voyez déjà comment mon oncle me regarde. Tout le monde a les yeux sur moi. Nous nous verrons, s'il est nécessaire, dans l'après-midi, comme par accident; mais j'aimerois mieux que vous et ma grand'mère vous fussiez présentes. Mon dessein n'est pas de donner dans l'affectation. Je connois mon cœur, et je ne veux pas le déguiser. Il peut arriver des circonstances où j'aurai besoin de vous. Je serai embarrassée, je n'ose me fier à moi-même.

Peut-être souhaiterois-je, m'a dit ma tante, que le compliment n'eût pas été fait. Mais, ma nièce, il faut me suivre. Je l'ai suivie, avec un peu de répugnance néanmoins, d'un air assez déconcerté, comme Lucie m'en assure, pour faire connoître à tout le monde que je sortois pour être engagée dans un tête-à-tête avec sir Charles. Ma tante m'a menée jusqu'à mon cabinet, et m'y a fait asseoir. Elle alloit me quitter: Fort bien, Madame, lui ai-je dit. Je dois apparemment rester ici jusqu'à ce qu'il plaise à sir Charles de venir. Clémentine en auroit-elle fait autant?

Pas un mot de Clémentine, du-moins dans ce sens, a répliqué ma tante; ce langage auroit l'air ingrat et puérile. Je vais vous amener sir Charles. Elle est sortie; mais pour revenir à l'instant, l'homme

des hommes avec elle; et ne faisant que tourner, elle s'est retirée aussitôt.

Il m'a pris la main, avec un compliment qui m'auroit rendue fière dans toute autre circonstance. J'étois résolue de rappeler tout mon courage, et, s'il étoit possible, toute ma présence d'esprit. Pour lui, je n'ai rien vu manquer à la sienne; cependant la modestie et la politesse adoucissoient son air naturel de dignité. D'autres, je m'imagine, auroient commencé par admirer quelques-unes de mes peintures, qui font, comme vous savez, le seul ornement de mon cabinet: mais sir Charles, après un autre petit compliment sur le rétablissement de mon teint, comme dans la vüe de me rassurer (car je me sentois effectivement le visage en feu), est venu directement au sujet.

Il est inutile, j'en suis sûr, de répéter à ma chère miss Byron ce que je dis hier d'une situation qui pourroit passer pour une division de cœur, ou pour un double amour. Je ne répéterai pas les témoignages de la haute estime dont je fais gloire, et que je conserverai toujours pour une admirable étrangère. Son mérite et votre grandeur d'ame, Mademoiselle, rendent ici toutes les apologies inutiles. Mais ce qui est nécessaire, et ce que je puis dire avec une parfaite vérité, c'est que mon ame ne m'est pas plus chère que miss Byron. Vous voyez, Mademoiselle, que je suis tout-à-fait libre

du côté de l'Italie, libre par le choix et la volonté de la vertueuse Clémentine, et que toute sa famille fonde une partie de son bonheur sur le succès des soins qu'il m'est permis de vous rendre. Clémentine souhaite de me voir marié, et demande seulement que mon choix ne la fasse pas rougir des sentimens qu'elle a eus pour moi. Lorsqu'elle aura le plaisir de vous connoître sous le nom de mylady Grandisson, elle confessera que mon choix ne pouvoit lui faire plus d'honneur. . . . .

Il s'est arrêté, comme pour attendre ma réponse, en me regardant avec une apparence de doute. J'ai baissé les yeux. Lui seul peut dire ce que j'ai paru, et comment je me suis conduite; mais hésitant, et la voix aussi tremblante que les genoux, je crois lui avoir fait à-peu-près la réponse suivante, sans retirer ma main d'entre les siennes, quoique pendant mon discours il la pressât quelquefois de ses lèvres: L'honneur de sir Charles Grandisson n'a jamais été suspect, et ne peut jamais l'être. J'avoue. . . . Je confesse. . . . .

Eh! qu'avoue, que confesse ma chère miss Byron? Comptez également, Mademoiselle, sur mon honneur et sur ma reconnoissance. S'il vous naissoit quelques doutes, faites-moi la grace de les expliquer. Je ne désire votre cœur qu'autant que j'éclaircirai vos doutes. Je souhaiterois de pouvoir les expliquer pour vous. Je l'ai déjà fait. J'ai reconnu

qu'ils pouvoient être tels, qu'il n'y avoit que votre généreuse bonté et votre confiance à mon honneur qui pussent vous les faires surmonter; et je reconnois encore, au désavantage de mes espérances, que si le cœur d'une femme, dont je cherchois l'estime, avoit été dans la situation où s'est trouvé le mien, ma propre délicatesse en seroit blessée. Parlez à-présent; avouez, confessez, très-chère Miss, ce que vous étiez prête à me dire.

Mon aveu, Monsieur, l'aveu d'un cœur aussi sincère que le vôtre, c'est que je suis éblouie, dirai-je confondue, du mérite, de la supériorité de l'illustre étrangère que vous faites gloire d'estimer.

La joie m'a paru rayonner dans ses yeux. Il s'est baissé sur ma main; il l'a pressée encore de ses lèvres; mais sans prononcer un mot, soit qu'il se tût à dessein, soit que la voix lui manquât réellement pour parler. J'ai continué, quoique d'un ton foible, la rougeur au visage, et les yeux baissés: Je ne me défie pas plus qu'elle, Monsieur, de votre honneur, de votre justice, ni de votre indulgente tendresse. Votre caractère, vos principes, sont une bonne caution pour toute femme qui s'efforcera de mériter votre estime. Mais j'ai une si haute opinion de Clémentine et de sa conduite, que je crains.... ah! Monsieur, je crains qu'il ne soit impossible....

Ma langue m'a refusé son office. Je suis sûre que je parlois de bonne foi, et que les apparences y

répondoient, ou bien, ma chère, mon visage et mon cœur ne s'accordoient guères.

Que craint ma chère miss Byron? Que craint-elle d'impossible?

Pressée avec cette tendresse, Monsieur, et par un homme tel que vous, pourquoi n'acheverois-je pas de m'expliquer? La pauvre Henriette Byron, dans la justice qu'elle se rend, dans l'idée qu'elle a de cette incomparable étrangère, craint, Monsieur, craint, avec raison, que tous ses soins, tous ses efforts ne la rendent jamais à ses propres yeux, ce qu'elle doit être pour son repos et le bonheur de sa vie, avec quelque générosité que vous vous efforciez de la rassurer vous-même. Telle est ma crainte, Monsieur, et toute ma crainte.

Généreuse, noble, excellente Miss (d'un ton et d'un air de transport), est-ce donc là votre seule crainte? Il ne manquera rien au bonheur de l'homme qui est devant vous; car il ne doute point que, si la vie lui est accordée, il ne vous rende une des plus heureuses femmes de la terre. Clémentine a fait une action glorieuse, en préférant sa religion et son pays à toute autre considération: c'est un témoignage que je lui rendrai toute ma vie. Ma reconnoissance ne doit-elle pas être double pour miss Byron, qui, sans avoir passé par les mêmes épreuves, avec le plus délicat néanmoins de tous les cœurs, montre, en ma faveur, une franchise qui l'élève au-dessus

brassant; en m'applaudissant, elle a levé tous mes scrupules sur l'empressement dont je m'accusois; elle m'a fait le récit des félicitations mutuelles de tous nos amis, et la vive peinture de leur joie. Quelle confiance n'ai-je pas tirée de son approbation? Et m'ayant assurée que mon oncle me loueroit, au lieu de me railler, je suis descendue avec plus de courage que je n'en avois en montant.

Sir Charles et ma grand'maman étoient à parler ensemble, assis l'un près de l'autre, lorsque je suis entrée. Toute la compagnie s'est levée à ma vue. O ma chère! quelle princesse l'amour déclaré d'un tel homme a fait de moi! combien l'importance que l'amitié me donnoit dans ma famille n'est-elle pas augmentée! mon oncle n'a pas eu de repos, qu'il ne m'ait comblée de caresses. Il s'est avancé le premier, pour me dire mille choses tendres. Sir Charles, lui ayant laissé le temps de se satisfaire, est venu à moi de l'air du plus respectueux amour; et prenant ma main, il m'a placée sur un fauteuil, entre ma grand'maman et lui. Fille adorée! m'a dit cette chère et tendre mère, en m'embrassant; vous avez répondu à l'opinion que j'ai de vous. J'étois bien sûre de pouvoir me fier à un cœur qui a toujours été au-dessus de l'affectation et du déguisement. Je lui ai répondu que la générosité de sir Charles Grandisson m'avoit encouragée dans mon embarras et dans mes doutes. Il a juré, en tenant

une de mes mains dans les siennes, tandis que ma grand'mère tenoit l'autre, que si le ciel ne lui avoit pas donné miss Byron pour objet de ses espérances, il n'auroit jamais pensé au mariage, après ce qui lui étoit arrivé en Italie. Je vous demande une grace, a repris ma grand'mère : c'est, Monsieur, de n'user jamais de ces termes vagues, pour exprimer les personnes par leurs pays ; en un mot, de ne jamais parler de l'admirable Clémentine avec réserve. Ne faites pas difficulté, Monsieur, de prononcer son nom devant Henriette, devant moi et ma fille Selby. Vous le pouvez librement. Nous l'avons toujours respectée, et nous ne cesserons point de lui rendre l'hommage qu'elle mérite, pour le glorieux exemple qu'elle a donné à son sexe. Monsieur, ai-je dit en me baissant vers lui, je me joins à cette prière. Ma tante, qui avoit entendu une partie de notre conversation, s'est approchée pour lui tenir le même langage. Mylady G..., a-t-elle ajouté, vous rendra témoignage, Monsieur, qu'en vous demandant toutes trois cette grace, nous n'avons point le cœur si bas, que nous pensions à vous en faire un compliment. Il a répondu qu'il lui étoit impossible de se l'imaginer, et que notre générosité nous faisoit autant d'honneur qu'à Clémentine : qu'il marqueroit au seigneur Jeronimo quelques-unes des circonstances qui faisoient la joie de son cœur ; qu'elles

feroient le bonheur de son cher ami, et que l'excellente Clémentine en auroit d'autant plus de satisfaction, qu'elle désiroit uniquement d'être assurée que, pour la naissance et les perfections de l'ame, l'homme qu'elle avoit honoré de son affection ne perdoit rien au choix qu'il faisoit dans sa patrie.

Demandons au ciel, ma très-chère Mylady, que rien ne puisse former de nouveaux nuages. Mais je suis sans crainte. Je veux jouir avec reconnoissance du moment présent, et laisser la disposition de l'avenir au grand moteur de tous les événements. Si votre frère est à moi, s'il répond à mes sentiments par les siens, que peut-il m'arriver à quoi je ne me soumette avec résignation? Mais permettez, charmantes sœurs, que je vous fasse une ou deux questions.

Dites-moi, vous souvenez-vous que la crainte ou l'incertitude m'ayent jamais causé quelque tourment? a-t-il réellement existé un homme qui s'appelle sir Hargrave Pollexfen? ne vous ai-je pas raconté mes songes, lorsque je vous ai dit ce que je croyois avoir souffert de ses persécutions? Il est bon, pour me conserver dans un juste sentiment d'humilité, que toutes ces souffrances, tous ces tourments subsistent par écrit dans mes lettres, sans quoi je pourrois oublier aujourd'hui que je me sois jamais crue malheureuse.

Eh! de grace, Mesdames, pourriez-vous m'apprendre ce qu'est devenue ma maladie? J'étois en fort mauvaise santé, vous vous en souvenez, mylady G..., lorsque vous nous avez fait l'honneur de venir passer quelques jours ici; si mauvaise, que je ne pus la cacher, comme je l'aurois souhaité, ni à vous, ni à mes autres amis. Il ne me sembloit point que le mal fût de la nature de ceux dont la guérison dépend du contentement du cœur. J'étois si convaincue du mérite de Clémentine, et de ses droits à la qualité de mylady Grandisson, que, dans cette attente, je croyois avoir tranquillisé assez raisonnablement le mien. Je veux croire encore que je ne m'étois pas flattée trop tôt. Cependant, ma chère, je me sens aujourd'hui si aisée, si légère, si heureuse, que je ne comprends rien à ce changement, et j'espère que personne ne trouvera la maladie que j'ai perdue.

Qu'aucun cœur trompé ne s'en laisse saisir! qu'elle ne voyage point, sur-tout en Italie! la chère personne que nous y connoissons, n'a déjà que trop souffert d'un mal encore plus terrible. Si elle s'arrête dans notre île, qu'elle ne s'approche point du tendre cœur de mon Émilie! cette chère fille sera heureuse, si son bonheur est en mon pouvoir. Chargez-vous, Mesdames, de l'en assurer. Mais non, n'en faites rien. Je prendrai ce soin moi-même par la première poste. Que le même mal, j'en supplie

le ciel, n'attaque point mylady Anne S... ni aucune des dames dont je me souviens que j'entendois parler avec si peu de plaisir!

HENRIETTE BYRON.

LETTRE CIII.

Miss BYRON à mylady G....

15 octobre.

JE ne vous ai pas dit, ma chère, que sir Charles ayant promis à M. Greville de faire sa réconciliation au château de Selby, avoit différé deux jours à nous en parler sérieusement, et que sa proposition, quoiqu'exprimée avec toutes les graces et les ménagements possibles, avoit trouvé quelques difficultés de la part de mon oncle et de mes cousines; mais que peut-on refuser ici à sir Charles? Enfin l'on étoit convenu qu'ils se trouveroient ensemble à l'église, le dimanche au matin, et qu'ils nous y feroient les civilités qui pouvoient nous conduire à recevoir leur visite après midi.

Personne n'ignorant, dans le pays, que le chevalier Grandisson étoit venu pour faire agréer à ma famille ses vues sur une jeune personne à qui tout

le monde fait la grace de souhaiter beaucoup de bien, l'église s'est trouvée remplie d'une foule de curieux, qui étoient fort impatients de le voir. Ils se sont crus trompés dans leur attente, lorsqu'ils n'ont vu paroître que ma tante, conduite par M. Deane, et moi par mon oncle, comme mes deux cousines l'étoient par leur frère; mais on n'a pas été long-temps sans voir entrer sir Charles avec M. Greville et M. Fenwick. Ils se sont placés tous trois dans un banc qui est vis-à-vis le nôtre. Messieurs Greville et Fenwick ont commencé par nous saluer, tandis que sir Charles s'est cru obligé de donner le premier rang à d'autres devoirs. Il a toujours été, comme vous le dites, supérieur à la fausse honte. J'ai pris plaisir à le voir donner l'exemple. Son second compliment s'est adressé à nous, avec une grace que je représenterois mal. La rougeur m'est montée au visage, du murmure d'admiration qui se faisoit entendre autour de nous. J'ai cru voir ce sentiment dans les yeux de tout le monde, au travers même des éventails de quelques dames. Quelle différence entre lui et les deux autres, dans leur conduite pendant le service! Cependant, qui a jamais vu deux des trois, si décents, si attentifs, et je puis dire si respectueux! Que tous ceux qui ont quelque supériorité sur les autres, se conduisent comme votre frère, et je ne doute pas que le monde ne devienne meilleur. Après l'office, M. Greville a

tenu la porte de son banc ouverte, pour régler ses mouvements sur les nôtres, et lorsqu'il nous a vus presque sortis, prenant officieusement la main de sir Charles, il s'est avancé vers nous. Sir Charles nous a rencontrés à la porte de notre banc. Il s'est approché de la meilleure grace, et m'a offert respectueusement sa main. C'étoit l'équivalent d'une déclaration publique. Aussi tout le monde en a-t-il pris cette idée. M. Greville, hardi dans sa bassesse, a fait un mouvement, comme s'il eût cédé à votre frère la main qu'il prenoit; et, plus subtil qu'un serpent : Mon maudit cheval, a-t-il dit en regardant son bras, que sa dernière aventure l'obligeoit de tenir encore dans l'ouverture de sa veste, n'a pas été fort docile pour son maître. Je m'invite, Mademoiselle, à prendre le thé avec vous cette après-midi; vous me ferez la grace d'aider vous-même au pauvre manchot.

Il ne faut point espérer, quand on le voudroit, que les moindres démarches puissent demeurer cachées dans une province. Nos gens nous ont rendu témoignage de l'applaudissement général. C'est une extrême satisfaction, ma chère, de se voir recherchée par un homme auquel tout le monde applaudit.

Dimanche au soir.

O chère, chère Mylady! que ce Greville m'a déconcertée! l'étrange homme!

Il n'a pas manqué de venir avec son ami Fenwick : nous l'avons reçu fort civilement. Vous savez qu'il se pique de bel esprit, et qu'il affecte de faire le plaisant. Il se trouve des gens qui ne peuvent paroître avec avantage, sans un second, qui sert de but à leurs plaisanteries. Fenwick et lui se sont exercés long-temps à badiner aux dépens l'un de l'autre. Votre frère leur accordoit quelques sourires, et, de quelque manière qu'il pensât d'eux, il ne leur a pas marqué de mépris. Mais à-la-fin, ma grand'mère et ma tante l'ont engagé dans une conversation qui a rendu ces deux hommes si muets et si attentifs, que s'ils ne s'étoient pas oubliés plus d'une fois entr'eux, on auroit pu les croire capables de quelque discrétion.

Personne n'avoit encore touché à ce qui s'étoit passé à Northampton, lorsque M. Greville a commencé lui-même un sujet si sérieux. Il m'a demandé une audience de dix minutes : ce sont ses termes. Comme il a déclaré aussitôt que ce seroit la dernière qu'il me demanderoit jamais sur le même point, ma grand'mère m'a dit : Obligez M. Greville, ma chère; et j'ai consenti à me retirer avec lui vers une fenêtre. Je crois pouvoir me rappeler son discours, sans changer presque rien aux expressions. Il n'a pas parlé si bas, qu'il ne pût être entendu de tout le monde, quoiqu'il m'eût dit tout haut qu'il ne vouloit l'être que de moi.

Je dois me croire bien malheureux, Mademoiselle, de n'avoir jamais obtenu de vous le moindre témoignage de faveur ! Vous m'accuserez de vanité; je n'en suis pas exempt. Mais pourquoi désavouerois-je des avantages et des qualités que tout le monde m'accorde? Je jouis d'un bien qui me permet d'adresser mes vœux aux femmes du plus haut rang: il est clair et libre. Je ne suis pas un homme d'un mauvais naturel. J'aime la plaisanterie, j'en conviens; mais je suis capable d'attachement pour mes amis. Vous autres, femmes vertueuses, vous n'en aimez pas moins un homme, pour quelques défauts qu'il vous offre à corriger. Je pourrois ajouter mille choses en ma faveur, si le chevalier Grandisson (en jetant les yeux sur lui) ne m'éclipsoit entièrement. Le diable m'emporte si j'ai la moindre opinion de moi devant lui. Je l'ai toujours redouté. Mais lorsqu'il eut quitté l'Angleterre, pour suivre d'autres amours, je me flattai d'en pouvoir tirer de l'avantage.

D'un autre côté, néanmoins, j'avois quelque chose à craindre aussi de mylord D... Sa mère a l'habileté d'un Machiavel. Il possède une fortune immense, un titre. Il a de fort bonnes qualités pour un seigneur. Mais voyant qu'il n'étoit pas moins rejeté que moi, il faut, me suis-je dit à moi-même, qu'elle ait quelqu'un dans le cœur. Fenwick ne vaut pas mieux que moi, ce ne peut être Fenwick.

Orme! pauvre chrétien! il est encore plus impossible que ce soit le doucereux Orme.

Je vous prie, Monsieur..., ai-je interrompu, et j'allois prendre la défense de M. Orme; mais se hâtant de me couper la voix, il m'a dit effrontément qu'il vouloit être entendu; que c'étoit son discours de mort, et que j'avois mauvaise grace de l'interrompre. Eh bien, Monsieur, ai-je répondu en souriant, venez donc vîte à la péroraison.

Je vous ai dit autrefois, miss Byron, que je ne pouvois supporter vos sourires. Aujourd'hui, souriez ou faites la sévère, je suis résolu de vous maltraiter avant que nous finissions.

Me maltraiter! J'espère, Monsieur...

Vous espérez! que signifient vos espérances, vous qui ne m'en avez jamais donné l'ombre? Mais écoutez-moi; j'ai à vous dire, Mademoiselle, plusieurs choses qui vous déplairont, et d'une nature toute différente. Je continuois de chercher qui pouvoit être l'heureux mortel. Ce second Orme, Fouler; ce ne sauroit être lui, me disois-je. Est-ce le nouveau venu, le sage Belcher? (je faisois observer tous vos pas, comme je vous en avois avertie.) Non, répondois-je à moi-même, elle a refusé mylord D... et des légions entières, avant que Belcher eût remis les pieds dans l'île. Qui diable est-ce donc? Mais lorsque ce dangereux homme, que j'avois cru parti

pour remplir sa destinée conjugale avec une étrangère, est revenu sans être engagé, et lorsque j'ai su qu'il prenoit sa route vers le nord, j'ai commencé à tout craindre de sa part. Jeudi dernier je reçus avis qu'on l'avoit vu le matin à Dunstable, marchant vers notre canton. Le cœur me manqua. J'avois mes espions autour du château de Selby. De quoi l'amour et la jalousie ne sont-ils pas capables? J'appris que votre oncle et M. Deane étoient allés au-devant de lui. Ma rage ne peut se concevoir. Combien ne m'échappa-t-il pas de jurements et d'imprécations? Cependant je jugeai que, dans une première visite, il ne seroit point accordé à mon rival de prendre sa résidence sous un même toit avec cette charmante *sorcière*...

Quelle expression, Monsieur!

Sorcière, oui, sorcière. Dans ma fureur je lui donnai mille noms de cette force. Will, Tom, George, vîte, qu'on m'apporte une douzaine de torches ardentes, je veux embrâser le château de Selby, en faire un feu de joie pour l'arrivée de l'usurpateur de mon bien. J'aurai des crocs et des fourches, pour repousser dans les flammes jusqu'au dernier de la famille. Il n'en échappera pas un à ma vengeance.

Horrible personnage! je ne veux pas vous écouter plus long-temps.

Vous m'entendrez jusqu'à la fin. Vous m'écouterez, vous dis-je, c'est mon discours de mort; faut-il que je le répète?

Un mourant devroit penser à la pénitence.

Moi! dans quelle vue, s'il vous plaît? J'ai perdu l'espérance. Qu'attendez-vous d'un malheureux désespéré? Mais je fus averti que mon rival ne passeroit pas la nuit au château; c'est ce qui sauva votre maison. Alors toute ma malice se tourna vers l'hôtellerie de Northampton. L'hôtellier, dis-je en moi-même, m'a mille sortes d'obligations, et n'en donne pas moins retraite au plus mortel de mes ennemis! mais il est plus digne de moi d'aller lui demander compte en personne de l'intérêt qu'il prend au château de Selby, et de le faire renoncer à toutes ses prétentions, comme j'y ai déjà forcé plus d'un galant par mes rodomontades. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit. Ma visite fut rendue le matin à l'hôtellerie. Je prétends savoir, autant qu'aucun autre homme du monde, tout ce qui concerne la civilité et les bons usages; mais je connoissois le caractère de l'homme à qui j'avois à faire. Je savois qu'il avoit autant de sang-froid que de résolution: ma rage ne me permettoit point d'être civil, et quand elle me l'auroit permis, j'étois persuadé qu'il falloit être brutal pour l'irriter: je le fus, je ne gardai aucune mesure.

Jamais homme ne fut traité avec un mépris plus

froid et plus phlegmatique. J'en vins au défi. Il me déclara qu'il ne vouloit pas se battre. J'étois résolu de l'y forcer; je le suivis jusqu'à sa voiture, et je parvins à l'attirer dans un endroit écarté; mais j'avois à faire au diable. Il m'avertit d'un ton que je trouvai insultant, de me tenir mieux en garde. Je profitai du conseil, sans m'en trouver mieux, car il savoit toutes les ruses du métier. Dans un instant je me vis sans armes, et ma vie fut au pouvoir de mon adversaire. Il me rendit mon épée, en me conseillant de ne pas m'exposer à d'autres risques. Il remit la sienne au fourreau. Il me quitta. Je me trouvai dans une abominable situation, sans usage du bras droit. Je me dérobai comme un voleur. Il monta dans son char de triomphe pour continuer sa route au château de Selby. Je me retirai dans le mien, je maudis le monde entier, je me jetai à terre et je la mordis.

Ce long et furieux récit impatientoit mon oncle. Votre frère paroissoit incertain, mais attentif. M. Greville a continué:

J'engageai Fenwick à m'accompagner le soir au rendez-vous. Manchot comme je l'étois, j'aurois souhaité de pouvoir l'irriter encore. Il ne voulut point être irrité; et lorsque j'eus connu qu'il m'avoit ménagé au château de Selby; lorsque je me souvins que je devois mon épée et ma vie à sa modération; lorsque je me représentai son caractère,

la conduite qu'il avoit tenue avec le chevalier Pollexfen, et tout ce que Bagenhall m'avoit dit de lui; pourquoi, pensai-je en moi-même, sans espoir comme je suis, soit qu'il vive ou qu'il meure, de réussir auprès de ma charmante Byron; pourquoi m'obstiner contre un ennemi si noble? Cet homme est également incapable d'arrogance et d'insulte. Il faut m'en faire un ami (j'en dois l'idée à Fenwick), pour mettre mon orgueil à couvert: et que le diable emporte le reste; miss Byron et tout...

Méchant homme! vous étiez mourant il y a deux minutes. Que je suis lasse de vous!

Oh! Mademoiselle, vous n'êtes pas à la fin de mon discours de mort; mais je ne veux pas vous effrayer. L'êtes-vous un peu?

Je ne le suis que trop.

(Sir Charles a fait un mouvement, comme s'il avoit voulu s'approcher de nous; mais il s'est arrêté, néanmoins, à la prière de ma grand'maman, qui lui a dit de laisser passer cet accès, et que M. Greville étoit toujours singulier.)

Effrayée, Mademoiselle! eh! qu'est-ce que votre effroi, si vous le comparez aux cruelles nuits, aux jours insupportables que vous m'avez fait passer? Nuits maudites! maudits jours, et maudit moi-même! Impitoyable fille! (en grinçant les dents) quels tourments vous m'avez causés!... Mais c'est assez; je veux hâter ma conclusion, par compassion

pour vous, qui n'en avez pourtant jamais eu pour moi.

Quoi ! Monsieur, pouvez-vous me reprocher de la dureté ?

Oui, et de la plus barbare, sous les plus charmantes apparences. C'est à cette trompeuse douceur que je dois ma ruine, c'est elle qui m'avoit fait naître des espérances; oui, cette physionomie brillante, et ce cœur glacé. O visage imposteur! mais il est temps de finir mon discours de mort. Donnez-moi la main, je le veux absolument. Ne craignez point que je la mange, comme il s'en est peu fallu dans un autre temps. (Il m'a pris la main, et je n'ai pas résisté.) A-présent, Mademoiselle, écoutez mes dernières expressions; vous aurez la gloire de donner au meilleur des hommes la meilleure des femmes. Que le jour n'en soit pas retardé long-temps, pour l'amour de ceux qui conserveront jusqu'alors un reste d'espoir. Comme votre amant, je dois de la haîne à cet heureux homme; mais je l'aimerai comme votre mari. Il sera pour vous tendre, affectionné, reconnoissant; et vous mériterez toute sa tendresse. Puissiez-vous vivre, ornement de la nature humaine, comme vous l'êtes tous deux, pour voir les enfants de vos enfants, tous aussi bons, aussi parfaits, aussi heureux que vous-mêmes! et pleins d'années, comblés d'honneur et de satisfaction, puissiez-vous, dans la même heure, être transportés au ciel, seul terme où vous puissiez être

plus heureux que vous ne le serez par votre mariage, si vous l'êtes autant que je le désire, et que je le demande à l'auteur de tous les biens !

Les larmes sont tombées de mes yeux, en recevant cette bénédiction imprévue, si semblable à celle de cet ancien prophète qui bénissoit, lorsqu'on le croyoit prêt à maudire *.

Il tenoit encore ma main. Je ne le ferai point sans votre permission, Mademoiselle.... Puis-je, avant que de la quitter.... Il me regardoit, comme pour attendre mon consentement en penchant la tête dessus. Mon cœur étoit ouvert. Que le ciel vous comble de biens, monsieur Greville ! je fais pour vous tous les vœux que vous avez faits pour moi. Ils seront exaucés, si vous prenez le chemin de la vertu. Je n'ai pas retiré ma main. Il a mis un genou à terre, pour la presser plus d'une fois de ses lèvres. Lui-même avoit les larmes aux yeux. Il s'est levé, il m'a traînée vers sir Charles ; et lui présentant ma main, que la surprise ne m'a permis d'étendre qu'à demi : Que j'aye la gloire, Monsieur, de remettre cette chère main dans la vôtre. C'est à vous seul que je suis capable de la céder. Heureux, trois fois heureux couple ! la valeur mérite seule la beauté **.

---

* Balaam.

** Ce sont deux fameux vers de Dryden :
Happy, happy, happy Pair !
None, but the Brave, deserves the Fair....

Sir Charles a pris ma main. Que ce précieux gage m'appartienne pour jamais! a-t-il dit en la baisant: et se tournant vers ma grand'mère et ma tante, il m'a présentée à elles. J'étois tout effrayée du mouvement que l'étrange homme m'avoit fait faire. Je ne souhaite de vivre, a répondu ma grand'mère, dans une espèce de transport, que pour voir ma fille à vous!

Après avoir mis ma main dans celle de votre frère, M. Greville est sorti de la chambre avec la dernière précipitation. Il avoit quitté le château, lorsqu'on a commencé à demander ce qu'il étoit devenu; et tout le monde en étoit inquiet, jusqu'à ce qu'on ait su d'un domestique, qu'il avoit pris brusquement son épée et son chapeau dans l'antichambre, et d'un autre, qui l'avoit rencontré, son laquais derrière lui, qu'il s'étoit retiré à grands pas, en poussant de profonds soupirs.

Ne le plaignez-vous pas, ma chère amie? Votre frère a marqué généreusement de l'inquiétude pour lui. Lucie, qui l'a toujours vu d'assez bon œil, a remarqué qu'il nous avoit souvent surpris par ses singularités; mais que la dernière partie de sa conduite devoit faire juger qu'il n'étoit pas aussi dépourvu de principes qu'il affectoit quelquefois de le paroître. Moi-même, ma chère, je me flatte que sir Charles a mieux connu que nous son caractère, lorsqu'il nous a proposé de recevoir sa visite.

Sir Charles s'est offert le soir à reconduire ma

grand'mère. Ainsi, nous ne l'avons pas eue à souper; mais nous sommes tous invités à dîner chez elle. Nous soupçonnons que votre frère sera un des principaux convives.

Lundi matin, 16 octobre.

JE reçois une lettre de mon Emilie, qui m'apprend qu'elle est avec vous, quoique sans date de temps et de lieu. Vous m'avez sensiblement obligée en témoignant à cette chère fille, que toutes les surabondances de mon cœur sont pour elle. Emilie est la tendresse et la bonté mêmes. Je lui écrirai bientôt, pour lui répéter que tout mon pouvoir sera toujours employé à lui faire plaisir. Mais dites-lui, comme de vous-même, qu'elle doit un peu modérer son impatience. Je ne puis proposer à son tuteur de la prendre avec moi, jusqu'à ce que je sois sûre du succès. Voudroit-elle que je lui fisse une demande, par laquelle il sembleroit que je me suppose déjà sa femme? Nous ne sommes point encore au dénouement. Cependant, ce qu'on me dit qu'il insinua hier au soir à ma grand'maman, en la reconduisant au château de Sherley, me fait juger qu'il veut aller plus vite que je ne me crois peut-être capable de le suivre; et je vois, sans aucun dessein d'affectation, que, pour la seule bienséance, je serai obligée de prendre sur moi le ménagement de ce point; car ma chère, tout le monde est si amoureux de lui, dans cette maison, qu'aussitôt qu'il aura

déclaré ses désirs, on me pressera de le satisfaire, ne m'accordât-il qu'un jour ou deux; comme si l'on craignoit qu'il ne renouvelât pas sa demande.

M. Belcher m'a fait l'honneur de m'écrire. Il m'apprend que la maladie de son père augmente, jusqu'à faire perdre toute espérance... J'en suis sincèrement affligée! Il ajoute qu'il me demande de la consolation. Sa lettre est charmante, si pleine de tendresse filiale! Excellent jeune homme! tout y respire les principes de son ami! Je ne doute point que sir Charles, M. Belcher et le docteur Barlet, ne continuent leur ancienne correspondance. Que ne donnerois-je point pour voir tout ce que sir Charles écrit de nous?

M. Fenwick vient de nous apprendre que M. Greville est assez mal, et qu'il garde la chambre. Le ciel est témoin qu'il a tous mes vœux pour sa guérison. Plus je pense à sa dernière scène, plus elle me surprend dans un homme tel que lui. Je ne m'attendois pas qu'elle dût finir par des souhaits si généreux. Nancy, qui ne l'aime point, prétend que sa maladie ne vient que de la violence qu'il a faite à son naturel. Auriez-vous cru Nancy capable d'une réflexion si sévère? Mais elle se souvient d'avoir reçu de lui quelque offense, et la bonté même a ses petits ressentiments.

Nous nous disposons à partir pour le château de Shirley. Nos deux cousines Holles y seront à dîner. Elles étoient depuis quelques semaines à Daventry;

chez leur tante. Leur impatience est extrême de voir sir Charles. Adieu, mes très-chères amies. Ne me dérobez rien à votre affection.

HENRIETTE BYRON.

(Le dîner du château de Sherley, et les agréments dont il fut accompagné, font le sujet d'une longue lettre... Sir Charles déploie dans cette occasion tous ses charmes et ses talents. Il dit les plus jolies choses du monde. Il chante; il danse avec miss Byron et miss Lucie, etc. On propose aux dames une promenade dans quelques villes voisines, pour la santé de miss Byron, à qui les médecins avoient ordonné cet exercice. Sir Charles offre sa compagnie. Le départ n'est pas remis plus loin qu'au jour suivant. Miss Byron ne manque point de faire dans d'autres lettres une relation de leur course... Mais ce récit n'a d'intéressant que deux articles, dont l'un regarde son mariage, l'autre la demande d'Emilie, et qui peuvent tous deux être détachés.)

Trepston, 19 octobre.

JE ne sais comment il est arrivé qu'à la fin du déjeûner chacun est sorti l'un après l'autre, et m'a laissée seule avec sir Charles. Lucie a disparu la dernière, et dans le moment qu'elle nous quittoit, lorsque je me préparois à sortir moi-même, pour m'aller faire coiffer, il est venu s'asseoir près de moi:

Ne vous offensez point, chère miss Byron, m'a-t-il dit, si je prends l'unique occasion qui se soit encore offerte, pour vous entretenir d'un sujet qui me touche beaucoup.

La rougeur m'est montée au visage. Je suis demeurée muette.

Vous m'avez permis d'espérer, Mademoiselle, et tous vos amis, que j'aime et que je respecte, encouragent cet espoir. Ce que j'ai à vous demander aujourd'hui, c'est de le confirmer avec la même bonté. Je connois toute votre délicatesse, et j'ose vous faire une question : Dans l'inégalité où vous pouvez vous croire, avec un homme qui ne vous cache point ce qu'il a pensé en faveur d'une autre femme, votre cœur vous fait-il sentir que cet homme ne laisse pas d'être le seul qu'il puisse préférer, et qu'il préfère effectivement à tout autre ?

Il s'est arrêté pour attendre ma réponse.

Après avoir hésité quelques moments : Ces mêmes amis, Monsieur, lui ai-je répondu, ces amis, que vous honorez d'une juste estime, m'ont accoutumée dès l'enfance à ne dire que la vérité. Sur un point de cette importance, je serois inexcusable, si....

La voix m'a manqué. Ses yeux étoient fixés sur les miens. Pour la vie, il m'auroit été impossible de dire un mot de plus : cependant je souhaitois de pouvoir parler.

Si... Vous n'achevez point, Mademoiselle ! Et

prenant ma main, sur laquelle il a penché son visage, il est demeuré dans cette attitude sans lever les yeux vers moi. J'ai retrouvé la force d'ouvrir la bouche. Si, pressée comme je le suis, ai-je continué, et par sir Charles Grandisson, je faisois difficulté de lui ouvrir mon cœur. Je réponds, Monsieur, que cette préférence est telle que vous la désirez.

Il a baisé ma main avec un mouvement passionné. Il a mis un genou à terre, et m'a baisé encore une fois la main. Vous me liez pour jamais, Mademoiselle; et permettez-vous, qu'avant que je quitte la posture où je suis, charmante Miss! permettez-vous que je vous supplie de hâter le jour? J'ai beaucoup d'affaires, j'en prévois encore plus à-présent que je suis revenu pour m'établir solidement dans ma patrie. Toute ma gloire sera de vivre avec honneur dans une condition privée. Je n'ambitionne point les emplois publics. Il faudra que mes services soient bien nécessaires à l'état, si j'entreprends jamais rien qui paroisse me donner en spectacle. Hâtez-vous, Mademoiselle, de me rendre un heureux mari, comme je ne puis manquer de l'être avec vous. Je ne vous prescris point le temps; mais vous êtes au-dessus des vaines formalités. Puis-je me flatter que ce soit à la fin du mois?

Il s'oublioit un peu, ma chère, car il venoit de dire qu'il ne vouloit pas prescrire le temps.

Après un peu d'embarras involontaire : Dans

cette occasion, Monsieur, lui ai-je dit, je ne crains rien tant, avec un homme tel que vous, que de marquer la moindre affectation. Levez-vous, je vous en supplie, je ne puis vous voir dans une posture...

Je la quitterai, Mademoiselle, et je la reprendrai encore pour vous remercier, lorsque vous m'aurez fait la grace de me répondre.

J'ai baissé les yeux. Il ne m'a pas été possible de les lever. Je craignois de paroître affectée. Cependant pouvois-je penser si tôt à l'obliger?

Il a repris: Vous ne me répondez point, Mademoiselle; votre silence m'est-il favorable? Permettez que je le sache de votre tante... Je ne vous presserai pas plus long-temps. Je me livre aux plus douces espérances.

Je dois vous représenter, Monsieur, que la précipitation ne convient point à mon sexe. Le terme dont vous parlez est extrêmement proche.

Je voulois en dire beaucoup plus, mais je me sentois la langue embarrassée. Je ne pouvois trouver mes expressions. Sûrement, ma chère, il me proposoit un terme trop court. Une femme peut-elle négliger tout-à-fait l'usage et les loix de son sexe? On doit quelque chose à sa parure, aux modes, quelque ridicules que celles du temps eussent pu paroître dans le dernier siècle, ou qu'elles puissent devenir pour celui qui nous succédera. Ces coutumes, qui ont leur fondement dans la modestie, et qui

assujétissent réellement les femmes, ne sont-elles pas une bonne excuse ?

Il a remarqué ma confusion. Que je ne vous cause pas la moindre peine, m'a-t-il dit. Quelques charmes que je trouve dans votre émotion, je n'en puis jouir, si vous ne l'approuvez point. Cependant la demande que je vous fais est si importante pour moi ; mon cœur est si vivement intéressé à votre réponse, qu'à-moins que vous n'aimiez mieux me faire déclarer vos volontés par madame Selby, je ne dois pas laisser échapper cette occasion. Je ne sais même si l'entremise de votre tante est à souhaiter pour moi ; je me promets plus de faveur de votre bouche, que vous ne m'en accorderez par la sienne, après une froide délibération. Mais je vais me retirer pour quelques instants, pendant lesquels vous serez, s'il vous plaît, ma prisonnière. Vous ne serez interrompue de personne, à-moins que vous n'appeliez quelqu'un vous-même. Je reparoîtrai devant vous ; je recevrai vos loix ; et quelle sera ma satisfaction, si c'est pour fixer mon heureux jour !

Tandis que je débattois en moi-même si je devois paroître contente ou fâchée, il est revenu, et m'a trouvée debout, me promenant avec assez d'embarras dans la chambre. Il m'a pris respectueusement la main : Je me flatte à-présent, m'a-t-il dit, que vous ne me refuserez pas un mot d'explication.

Que vous êtes pressant, Monsieur! Mais je vous demande, à mon tour, de ne pas attendre ma réponse avant l'arrivée des premières lettres d'Italie. Vous voyez combien l'admirable étrangère est pressée, avec quelle répugnance elle a donné des espérances éloignées. Je souhaiterois d'attendre du-moins la réponse aux dernières lettres, par lesquelles vous avez fait connoître qu'il existe une femme avec laquelle vous croyez pouvoir être heureux. Cette demande est sérieuse, Monsieur. Ne me soupçonnez pas d'affectation.

Je ne résiste point, Mademoiselle; la réponse tardera peu. Loin de vous attribuer de l'affectation, je pénètre aisément votre généreux motif; mais il convient de vous dire aussi, que ces lettres ne peuvent plus causer aucun changement de ma part. N'ai-je pas déclaré mes sentiments à votre famille, à vous, au public?

Elles en peuvent causer de la mienne, Monsieur, quelque prix que j'attache à l'honneur que je reçois de sir Charles Grandisson : car, supposons que la plus excellente des femmes pense à reprendre une place dans votre cœur...

J'ose vous interrompre, Mademoiselle. Il est impossible que Clémentine, poussée par des motifs de religion, ni ses parents qui la pressent maintenant en faveur d'un autre, puissent changer de résolution. J'aurois manqué pour elle de justice et de

reconnoissance, si je n'avois pas mis sa fermeté à toutes sortes d'épreuves; et je me croirois plus coupable encore, si je vous avois fait l'ouverture de mes sentiments, sans avoir reçu de sa propre main la confirmation des siens, depuis mon retour en Angleterre. Mais s'ils pouvoient varier, et si cet incident vous faisoit suspendre votre détermination en ma faveur, qu'arriveroit-il? qu'aussi long-temps que je vous verrois incertaine, je ne serois le mari d'aucune femme du monde.

Je me flatte, Monsieur, que mon discours n'a rien d'offensant pour vous. Je ne m'attendois pas à une conclusion si sérieuse. Mais voici la mienne: Epargnez-moi le chagrin de penser que mon bonheur puisse faire l'infortune d'une femme que je mets au-dessus de moi, et tous mes efforts seront employés à faire celui du seul homme qui peut faire le mien.

Il m'a serrée dans ses bras avec une ardeur... qui ne m'a pas déplu, lorsque j'y ai fait réflexion, mais qui m'a causé d'abord une émotion fort vive. Ensuite il m'a remerciée, un genou en terre. J'ai tendu la main pour le relever, il l'a reçue comme une faveur, il l'a baisée avec passion, et se levant il a pressé ma joue de ses lèvres. L'excès de ma surprise ne m'a pas permis de le repousser. Mais dites, ma chère, n'a-t-il pas été trop libre? Dites, je vous le demande encore une fois. Il faut que je vous dise moi-même

d'où me vient ce doute. Votre frère m'ayant quittée, je n'ai rien eu de si pressant que de raconter à ma tante et à Lucie tout ce qui venoit de se passer entre lui et moi; mais en finissant mon récit, je n'ai pas eu la force de leur apprendre la dernière scène: cependant vous voyez, Mesdames, que je ne fais pas difficulté de vous l'écrire à toutes deux.

Sir Charles, M. Deane et mon oncle sont sortis ensemble pour faire un tour de promenade avant le dîner. A leur retour, mon oncle m'a prise un peu à l'écart; et ne perdant jamais le goût de la plaisanterie, il m'a félicitée de ce que la glace étoit rompue. On vient, a-t-il ajouté, de nous en faire l'aveu. Comme il me sourioit en face, tout le monde avoit les yeux sur moi. Je m'imagine que sir Charles a cru voir dans les miens que j'appréhendois la raillerie de mon oncle. Il s'est avancé : Chère miss Byron, m'a-t-il dit, je n'ai pas caché à M. Selby ce que j'ai pris la liberté de vous demander en grace, et je crains bien que cette démarche ne lui paroisse, comme à vous, trop précipitée et trop hardie. Si c'est l'idée que vous en avez, Mademoiselle, je vous en demande pardon : vos désirs seront toujours la règle des miens. Ce compliment a produit un fort bon effet. Il m'a rassurée. C'étoit un secours qui ne pouvoit arriver plus à propos.

(*Dans un autre tête-à-tête qui suivit bientôt,*

sir Charles, après mille expressions de tendresse, l'entretient à cœur ouvert de ses affaires domestiques, et finit par un discours si touchant, qu'elles en est attendrie jusqu'aux larmes. Pourquoi pleurer? se demande-t-elle.) Sir Charles s'en aperçoit.

Charmante sensibilité! s'est-il écrié. Il a jeté ses bras autour de moi, mais il les a retirés aussitôt, comme s'il s'étoit reproché cette liberté. Pardon, Mademoiselle! l'admiration se mêle quelquefois avec le respect. Ma reconnoissance n'a que les voies humaines pour s'exprimer. Quand verrai-je l'heureux jour qui n'y mettra plus de bornes? Il a pris ma main, et l'a pressée encore de ses lèvres. Mon cœur, m'a-t-il dit, est à vous, comme au ciel même!

Nancy est venue alors. Pourquoi venoit-elle nous dire qu'on nous attendoit à déjeûner? Déjeûner! eh! qu'importe, ai-je pensé? Le monde entier, chère Mylady... Mais je me livre trop... Cœur passionné, je ne t'abandonnerai pas ma plume! La plus chère amie pourroit-elle me pardonner des mouvemens si vifs, et dont l'aveu ne peut être justifié que par l'ardeur présente qui se renouvelle en les écrivant?

(Après le déjeûner, elle prend sa plume.)

Je viens de lire toute cette lettre à ma tante et à

Lucie. Elles m'ont embrassée toutes deux, en m'assurant qu'elle leur causoit autant d'admiration que de joie. Vous, ma chère, apprenez-moi le moyen de marquer ma reconnoissance, j'ai presque dit mon amour, sans aller jusqu'à laisser le jour, l'heure et tout le reste à sa détermination.

Mais, en lisant à ma tante ce que j'avois écrit, je me suis aperçue, avec honte, que dans l'énumération qu'i[illegible]faite des amis dont il veut composer sa société, [illegible]ublié de lui faire compter Emilie. Quelle ingratitude! gardez-vous bien de dire à cette chère fille que j'étois si absorbée en moi-même, et que la conversation étoit si intéressante, qu'alors mon cœur n'étoit plus qu'une machine passive... Je renouvellerai bientôt l'occasion de solliciter pour elle... Vous avez jugé autrefois que, pour son propre intérêt, elle ne devoit pas souhaiter de vivre avec nous; mais c'est un projet auquel son cœur s'obstine. Chère enfant! je l'aime. Je veux adoucir ses peines. Je la prendrai dans mon sein. J'aurai pour elle une compassion de sœur. Elle m'accordera sa confiance. Je lui donnerai la mienne. Et son tuteur ne soupçonnera rien : je serai aussi fidèle à son secret, que vous et votre sœur, grace à votre amitié, vous l'avez été au mien. Ne pensez-vous pas, chère Charlotte, que si Clémentine avoit eu une véritable amie, à qui son cœur eût pu s'ouvrir dans la naissance de sa passion, elle se seroit garantie de

la cruelle disgrace qui a fait long-temps le malheur de sa famille?

O ma chère! je suis perdue! Emilie ne l'est pas moins! nous le sommes tous! que je l'appréhende du-moins! mon insupportable négligence.... Je veux fuir sir Charles. Je ne pourrai plus le regarder en face... Mais c'est pour Emilie, pour ma chère Emilie, que je suis mortellement alarmée. En me promenant dans le jardin avec Lucie, j'ai laissé tomber le dernier feuillet de cette lettre que j'avois prise avec moi. Je ne m'en suis point aperçue jusqu'à ce moment, que ma tante m'est venue dire qu'elle a vu sir Charles s'arrêter, en traversant l'allée que je viens de quitter, et ramasser un papier. Mon cœur s'est défié aussitôt de l'accident. J'ai pris ma lettre, que je croyois avoir toute entière; mais le fatal feuillet manque. C'est sans doute ce qu'il a ramassé. Que faire, chère Emilie? A-présent vous permettra-t-il jamais de vivre avec lui? Quelles sont aussi mes affections de cœur! Quel langage! non, je ne pourrai le regarder en face! comment ferai-je pour me réfugier au château de Sherley, et m'y cacher dans le sein de ma grand'mère? Toutes mes difficultés pour le jour ne lui paroîtront-elles pas autant d'affectations?... Mais il me fait demander un moment d'entretien. O chère Emilie! pouvoit-il rien arriver, rien de plus mortifiant pour votre

HENRIETTE BYRON?

LETTRE CIV.

Miss BYRON *à mylady G....*

20 octobre.

J'ÉTOIS dans une confusion extrême, lorsqu'il est entré dans mon cabinet, le visage ouvert, comme il l'a toujours. Le mien s'est tourné. Il a paru surpris de mon embarras. Miss Byron ne se trouve pas mal? Seroit-il arrivé quelque chose?...

Mon papier, mon papier! vous l'avez, Monsieur. Pour ma vie je ne voudrois pas... Pauvre Emilie! rendez, rendez-moi... Et mes larmes m'ont empêchée de finir.

A-t-on jamais vu de pareille folle? Qu'avois-je besoin de nommer Emilie?

Il a tiré le papier de sa poche. Je venois pour vous le rendre (en me le mettant entre les mains). J'y ai reconnu votre écriture, Mademoiselle. Je l'ai plié aussitôt. Il n'a pas été ouvert depuis, et je ne me suis pas permis d'en lire un mot.

Êtes-vous sûr, Monsieur, de ne l'avoir pas lu?

Je vous le jure, Mademoiselle.

J'ai repris courage. Heureuse récompense, ai-je

pensé, pour m'être refusé, malgré les instances de Charlotte, de lire une lettre qu'elle s'étoit procurée par des voies clandestines!

Mille, mille remercîments, Monsieur, d'une action si noble. Vous m'auriez rendue malheureuse pour long-temps, si vous aviez lu ce papier.

O Mademoiselle! vous excitez à-présent ma curiosité. Peut-être votre générosité vous permettra-t-elle de la satisfaire, quoique je ne me fusse point pardonné d'avoir tiré avantage d'un simple accident.

Je consens, Monsieur, à vous en communiquer une partie.

Celle qui regarde Emilie, je vous la demande en grace, Mademoiselle. La *pauvre* Emilie, dites-vous... Vous m'avez alarmé. Peut-être doit-il manquer quelque chose à mon bonheur. Qu'est-il arrivé à la *pauvre* Emilie? Auroit-elle commis quelqu'imprudence? Auroit-elle déjà... Son visage rougissoit d'impatience.

Je ne sais rien à lui reprocher. Il n'est question que d'une prière qu'elle me fait. (Quel meilleur parti, ma chère, pouvois-je tirer de mon effroi?) Mais je n'aurois pas voulu, pour le monde entier, que vous eussiez vu dans quels termes j'en parlois.

Votre inquiétude, Mademoiselle, m'en avoit causé beaucoup. Mais si vous ne cessez point d'aimer Emilie, je suis sûr, en effet, qu'il n'y a rien à lui reprocher.

Qu'il me soit permis, Monsieur, d'admirer votre complaisance, votre bonté, votre humanité!

Ce qui me manque de ces qualités, l'exemple de miss Byron me l'apprendra. Mais que souhaite mon Emilie?

De vivre avec son tuteur, Monsieur.

Avec moi, avec vous, Mademoiselle?

C'est ce qu'elle désire.

Et ma chère miss Byron croit-elle que cette demande puisse être accordée? Consent-elle à servir d'amie, par ses instructions; de sœur, par ses exemples, à une fille de cet âge, c'est-à-dire dans la saison de la vie où les affections d'une jeune personne sont moins gouvernées par le jugement que par les yeux?

J'aime cette chère fille. Je me sens portée à souhaiter de l'avoir toujours avec moi.

Charmante bonté! je suis donc quitte d'un de mes soins. Une jeune fille, entre quatorze et vingt ans, est souvent incommode pour ses amis. Je ne vous aurois jamais demandé cette grace; mais votre proposition me charme. Ecrirai-je, en votre nom, à notre chère Emilie?

Voilà, Monsieur, une plume et du papier.

En votre nom, Mademoiselle?

J'y ai consenti par un signe de tête, sans me défier de rien.

Il s'est mis à écrire, et pliant le papier, il ne m'a

fait voir que ces mots : « Chère miss Jervins, j'ai
» obtenu pour vous la faveur que vous désirez. Ne
» continuerez-vous pas d'être aussi bonne que vous
» l'avez été jusqu'à-présent ? C'est l'unique demande
» que fait à mon Emilie sa très-affectionnée ser-
» vante ».

J'ai souscrit aussitôt, *Henriette Byron.*

Mais, Monsieur, vous avez plié votre papier.

Adorable confiance! s'est-il écrié. Eh! qui seroit jamais tenté d'en abuser? Lisez, Mademoiselle, ce que vous avez signé.

J'ai lu; que mon cœur a palpité!... Sir Charles Grandisson, me suis-je écriée à mon tour, est donc capable de tromper? Sir Charles Grandisson est capable de ruse? Grace au ciel, qu'il n'est point un méchant homme!

Alors les mots, *j'ai obtenu pour vous ce que vous désirez*, suivoient ceux-ci : « Il faut être bonne.
» Il faut vous résoudre à ne me donner que de la
» joie, une joie égale à l'affection que j'ai pour vous,
» et au sacrifice que je fais pour vous obliger.
» Rendez-vous, ma chère, aussitôt qu'il sera pos-
» sible, au château de Grandisson. Ce sera une de
» mes trois sœurs que j'y trouverai pour me rece-
» voir. Si vous y êtes avant quinze jours, je m'ef-
» forcerai de vous y joindre environ quinze jours
» après. Je sacrifie la petite bienséance d'une quin-

» zaine de plus, pour avancer votre satisfaction.
» *Ne continuerez-vous pas, etc.* ».

Donnez-moi ce papier, Monsieur (en avançant la main pour m'en saisir.)

Ai-je blessé mon caractère, Mademoiselle? (en retirant le papier vers lui, d'un air de gaieté.)

Il faut que j'y pense, Monsieur, avant de répondre à votre question.

Le mal est fait : pourquoi n'enverrois-je pas cette lettre? Et puisque miss Byron ne sauroit désavouer sa main, pourquoi ne tirerois-je point avantage de ce qu'elle nomme une ruse, sur-tout lorsqu'il n'en peut résulter que de bons effets, tels, par exemple, que l'exécution de ses propres désirs en faveur d'Emilie, et l'accroissement du pouvoir qu'elle a d'obliger, et l'avancement du bonheur d'un homme qui n'aspire qu'à la rendre heureuse?

(*Cette conversation est plus longue, et contient, de la part de miss Byron, des objections auxquelles sir Charles est obligé de se rendre. Mais la faveur accordée pour Emilie subsiste. Mylady G..., dans une lettre d'immense longueur, badine bien mal sur la situation de son amie ; la raille de ses scrupules ; conserve le même ton sur tout ce qu'elle traite, sans excepter son mari, ses plus proches parents, et les affaires de sa famille ; informe miss Byron de ce qui se passe à Londres,*

ou dans les cantons voisins, toujours à l'honneur de sir Charles. Elle reconnoît elle-même qu'elle s'est fort oubliée dans ses railleries, et ne s'en attire pas moins une lettre de reproches et d'explications, de la même longueur que la sienne. Ensuite reviennent des entretiens de miss Byron avec sir Charles, où les sollicitations recommencent pour l'heureux jour. Elle est pressée de faire dépendre cette grande affaire du jugement de sa grand'mère et de sa tante, qui décident contre elle, après une délibération dans les formes. Elle ne se rend point encore. Mais on sent que sa fermeté, ou plutôt son incertitude, ne vient que du souvenir de Clémentine et de l'attente des lettres d'Italie.

Après le petit voyage entrepris pour la santé de miss Byron, tout le monde se retrouve au château de Selby. Miss Orme fait connaissance avec sir Charles, et prend, comme son frère, beaucoup d'estime et d'amitié pour lui. Au contraire, M. Greville change de disposition, et tourmenté par l'amour, il tient un langage qui donne à miss Byron de nouvelles alarmes pour sir Charles. Elle a d'affreux songes qui semblent lui annoncer les plus grands malheurs. La scène devient encore plus triste par une lettre de sir Hargrave Pollexfen, dangereusement malade, qui écrit ses remords au docteur Barlet, et par les funestes circonstances de la mort de Bagenhall.

Enfin, une lettre du seigneur Jeronimo apprend à sir Charles, dans un très-long détail, comment Clémentine est parvenue à ne souhaiter rien plus ardemment que son mariage. Elle veut faire le voyage de Londres, aussitôt qu'elle en sera informée. On a pris le parti de remettre à d'autres temps les propositions du comte de Belvedère, et pour la calmer entièrement, on lui a promis tout ce qu'elle désire. Elle est si tranquille, qu'elle écrit, en prose quarrée, *ses vœux pour le bonheur de sir Charles et de miss Byron. La lettre de Jeronimo est signée de toute sa famille. Sir Charles, que diverses raisons avoient fait retourner à Londres sans avoir pu obtenir que le délai de son heureux jour fût de moins d'un mois, après avoir fait à miss Byron des présents dignes d'elle et de lui, prend occasion de cette lettre, en l'envoyant au château de Selby, pour renouveler ses plus vives instances. Entre les motifs qu'il donne à miss Byron, il dit :)*

« Si vous insistez, Mademoiselle, sur le mois » entier, faites-moi la grace de m'apprendre de » quelle partie de notre vie nuptiale, heureuse » comme elle doit l'être, vous voulez déduire les » jours que vous nous faites perdre par vos délais. » Pour moi, mon espérance, lorsque nous serons

» l'un à l'autre, est de ne pouvoir vous dire, d'an» née en année, que des heures passées et des » heures futures, il n'y en a pas une que je voulusse » retrancher de mon bonheur ».

Miss Byron lui fait cette réponse :

« Que je suis touchée, Monsieur, de la lettre » de votre ami! elle sert à me convaincre de » plus en plus que Clémentine est seule digne » de vous. Quelle seroit ma vanité, si je pensois » autrement! et le pensant, comme je fais, qu'il y » auroit de bassesse à ne le pas reconnoître! Je ne » puis mal interpréter votre sensibilité. La mienne » m'apprend ce que je dois accorder à la vôtre. Je » vous regarde, avec Clémentine, comme le meil» leur des hommes; mais l'ambition d'Henriette » sera remplie, en occupant le premier rang après » elle. Est-il possible qu'elle souhaite de me voir à » vous! Noble et généreuse ame! Grandisson, dit» elle, fera mon bonheur! Mais, tendre et vertueuse » Clémentine! mon respectable modèle! Henriette » peut-elle être heureuse, même avec Grandisson, » si vous ne l'êtes pas vous-même? Croyez-moi, » votre bonheur est nécessaire au sien. Que le ciel » vous comble de ses faveurs! c'est la prière d'Hen» riette. N'en doutez pas; mon étude sera de le » rendre heureux. Mais, excellente fille! fille par-

» faite! avez-vous des regrets? des regrets qui ne
» puissent être diminués que par la joie que vous
» ressentirez de son bonheur, et d'un bonheur qui
» sera l'ouvrage d'une autre. Incomparable bonté!
» Pourquoi, pourquoi, lorsqu'il vous accordoit la
» liberté de votre religion, et qu'il ne faisoit pour
» lui que la même demande, vous est-il resté des
» obstacles invincibles?

» O Monsieur! je ne puis pousser plus loin ces ré-
» flexions. C'est un mouvement irrésistible qui me
» les a fait commencer. Mais comment serois-je
» capable de paroître devant elle, si le voyage qu'elle
» médite en Angleterre s'exécute jamais? D'un
» autre côté, avec quel plaisir ne rendrois-je pas
» mes respects à sa grande ame, sous la charmante
» figure que M. Barlet nous a représentée!

» Elle, sa famille, vous, Monsieur, vous sou-
» haitez donc de me voir bientôt à vous? n'êtes-
» vous pas content du terme accordé? un mois,
» Monsieur, n'est-il pas un terme bien court, après
» une déclaration si récente? et c'est sérieusement
» que vous demandez de quelle partie de la vie
» nuptiale je voudrois déduire les délais que je
» suppose? O Monsieur! quelle question! Voici
» ma réponse... De nulle de ces heureuses parties!
» mon honneur est votre honneur. Prononcez,
» vous, le plus généreux des hommes, pour votre, etc.

» HENRIETTE BYRON ».

LETTRE CV.

Miss BYRON *à mylady G....*

2 novembre.

Vous avez reçu, ma très-chère amie, sous une même enveloppe, les lettres de votre frère et du seigneur Jeronimo, avec ma réponse à votre frère. Jamais je ne me suis trouvée dans une situation plus inégale; livrée tantôt à la joie, tantôt à la plus mortelle crainte. On m'assure que ce Greville a l'air si sombre! Il me hait, dit-il. N'arrivera-t-il rien..... O non, non! le ciel protégera votre frère. Cependant le trouble règne au fond de mon cœur. Il n'est pas question de mes affreux songes; je ne suis pas superstitieuse. Mais un récit de miss Orme me fait trembler.

Ce matin elle a rencontré Greville chez une dame de nos voisines. Il lui a parlé dans ces termes : J'apprends, Mademoiselle, que votre frère est revenu depuis peu. Je l'en félicite. Il est arrivé fort à propos pour voir le mariage de miss Byron. Fenwick est un misérable. Il est allé hurler de l'aventure à Carlile. Votre frère et moi nous hurlerons ici.

Je suis sûre, a répondu miss Orme, que mon

frère tiendra dans cette occasion la conduite d'un galant homme, et je ne connois à M. Greville aucune raison de *hurler*, puisqu'il emploie ce terme. N'est-il pas devenu fort ami du chevalier Grandisson?

Il a répliqué, avec un sourire forcé, qu'il s'étoit cru capable en effet de tourner l'affaire en plaisanterie; mais que si près du dénouement, il avoit peine à dévorer tant d'affronts. Le morceau est dur, a-t-il ajouté, en portant la main au cou, et faisant quelques grimaces, je crains qu'il n'ait peine à passer, et je désespère de la digestion. Mais votre frère se donnera-t-il le plaisir de prêter l'oreille au son des cloches, qui ne manqueront point, dans peu de jours, de se faire entendre à la ronde? J'apprends que sir Charles va grand train. « Qu'il sache pour- » tant que je veux mourir avec décence. Nous ne » laisserons point enlever, sans conditions, la fleur » de notre province. Vous voyez quelquefois la » sirène, Mademoiselle; dites-lui que je n'espère le » repos qu'en la haïssant de tout mon cœur; mais » ne lui conseillez pas (en se baissant à l'oreille de » miss Orme) de croire le sien trop assuré ».

Ces derniers mots ont fait une étrange impression sur moi; car je n'étois pas déjà fort tranquille. Je les ai répétés; j'y ai réfléchi, et j'ai pleuré, folle que j'étois! mais je me suis remise aussitôt, et j'ai supplié miss Orme de ne pas faire attention à ma folie.

Vers la fin du jour j'ai reçu la visite de son frère. Elle m'a fait plaisir, et je ne crois pas qu'il m'accuse d'avoir augmenté sa mélancolie. Il m'a fait diverses questions, auxquelles je n'aurois pas répondu de toute autre part que de la sienne. J'estimerai toujours M. Orme. Avec quelle ouverture de cœur n'a-t-il pas loué sir Charles Grandisson! il a fini par des vœux pour lui et pour moi, d'un ton bien différent de celui de Balaam Greville. Ses bénédictions ont été suivies de quelques larmes. Excellent homme! il m'a mise dans un véritable embarras, pour lui faire mes remercîments.

Lucie me conseille de me rendre auprès de ma grand'mère, avant le retour de sir Charles : mais, ma tante et moi, nous ne sommes point de son opinion. Il nous semble, au contraire, que c'est lui qui doit se rendre au château de Shirley, et nous rendre de là ses visites : car celui de Selby n'est-il pas ma résidence ordinaire? Ma grand'mère sera charmée de sa compagnie et de sa conversation. Mais comme il ne peut penser à revenir avant la fin de la semaine prochaine, au plus tôt, il y a du temps de reste pour tous ces arrangements. Cependant une jeune créature, si proche du grand jour, avec un homme qu'elle préfère à tout autre, peut-elle trouver place dans sa tête pour d'autres réflexions?

Ma cousine Reves m'écrit. Ils sont si pleins de cet agréable sujet, elle et son mari, qu'ils s'invitent d'eux-mêmes à se rendre ici. Cet empressement est fort singulier! mais ma tante ne croit pas qu'on puisse leur dire : non. Votre présence, Charlotte, me causeroit, je vous l'avoue, une vive satisfaction. Je ne puis espérer de voir mylady... Pauvre Emilie! ma tante souhaiteroit qu'elle fût avec nous. Cependant, pour son propre intérêt, il n'y faut pas encore penser. Combien de fois ne me suis-je pas rappelé cette réflexion de votre frère, que dans nos plus heureuses perspectives, les soupirs du cœur décèlent quelques imperfections?

(La lettre suivante est de sir Charles, qui fait de vifs remercîments à miss Byron de sa dernière lettre avec une apologie raisonnée de l'empressement qu'il a marqué pour son heureux jour. Il ne veut pas tarder deux fois vingt-quatre heures à se rendre, soit au château de Sherley, soit à celui de Selby, dont il espère qu'il lui sera permis de ne plus s'écarter, avec des espérances si prochaines d'obtenir rang dans la chère famille. Il parle de ses équipages, qui sont fort avancés, et des articles qu'il a remis tout dressés entre les mains de M. Déane. S'il ne reçoit pas d'ordre contraire, il présentera, dit-il, mardi au matin, si

ce n'est pas lundi au soir, le plus sincère et le plus ardent des hommes à la plus sincère de toutes les femmes.)

LETTRE CVI.

Miss BYRON *à mylady G....*

Lundi matin, 6 novembre.

JE vous envoie, ma chère, une copie de la dernière lettre de sir Charles, transcrite pour vous par Lucie, qui veut se faire un mérite de ses petits services, pour obtenir votre amitié.

Ne me croyez-vous pas en droit de faire quelque reproche à votre frère, du retour précipité qu'il m'annonce. Ce soir, peut-être, ou demain au matin. Je ne suis pas contente, ma chère, qu'il m'ôte le pouvoir de l'obliger au-delà de son attente. Cependant ma joie sera extrême de le revoir. Au moment qu'il paroîtra dans le lieu où je suis, je n'aurai plus rien à lui reprocher.

Ma tante, qui l'accuse d'un peu de précipitation, est allée dîner chez ma grand'mère, pour lui faire préparer un appartement au château de Sherley; Nancy est avec elle. Mon oncle, qui est prié depuis

deux jours, à dîner aujourd'hui chez M. Orme, s'est rendu à l'invitation.

Lundi après midi.

O très-chère Mylady! que vais-je devenir? Toutes querelles sont terminées, toute pétulance, toute folie! peut-être, peut-être ne serai-je jamais à lui. Peut-être, avant son arrivée, serai-je la plus malheureuse de toutes les femmes! votre frère, le meilleur des hommes, peut avoir été... Ah! chère Charl...

Dans l'excès d'une mortelle épouvante, ma plume est tombée de mes doigts. Je me suis évanouie. Personne n'est venu à mon secours. Je sais que je n'ai pas été long-temps sans connoissance. Mes terreurs ont eu la force de la rappeler. La mort seule étoit capable de me l'ôter plus long-temps dans une occasion de cette nature. Que je vous cause d'effroi! ma très-chère Mylady! mais Lucie arrive enfin. Qu'elle vous apprenne la cause de mes tourments.

(*Ce qui suit étoit de la main de Lucie.*)

« A la prière de ma cousine, pendant qu'on la
» porte sur son lit, je continue, Madame, de vous
» expliquer ses terreurs et les miennes. Cependant,
» que les vôtres n'aillent pas trop loin. Le ciel, nous
» l'espérons, nous l'en prions, protégera votre
» frère. M. Greville ne sauroit être capable de la

» barbare, de l'infâme action dont on le soupçonne.
» Le ciel protégera votre frère.

» On vient d'apporter ici un billet anonyme (je
» ne sais ce que j'écris), un billet, veux-je dire,
» d'une main inconnue, portant que plusieurs per-
» sonnes ont entendu sortir de la bouche de M. Gre-
» ville, des menaces contre la vie de sir Charles;
» et nous savions déjà, de bonne part, qu'il a l'hu-
» meur sombre et l'esprit fort agité. Il a quitté sa
» maison ce matin: c'est ce que dit le billet, et cela
» nous le savons certainement. On lui a vu prendre
» la route de Londres, avec plusieurs domestiques
» et d'autres personnes; et la chère Henriette se
» tourmente mortellement par ses craintes. Ma
» tante n'est point au logis; mon oncle est absent;
» nous n'avons ici que des femmes. Henriette, que
» je viens de trouver dans un triste état, promet
» de faire ses efforts pour se composer jusqu'au
» retour de mon oncle, qui est allé dîner chez
» M. Orme. On est allé l'avertir. Grace au ciel! je
» vois mon oncle arriver».

(*Par miss Byron*).

Eh! de quelle utilité sera son retour, ma chère Mylady? Lucie est allée lui montrer le billet. O sir Charles! cher objet de mes affections! pardon pour tous mes caprices! revenez avec la protection du ciel, revenez sans accident! et cœur, et main, je

suis à vous, si vous le désirez, dès demain à la pointe du jour.

Voici la copie du billet. J'avois rompu le cachet, quoiqu'il fût adressé à mon oncle.

A M. Selby.

(En toute diligence.)

« Un respectueux admirateur du plus généreux » et du plus noble des hommes (j'entends le che- » valier Grandisson), se hâte, Monsieur, de vous » informer que sa vie est en grand danger. J'ai en- » tendu dire à M. Greville, et d'un ton furieux : » *Je ne souffrirai jamais qu'on m'enlève mon* » *unique bien; j'aurai sa vie.* Il a joint un ser- » ment à cette menace. A-la-vérité, il étoit échauffé » par le vin, et je m'arrêterois peu à ses discours, » si je n'apprenois qu'il est sorti ce matin avec des » gens armés. Faites l'usage qu'il vous plaira de cet » avis. Vous ne saurez jamais de quelle part il vous » vient. Mais le respect et l'affection que j'ai conçus » pour le jeune baronnet, sont mes seuls motifs. » J'en prends le ciel à témoin ».

Deux fermiers de mon oncle ont vu successivement le méchant homme sur le chemin de Londres avec son escorte. Que deviendrai-je avant le matin, si votre frère n'arrive pas ce soir?

A onze heures de nuit.

Mon oncle a dépêché deux domestiques, avec ordre de suivre la route de Londres jusqu'au jour. Il s'est rendu lui-même chez M. Greville. On lui a confirmé qu'il étoit sorti dès le matin, bien accompagné, pour revenir le soir, a-t-on ajouté..., dans la vûe, peut-être, de se disposer à la fuite, après la plus noire de toutes les actions. Ma tante est en larmes. Mon oncle rappelle et compare les circonstances. Nancy se tord les bras. Votre Henriette languit dans une douleur muette. Elle n'est plus capable de pleurer ni d'écrire.

Mardi, sept à huit heures du matin.

Quelle nuit j'ai passée! je n'ai pas fermé l'œil. Personne ne remue encore. Chacun appréhende de paroître, dans la crainte de se voir l'un l'autre. Je me sens les yeux enflés de larmes et d'insomnie. Il est surprenant que mon oncle ne descende point. Il pourroit donner des ordres... Mais, hélas! sur quoi?

Quels auroient été mes songes, si j'avois pu m'assoupir assez pour donner quelque apparence de réalité à de vaines ombres! j'ai vu assez de fantômes en veillant; car je n'ai pas cessé d'avoir les yeux ouverts. Ma femme-de-chambre a passé la nuit près de moi. Elle m'a remarqué des tressaillements,

des absences d'esprit! Jamais je ne m'étois trouvée dans cet état. Dieu me garde d'une telle nuit! il ne me reste que la force d'écrire. Mais que me sert d'écrire? à quelle fin? Epargnez-vous de lire des inutilités... Je vais changer de posture... A-présent je suis à genoux, priant, faisant des vœux au ciel. Mais je vois entrer Lucie?

Elle est venue. Nancy est entrée après elle. Elles n'ont fait que me tourmenter toutes deux par le récit de leurs songes. Ma tante est fort mal. Mon oncle vient de s'endormir, après s'être abandonné toute la nuit à ses réflexions : ma grand'mère ne saura pas la cause de nos peines, aussi long-temps qu'on pourra les lui cacher, du-moins si... cruel si! j'abandonne ma plume.

HENRIETTE BYRON.

LETTRE CVII.

Miss BYRON à miss G....

7 novembre.

JE vous demande en grace, ma chère, de lire ma première page, avant que d'ouvrir la terrible lettre que je vous envoie, sous cinq cachets, que j'ai

cousus à l'enveloppe, dans la crainte qu'elle ne tombât d'abord entre vos mains. Lucie a voulu que cette choquante lettre vous fût envoyée toute entière. J'ai cédé, contre mon opinion *.

Nous nous sommes rassemblés ce matin, sans ame, sans force, également incapables de recevoir et de donner de la consolation. Le billet d'avis a repassé sous les yeux de tout le monde. On l'a laissé, on l'a repris; chacun s'est efforcé de deviner la main. Enfin on s'est accordé de dépêcher un homme sûr chez M. Greville, pour se procurer des informations.

Mais, quelle joie! avant que le messager fût revenu, votre noble frère est arrivé dans la salle, en habit de campagne. Il étoit descendu à la grande porte. Il m'a vue la première, et je suis la première aussi qui l'ait vu. Je m'étois levée pour sortir, sans trop savoir mes propres intentions, mais dans la vue néanmoins d'aller jusqu'à l'allée d'ormes au-devant du courrier que nous attendions.

Sir Charles s'est jeté à mes pieds. Il m'a dit quelques mots d'excuse sur sa précipitation, et des remercîments pour ma dernière lettre... A-peine l'ai-je entendu : et l'excès d'une si délicieuse surprise ne m'a pas moins ôté le pouvoir de lui répondre. J'étois réellement hors de moi : et que

* Ces quatre lignes étoient écrites sur un billet à part.

direz-vous, ma chère, si j'ajoute qu'en revenant à moi-même, je me suis trouvée dans ses bras, les deux miens passés autour de son cou. Mon transport n'a pu manquer de le surprendre. A l'instant il s'est vu environné de tout le monde. Ma tante s'est hâtée de l'embrasser; et pendant quelques moments, on n'a pu entendre que le bruit des félicitations. Moi tremblante, et ne me fiant pas à mes pieds, j'ai voulu passer dans une chambre voisine. Personne n'a fait d'attention à moi, jusqu'à ce que ma femme-de-chambre s'est présentée pour me soutenir, et m'a conduite sur un fauteuil. Votre frère s'est dégagé aussitôt pour me suivre, et tout le monde s'est empressé de passer avec lui. Il a pris ma main, assise comme j'étois; et l'ayant serrée entre les deux siennes, il l'a pressée de ses lèvres, en me conjurant de calmer mes craintes. On lui avoit déjà expliqué la cause de toutes nos émotions: ils avoient tous autant de sujet que moi de rougir. Nancy, comme je l'ai su, Nancy même avoit saisi sa main, et l'avoit baisée dans son transport. Qu'il nous est cher à tous! il le voit bien à ce moment. Les réserves seroient à-présent de mauvaise grace. Formalités, délicatesses de familles, comme il les appelle dans ses lettres, nous n'y prétendons plus.

Pendant qu'il me disoit mille choses tendres, mon oncle et ma tante lui ont demandé un moment d'entretien, pour me laisser le temps sans doute de

rappeler entièrement mes esprits. Ils l'ont informé de toutes les circonstances. Le messager, qui est revenu dans l'intervalle, a rapporté que M. Greville étoit retourné chez lui fort tard; qu'il étoit encore au lit, quoiqu'il ne fût pas moins d'onze heures, lorsque le messager avoit quitté sa maison; qu'on ne le croyoit pas en bonne santé, et qu'en se couchant, il étoit de si mauvaise humeur, qu'aucun de ses gens n'avoit osé lui parler. Plaise au ciel.... mais je veux garder pour moi-même toutes les craintes qui ne sont fondées qu'en conjectures. Pourquoi ne me flatterois-je point de ce qu'il y a de plus heureux? votre frère n'est-il pas hors de danger? n'est-il pas le soin de la Providence? On ne m'ôtera point à-présent cette confiance.

Il est rentré avec le billet entre ses mains. Il me semble, a-t-il dit, que j'ai déjà vu cette écriture. Je me trompe beaucoup, si je ne parviens à découvrir l'écrivain. Mais on ne peut douter de ses bonnes intentions.

Comme nous ne laissions point de marquer des craintes: Je ne vois pas, a-t-il continué d'un air paisible, qu'il y ait aucune raison d'en conserver. M. Greville aime miss Byron. Il n'est pas surprenant que sa peine augmente, à mesure que ses espérances diminuent. M. Greville feroit un mauvais compliment à ce qu'il aime, et donneroit mauvaise opinion de sa propre sincérité, s'il paroissoit plus tranquille.

Mais, avec une fortune telle que la sienne, il est impossible qu'il y ait des intentions désespérées. Je me rappelle ses derniers procédés; ils sont à son avantage. Je veux lui faire une visite. Il faut que je l'engage à me mettre au nombre de ses amis.

Ce discours nous a rassurés. Je ne m'étonne point, ma chère, que les femmes aiment le courage dans un homme. Sir Charles nous a dit ensuite, qu'il seroit arrivé dès le jour précédent, s'il n'avoit été obligé de rendre une visite au chevalier Belcher. Mon oncle, ne perdant point de vue l'espérance qu'il avoit marquée de découvrir l'auteur du billet, l'a prié de revenir à cette idée. Observez, lui a dit sir Charles, que, suivant les termes de l'avis, Greville étoit échauffé de vin. Je sais qu'il prend souvent plaisir à rassembler ses amis dans l'hôtellerie de Northampton où j'ai logé : et si je me rappelle bien l'écriture du maître, dans les comptes qu'il m'a faits, je crois la reconnoître ici. Fort bien, a remarqué ma tante; mais si vous ne vous trompez point, nous n'en devons être que plus alarmés de l'information. Les menaces de M. Greville sont réelles sans doute, et ne doivent pas être négligées. Votre frère a demandé qu'on lui laissât le ménagement de cette affaire. Que M. Greville, nous a-t-il dit, soit mon ami d'aussi bonne foi que je suis le sien, ou qu'il soit dans une autre disposition, les termes où nous sommes ensemble, m'autorisent à lui rendre une

visite; et je suis sûr qu'à mon retour, il ne peut la prendre que pour une civilité. En vain mon oncle lui a représenté que M. Greville étoit capable de l'insulter. Il a badiné de cette crainte.

L'heure du dîner ayant suspendu nos représentations, elles ont recommencé dans le cours de l'après-midi; mais il nous a donné de si fortes raisons, pour nous fier à la conduite qu'il veut tenir dans sa visite, qu'il est parvenu à nous rendre tranquilles sur un point qui nous avoit si vivement alarmés. Ma tante l'a prévenu sur les arrangements qu'elle a pris pour le loger au château de Sherley. Il a répondu que c'étoit un peu loin de miss Byron; mais que ne fût-il qu'à la porte voisine, il se plaindroit de l'éloignement; et me regardant avec un tendre sourire : Cette distance même, a-t-il ajouté, ne tournera qu'à mon avantage, car je suis sûr que la chère Henriette de madame Sherley ne se dispensera point de rendre ses devoirs ordinaires à la meilleure des mères. Comme elle étoit venue dîner avec nous, il est parti vers le soir avec elle. Ainsi, ma chère, nous avons perdu sa compagnie à souper.

Vous n'aurez pas oublié que j'ai une juste excuse pour finir cette lettre un peu brusquement. Le sommeil me presse : et quelle agréable nuit il me promet, en comparaison de la dernière!

HENRIETTE BYRON.

LETTRE CVIII.

Miss BYRON *à mylady G....*

Mercredi matin, 8 novembre.

Nous étions informés, dès le matin, que sir Charles étoit allé rendre sa visite à M. Greville; et nous serions retombés dans toutes nos inquiétudes, si M. Deane, qui arriva hier au soir, n'avoit servi à nous rassurer. Ma tante vient de m'apporter le billet suivant de sir Charles, adressé à mon oncle, et venu de chez M. Greville :

« En regrettant, mon cher Monsieur, tous les
» moments que je passe hors des châteaux de Selby
» et de Sherley, je crois vous devoir rendre compte
» de l'usage que je fais de mon temps dans cette
» ennuyeuse absence.

» J'ai trouvé M. Greville dans une disposition
» moins heureuse que je ne m'y étois attendu. C'est
» avec une résistance inexprimable qu'il combat
» contre lui-même, pour se déterminer à l'abandon
» de ses espérances. Il paroissoit étrangement agité,
» lorsque je me suis fait introduire chez lui. Dès le
» premier instant, il m'a proposé, et d'un ton

» même assez fier, de suspendre mon mariage
» l'espace de deux mois, ou d'un au moins. J'ai reçu
» cette demande avec l'indignation qu'elle méritoit.
» Il a voulu la justifier par quelques raisons d'in-
» térêt propre, que je n'ai pas écoutées plus volon-
» tiers. Après quelques discussions, il a juré qu'il
» obtiendroit du-moins quelque chose; et pour
» alternative, il m'a proposé de dîner avec lui, et
» quelques amis d'élite, qu'il avoit invités. J'y ai
» consenti, quoique je ne pusse douter que ses
» amis ne fussent les mêmes auxquels il a confié ses
» menaces. J'ai su de lui qu'il étoit sorti hier au
» matin, dans l'espérance de me rencontrer; car
» il se vante d'avoir été bien informé de toutes les
» démarches de miss Byron et des miennes. Que
» ceux, Monsieur, qui croyent avoir quelque intérêt
» à nous observer, ayent les yeux curieusement
» attachés sur nous. Les cœurs honnêtes ont peu
» de secrets. Je ferois gloire de recevoir la main de
» miss Byron devant mille témoins.

» M. Greville avoit été en marche toute la nuit
» précédente : il ne dit point que ce fût pour me
» chercher; mais il savoit que j'étois attendu au
» château de Selby lundi au soir, ou hier au matin.
» Ne m'ayant pas rencontré, il avoit passé la nuit
» avec ses confidents à l'hôtellerie de Northampton,
» d'où il partit hier avec eux, dans la résolution
» de m'engager à suspendre mon mariage : idée

» mal conçue, comme vous voyez, et dont il n'au-
» roit pas espéré beaucoup de succès, s'il avoit eu
» la tête plus libre. Mais nous allons passer, dit-il,
» un acte d'oubli et de parfaite réconciliation, en
» présence des amis qu'il attend à dîner. Nous
» sommes déjà convenus que ce détail, et la con-
» noissance même de son projet, ne sortira point
» de votre famille. Je vous assure, Monsieur, que
» dans la disposition où il m'auroit trouvé, s'il m'a-
» voit rencontré cette nuit ou l'autre, il n'auroit pu
» rien arriver de fâcheux, car je suis porté réelle-
» ment à le plaindre.

» Nous sommes à-présent les meilleurs amis du
» monde. Il forme mille desseins; et celui auquel il
» paroît s'arrêter, est d'aller passer un mois chez
» mylady Frampton, qu'il nomme la confidente
» de ses peines. Je me suis étendu sur toutes les
» circonstances, pour n'avoir rien à mêler ce soir
» au délicieux sujet qui occupe toute mon atten-
» tion.

» J'ai l'honneur, Monsieur, d'être, etc. »

CHARLES GRANDISSON.

Méchant Greville! quoiqu'à plaindre, ma chère, s'il est capable des tendres sentiments qu'il s'attribue. Qu'il parte! qu'il se retire chez mylady Frampton, ou dans tout autre lieu; et qu'il y vive heureux, pourvu que ce soit à cinquante milles de

nous! Je ne cesserai pas de le craindre, jusqu'à ce qu'il ait quitté le canton.

Quelle glorieuse qualité que le courage, lorsqu'elle est accompagnée de modération! lorsqu'elle est fondée sur l'intégrité du cœur et sur le témoignage qu'il se rend de son innocence! Dans toute autre supposition, ne mérite-t-elle pas plutôt le nom de férocité?

Mais que d'embarras, ma chère mylady! que de trouble je cause à votre frère! à quels dangers ne l'ai-je pas exposé? Jamais, jamais il ne me sera possible de l'en récompenser.

HENRIETTE BYRON.

(Le temps de la récompense arrive enfin, c'est-à-dire que le mariage est célébré au château de Selby. Ceux qui aiment les descriptions de fêtes, de parures et de cérémonies, les compliments, les détails de plaisirs et de joie, trouveront de quoi se satisfaire dans l'original. L'attention de l'auteur va jusqu'à rapporter le nombre et le rang des carrosses, avec les noms et l'ordre des personnes qui étoient dedans. C'étoient, comme on se l'imagine, tous les parents et les amis des deux familles. Après la célébration, l'heureux couple se rend au château de Grandisson, accompagné de M. et M.me Selby, de leur fille Lucie, etc. Autre description de

cette belle terre, et de tous les agréments dont on entre en possession. Mais il suffit de s'y représenter miss Byron bien établie sous le titre de mylady Grandisson, *que les femmes des chevaliers anglois portent comme celles de la haute noblesse.*)

LETTRE CIX.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Au château de Grandisson, 6 janvier.

SIR Charles reçut hier une lettre de M. Lowther, qui se disposoit à quitter Bologne. Suivant la date, il devroit être arrivé depuis quinze jours. Ainsi nous pouvons l'attendre à chaque moment.

Il marque que toute la famille de Bologne a plus d'ardeur que jamais pour l'exécution de ses vues sur Clémentine, qui ne laisse pas de refuser encore les visites du comte de Belvedère; et sur ce point, ils se dispensent de la presser. M. Lowther semble craindre qu'il ne manque quelque chose à son rétablissement. Malheureuse fille! il en juge par le désir qu'elle ne perd point de faire un voyage en Angleterre. Elle a reçu, dit-il, avec beaucoup de fermeté, la nouvelle du mariage de sir Charles. Elle a demandé la bénédiction du ciel, pour lui et

pour la compagne de son sort; mais depuis elle a paru sombre, réservée; et quelquefois on l'a trouvée noyée dans ses larmes. Lorsqu'on lui a demandé la cause, elle a répondu qu'elle appréhendoit le retour de sa maladie. Les médecins veulent absolument qu'on se hâte de la marier. On attend le général pour presser la célébration. Mais elle demande qu'il lui soit permis encore une fois de traverser les Apennins, et d'aller passer quelques jours à Florence avec sa chère madame Bemont. Elle craint la vue du général.

Que je suis touchée de sa situation! sir Charles ne doit pas l'être moins. Pourquoi n'attendent-ils pas du temps, ce grand médecin de tous les maux, le succès d'un événement qu'ils ont tant à cœur? M. Lowther ajoute que la santé du seigneur Jeronimo se fortifie de jour en jour.

Que vous dirai-je de notre chère Emilie? j'ai pitié d'elle. Je plains son jeune cœur d'avoir si tôt éprouvé un amour sans espérance. Je voyois, il n'y a qu'un moment, ses yeux attachés sur le visage de son tuteur d'un air si passionné, qu'elle lui a fait baisser les siens. Il faut que je vous fasse, à cette occasion, le détail d'un entretien que j'ai eu avec elle, et dont la conclusion me fait espérer de la voir quelque jour heureuse.

J'avois craint plus d'une fois que ses yeux ne la trahissent à ceux de son tuteur, qui n'attribue

jusqu'à-présent son respect qu'à la reconnoissance. Au moment qu'il est sorti : Venez ici, mon amour, lui ai-je dit avec la tendresse d'une sœur. Elle est venue. Ma très-chère Emilie, si vous regardiez tout autre homme, de l'air que je remarque souvent, et que vous aviez aujourd'hui en regardant votre tuteur, cet homme, s'il n'étoit pas marié, pourroit espérer d'obtenir bientôt une femme.

Elle a soupiré. Mon tuteur s'en est-il aperçu? Je me flatte, Madame, qu'il n'y a pas fait tant d'attention que vous.

Tant que moi, ma chère?

Oui, Madame. Lorsque mon tuteur est présent, je vois que vous m'observez beaucoup. Mais j'espère que vous n'avez rien remarqué dont vous soyez offensée.

Vous êtes sérieuse, Emilie.

Il me semble que ma chère mylady Grandisson l'est aussi.

Cette réponse m'a surprise, et m'a causé même un peu d'embarras. Son amour, ai-je pensé, peut la rendre trop hardie, sans qu'elle y fasse d'attention. En effet, ne s'apercevant pas qu'elle m'eût un peu déconcertée, elle a regardé un petit ouvrage d'aiguille dont je m'occupois. Que ne donnerois-je pas, Madame, pour travailler dans cette perfection! Mais vous soupirez, Madame?

Oui, pour cette pauvre Clémentine! ai-je dit,

et réellement elle s'étoit présentée à mon souvenir.

Soupirez-vous, Madame, pour tous ceux qui aiment mon tuteur?

Il y a différentes sortes d'amour, Emilie.

C'est ce que je m'imagine, Madame. Personne n'aime plus que moi mon tuteur; mais ce n'est pas le même amour que celui de Clémentine: j'aime sa bonté.

Et croyez-vous que Clémentine ne l'aime pas aussi?

Oui, oui; mais l'amour est différent.

Expliquez-moi donc la nature de votre amour.

Il m'est impossible! (en poussant un soupir.)

Pourquoi soupirer? Vous m'avez fait la même question: j'ai répondu que je soupirois de pitié.

Pour moi, Madame, j'ai pitié aussi de Clémentine; mais je ne soupire pas pour elle, parce qu'elle a pu épouser mon tuteur, et qu'elle ne l'a pas voulu.

Elle n'en est que plus digne de nos soupirs, Emilie. Un motif tel que le sien....

Fi, fi, son motif! lorsqu'il lui laissoit la liberté de vivre dans sa religion.

Ce n'est donc pas pour Clémentine que vous soupirez?

Je ne le dois pas, Madame.

Pour qui donc?

Je ne sais. Il ne faut pas me le demander. Habitude, et rien de plus.

Mais je vois que mon Emilie soupire encore.

Pourquoi vous en apercevoir, Madame? Habitude, je vous l'ai dit. Cependant, croyez-moi, ma chère Mylady (en me passant les bras autour du cou, et cachant sa tête dans mon sein), si la vérité étoit connue...

Elle s'est arrêtée, mais sans changer de posture; et je sentois ses joues brûlantes.

Eh bien, ma chère, si la vérité étoit connue?

Je n'ose parler. Vous serez fâchée contre moi.

Non, mon amour, je vous en assure.

Oh! oui, mais vous serez fâchée.

J'ai cru, ma chère, que nous étions deux sœurs. J'ai cru qu'il n'y avoit point de secret entre nous. Dites-moi : de quoi est-il question? si la vérité étoit connue.....

Eh bien, Madame, pour faire l'essai de votre bonté, dites-moi: N'êtes-vous pas un peu sujette à la jalousie?

A la jalousie, ma chère? vous me surprenez. Pourquoi, de qui, de quoi, jalouse? La jalousie suppose un doute. De qui puis-je douter?

On doute quelquefois sans cause, Madame.

Expliquez-vous mieux, ma chère.

N'êtes-vous pas fâchée, Madame?

Je ne le suis point. Mais pourquoi me croire jalouse? Vous n'avez aucune raison de l'être, en vérité. Mon tuteur vous adore. Tout le monde convient que vous méritez d'être adorée. Mais pourquoi trouver mauvais qu'un enfant tel que moi, regarde quelquefois son tuteur avec des yeux de reconnoissance? les vôtres, ces yeux charmants, sont toujours si prêts à surprendre les miens! Si je me connois moi-même, je ne suis qu'une jeune innocente. J'aime mon tuteur, je n'en disconviens pas. Je l'ai toujours aimé, Madame, vous le savez bien; et si vous me permettez de le dire, long-temps avant qu'il ait su qu'il y eût au monde une dame aussi charmante que vous.

J'ai quitté mon ouvrage; et la serrant entre mes bras: Ne cessez pas de l'aimer, chère Emilie! vous ne sauriez l'aimer autant qu'il mérite de l'être. Vous me verrez toujours approuver une affection si pure. Mais de la jalousie, ma chère? vous m'attribuez de la jalousie? C'est une chimère de votre imagination. Ma seule crainte, c'est que les mouvements du cœur se devinant par les yeux, sur-tout dans les jeunes personnes qui sont encore remplies d'innocence, vous ne donniez sujet à ceux qui savent aussi-bien que moi que votre affection pour votre tuteur est un respect filial, de l'attribuer à la naissance d'une autre espèce de sentiments, qui dans votre cœur néanmoins, s'ils venoient à s'y fortifier, produi-

roient une flamme aussi pure qu'il s'en soit jamais allumé dans un *cœur virginal*.

O Madame! quelles expressions vous employez! elles me pénètrent le cœur. Je ne puis vous expliquer ce qui s'y passe; mais de jour en jour mon respect augmente pour mon tuteur. Mon respect.... Oui, c'est le vrai terme. Je vous remercie de me l'avoir dicté. Un respect filial, je ne puis le nommer mieux. Et jamais je ne l'ai tant respecté qu'à-présent, depuis que je vois avec quelle affection il cherche à faire le bonheur de ma chère mylady. Cependant, Madame, pour ne vous rien dissimuler, si j'étois mariée, et que ce ne fût pas avec un homme tout-à-fait semblable à lui, je craindrois d'être assez foible pour vous porter envie: je serois du-moins une très-malheureuse femme.

Ne doutez pas, ma chère, que si vous étiez capable d'envie, cette noire passion ne vous rendît malheureuse. Mais vous ne devez jamais recevoir les soins d'un homme à qui vous ne croirez pas plus d'amour pour vous que pour toute autre femme; qui ne sera point honnête homme par principes, homme sensé, et qui n'aura pas un peu vu le monde.

Où trouve-t-on, Madame, des hommes de ce caractère?

Reposez-vous de ce soin sur votre tuteur. Si vos yeux ne vont pas plus vîte que vôtre jugement, comptez, ma chère, qu'il vous fera trouver un

homme avec lequel vous puissiez être heureuse.

O Madame! ne craignez rien de ma précipitation : premièrement, parce que mon respect pour mon tuteur et ses grandes qualités feront paroître tous les autres hommes fort petits à mes yeux. Ensuite, j'ai tant de confiance à son jugement, que s'il allongeoit le doigt, en me disant : Emilie, voilà l'homme qui vous convient, je m'efforcerois d'aimer celui qu'il m'auroit montré. Mais je crois qu'il me sera impossible de prendre jamais du goût pour aucun homme.

Il y a du temps de reste, mon amour. En attendant, n'en connoissez-vous aucun que vous puissiez préférer aux autres, si vous étiez dans l'âge de vous marier?

Je ne sais que répondre à cette question. J'ai du temps, comme vous dites. Je ne suis qu'une très-jeune fille : mais on a ses pensées à tout âge. Je vous avouerai, Madame, que l'homme qui a passé quelques années avec sir Charles Grandisson; qui a mérité son amitié par un caractère éprouvé.... Elle s'est arrêtée.

Belcher, sans doute?

Belcher, Madame. De tous les hommes que je connois, c'est le plus semblable à mon tuteur. Mais il est homme fait, et je suppose qu'il a vu quelques femmes qu'il peut aimer.

Je ne le crois pas, ma chère.

ne lui pardonneroit jamais d'avoir porté son appel à ma tante ou à moi, et que se plaindre d'ailleurs sans espérance de succès, c'étoit exposer sa jeune maîtresse, tandis que le mal présent pouvoit être guéri par le temps et la patience.

Emilie m'a fait pitié. Je n'ai deviné que trop facilement d'où venoit l'altération de son humeur. L'excessive bonté que son tuteur a pour elle, ne fait qu'augmenter son amour. Ne sais-je pas moi-même que rien n'est si naturel? Cependant, ai-je pensé, il la feroit mourir de chagrin, s'il prenoit d'autres manières avec elle: et pour elle-même, je ne voudrois pas qu'il pût imaginer de la nécessité à changer de conduite. Cette explication étoit nécessaire pour ce que vous allez lire.

Mon mari, mon oncle et M. Deane, étant sortis ce matin après le déjeûner, et ma tante s'étant retirée pour écrire, je suis montée à mon cabinet dans la même vue. Emilie est venue frapper à ma porte. J'ai ouvert aussitôt.

Ai-je mal choisi l'heure, Madame?

Non, ma chère. (J'avois observé, hier à souper, et ce matin pendant le déjeûner, des traces de larmes dans ses yeux, quoique personne n'eût fait la même remarque : mais les avis que j'avois reçus de ma femme-de-chambre me rendoient plus attentive.)

J'ai pris sa main, et j'ai voulu la faire asseoir près de moi. Non, Madame, a-t-elle dit, souffrez que

je demeure debout. Je ne suis pas digne d'être assise en votre présence.

(Elle avoit les larmes au bord des yeux : mais comme je lui voyois remuer les paupières, dans l'espérance de les dessécher, je n'ai pas voulu marquer que j'y fisse attention. Je crois d'ailleurs que j'étois dans le même état, par un mouvement de sympathie.)

En ma présence, Emilie! mon amie, ma sœur! d'où peut venir ce langage? (Je me suis tenue debout aussi.) Votre sœur aînée, mon amour, ne sera point assise, pendant que sa cadette est debout.

Elle s'est jetée à mon cou, et ses larmes se sont ouvert le passage. Cette bonté, cette bonté me tue! Je suis, je suis une très-malheureuse créature! malheureuse, pour avoir obtenu tout ce que je désirois. Ah! que ne me traitez-vous sévèrement? Je ne puis, je ne puis me supporter moi-même, au milieu des témoignages continuels que je reçois de votre bonté.

Quelle peut être la cause de ce trouble, ma chère Emilie? Je vous aime tendrement. Je serois ingrate, insensible au mérite de mon Emilie, si je ne contribuois pas de tout mon pouvoir à son bonheur. Que puis-je faire pour elle qui ne lui soit pas dû?

Ses bras m'ont quittée : elle s'est dégagée des miens, qui la tenoient embrassée. Laissez-moi,

laissez-moi sortir, Madame. Elle s'est précipitée dans l'appartement voisin. Je l'ai suivie; et prenant sa main: Ne me laissez pas dans cette inquiétude, chère Emilie! vous ne me quitterez point. Si vous avez pour moi toute la tendresse que j'ai pour Emilie, vous me donnerez le moyen de soulager l'oppression du plus innocent et du plus aimable des cœurs. Ouvrez-vous, ma chère; ouvrez-vous à moi.

O mylady Grandisson! digne femme du meilleur des hommes, vous devez me haïr.

Haïr ma chère Emilie!

Oui, vous le devez.

Asseyons-nous dans cette chambre, si vous ne voulez pas revenir dans mon cabinet.

Je me suis assise sur un sofa. Elle s'est placée près de moi, en appuyant ses joues brûlantes sur mon épaule. J'ai passé un bras autour de son cou, et de l'autre main, j'ai pris une des siennes. A-présent, ma chère, je vous conjure par l'amitié, cette amitié de sœur qui est entre nous, de m'ouvrir entièrement votre cœur. Renoncez-moi, si, recevant le pouvoir de guérir vos blessures, je n'y verse pas le baume d'une inviolable tendresse.

Que puis-je vous dire? Hier, ma très-chère Mylady, je reçus la réponse du docteur Barlet à une question que je lui avois proposée, de la part d'une jeune créature, qui...

Elle n'a pu achever. Elle a pleuré. Elle a levé la

tête; elle s'est essuyé les yeux. Ensuite son visage s'est encore appuyé sur mon épaule, et j'ai repassé le bras autour de son cou. Votre question mon amour?

Ah! Madame! ma question, dites-vous! ma question!

Je n'ai dit *la vôtre*, ma chère, qu'autant que c'est vous-même qui l'avez proposée au docteur.

Il ne vous a donc rien dit, Madame?

Assurément, il ne m'en a pas dit un mot.

En effet, j'aime bien mieux que vous le sachiez de moi. Je crains seulement qu'il ne devine de quelle jeune fille il s'agit. Pauvre ruse! que je suis une sotte créature! il le devine certainement.

Puis-je savoir la question, mon amour? Puis-je savoir la réponse?

J'ai brûlé l'une et l'autre dans un excès de colère contre moi-même, pour m'être ridiculement exposée, car il a certainement deviné la jeune fille; je les ai jetées au feu.

Mais vous pouvez m'expliquer le cas. Vous pouvez me dire la réponse en substance.

Comment le puis-je? Vous, Madame, que j'aime plus que toutes les autres femmes ensemble, vous... mais vous devez me haïr, me mépriser!

Confiez-moi votre secret, ma chère. Si c'en est un que je crois déjà pénétrer, comptez qu'il ne sortira jamais de mon sein.

Elle a tressailli. Que vous pénétrez, Madame!

Ne vous effrayez point, mon amour.

Oh! non, non, il est impossible. Si vous l'aviez pénétré....

Eh bien, qu'arriveroit-il?

Vous banniriez pour jamais l'odieuse Emilie de votre présence. Vous obligeriez mon tuteur de renoncer à moi.

Vous dirai-je, ma chère, ce que je crois avoir pénétré?

Dites-le moi donc à l'oreille (en jetant autour de moi la main que je ne tenois pas). Dites-le moi si bas, que je ne puisse l'entendre.

Vouz aimez votre tuteur, Emilie. Il vous aime.

O Madame!

Il vous aimera toujours, et j'aurai les mêmes sentiments pour vous. Votre amour est fondé sur la reconnoissance. Tel étoit le mien. Ne sais-je pas, Emilie, tout ce qu'on peut dire en votre faveur?

A-la-fin, Madame, l'excès de votre bonté dissipe mes craintes. Je vois que je puis vous avouer toute ma foiblesse, toute ma folie, d'autant plus que cet aveu me donnera quelque droit à vos conseils. C'étoit mon dessein; mais je craignois votre haîne. Dans les mêmes circonstances, je doute si je serois aussi généreuse que vous. Ah! que je regrette d'avoir proposé ma question au docteur!

Le docteur, ma chère, est la bonté même. Il gardera fidèlement votre secret.

Et m'assurez-vous, Madame, qu'il ne le révélera point à mon tuteur? J'aimerois mieux mourir, que de lui voir quelque défiance de moi. Il me haïroit, Madame, si vous ne le faisiez pas.

Jamais il n'en sera informé, ma chère. Vous avez déjà demandé le secret au docteur; je n'en doute point.

Oui, Madame.

Il le gardera, ne craignez rien, sur-tout lorsque votre charmante ingénuité m'aura mise en état, mon amour, de trouver des expédients pour la sûreté de votre honneur, et pour conserver l'estime de votre tuteur.

Eh! oui, Madame. C'est précisément ce que je désire.

Ouvrez-moi donc ce cœur innocent. Regardez-moi comme votre amie, comme votre sœur, comme si je n'étois pas l'heureuse femme de votre cher tuteur.

Je vous le promets, Madame... Hélas! je ne m'étois pas défiée de moi-même, jusqu'au jour de votre mariage. C'est alors que j'ai commencé à sentir du trouble dans mon cœur, d'autant plus que je m'efforçois de le cacher à mes propres yeux, car j'étois réellement effrayée de les tourner sur moi. D'où me vient cette crainte? me demandois-je à chaque moment. Ai-je quelque chose à me repro-

cher? Quels sont mes désirs? Quelles peuvent être mes espérances? N'est-il pas certain que j'aime mylady Grandisson? Oui, sans doute. Cependant, par intervalles... Ne me haïssez pas, Madame. Je veux vous découvrir le fond de mon cœur et toute ma foiblesse.

Continuez, chère Emilie : vous ne sauriez me donner une meilleure preuve de votre tendresse et de votre confiance.

Cependant, par intervalles, je croyois sentir qu'il s'élevoit dans mon cœur quelque chose de semblable à l'envie : ah! vous souffrez, je le vois, de m'entendre prononcer ce nom?

Si je souffre, c'est de pitié pour vos peines, ma chère Emilie. Vous ne savez pas combien mon cœur est dilaté par votre charmante confiance. Continuez donc, mon cher amour.

Un jour, dans la résolution d'examiner mes propres sentiments, je lui ai demandé, pensai-je en moi-même, la permission de vivre avec eux après leur mariage : eh! que me suis-je proposé dans cette demande? Rien que d'innocent, croyez-moi. Ce que je désirois me fut accordé. C'étoit une grace que j'avois crue nécessaire à mon bonheur. Cependant, me demandois-je mille fois le jour, suis-je heureuse? non; aimerai-je moins mon tuteur? non. Mylady m'en est-elle plus chère, pour m'avoir fait obtenir cette faveur? Il me semble que

je l'admire de plus en plus, et que je ressens toute sa bonté; mais je ne sais ce que je ressens encore. Il me semble qu'en l'aimant beaucoup, je souhaiterois quelquefois de l'aimer moins. Ingrate Emilie! et je me faisois alors les plus sévères reproches. Sûrement, Madame, la pitié ressemble beaucoup à l'amour; car, pendant que vos incertitudes ont duré, j'ai cru vous aimer plus que moi-même : mais lorsque je vous ai vue heureuse, et qu'il n'est point resté de motif pour la pitié, odieuse fille que je suis, il m'a semblé que j'aurois été quelquefois bien aise de pouvoir vous rabaisser. Ne me haïssez-vous pas à-présent?

Non, non, Emilie. Ma pitié, comme vous dites, augmente ma tendresse pour vous. Continuez, chère fille. Votre ame est le pur livre de la nature. Faites-m'en lire une autre page; et comptez sur ma plus tendre indulgence. Je savois, avant vous-même, que vous aimiez votre tuteur.

Avant moi-même! comment cela se peut-il, Madame? . . . . Je ne me lassois donc pas de me faire des questions. Quoi, Emilie? ta tendresse augmente pour ton tuteur, et n'augmente pas pour mylady Grandisson, qui te comble d'amitié! l'envie se mêleroit-elle dans ton cœur avec l'admiration? Ah! imprudente fille, et plus qu'imprudente! où tes folies doivent-elles finir? Juste ciel! si je me laisse entraîner comme je fais, ne serai-je pas la plus

ingrate des créatures? Ne m'attirerai-je point la haine de mon tuteur, au-lieu de son affection? Ne me rendrai-je pas méprisable au monde entier? et quelle sera la fin de toutes ces malheureuses suppositions? Cependant, je ne laissois pas de m'excuser aussi; car j'étois sûre qu'il n'entroit point de mal dans mes intentions: je savois que mon unique désir étoit de me voir aimée de mon tuteur, et de pouvoir l'aimer. Mais quoi! pensai-je à-la-fin; puis-je me permettre d'aimer un homme marié, et marié avec mon amie? Quelquefois cette idée m'a fait trembler; car je jetois les yeux en arrière, et je me disois: Te serois-tu permis, il y a un an, Emilie, d'aller aussi loin que tu es déjà? Non, répondois-je à ma propre question. N'est-ce donc pas un avertissement bien clair, du chemin que tu auras fait dans l'espace d'une autre année? Là-dessus, j'ai pris la résolution de proposer un cas au docteur Barlet, au nom de trois personnes que j'ai supposées être de la connoissance de ma femme-de-chambre: deux jeunes filles et un jeune homme vivant dans la maison; le jeune homme engagé à l'une des jeunes filles; l'autre en ayant connoissance, et quoiqu'incapable d'une pensée criminelle, sentant néanmoins croître son estime pour le jeune homme, et commençant à craindre qu'il n'y ait quelque chose à condamner dans son cœur, quel seroit, ai-je demandé en son nom, l'avis du docteur sur ce cas?

Et quel est, en effet, son avis, ma chère?

Je suis une imbécille, de lui avoir fait cette question. Il doit m'avoir devinée, je le répète. Si vous l'avez pu, vous, Madame, sans que le cas vous ait été proposé, il doit l'avoir fait sans peine. Nous autres jeunes filles, nous croyons que personne ne peut nous voir, lorsque nous avons la main devant nos yeux. En un mot, le docteur a prononcé que l'augmentation de l'estime étoit un commencement d'amour. La conséquence étoit, que tôt ou tard la jeune fille s'efforceroit de supplanter son amie, quoiqu'à-présent la seule pensée lui en fît peut-être horreur. Il a voulu qu'Anne l'avertît de se précautionner contre une flamme naissante, qui pouvoit, a-t-il dit, causer de grands ravages dans son cœur, et, sans la conduire à son but, faire le malheur d'un heureux couple, qui, suivant mon exposition, méritoit le sort dont il jouit. Enfin, il lui a fait conseiller d'abandonner la maison; et pour son propre honneur, pour son repos, de s'éloigner à la plus grande distance qu'il sera possible. Croyez-moi, Madame, cette décision m'a fort effrayée. J'ai jeté les papiers au feu; et depuis que je ne les ai plus, je n'ai pas eu de repos. Ma chère mylady Grandisson, ai-je pensé continuellement, si votre bonté m'encourage un peu, je vous ouvrirai mon cœur. Il faut bien qu'un jour ou l'autre vous entendiez parler de ma folie, de ma foiblesse.

A-présent, chère Madame, pardonnez-moi, gardez mon secret, et dites-moi ce que j'ai à faire.

Et que puis-je vous dire, ma chère enfant? Je vous aime. Je vous aimerai toujours. Je prendrai soin de votre honneur, autant que du mien. Je m'efforcerai d'entretenir pour vous l'affection de votre tuteur.

Je me flatte, Madame, qu'il n'a jamais eu le moindre soupçon de ma folie.

Il ne m'a jamais parlé de vous qu'avec tendresse.

J'en loue le ciel! Mais dites, Madame, donnez-moi quelque conseil. Mon cœur sera dans vos mains. Vous le guiderez comme il vous plaira.

Quelle est votre propre opinion, ma chère?

Je ne dois plus penser, Madame, à vivre avec vous.

Pourquoi? vous me trouverez toujours votre véritable amie.

Mais je suis sûre que l'avis du docteur est juste. Je dois vous avouer, Madame, que chaque jour, chaque heure du jour, où je vois sa tendresse pour vous, le plaisir qu'il prend à faire du bien et l'admiration que tout le monde a pour lui, je l'admire de plus en plus. Je vois que j'ai moins de pouvoir sur moi-même que je ne me l'étois promis: et si son mérite ne fait que se répandre sans cesse avec un nouveau lustre, foible comme je suis, il me sera impossible de soutenir l'éclat de sa gloire.

O Madame! je dois fuir. Quoi qu'il m'en puisse coûter, je suis résolue de fuir.

Que d'admiration, que de pitié, que de tendresse j'ai ressenti pour cette chère créature! je l'ai prise dans mes bras; et la serrant contre mon sein: Que vous dirai-je, mon Emilie? Que puis-je vous dire? Apprenez-moi vous-même ce que vous attendez de moi.

Vous êtes prudente, Madame. Vous avez le cœur tendre et généreux. Ah! que ne suis-je aussi bonne! Prescrivez-moi quelque chose. Je vois qu'il y auroit de la folie à souhaiter de vivre avec vous et mon tuteur.

Est-il nécessaire, ma chère, pour régler vos sentiments, que vous cessiez de vivre avec nous?

Absolument nécessaire, j'en suis convaincue.

Si vous alliez à Londres, ma chère, vous mettre sous la protection de sa tante?

Quoi! Madame? encore dans la maison de mon tuteur!

J'espère qu'un peu d'absence, avec le secours de cette disposition, dont vous me donnez de si fortes preuves, produira l'effet que nous désirons; car enfin, ma chère, vous ne pouvez jamais penser qu'à admirer, dans l'éloignement, les grandes qualités de votre tuteur.

Il est vrai que je ne me connois que d'aujourd'hui. Je n'aurois jamais cru que je pusse former d'autre

espérance que d'être regardée comme sa fille; et je crois que ma découverte ne vient pas encore trop tard: mais je ne dois pas habiter la même maison, je ne dois pas vivre avec lui dans une société continuelle.

Admirable discrétion! charmante innocence! eh bien, ma chère, si vous vous adressiez à mylady L.... ou à mylady G....

Ah! non, non, je n'y gagnerois rien non plus. Mon tuteur seroit le continuel sujet de notre conversation, et souvent, trop souvent, sa bonté fraternelle l'ameneroit chez ses sœurs.

Quel courage! Je vous admire, Emilie. Je vois que vous avez fait de profondes réflexions sur ce point. Quelles sont donc vos idées?

Ne les devinez-vous pas?

Je sais ce que j'aurois à souhaiter.... Mais vous devez parler la première.

Ne vous souvenez-vous pas de ce que la bonne madame Sherley m'a dit le jour de votre mariage... que je serois regardée, dans la famille, comme une seconde Henriette?

Je m'en souviens, très-chère Emilie. Et votre inclination vous porteroit-elle....

Ah! Madame! si j'obtenois cette faveur, toute mon ambition seroit de marcher sur vos traces au château de Selby, d'apprendre de vos nouvelles, de vous écrire, de me former sur les modèles qui ont

servi à vous former vous-même, de recevoir de madame Sherley et de madame Selby, le nom de leur Emilie. Mais vous entreprendrez donc, Madame, de me procurer le consentement de mon tuteur?

J'y employerai tous mes efforts.

Vos efforts! Le succès est donc certain. Il ne vous refusera rien.

La bonne madame Selby y consentira-t-elle?

Je n'en doute pas, si votre tuteur y consent.

M. et M.me Selby voudront-ils me recevoir comme leur nièce?

Nous pouvons les consulter; ils sont heureusement ici.

Mais il reste une objection, Madame, une grande objection.

Eh! quelle est-elle, mon amour?

Votre cousin, le jeune M. Selby. Je le respecterois comme votre cousin, et comme le frère des deux miss Selby; mais c'est tout.

Jamais, ma chère, je n'ai eu cette idée, et ma famille n'y pense pas non plus.

Ainsi, Madame, si vous faites réussir mon projet, j'accompagnerai M. et M.me Selby à leur départ; et je ne doute point que je ne sois bientôt une heureuse fille. Mais souvenez-vous toujours que je dois aimer mon tuteur. Ce sera, Madame, d'un amour qui n'exclura point mylady Grandisson d'une grande

part, et de la plus grande, s'il m'est possible. A-présent (en me jetant ses bras autour du cou) permettez que je vous demande pardon de tant d'étranges propos que je vous ai tenus. J'aurai le cœur plus tranquille, avec une confidente telle que vous. Cet exemple de bonté vous rend plus qu'égale à Clémentine même. Que je vous dois de remercîments pour votre patience, et sur un sujet de cette nature! Cependant, assurez-moi, chère Mylady, que vous ne haïssez pas une petite fille qui a la vanité de vouloir imiter vous et Clémentine.

J'ai pleuré de joie, de compassion et de tendresse. N'aurez-vous pas, ma chère grand'maman, plus d'affection que jamais pour cette chère fille? Ne l'appellerez-vous pas votre Emilie? Et ne penserez-vous pas d'elle comme votre Henriette?

Lundi 5.

J'ai déjà obtenu de mon oncle et de ma tante une haute approbation pour les désirs d'Emilie. A sa prière, ils ont demandé le consentement de sir Charles comme une faveur. Il a souhaité de la voir là-dessus. Elle est venue d'un air timide, et les yeux baissés. Il a pris sa main : J'apprends, Emilie, que vous souhaitez de rendre à madame Sherley, à M. et à M.me Selby, la petite fille et la nièce que je leur ai dérobée; ils s'en réjouissent. Vous serez heureuse sous leur protection. Mylady ne vous verra pas partir

sans regret. Mais elle y consent en leur faveur : nous aurons un plaisir de plus dans nos visites à Northampton-Shire. Est-ce une résolution déterminée, ma chère ?

Oui, Monsieur, et j'espère que vous me permettrez de partir avec madame Selby.

Vous vous arrangerez entre vous, Mesdames. Je n'ajoute qu'une chose : Vous avez une mère, Emilie, nous ne devons pas prendre de résolution sans sa participation. Il faut faire aussi un compliment à mes sœurs, à leurs maris et à ma tante. Ils vous aiment : ma pupille doit se conserver l'estime et l'amitié de tous les honnêtes gens.

La chère fille a fait une profonde révérence. Elle a répondu, en pleurant, que son tuteur étoit la bonté même.

Si vos idées changent, a-t-il repris, ne craignez point de nous le faire connoître. Notre étude mutuelle sera de contribuer au bonheur les uns des autres. Songez, dans l'intervalle, s'il y a quelque chose de plus en quoi je puisse vous obliger.

O Monsieur ! votre bonté... elle est accourue à moi, et penchant la tête sur mon sein, elle y a fini sa phrase... ne doit pas aller trop loin pour une malheureuse fille ! Je lui ai baisé le front. Héroïque Emilie ! l'ai-je nommée tout bas pour la confirmer dans son héroïsme.

Ainsi, ma chère grand'maman, cet important

article est réglé. Ma tante nous garantit votre approbation, et vous recevrez là-dessus une lettre de sir Charles. Mon oncle et ma tante commencent à s'ennuyer de nous; c'est du-moins ce que nous leur disons, sir Charles et moi. Ils prétendent que nous ne sommes pas raisonnables, et n'en pensent pas moins à leur départ.

MYLADY GRANDISSON.

LETTRE CXI.

Mylady GRANDISSON à mylady L.... et à mylady G....

Au château de Grandisson, 13 février.

UNE lettre que je vous envoie, du seigneur Jeronimo, vous donnera des nouvelles fort surprenantes. Pauvre, pauvre Clémentine! Je remets à vous dire, dans ma première, combien nous avons été touchés. Tout ce que je puis ajouter à-présent, c'est que je demeure votre, etc.

MYLADY GRANDISSON.

LETTRE CXII.

Le seigneur JERONIMO *au chevalier* GRANDISSON.

Mercredi au soir, 14 février.

VOUS serez surpris, mon cher Chevalier; vous tomberez dans le plus grand étonnement. Cette chère Clémentine! avec quel oubli d'elle-même elle a terni toute sa gloire! Une fille si délicate sur l'honneur..... Bon Dieu! faut-il que moi, son frère, que votre Jeronimo expose l'imprudence d'une sœur si chère!

Nous avions donné dans presque tous les désirs de son cœur. Elle nous avoit demandé un mois pour voyager de ville en ville, de l'autre côté des Apennins, sous prétexte de fortifier sa santé, et nous n'étions pas sans espérance qu'à la fin de ce terme elle consentiroit à recevoir la main du comte de Belvedère, pour lequel elle marquoit de la reconnoissance et de la pitié. Nous avions approuvé, pendant son absence, différentes excuses sur lesquelles elle avoit différé son retour. Cependant nous avions été plus difficiles pour la permission de visiter Rome et Naples, et nos raisons l'avoient contentée. Elle nous demanda la permission de prendre à son ser-

vice, en qualité de page, un jeune Anglois, neveu d'un négociant de Livourne, et bien recommandé par son oncle, sur les recherches de madame Bemont, qui s'étoit chargée de ce soin. Nous ne fîmes point difficulté d'y consentir, dans la supposition que son unique motif étoit une reconnoissance innocente pour un homme du même pays, dont nous lui permettions de respecter la mémoire. Ce jeune homme la suivit à Pistoie, à Patro, à Pise, à Sienne, etc., et dans quelques-unes de ces courses, elle eut la compagnie de madame Bemont. Mais ayant souhaité de voir la côte maritime depuis Piombino jusqu'à Lucques, et parlant d'aller jusqu'à Gênes, d'où elle devoit revenir après avoir achevé son mois, elle quitta cette dame pour continuer sa marche avec ses seuls domestiques. Bientôt elle trouva le moyen d'en disperser une partie, avec ordre de la rejoindre à Lucques : ma sœur, capable de cette pensée! Et ne retenant que Laura, sa femme-de-chambre, et le page, elle prit le plus court chemin pour se rendre à Livourne. Là, elle est montée dans un vaisseau prêt à faire voile pour Londres; et sa navigation a duré trois jours, avant qu'on ait eu la moindre nouvelle de son embarquement. Mais une lettre, adressée à madame Bemont, que cette dame nous communique par un exprès, nous jette dans le dernier étonnement, en nous apprenant les circonstances de sa fuite et de son dé-

part pour l'Angleterre. Lisez-la dans les propres termes :

« Pardon, très-chère Madame ! mille fois par-
» don ! Je m'engage dans une entreprise qui suffit
» pour mon châtiment. Ainsi je vous demande à la
» fois grace et pitié. Le mal prochain est toujours
» le plus terrible. Mon aversion est extrême pour
» le mariage. Je vois toucher à sa fin le terrible
» mois après lequel on s'attend à me livrer au pou-
» voir d'un homme contre lequel je n'aurois pas
» d'objection à faire, si je me sentois capable de le
» rendre heureux, et de trouver quelque bonheur
» avec lui. Mais quel moyen ! Persuasion ! cruelle
» persuasion ! Un père à genoux, une mère en lar-
» mes, des frères généreux, mais pressants ; com-
» ment, comment résister, si je retourne à Bo-
» logne. Vous, mes chers parents, mes amis, à
» Bologne, à Urbino ! grace et pardon. Que n'ai-
» je pas souffert avant que d'en venir à la résolution
» qu'il faut que j'exécute, quand elle devroit être
» suivie du repentir. O comte de Belvédère ! je vous
» demande grace aussi. Changez d'attachement.
» Vous méritez une meilleure femme, que la con-
» science, l'honneur, la justice, termes qui signi-
» fient la même chose, ne peuvent vous la donner
» dans la malheureuse Clémentine.... ; elle n'ose
» ajouter della Porretta. Ah ! ma mère » !

Clémentine a laissé cette lettre à Livourne, avec

ordre de ne pas la faire partir avant que le bâtiment eût mis à la voile. Nous sommes tous dans une mortelle consternation; mais sur-tout ma mère. L'espérance d'adoucir un peu ses peines nous fait prendre la résolution d'anticiper sur notre visite d'été, et malgré l'obstacle de la saison, notre dessein est de partir dans huit jours. Que le ciel donne à ma mère la force de soutenir ce voyage!

Nous jugeons que le plan de ma sœur étoit formé dès long-temps. Elle avoit congédié sa fidèle Camille, parce qu'elle la trouvoit trop pressante pour lui faire changer de condition. Je crains en effet que cette honnête fille n'ait exécuté avec trop d'affection l'ordre de mon frère, qui lui avoit recommandé de ne pas perdre une occasion, pour inspirer de tendres sentiments à sa maîtresse, en faveur du comte de Belvedère. Depuis quelque temps Laura étoit devenue sa servante favorite. . . .

On ne peut douter que ce ne soit le jeune homme qui a ménagé toute cette intrigue. Il se nomme Edouard *Dagley*. Madame Bemont se rappelle aujourd'hui diverses circonstances qui lui auroient été suspectes, si elle avoit pu soupçonner Clémentine d'une entreprise de cette nature. Le vaisseau qu'elle a pris se nomme le *Clochester*, commandé par le capitaine Henderson. . . . .

Comment cette chère créature pourra-t-elle soutenir vos regards en arrivant en Angleterre? les

vôtres, ceux de mylady Grandisson et de vos deux sœurs? Que n'aura-t-elle point à souffrir dans un tel voyage et dans une telle saison! A quelles insultes n'est-elle pas exposée, avec si peu de connoissance de la langue angloise; avec Laura qui n'en sait pas une syllabe; dans la dépendance d'un jeune étranger; sans autres habits que ceux qu'elle avoit emportés pour son voyage! Si l'argent ne lui manque point, c'est ce que nous ignorons. L'Angleterre, dans ses idées, un pays d'hérétiques! Juste Dieu! ma sœur peut-elle avoir été capable de cette témérité!

Mais quelle doit être son aversion pour le mariage! Il est certain que nous nous sommes trop précipités. Le changement de votre sort est une bonne garantie; cependant, j'ose le dire, vous n'auriez jamais soupçonné Clémentine d'une si folle démarche. Hélas! nous jugeons qu'il faut l'attribuer aux dernières atteintes de sa maladie, plus qu'à toute autre cause. Lorsque le désordre est une fois dans la tête, les remèdes sont sans force, et la guérison est toujours imparfaite. Mais je répète que nous nous sommes trop hâtés. Le général.... Cependant il est le plus désintéressé des hommes; sans quoi, il n'auroit pas été si pressant pour son mariage.

Chère, chère Clémentine! que mon cœur saigne

des peines dont elle est menacée! Mais elles ne peuvent approcher de celles de sa mère. Ma sœur n'ignore point que la vie de son père et de sa mère est liée à la sienne. Je le dis encore; il faut qu'elle soit retombée dans son ancienne maladie, pour avoir fait une démarche qui nous pénètre jusqu'au fond du cœur.

Sur les lumières que nous avons pu recueillir, nous nous flattons que vous parviendrez à la découvrir, avant qu'elle soit exposée à toutes les disgraces que nous redoutons pour elle, avant qu'elle se trouve dépourvue d'argent et d'autres commodités. Si je ne me trompe point dans cette espérance, vos sœurs auront la générosité d'accorder leur protection à l'imprudente, jusqu'au moment de notre arrivée. Notre compagnie sera, mon père, ma mère, l'évêque mon frère, le P. Marescotti, nos deux cousins, Julien et Sebaste, et votre Jeronimo. Madame Bemont, par de purs motifs d'humanité, a promis d'accompagner ma mère. La pauvre Camille, presque aussi inconsolable que ma mère, ne manquera point d'être à sa suite.

Nous vous prions familièrement de nous faire trouver une maison à louer, la plus grande qu'il sera possible. Les circonstances nous obligent de nous borner aux simples commodités; aussi n'aurons-nous que les domestiques nécessaires. Le comte

de Belvedère s'accommodera du logement qui pourra s'offrir. Si M. Lowther est de retour à Londres, il se donnera volontiers les soins dont je prends la liberté de vous charger. Avec des vents favorables, notre patron ne demande que trois semaines pour nous rendre dans la Tamise.

Que le ciel, mon cher Grandisson, éloigne de notre entrevue tout ce qui pourroit en troubler la douceur! Puissions-nous trouver la chère fugitive en sûreté sous votre protection, ou sous celle d'une de vos nobles sœurs! J'espère que ce malheureux incident ne produira rien de désagréable entre mylady Grandisson et vous. Si ce malheur arrivoit, de quel surcroît de disgraces ma téméraire sœur n'auroit-elle point à répondre?

Le général est trop irrité contre cette malheureuse fille, pour penser à nous accompagner, quand il pourroit en obtenir la permission de son souverain. La moindre réparation, dit le prélat, que la chère créature puisse faire à sa famille, est de tendre la main de bonne grace au comte de Belvedère, qui regarde d'avance l'issue de cet événement comme la crise de son sort.

Je sais à-peine ce que je viens d'écrire, et comment quitter la plume. C'est vous, notre cher ami, notre consolateur, notre frère, et dans cette occasion, notre refuge après Dieu, qui servirez de guide à nos démarches, et qui mettrez à couvert la gloire

de notre sœur et la nôtre. Nous attendons cette grace du ciel et de vous. Adieu, le plus noble des amis!

JERONIMO.

LETTRE CXIII.

Mylady GRANDISSON *à mylady* L.... *et à mylady* G....

18 février.

Je vous ai promis le détail des circonstances. Nous étions hier à dîner, avec toute la joie et l'harmonie possible; Emilie comptant les jours heureux qu'elle espère de passer en Northampton-Shire; sir Charles employant de généreuses raisons pour engager mon oncle et ma tante à faire un plus long séjour avec nous, lorsque la triste lettre fut remise entre ses mains. C'est de mon cher Jeronimo, dit-il, en jetant les yeux sur l'adresse. Il l'ouvrit, après un mot d'excuse; et, dès les premières lignes, il tressaillit. Ensuite, sans donner la moindre explication, il salua la compagnie, il quitta la table, et se retira dans son cabinet.

Nous n'avions pas achevé de dîner. Je pressai nos

amis; mais je ne pus leur donner l'exemple. Nous nous levâmes, du consentement de tout le monde, et nous passâmes dans la salle voisine. Sir Charles nous y rejoignit bientôt; mais le visage enflammé. Il sembloit avoir fait effort pour le composer, quoiqu'il n'y eût pas réussi. Je le regardai avec des yeux qui parloient sans doute, puisqu'il me dit aussitôt en prenant ma main : Ne vous alarmez point, mon amour, nous recevrons bientôt une visite d'Italie. D'Italie, Monsieur! Oui, ma chère. Qui, qui, Monsieur?

Le docteur Barlet étoit avec nous. Il le pria de traduire la lettre. Le docteur s'étant retiré pour cette commission, sir Charles nous dit qu'il n'étoit pas impossible que Clémentine ne fût bientôt en Angleterre, et peut-être avant le reste de sa famille. Ne soyez pas surpris, ajouta-t-il, en voyant que nous nous regardions les uns les autres, le docteur Barlet vous lira sa traduction; et, me tendant la main, il me pria de sortir un moment avec lui.

Il me reconduisit à son cabinet, où il m'expliqua, dans les termes les plus tendres, le fond de la lettre. Chère Henriette, me dit-il, en passant ses bras autour de moi, vous ne douterez jamais de la constance de mon amour. La démarche que je vous apprends, me cause autant d'inquiétude que de surprise. Que le ciel protége la chère Clémentine! Joignez vos prières aux miennes. Vous êtes capable de

doit. Tous se levèrent à notre arrivée, par un mouvement comme involontaire, dans l'impatience d'entendre nos relations. Le docteur n'avoit pas achevé de traduire la lettre; mais sir Charles la fit demander, et pria le docteur, qui l'apporta lui-même, de nous la lire en anglois; ce qu'il fit très-facilement. Mon oncle, ma tante, Lucie et M. Deane n'attendirent point que sir Charles eût parlé, pour le prier de ne faire aucune attention à ses hôtes, et de suivre librement toutes ses vues. Il leur dit que s'ils vouloient promettre de me tenir compagnie, il partiroit le lendemain pour Londres. Ils s'y engagèrent, et sans bornes, pour laisser une carrière plus libre à sa générosité.

Il me reste, lui dis-je, une chose à vous demander : Ne souffrez point, si vous pouvez l'empêcher, que la fugitive soit traînée malgré elle à l'autel. Qu'on ne prenne point avantage de sa téméraire démarche, comme on y paroît disposé dans quelques endroits de la lettre, pour lui faire acheter sa réconciliation par une prompte complaisance. Il m'a nommée sa généreuse, sa noble Henriette, en me répétant qu'il se gouverneroit par mes avis.

Il est parti ce matin. Joignez, mes chères Myladys, vos plus ardentes prières aux miennes, pour l'heureuse fin des afflictions de Clémentine. Que je suis impatiente de la voir! mais c'est avec un mélange de crainte. Croyez-vous que je puisse la voir,

en effet, sans appréhender qu'elle ne me regarde comme l'usurpatrice de ses droits? Elle est indubitablement son premier amour.

Votre frère est parti dans le dessein d'achever promptement de faire meubler la nouvelle maison qu'il a prise dans *Grosvenor-Squarre*, pour y recevoir ses nobles hôtes. Il nous informera de ses autres vues dans l'occasion. Adieu, mes très-chères sœurs! car je suis fière de pouvoir vous donner ce titre, en prenant celui de

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE CXIV.

Le chevalier GRANDISSON à sa femme.

Londres, jeudi 15 février.

HIER, en arrivant, ma très-chère vie, je trouvai une longue lettre de la personne que nous admirons et que nous plaignons tous deux, datée de dimanche dernier. Son style, dans le récit qu'elle me fait des aventures de son voyage, ne confirme que trop l'égarement de son esprit. Je vous enverrai la lettre même, aussitôt qu'elle m'aura permis de la voir, et que j'aurai pu lui faire accepter ma

protection. Cette lecture vous affligera, du-moins jusqu'à d'autres éclaircissements qui pourront nous donner de meilleures espérances. Il y a déjà dix jours qu'elle est en Angleterre. Je lui écrivis sur-le-champ, pour lui demander la permission de la voir.

Elle témoigne, dans sa lettre, une généreuse joie de notre bonheur, et de toutes les perfections qu'elle entend vanter, dit-elle, dans le cher objet de mon immortelle tendresse. Au milieu de ses touchantes évagations, elle conserve la grandeur d'ame qui a toujours distingué son caractère. Elle souhaite de vous voir, mais sans être connue.

Peut-être ne me seroit-il pas difficile de trouver son logement; mais elle attend de mon honneur, que je n'entreprendrai pas de le découvrir. Clémentine veut être scrupuleusement respectée : dans sa situation, il faut la flatter, et la contredire le moins qu'il est possible. L'excessive opinion qu'elle a de moi, lui fait craindre de s'être avilie à mes yeux; elle paroît sensible à tout, et quelquefois elle s'égare dans les minuties. Cependant je ne suis pas sans espérance de la ramener à elle-même. Il ne me paroît pas que sa raison soit profondément blessée. Que le ciel me rende capable de calmer un cœur si noble!

J'espère que nos amis vous feront trouver de l'agrément au château de Grandisson, et qu'ils n'en manqueront point avec vous. Ce nuage passé, tous les jours de notre vie doivent être clairs et sereins.

Ce sera du moins l'étude constante de la mienne! Les protestations seroient indignes de mon amour et de votre mérite. Tout ce que vous pouvez désirer que je sois, c'est ce que je veux être; car ne suis-je pas l'heureuse moitié de la meilleure et de la plus généreuse des femmes?

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE CXV.

CLÉMENTINE au chevalier GRANDISSON *.

Dimanche, 13 février.

Il y a beaucoup d'apparence que vous êtes déjà informé de la plus téméraire démarche où celle qui vous écrit se soit jamais engagée; quelques persécutions, quelques malheurs qu'elle ait essuyés dans les dernières années de sa vie, elle n'ignore point que c'est une démarche téméraire. Elle se condamne. Elle ne doute point qu'elle ne soit condamnée de tout le monde. Et si vous n'étiez pas un de ses plus sévères censeurs, peut-être n'en auroit-elle pas meil-

---

* On doit faire attention que cette lettre vient d'un cerveau blessé.

leure opinion de votre justice; car vous êtes un excellent homme. J'apprends que dans votre pays même tout le monde fait l'éloge de votre bonté, et je vois que ce n'est pas la moindre de vos louanges, d'avoir fidèlement rendu ce que vous deviez à un père, qui sembloit avoir oublié ce qu'il devoit lui-même à sa famille. Votre principe, je le sais, est que, dans les obligations mutuelles, la négligence de l'un ne justifie pas celle de l'autre. Hélas! comment pourrai-je donc paroître devant vous? Je rougis de cette seule pensée... Moi qui viens d'abandonner les meilleurs et les plus tendres parents! Ciel, je t'en demande pardon! cependant puis-je dire que j'ai du repentir? Il me le semble. Mais non, non, ce n'est au plus qu'un repentir conditionnel.

Je suis dans votre Angleterre. Ah! ne me demandez pas ma demeure. J'y suis dans une basse condition; sans fortune, dans un logement assez incommode; avec deux seuls domestiques à ma suite, Laura, dont vous vous souvenez sans doute, qui pleure à chaque moment d'avoir quitté l'Italie; un autre que vous ne connoissez pas, qu'on nommoit mon page dans un temps qui n'est plus, et qui me sert maintenant à tout. Pauvre jeune homme! Mais il est honnête; il est fidèle! qu'il soit récompensé par le ciel! le pouvoir me manque.

Le croirez-vous? Dans cet étrange abaissement de fortune, quelquefois de force et d'esprit, je ne

laisse pas de me croire heureuse : heureuse, de la seule pensée que je suis encore fille.

Que dirai-je de plus? J'ai mille choses à dire ; tant de choses, que je ne sais par laquelle je dois commencer. Il vaut mieux me condamner au silence. D'ailleurs, je ne suis pas sûre de faire partir cette lettre, ni de vous en écrire jamais d'autre.

J'ai déjà passé dix jours dans cette grande ville, qui me paroît une ville fort laide; très-peuplée assurément, et le peuple fort actif. J'avois cru que tous les habitans de votre Londres étoient riches... Mais de quoi vous entretiens-je ici?... Je ne suis sortie qu'une fois, et cela pour prendre l'air dans un de vos parcs. Je ne saurois dire que l'Angleterre me plaise, ni ses habitants; mais je n'ai encore vu personne.

Je mène une vie fort mélancolique; mais c'est celle qui me convient le mieux.

On me dit que vos églises sont pauvres et nues. Vous faites plus pour vous-mêmes que pour votre Dieu. Mais dans cette simplicité de vos lieux de dévotion, peut-être avez-vous plus d'égard au cœur qu'à l'œil... Mais que veut dire tout ce que j'écris? Je sens que je suis fort sujette à m'écarter.

La vérité est que je ne suis pas en bonne santé. Ma santé a besoin d'excuses.

Mais ne me direz-vous pas comment il est arrivé, qu'ayant le meilleur des pères, la meilleure des mères, les frères les plus affectionnés, je puisse les

regarder comme autant de persécuteurs? Comment, moi qui les aime, qui les honore autant qu'une fille et une sœur l'ait jamais fait, j'ai pu les quitter, pour venir dans une terre étrangère, une terre d'hérétiques; moi qui ne passois pas pour manquer de religion et de piété? Me direz-vous comment ce changement peut être arrivé?

Il étoit un homme... Mais j'ai renoncé à lui; et j'ai eu de bonnes raisons pour y renoncer. Croyez-vous donc que je m'en repente? Non, Chevalier, en vérité. Jamais je ne m'en suis repentie. Cependant je ne pense à personne, ni si souvent, ni avec la moitié tant de plaisir. Quoiqu'hérétique, il est le meilleur des hommes. Mais quelle hardiesse! oser dire ici qu'il est hérétique! peut-être nous y donne-t-on le même nom. Je sais qu'on nous traite même d'idolâtres. Pour moi, j'avoue que j'ai eu de l'idolâtrie à me reprocher... Mais je passe sur ce point. Il se peut que les catholiques pensent plus mal des protestants, et les protestants des catholiques, qu'ils ne méritent les uns et les autres. Je suis portée à le croire. Mais il ne me paroît pas moins que vous êtes une étrange nation.

Il me semble, Chevalier, qu'il y a quelque chose qui me causeroit beaucoup de joie... On m'assure ici que vous êtes marié : c'est ce que je savois avant que de quitter l'Italie, sans quoi vous devez croire que je ne serois jamais venue à Londres. Cependant

j'aurois plutôt pris la fuite, que de consentir à me marier; mais peut-être me serois-je retirée dans un pays catholique... Que voulois-je dire?... Qu'il y a quelque chose que je souhaiterois beaucoup; ce seroit de voir votre femme..., à condition néanmoins qu'elle ne pût me voir elle-même. Je suis venue avec peu d'habits; et ce ne sont pas même les meilleurs que j'eusse à Florence. Tout est demeuré à Bologne. Mon père et ma mère aimoient à me voir parée. J'y consentois, plus pour leur satisfaction que pour la mienne. Je ne suis ni fière, ni vaine. Vous me connoissez, et mieux que je ne fais moi-même. Mais, hélas! vous ne me reconnoissez plus. Je suis une fugitive, et je sais que vous ne me le pardonnerez jamais. Que faire? c'est un mal sans remède. Cependant je prendrois plaisir à voir votre femme! Elle se met richement, je suppose. Elle a raison sans doute, et je l'approuve beaucoup. On m'a dit que c'étoit une des plus belles femmes d'Angleterre... A l'égard de sa bonté, je sais qu'elle n'a rien d'égal. J'en loue le ciel. Vous savez bien, Chevalier, que dans mes prières, j'ai demandé que la meilleure des femmes tombât au meilleur des hommes. Je crois avoir entendu qu'Olivia parle d'elle avec éloge. Elle l'a vue en Angleterre, lorsqu'elle y étoit une vagabonde, hélas! telle que je le suis à présent. Mais le motif d'Olivia étoit fort différent du mien. Elle étoit venue en Angleterre, dans l'espérance d'y obtenir un

mari. Pauvre Italienne! je la plains du fond du cœur.

Mais est-il possible, Chevalier, que je voye votre femme sans qu'elle me voye? Je n'ai pas besoin de me déguiser. Si vous étiez avec elle, lui donnant la main, par exemple, à l'église ou dans quelque autre lieu, je ne ferois pas difficulté de me glisser dans quelque coin peu observé, habillée comme une simple Angloise, moins proprement de la moitié que la femme-de-chambre de votre mylady, et, dans cet état, vous pourriez me voir vous-même sans me reconnoître. C'est une grande satisfaction pour moi, que vous n'ayez pas démenti l'estime que j'avois autrefois pour vous. Cette espérance m'a soutenue. Oui, Monsieur, je vous remercie d'avoir fait tomber votre choix sur une femme de tant de mérite et de beauté. Je me flatte qu'il ne manque rien non plus à sa naissance.

Je ne vous dissimulerai pas qu'en arrivant à Londres, je fus extrêmement déconcertée d'apprendre que vous n'y étiez point. Je m'étois promis de trouver facilement l'occasion de vous voir tous deux, ne fût-ce que dans votre carrosse, à quelque passage; car lorsque je fus informée de la réputation que vous vous êtes faite ici par toutes sortes de vertus, moi, pauvre fugitive, j'aurois tremblé de paroître devant vous. Tant d'excellentes leçons que vous m'avez prodiguées! quel fruit! ah! malheureuse Clémentine!

Où *votre seigneurie* désire-t-elle de se loger? me demanda Edouard, en débarquant. Mais je lui ai défendu ce style, et je ne veux pas que vous le connoissiez lui-même par le nom de sa famille. Laura répondit pour moi : Quelque part, proche du chevalier Grandisson ; n'est-ce pas votre dessein, Mademoiselle? Je ne veux pas vous dire quelle fut ma réponse; car je ne puis souhaiter que mon asile soit connu. Je vous en supplie, Chevalier, ne prenez aucune peine pour moi : je suis une fugitive. Ne vous avilissez pas vous-même, en avouant la moindre liaison avec une pauvre et malheureuse fille, qui mérite l'abaissement où elle est tombée. N'a-t-elle pas abandonné les meilleurs parents? Mais c'est pour éviter, et non pour obtenir un mari; ne l'oubliez pas, Monsieur.

Dois-je vous envoyer cet informe écrit, que j'ai commencé pour m'amuser de mes sombres réflexions? Je ne le ferois pas, si je le croyois capable de vous causer le moindre chagrin... Le ciel préserve votre ancienne pupille de répandre des nuages sur les premiers jours de vos heureuses noces. Cependant, si vous permettiez à votre secrétaire, car je ne souhaite point cette faveur de votre main, si vous lui permettiez d'envoyer quelques lignes dans un lieu sûr, où mon Edouard pourroit les prendre sans être connu de personne, simplement pour m'informer si vous avez reçu quelques nouvelles de Bo-

logne, de Naples ou de Florence (je me reproche de l'ingratitude pour cette bonne madame Bemont), et pour m'assurer de la santé de mon père, de ma mère, (que mon cœur saigne pour eux!) de mon cher Jeronimo, de mes deux autres frères, et du vertueux père Marescotti, et de ma belle-sœur que j'ai tant de raisons d'aimer! ce seroit un délicieux soulagement pour mon cœur, du moins s'il n'étoit pas question d'un récit trop affligeant; car, dans cette triste supposition, les jours de la pauvre Clémentine pourroient être comptés par le nombre de ses doigts.

Je suis tombée sur un sujet... Ma lettre sera portée à votre maison de Londres. Vous donnerez ordre à votre secrétaire que la sienne soit adressée à M. Trimbelle, au café de *Withe*, rue Saint-James, pour attendre qu'on vienne la demander. Votre honneur, Chevalier, me répond que vous n'opposerez rien au désir que j'ai de demeurer inconnue jusqu'à ce que je consente à vous apprendre ma demeure, ou à vous voir dans quelque autre lieu. Je signe seulement

CLÉMENTINE.

LETTRE CXVI.

Le chevalier GRANDISSON *à sa femme.*

17 février.

N'AYANT reçu hier aucune nouvelle de Clémentine, je passai tout le jour dans l'inquiétude, et je cherchois à l'adoucir dans la compagnie de mes deux sœurs et de leurs maris. Que de bénédictions se répandirent sur mon Henriette! qu'ils témoignèrent de compassion pour la chère fugitive, et qu'ils ont d'impatience de la voir! Aujourd'hui un inconnu m'a remis une lettre d'elle. Vous trouverez ici une copie de la mienne et de sa réponse, avec celle de ma réplique et celle de la sienne. Ne faites pas difficulté de les lire à nos amis. La dernière vous apprendra que la permission de la voir m'est accordée. J'aurois remis à vous écrire après l'entrevue, si je pouvois manquer une poste. Livrez-vous aux meilleures espérances, mon très-cher amour. J'ose me promettre que dans peu de jours, le nuage qui menace une famille respectable, et qui intéresse notre compassion, sera heureusement dissipé. Répondez de moi à tous mes amis.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE CXVII.

Le chevalier Grandisson à Clémentine.

Mercredi au soir, 18 février.

La généreuse, la noble Clémentine en Angleterre depuis dix jours, sans avoir fait l'honneur à son quatrième frère de l'informer de son arrivée! Pardon, Mademoiselle, si je vous reproche de la cruauté. Vous pouvez faire, du plus heureux homme du monde, un homme très-malheureux; et ce sort est infaillible pour lui, si vous lui dérobez l'occasion de se jeter à vos pieds, pour vous marquer toute la joie qu'il ressent de votre heureuse arrivée. Votre Jeronimo et le mien m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai mille choses à vous dire de votre famille; mais elles ne peuvent être confiées au papier, ni renfermées dans les bornes d'une lettre. Permettez, Mademoiselle, que j'aye l'honneur de vous voir, accompagné d'une de mes sœurs, ou seul, si vous le désirez; vous avez en moi un ami fidèle, indulgent, éloigné, ne le savez-vous pas? de toute sorte de sévérité. Si vous souhaitez que votre demeure soit inconnue à tout autre, je garderai inviolablement votre secret.

Vous serez aussi libre dans toutes vos volontés, dans vos actions, que si j'ignorois moi-même où vous demeurez. En un mot, si vous avez jamais pensé favorablement de votre frère, si vous avez jamais souhaité de le voir heureux, accordez-moi la liberté de vous voir; car je répète que son bonheur en dépend.

Je ne reçus qu'hier la lettre de notre cher Jeronimo. Elle contient des explications fort tendres.

L'espérance d'apprendre de vos nouvelles m'a fait prendre la poste, pour être ici ce soir. Sur-le-champ j'aurois pris des informations, mais j'étois fort éloigné de croire que ma sœur fût à Londres depuis dix jours. Ne différez pas un moment à soulager le cœur de votre très-humble, très-fidèle et dévoué serviteur,

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE CXVIII.

CLÉMENTINE au chevalier GRANDISSON.

ON me remet votre lettre. Que puis-je vous répondre? Je souhaite de vous voir, mais je n'en ai point la hardiesse. Votre bonheur, dites-vous, en dépend. Pourquoi ce langage? Je souhaite de vous

voir heureux : cependant si vous souhaitiez que je le fusse aussi, vous ne m'auriez pas laissée dans l'incertitude sur la situation de ma famille. Votre silence n'est pas sans dessein. Il n'est pas digne du chevalier Grandisson. Vous l'avez cru propre à m'arracher un consentement que vous n'espériez point d'obtenir par d'autres voies. Mais pouvez-vous faire grace à la téméraire Clémentine? Le ciel est pitoyable, comme il est juste. Vous l'imitez; cependant, tout humble que je suis, comment paroître aux yeux d'un homme dont j'ai toujours respecté le caractère, pour lequel mon admiration ne fait qu'augmenter depuis que je suis en Angleterre?

Mais vous croyez-vous capable, Monsieur, me promettez-vous d'engager ma famille à me laisser vivre dans le célibat? Pouvez-vous répondre en particulier que je ne serai plus importunée par le comte de Belvedère? Me garantissez-vous le pardon, non-seulement pour moi, mais pour ma pauvre Laura? Vous chargez-vous de prendre à votre service, ou de placer honnêtement le jeune homme qui s'est conduit sans reproche au mien? car il ne souhaite point de retourner en Italie?

Répondez à des questions si simples, et vous aurez d'autres éclaircissements de

CLÉMENTINE.

LETTRE CXIX.

Le chevalier GRANDISSON *à* CLÉMENTINE.

16 février.

MES réponses seront aussi simples que les questions. Je m'efforcerai, Mademoiselle, d'obtenir de votre famille la liberté que vous désirez dans le choix de votre condition. Mais qui peut ôter l'espérance au comte de Belvedère? Laissez-le espérer. Lorsqu'il ne sera plus secondé par les instances de votre famille, il dépendra de vous d'encourager ou de rejeter ses soins. Je m'engage à votre réconciliation avec tous vos proches, et je suis sûr du succès. Non-seulement Laura obtiendra son pardon, mais elle peut compter sur une pension égale à ses gages, si la continuation de ses services n'est point acceptée. Je me charge de votre jeune homme, et je lui promets une place convenable à ses talents.

A-présent, Mademoiselle, accordez l'honneur de vous voir à votre frère, votre ami, votre très-humble, etc.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE CXX.

Clémentine au chevalier Grandisson.

17 février.

Je compte sur votre honneur, Monsieur, pour l'exécution des articles auxquels vous vous engagez. Cependant, plus je pense à votre visite, plus je sens croître ma confusion. Je regrette extrêmement qu'à mon arrivée vous ne vous soyez pas trouvé à Londres. J'avois le cœur plein alors; j'aurois pu vous voir, vous parler avec plus de fermeté que je ne m'en promets à-présent. Cependant je vous verrai. Demain, Monsieur, vers les cinq heures du soir, vous trouverez à la porte du parc, du côté de la rue Saint-James, Laura, qui vous conduira au logement de

Clémentine.

LETTRE CXXI.

Le chevalier GRANDISSON *à sa femme.*

Lundi, 19 février.

Vous me demandez des circonstances, mon très-cher amour; et maintenant qu'après avoir vu Clémentine, j'ai de fortes espérances d'un prompt rétablissement pour son repos et pour sa santé, j'en aurai plus de satisfaction à vous obéir.

Hier, vers cinq heures, j'étois dans ma chaise à porteurs, au lieu qu'on m'avoit nommé. Laura ayant reconnu ma livrée, s'avança pour se faire apercevoir; et lorsqu'elle crut avoir rencontré mes yeux, elle courut vers une porte voisine, en joignant affectueusement les mains. Je la suivis aussitôt. Grace au ciel! grace au ciel! répéta-t-elle plusieurs fois, lorsqu'elle me vit derrière elle. Hâtez-vous, chère Laura, lui dis-je avec quelque émotion, de me conduire à votre maîtresse; et je m'arrêtai à la porte, pour attendre les ordres de Clémentine. Laura ne fut qu'un instant à reparoître. Elle me tint la porte ouverte, et me salua sans ouvrir la bouche.

Les rideaux qui étoient tirés, donnoient un air

fort sombre à la chambre. Mais la dignité de l'air et du mouvement de Clémentine ne me laissa aucun doute. Elle étoit debout, appuyée sur le dos d'un fauteuil.

Un genou à terre, prenant sa main tremblante : Quelle joie! lui dis-je; quel ravissement, Mademoiselle, de vous voir en Angleterre! Je pressai sa main de mes lèvres; et me levant, je la priai de s'asseoir; car elle trembloit, elle soupiroit, elle s'efforçoit de parler, et pendant quelques moments elle n'en avoit point la force.

J'appelai Laura, dans la crainte qu'elle ne tombât sans connoissance.

Oh! cette voix si chère! s'écria-t-elle. Et pouvez-vous sentir quelque satisfaction de me voir? Moi, une fugitive, une ingrate, une fille dénaturée? O Chevalier! ne souillez point votre caractère, en approuvant une démarche telle que la mienne.

Je vous vois, Mademoiselle, avec la plus vive joie. Votre frère, votre ami, se félicite de votre heureuse arrivée.

N'ajoutez pas un mot, Chevalier, sans m'avoir appris si j'ai un père... si j'ai une mère!

Grace au Tout-Puissant, Mademoiselle, vous les avez tous deux.

Elle leva ses deux mains jointes. Graces, en effet, graces te soient rendues, ô ciel! que j'ai toujours imploré pour eux! Le désespoir auroit été mon par-

tage, si je ne les avois plus. Je tremblois de vous la demander. Je me serois regardée comme la plus détestable des parricides, si j'avois perdu l'un ou l'autre.

Ils sont, à-la-vérité, dans la plus mortelle inquiétude pour vous. Il se croiront heureux, lorsqu'ils apprendront que vous êtes en bonne santé, et sous la protection de votre frère.

Hélas! en êtes-vous sûr? Quelle contrariété! eux, si bons, et néanmoins si cruels! moi, si respectueuse, et cependant une fugitive! Mais, dites-moi, Monsieur, déterminée, comme je l'étois, à ne pas entrer dans un état que j'honore trop pour ne pas l'embrasser avec répugnance, me restoit-il une autre ressource que de me dérober à leurs *cruelles persuasions*? Ah! que ne m'accordoient-ils un cloître! Mais répondez à ma question, Chevalier.

Jamais, Mademoiselle, jamais ils ne vous auroient forcée. Ils m'ont déclaré cent fois qu'ils n'avoient pas ce dessein.

Ils ne m'auroient pas forcée, Monsieur? N'ai-je pas vu mon père à genoux devant moi? Les yeux de ma mère m'en disoient plus que sa bouche n'auroit pu prononcer; l'évêque étoit parvenu à détacher le père Marescotti des intérêts... de la religion, ai-je pensé dire, mais de ceux du-moins d'une vocation irrésistible. Jeronimo même entroit dans leurs mesures. Quel secours me restoit-il? Le général sans pitié! Je devois trouver, à mon retour de Flo-

rence, le comte de Belvedère et tous ses parents, le général à leur tête. J'étois informée de tout, et qu'on ne m'attendoit à Bologne que pour la célébration. Ma belle-sœur, ma seule ressource en Italie, s'est laissé attendrir, il est vrai, par la pitié; mais on l'a su, et cette raison même lui a fait ôter la liberté de quitter Naples. Dans d'autres temps, on m'a refusé celle d'aller à Urbin, à Naples, à Rome. Avois-je le choix d'un autre parti que la fuite, pour éviter la profanation d'un sacrement? . . .

Ma chère sœur ne laisse pas de se reprocher à elle-même de la témérité dans une démarche si extraordinaire. A ce moment même, ne reçoit-elle pas son frère dans une chambre obscure? D'où peut venir cette douce confusion? Mais ce qui est fait est fait. Votre conscience est une loi pour vous. Le repentir suivra infailliblement, si votre conscience vous accuse : et si vous croyez qu'elle vous justifie, qui pourra vous condamner? Jetons les yeux devant vous, Mademoiselle. Je n'approuve point, dans vos amis, la véhémence de leurs persuasions. Cependant, quels parents ont jamais traité leur fille avec plus d'indulgence? quels frères ont eu, pour leur sœur, une affection plus désintéressée? . .

J'avoue, Monsieur, que mon cœur prend quelquefois parti contre moi. Mais répondez à cette question : Pensez-vous que, contre mon inclination, contre la justice, contre le mouvement de ma con-

science, j'aye dû me marier par soumission pour mes parents?

Non, Mademoiselle.

Hé bien, Monsieur, je m'efforcerai du-moins d'être tranquille sur cet article. Mais une femme a besoin d'un protecteur : Voulez-vous entreprendre, Monsieur, de soutenir cette vérité pour moi?

J'y consens, Mademoiselle, et mon espérance augmentera pour le succès, si vous promettez de renoncer à l'idée du cloître.

Ah! Chevalier!

Ma chère sœur me permet-elle une question à mon tour? N'espérez-vous pas qu'à force de résistance, l'opposition pourra se refroidir, et qu'à-la-fin vous ferez entrer votre famille dans des vues pour lesquelles vous lui avez trouvé jusqu'ici une extrême aversion?

Ah! Chevalier, s'ils pouvoient consentir...

Très-chère sœur! leur raisonnement n'est-il pas le même? S'ils pouvoient obtenir votre consentement...

Ah! Chevalier!

Verroit-on la fin d'un débat de cette nature? et jamais....

Je vois votre conclusion, Monsieur. Vous jugez que dans un débat entre des parents et leur fille, c'est la fille qui doit céder. N'est-ce pas ce que vous voulez conclure?

Non, Mademoiselle, si c'est contre la justice et

la conscience. Mais il y a des cas où ni l'un ni l'autre parti ne doit être son propre juge.

Mais enfin, Monsieur, vous vous rendez au motif de la conscience. Que le ciel ne cesse jamais de vous bénir!

Admirable Clémentine!

Et vous êtes propre à nous servir de juge. Soyez le mien, si jamais il m'est permis de plaider ouvertement ma cause.

Alors, Mademoiselle, il n'y aura point de considération qui puisse me faire trahir un sentiment que je crois juste.... Mais n'obtiendrai-je point la permission de voir les traits d'une chère personne dont j'ai toujours respecté l'ame?

Laura, dit-elle alors à sa fille, faites préparer le thé. J'ai pris, Monsieur, l'usage du thé depuis mon arrivée. La dame de cette maison est fort obligeante. Mais permettez-moi de sortir pour quelques moments.

Elle sortit avec un soupir, appuyée sur Laura.

Cette fille étant bientôt revenue avec de la lumière, elle plaça les flambeaux sur la table, et se tourna d'un air ému. O monsieur le Chevalier! me dit-elle d'un ton qui ne l'étoit pas moins, au *nom de tous les saints du ciel*, engagez ma maîtresse à retourner promptement en Italie!

Un peu de patience, chère Laura. Tout prendra une heureuse face.

C'est moi, Monsieur, c'est la malheureuse Laura qui en sera la victime. Le général me tuera. Ah! pourquoi me suis-je laissé persuader de partir avec ma maîtresse?

Un peu de patience, vous dis-je. Si vous avez tenu une bonne conduite, je vous assure de ma protection. Votre navigation a-t-elle été favorable? Le patron du vaisseau et ses officiers ont-ils eu des manières civiles?

Oui, Monsieur; sans cela, ma maîtresse et moi, nous ne serions pas vivantes à-présent. O Monsieur! que nous avons souffert pendant ce voyage, à la réserve des trois derniers jours! Mais le patron a toujours été le plus civil des hommes.

Je lui ai demandé pourquoi je ne voyois point son jeune compagnon, en le nommant d'après la lettre de Jeronimo. Il est sorti, me dit-elle, pour acheter quelques provisions. O Monsieur! nous menons une vie bien triste. Ne sachant point la langue, ni les usages du pays, notre unique ressource est dans ce jeune homme.

Je m'informai de la conduite et du caractère des gens de la maison, dans la vue, s'il y avoit le moindre sujet de plainte, d'en prendre occasion pour solliciter plus fortement Clémentine d'accepter un logement chez mylady L.... Laura leur rendit un bon témoignage. C'est une veuve avec ses trois filles. Le

patron du vaisseau est de leurs parents, et les avoit recommandées à Clémentine, lorsqu'il avoit su dans quel quartier de la ville elle vouloit se loger. A combien de dangers ne s'est-elle pas vue exposée! Et quel bonheur qu'entre tant de gens, par les mains desquels son entreprise l'a fait passer, elle n'ait trouvé que des gens d'honneur! Pauvre infortunée! avec quel oubli de son sort ne s'est-elle pas hâtée de fuir le mal qu'elle a cru le plus pressant! Mais elle n'étoit pas en état de peser tous les risques auxquels sa résolution l'exposoit.

Souvent, Monsieur, reprit Laura, souvent je l'ai conjurée à deux genoux de prendre une plume et de vous écrire. Mais elle n'avoit pas toujours la tête assez tranquille, pour se déterminer; et lorsqu'elle devenoit plus calme, elle me disoit qu'elle craignoit de vous voir; que vous n'approuveriez point sa téméraire démarche, et qu'elle ne pourroit supporter votre mécontentement. Elle se reprochoit sans cesse de s'être engagée dans une folle entreprise. Si vous vous étiez trouvé à Londres, Edouard auroit pris des informations de loin, et peut-être auroit-elle consenti à vous voir; mais pendant plusieurs jours sa tête n'a pas été assez reposée pour écrire. Cependant l'impatience d'apprendre des nouvelles de sa famille, l'a forcée enfin de demander une plume.

Pourquoi demeure-t-elle si long-temps absente? Allez, chère Laura, et dites-lui que j'attends l'honneur de la voir.

Laura étant sortie, je vis bientôt paroître sa maîtresse, la vue baissée et d'un air de dignité timide. Je m'empressai d'aller au-devant d'elle... Ma sœur, mon amie, ma très-chère Clémentine (en baisant sa main), quelle joie, je le répète, de vous voir en Angleterre! Regardez donc votre frère! votre protecteur! honorez-moi de votre confiance. Acceptez ma protection. Votre honneur, votre repos me sont aussi chers que ma propre vie.

Elle trembloit, elle soupiroit, et sa langue demeuroit sans mouvement. Je la conduisis sur un fauteuil, et m'asseyant près d'elle, je pris ses deux mains dans les miennes. Elle fit quelques efforts pour parler. Remettez-vous, Mademoiselle; comptez sur les plus tendres attentions; surtout le zèle d'un véritable frère.

Généreux homme, me dit-elle enfin, êtes-vous capable de me pardonner? Est-ce du fond du cœur que vous me témoignez de la joie? Je veux m'efforcer de me remettre. Vous m'avez parlé du reproche que je me fais à moi-même. Hélas! je m'en fais réellement. Ma démarche porte une triste apparence; cependant je ne puis condamner, ni consentir que vous condamniez mes motifs.

Je ne les condamne point, Mademoiselle. Tout

ne sauroit manquer de tourner heureusement. Reposez-vous sur mes conseils et sur ma protection. Mes sœurs, leurs maris, toutes les personnes que j'aime sont remplies d'admiration pour vous. Vous allez vous trouver dans une société de cœurs tendres, qui se feront honneur de votre confiance.

C'est verser du baume dans les blessures du mien. Qu'est-ce qu'une femme, lorsqu'elle croit avoir des difficultés à combattre? Ma terreur a commencé trop tard; j'étois embarquée, le vaisseau avoit déjà mis à la voile, je ne fus pas capable de changer les ordres que j'avois donnés, jusqu'à ce que le vent, qui avoit été favorable à mon départ, mit un obstacle à mon retour. Alors je n'osai m'abandonner trop à mes tristes réflexions, dans la crainte de voir renaître mon ancienne maladie. Mais il n'est pas juste que je vienne troubler votre bonheur. Cependant, permettez-moi d'observer qu'entre les personnes dont vous me promettez un si tendre accueil, vous ne nommez point la principale.... Que pensera-t-elle de Clémentine? Mais assurez-la, Monsieur, et soyez persuadé vous-même que jamais je n'aurois mis le pied sur le rivage d'Angleterre, si vous n'aviez été marié. O Chevalier! si j'apporte quelque trouble à votre repos, personne n'aura plus d'horreur pour moi, que moi-même.

Généreuse, noble Clémentine! le ciel m'est témoin que votre bonheur est essentiel au nôtre. Mon

Henriette Byron est une autre Clémentine. Vous êtes une autre Henriette. Je vous ai nommées cent fois des sœurs en perfections et en vertus. Dans les dernières lettres dont vous m'avez honoré, vous paroissiez souhaiter de la connoître. Vous la connoîtrez, et je suis sûr pour elle de votre affection. Les vœux que vous avez faits pour me voir à elle, l'ont déterminée à me rendre heureux. Elle sait toute notre histoire. Elle est préparée à vous recevoir comme la plus chère de ses sœurs.

Divine mylady Grandisson! On m'a parlé de son caractère. Je vous félicite, Chevalier. Vous avez cru avec raison que j'aurois été vivement affligée, si vous aviez fait un choix indigne de vous. Vous voir heureux avec une femme de cet ordre, et persuadée que je ne mérite aucun blâme pour avoir refusé votre main, rien ne contribuera tant à rétablir le calme de mon esprit. Lorsque je me sentirai plus de courage, et que mon cœur sera soulagé de quelques parties de ses peines, vous me présenterez à mylady Grandisson. Jusqu'alors dites-lui que je l'aimerai, et que je croirai lui devoir une éternelle reconnoissance, pour avoir fait le bonheur d'un homme que je me flattois autrefois de pouvoir rendre heureux aussi, si des motifs supérieurs ne s'y étoient opposés.

Elle tourna la tête, pour cacher apparemment une douce rougeur dont son visage s'étoit couvert,

et les larmes qui couloient sur ses deux joues.

Mon admiration pour une grandeur d'ame à laquelle je ne connois d'égale que celle de mon Henriette, ne permit point à mon cœur de s'exprimer par des paroles. Je me levai, et reprenant ses deux mains, je penchai la tête dessus. Les pleurs sortirent encore plus abondamment de ses yeux, et nous fûmes tous deux quelques moments sans parler. Il seroit injurieux pour une ame aussi grande, aussi noble que celle de Clémentine, que je voulusse excuser ces tendres émotions de deux cœurs, l'un aussi pur que celui de mon Henriette, et l'autre entièrement à elle.

Je rompis notre silence pour la presser de prendre un appartement chez mylady L.... Demain, Mademoiselle, aussi matin que vous le permettrez, je serai ici avec cette chère sœur, pour vous conduire chez elle. Je vais prévenir là-dessus les femmes de cette maison, et je me charge de voir l'honnête patron, dont Laura m'a vanté la conduite et les soins, pour le remercier au nom de tous nos amis communs.

Vous m'encouragez à lever les yeux, Monsieur, et je me croirai fort honorée de la visite de vos sœurs. Mais ne commencerons-nous pas par examiner ensemble s'il convient que j'accepte vos offres? Je suis prête à me conduire par vos conseils. Quoique dans ma téméraire démarche j'aye marqué peu

d'égards pour mon honneur, je ne voudrois pas, s'il étoit possible, qu'une première erreur en entraînât une seconde. Vous, Monsieur, en qualité de frère et d'ami, éclairez-moi sur ma conduite.

Votre honneur, Mademoiselle, sera mon premier soin. Je connois très-sincèrement que je ne puis vous donner à-présent de meilleur conseil. *A-présent!* interrompit-elle avec un soupir. Ce point fut encore débattu quelques moments. Les motifs de son scrupule étoient une délicatesse au-dessous d'elle, et dont je la fis rougir. Enfin, j'eus le bonheur de la convaincre que la protection d'une sœur de son quatrième frère étoit ce qu'elle avoit de plus convenable à choisir.

Je descendis pour informer ses hôtesses du changement qui devoit arriver le lendemain. Ensuite, étant remonté à son appartement, j'y passai avec elle une partie de la soirée. Dans tout le cours de notre entretien, ma joie fut extrême de ne remarquer de sa part que de la sérénité d'esprit. Cependant je ne jugeai point à propos de l'informer encore du voyage de la plus chère partie de sa famille, et je me réduisis à lui marquer l'espérance où j'étois, que si nous pouvions lui faire trouver quelque agrément en Angleterre, j'engagerois quelques-uns de ses proches à me rendre, avant son départ, la visite qu'ils m'avoient promise.

Vous avez, ma très-chère vie, toutes les circon-

stances de notre entrevue. Un des plus délicieux plaisirs que je connoisse, est d'obéir aux tendres et généreux ordres de mon Henriette.

Ce matin je me suis rendu avec mylady L.... chez l'excellente Clémentine. Ma sœur et son mari paroissoient charmés de leur dépôt. Oui, Clémentine est actuellement chez eux, et ne paroît pas moins charmée de s'y voir. D'heure en heure, elle sent de plus en plus les dangers dont elle est heureusement délivrée; elle condamne de bonne grace une démarche qu'elle traite librement de téméraire. Mais elle est tout-à-la-fois impatiente et confuse de paroître devant vous; et je crois qu'elle écoute avec délices les justes louanges que mylord L... et sa femme donnent à mon Henriette.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE CXXII.

Le chevalier GRANDISSON *à sa femme.*

Samedi, 24 février.

La frégate de Livourne est attendue de jour en jour. On sait, par la voie des négociants, qu'elle a relâché au port d'Antibes. Si la route par terre,

d'Antibes à Paris, et de Paris à Calais, ne paroît pas trop incommode au seigneur Jeronimo, je ne désespère pas de voir arriver la chère caravane au moment qu'on s'y attendra le moins.

La maison de Grosvenor-Squarre est déjà prête à les recevoir. Comme ils se proposent de vivre ici sans éclat, je me figure qu'elle pourra suffire pour loger le marquis et la marquise, madame Bemont, qui sera leur interprête, les deux frères et le P. Marescotti. J'ai déjà fait louer un appartement commode pour le comte de Belvedère. Je souhaiterois, comme vous, mon amour, que le comte n'eût pas pensé à les accompagner. La pauvre Clémentine doit l'ignorer, s'il est possible. Les deux jeunes neveux que j'avois invités pendant que j'étois en Italie, n'auront pas d'autre logement que le nôtre, si vous n'y voyez point d'objection.

Comptez, ma généreuse Henriette, que si mes conseils ont quelque poids dans la famille, Clémentine ne sera ni forcée, ni pressée même avec trop de force. Ils ne sauront sa demeure, ils ne la verront que de son consentement, et lorsque je les croirai disposés à la traiter comme elle le désire. Que je trouve de noblesse dans l'inquiétude que vous me marquez pour son repos!

Je n'ai point encore eu la force de lui faire une ouverture que je me reproche néanmoins de suspendre trop long-temps. Le courage me manque

pour l'informer du voyage de sa famille ; et je l'ai tenté plusieurs fois, sans l'avoir exécuté. Chère fille ! son air d'innocence, sa confiance pour moi, et les craintes néanmoins dont elle paroît quelquefois agitée... Je ne sais comment je dois m'y prendre. Elle dépend de ma médiation. Elle me presse de commencer un traité de réconciliation avec eux. Je remets, lui dis-je, à leur écrire, jusqu'aux nouvelles que j'attends de madame Bemont. Elle ne se défie point de leur entreprise. N'avez-vous jamais éprouvé, chère Henriette, ce que souffre un cœur ouvert, tel que le vôtre, de l'impatience, et de la crainte néanmoins de révéler à un ami des nouvelles désagréables, qu'il lui est important de savoir ? Qu'on regrette de troubler une tranquillité qui porte sur l'ignorance de l'événement ? Et cette tranquillité même n'augmente-t-elle pas la peine de l'ami compâtissant, qui considère qu'après l'explication, il n'y aura que le temps et la philosophie, dont le cœur de son ami puisse recevoir du soulagement ?

Mylord et mylady L... s'efforcent de divertir leur mélancolique étrangère, en lui procurant la vue de tout ce qu'ils croyent capables de l'amuser. Jusqu'à présent il ne paroît pas qu'elle prenne une haute idée du pays. Si le calme pouvoit renaître dans son cœur, elle verroit tout d'un œil différent.

Je reçois à ce moment votre lettre d'hier. Si les affaires qui rappellent nos amis sont si pressantes

qu'ils ne puissent demeurer plus long-temps, partez avec eux, mon cher amour, comme vous le proposez, et venez passer quelques jours à Londres. Ils sont extrêmement obligeants de vouloir vous accompagner jusqu'ici. *Mon consentement*, chère Henriette! pourquoi cette demande, lorsque votre inclination vous y porte? Suis-je capable de ne pas approuver ce qui peut vous plaire ? Si j'étois certain de votre résolution, j'irois au-devant de vous. Mais vous serez avec un bon nombre de chers amis. Dites à Emilie que j'ai reçu la visite de sa mère et de M. Ohara ; je suis si satisfait d'eux, que je me propose de la leur rendre lundi.

A-présent que j'ai l'espérance de revoir bientôt mon Henriette, je lâche la bride à tous mes désirs, et je mets au premier rang celui de n'être jamais séparé d'elle.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE CXXIII.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Londres, 2 mars.

C'EST à votre Henriette, Madame, qu'il appartient maintenant de reprendre la plume. Ma tante et Lucie vous ont rendu compte, entre elles, de tout ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre. Nous arrivâmes hier au soir. Avec quelle tendresse votre fille fut-elle reçue par le meilleur des hommes et des maris !

Cette après-midi, je dois être présentée à Clémentine, chez mylady L... Vous vous figurez, sans peine, que dans cette attente le cœur me bat, et je ne le désavoue point. Sir Charles confesse aussi que son émotion ne cède rien à la mienne. Que d'honneur il fait à son Henriette ! Il me consulte sans cesse, comme si son jugement avoit besoin d'être confirmé par le mien.

Mon oncle, ma tante et Lucie sont déterminés à partir mercredi prochain pour Northampton-Shire. Sir Charles demandoit ce matin à notre Emilie si son dessein est toujours de les accompagner ?

Assurément, lui a-t-elle répondu; et rien n'étoit capable de la faire changer de résolution. Elle est partie à l'instant, pour la communiquer à sa mère, et pour faire quelques emplettes nécessaires à son voyage. Chère petite créature! elle me coûte quelquefois une larme. Ne me souviens-je pas d'avoir été dans la même situation? Mais j'écris bien froidement, pour une femme impatiente, qui s'attend bientôt à voir une Clémentine.

Vendredi au soir.

« Clémentine, ma très-chère grand'maman, ne sera point, et ne doit pas être forcée. Si je l'admirois, si je l'aimois déjà, mon admiration, ma tendresse sont augmentées du double, depuis que j'ai eu le bonheur de la voir et de l'entendre. Elle est réellement d'une figure charmante, de taille moyenne, extrêmement bien prise, avec un air de dignité, et même de grandeur dans tout ce qu'elle fait et ce qu'elle dit. Elle a le teint admirable, sans que l'art paroisse y contribuer: réellement elle est charmante. Elle a les plus beaux yeux noirs que j'aye jamais vus; les cheveux et les sourcils de la même couleur. Ses yeux, néanmoins, ont quelquefois un air de distraction et de langueur, qui rappelle à ceux qui savent son histoire, que sa tête n'a pas toujours été tranquille. Comment se fait-il qu'on puisse prendre avantage de son sexe, pour la

traiter avec une sorte de tyrannie, pendant qu'elle l'emporte peut-être sur ses frères par l'esprit et le jugement?

Lorsque nous sommes arrivés chez mylady L..., j'ai supplié sir Charles de me conduire d'abord dans un appartement où elle ne fût pas. Je me suis assise sur la première chaise. Mylady L... est accourue à moi : Très-chère sœur, vous trouvez-vous mal? Le cœur manque à mylady Grandisson!

Sir Charles, qui n'avoit pas remarqué mon émotion, m'a quittée pour entrer chez Clémentine. Il paroît qu'elle se trouvoit aussi dans quelque désordre.

Une sœur, lui dit-il, attend la permission de se présenter devant vous.

Ah! ne m'honorez pas du nom de sa sœur; ne suis-je pas une fugitive? Je crains, Chevalier, qu'il ne me soit impossible de la voir. Elle doit me regarder avec dédain. Je ne serai pas moins effrayée de sa présence, que je l'ai d'abord été de la vôtre. Sa vertu est-elle sévère?

C'est la douceur et la bonté même. Ne vous ai-je pas dit qu'elle est la Clémentine d'Angleterre?

Toujours bon, Monsieur, toujours indulgent. Mais je ne dois pas être impolie. Je ne suis qu'une étrangère dans cette généreuse maison, sans quoi je serois allée au-devant d'elle jusqu'à la première porte.

N'est-elle pas mylady Grandisson? Heureuse, heureuse femme!

Ses yeux étoient inondés de pleurs. Elle s'est un peu tournée pour les cacher. Ensuite, faisant quelques pas en avant : Allons, je suis prête à la recevoir. De grace, Monsieur, conduisez-moi...

Elle n'est pas non plus sans quelque émotion. Elle se dispose à vous voir. La tendresse, la compassion agissent fortement sur son cœur. Je vais l'avertir.

Mylady L... est passée auprès d'elle. Sir Charles est venu à moi, et me trouvant sur la même chaise: D'où vient donc cet embarras? Vous verrez une femme que vous ne sauriez craindre, et que vous serez forcée d'aimer. Elle a ressenti les mêmes agitations. Souffrez que je vous conduise...

Non, Monsieur, ce seroit l'insulter...

Ma très-chère, n'oubliez point ce que vous vous devez (j'ai tressailli); et ne me relevez pas trop aux yeux d'une personne qui, comme vous, est toute ame. Ma gloire est dans ma femme: je ne puis manquer à moi-même.

Ce langage m'a causé un peu d'effroi dans le moment: mais après notre retour, et lorsque je me suis trouvée seule avec lui, j'y ai reconnu tout-à-la-fois de la grandeur et de la bonté.

Il m'a introduite. Mylady L... est restée, à sa prière. La noble étrangère s'étant avancée vers moi,

je me suis hâtée d'aller à elle, les jambes tremblantes. Sir Charles nous a baisé la main à toutes deux, et les a jointes ensemble : Sœurs en vertus, comme je vous ai mille fois nommées! couple cher et respectable! aimez-vous l'une et l'autre, autant que je vous admire toutes deux.

Elle m'a jeté ses deux bras autour du cou : Accorderez-vous, Madame, hélas! accorderez-vous un peu de tendresse, d'amitié à une pauvre désolée, réellement désolée jusqu'à ses derniers jours; à une fugitive, une rebelle, une ingrate pour les meilleurs des parents?

Je l'ai embrassée... Des parents qui se méprennent; c'est, Mademoiselle, le nom que je leur ai toujours donné. Je les plains, mais je vous dois ma plus tendre compassion. Honorez-moi de votre amitié. Sir Charles m'a déjà donné deux sœurs; qu'il me soit permis d'en compter trois!

Consentez-y, chère mylady L..., a dit sir Charles à sa sœur, en la faisant approcher; et passant ses bras en cercle autour de nous : Vous répondez, a-t-il ajouté, pour Charlotte qui est absente; c'est une quadruple chaîne, que rien n'aura le pouvoir de rompre.

Il nous a placées sur un sofa. Il nous a remis les mains l'une dans l'autre, et s'est assis devant nous; mylady L... à côté de lui. Nous sommes demeurées toutes deux en silence. Il ne l'a pas laissé durer trop.

Mon Henriette, comme je vous l'ai dit, sait toute votre histoire, Mademoiselle, et vous vous connoissez depuis long-temps. Vos ames sont alliées, vos peines sont les siennes, et vous n'aurez point de plaisirs qu'elle ne ressente aussi comme les siens.... Vous voyez, chère Henriette, vous connoissez à présent par vos yeux l'admirable Clémentine, dont vous avez tant admiré le caractère, et que vous m'avez entendu nommer si souvent la première des femmes.

Nous pleurions toutes deux ; mais ses larmes paroissoient venir de tendresse et d'estime. J'ai mis sur son bras la main que je n'avois pas dans la sienne. Le courage me manquoit, ou du-moins il étoit lié par mon respect, qui ne me permettoit point d'être assez libre pour l'embrasser une seconde fois : Croyez-moi, Mademoiselle (pardon pour le peu d'usage que j'ai de votre langue), j'ai répété souvent, mille fois répété, qu'heureuse comme je suis, votre bonheur est nécessaire pour la perfection du mien.

Tant de bonté pour une étrangère, pour une fugitive... O mylady Grandisson ! tout ce qu'on m'a dit de votre ame doit être vrai, comme je vois la vérité de tout ce qu'on m'a dit de vos charmes. Recevez mes félicitations, mes remercîments, pour avoir fait le bonheur de l'homme qui mérite le plus d'être heureux. Il étoit mon frère, Madame, avant qu'il vous eût connue : permettez que je conserve le

titre de sa sœur, et faites-moi la grace de me l'accorder aussi.

Sir Charles, Mademoiselle, croit trouver de l'alliance entre nos ames. C'est me faire honneur. Si l'avenir me fait paroître avec autant d'avantage à vos yeux, que tout ce que je sais de vous vous en donne aux miens, je serai la plus heureuse des femmes.

Vous le serez donc. J'étois préparée à vous aimer. Je crois déjà sentir que je vous aime avec une passion que l'avenir ne peut augmenter. Mais est-il possible, Madame, que vous me regardiez d'un œil de sœur? Pouvez-vous me plaindre d'une démarche dont toutes les apparences sont si contraires à ma gloire? Pouvez-vous me croire malheureuse, sans me croire trop coupable? O Madame! ma raison a beaucoup souffert, le savez-vous? C'est à cette cruelle disgrace qu'il faut attribuer une partie de mes fautes.

Le ciel connoît seul, Mademoiselle, combien votre malheur m'a coûté de larmes. Dans les plus difficiles situations, j'ai préféré votre bonheur au mien. Vous saurez tout de moi-même et de mon cœur. Je ne vous cacherai rien, quoiqu'il me reste des secrets que le plus cher des hommes ignore encore. Nous serons de véritables sœurs, de vraies amies, jusqu'au dernier de nos jours.

Noble Henriette! a dit le généreux homme. La

franchise, ma chère Clémentine, est son caractère. Elle ne dit rien qu'elle ne pense. Vous lui verrez remplir tout ce qu'elle promet. Et se tournant vers moi : Il est inutile, mon amour, de vous rappeler ce qui est si présent. Vous connoissez notre Clémentine pour la plus noble des femmes. Donnez-lui les preuves de confiance que vous lui promettez ; et de quelque nature qu'elles soient, elles ne feront que serrer le cher nœud qui nous lie à jamais.

Avec ces encouragemens, c'est à vous, Madame, que je dois m'adresser pour fortifier dans le cœur de sir Charles la part que je me flatte d'avoir à son amitié. Ne souffrez pas, Monsieur, je vous en conjure tous trois, que ma main soit forcée pour le mariage. Soyez tous trois mes garants, et je jetterai les yeux devant moi, avec plus de plaisir que je n'en osois attendre de l'avenir.

Sir Charles a répondu qu'elle devoit peut-être se relâcher de quelque chose, et que vraisemblablement sa famille se relâcheroit aussi. Plût au ciel, a-t-il ajouté, qu'ils fussent assez proches de nous, pour me donner le pouvoir de les consulter !

Quel souhait, Monsieur ! Vous voulez donc ma peine ? Résisterez-vous, en faveur d'une fugitive, contre l'autorité d'une famille ? Chère, chère Madame ! (en passant ses deux bras autour de moi) obtenez de votre cher Grandisson qu'il me protége, qu'il plaide pour moi. Il ne vous refusera rien. Si

vous parlez en ma faveur, en vain mon père, ma mère, mes frères, le solliciteront de m'abandonner.

Il ne doit rien manquer, lui ai-je dit, à votre confiance pour sir Charles. Votre bonheur nous est si cher, que je ne fais pas d'autres vœux pour le mien.

Généreuse, noble, excellente Mylady! que je vous admire! Si vous me promettez ses services, Madame; alors, Chevalier, je les exige.

Regardez-les, ma très-chère Clémentine, comme une inviolable obligation. J'ai besoin de quelque explication avec vous sur toutes vos vues. Elles seront les miennes, sans exception, dans tout ce qui sera possible à mon zèle.

Oui, Monsieur, je m'expliquerai.... Demain seroit peut-être trop tôt pour mes forces.

Faites donc l'honneur à mon Henriette de venir passer le jour d'après avec elle. Les amis qui l'ont accompagnée, consentiront volontiers à dîner ce jour-là chez mylady G..., et nous ne serons que vous, Mademoiselle, mylady L..., mon Henriette et moi. Vous me déclarerez vos intentions, qui seront une loi sacrée pour moi. Aujourd'hui cette tendre entrevue n'a pu se passer sans un peu d'émotion; et nous vous demandons la liberté de nous retirer.

Toujours attentif, Monsieur! Vous êtes en Angleterre, ce que vous étiez en Italie. Pardon, Madame. Vous m'avez vu de l'émotion, et peut-être

ma tristesse vous en a-t-elle causé. Je suis née pour donner de la peine à mes amis. Autrefois.... que j'étois heureuse.!... J'espère, Madame, en s'adressant à mylady L..., que lundi votre présence me soutiendra chez votre frère.

Mylady L..., qui entend l'italien, sans le parler, a marqué son consentement par une révérence.

La noble étrangère s'est levée, mais d'un air un peu tremblant. Mesdames, Monsieur, je ne demeurerai pas plus long-temps, puisque vous me le permettez. Je me sens la tête (en y portant la main) comme serrée d'une corde. Elle a passé ses bras autour de moi, et pour adieu, elle m'a dit d'une voix plus haute : Femme angélique ! tout ce qu'il y a de bon, de grand et de cher pour moi ! Je vais attendre impatiemment lundi ! Elle m'a pressé la joue de ses lèvres. Chère et respectable Clémentine ! ai-je répondu, en la serrant aussi dans mes bras. Je n'ai pu finir. Mes larmes et la tendresse de mon accent m'ont ôté l'expression. Mylady L... lui a donné la main jusqu'à son appartement, où elle l'a laissée avec Laura.

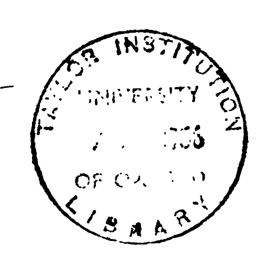
J'ai repris un moment ma place sur le sofa. Cher, cher amour, ai-je dit à sir Charles, en lui pressant la main, Clémentine ne sera point, ne doit pas être forcée. La persuasion même est une violence. Pourquoi nous amener le comte de Belvedère? Si mal-

heureusement elle le sait, je ne réponds point que sa tête y résiste.

Mon oncle, ma tante, Lucie, Emilie, ont marqué une extrême curiosité pour les circonstances, lorsque nous sommes rentrés à l'heure du souper. Ils brûlent de voir cette admirable fille, qui a pu renoncer à un homme de son choix, par des motifs de religion, qui l'aime encore, qui vient implorer sa protection, qui est capable néanmoins de le féliciter de son mariage et d'aimer sa femme. Que de grandeur! a dit ma tante. Lucie vante ma générosité; mais quelle comparaison entre la mienne, moi qui suis en pleine possession de tous mes désirs, et celle de Clémentine?

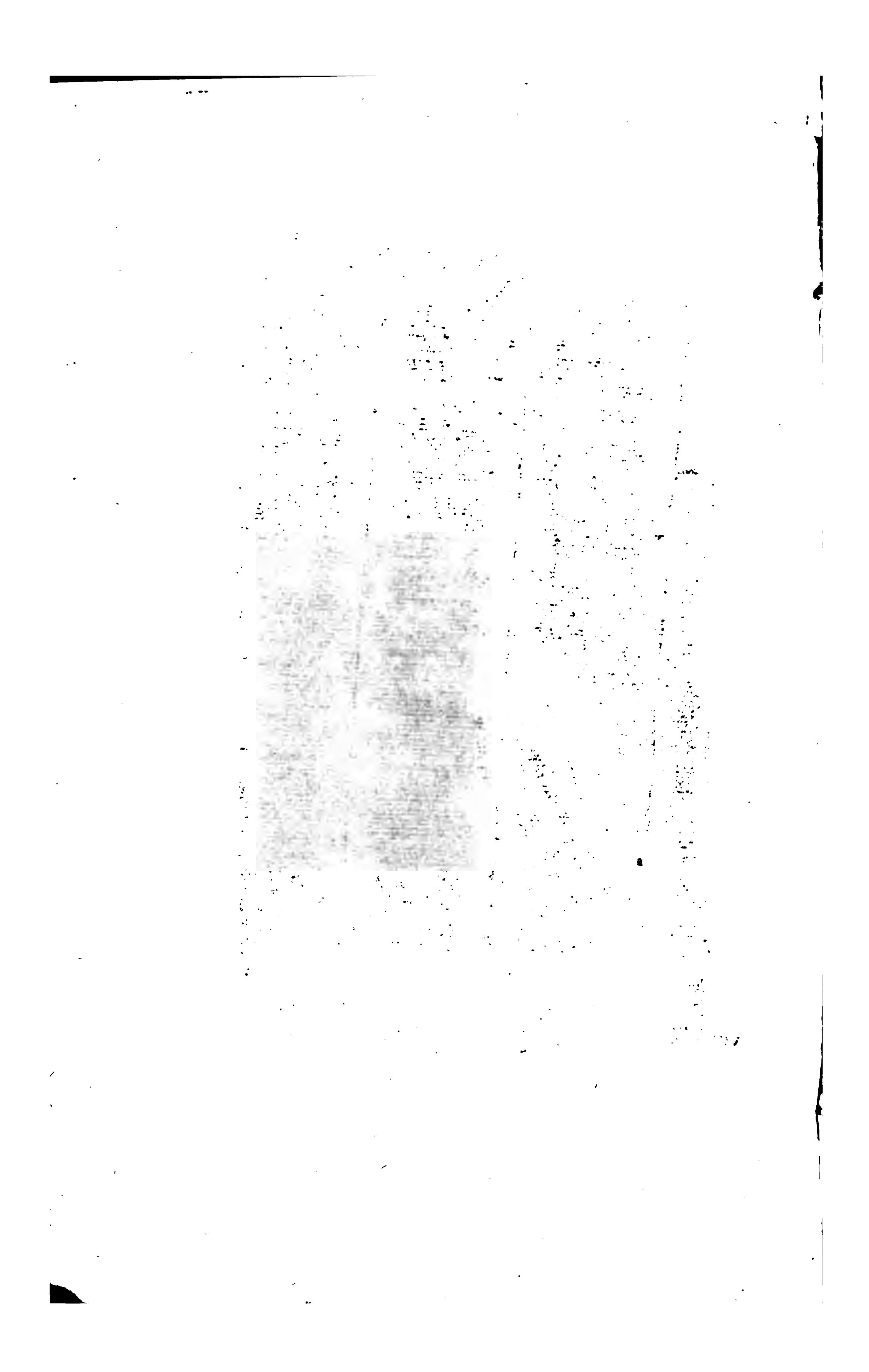
Joignez, ma chère grand'maman, vos prières aux miennes, pour le bonheur de sa vie; d'autant plus que dans le sien, par une sincère affection, est renfermé celui de votre

HENRIETTE GRANDISSON.





Consolez nôtre Sœur, elle a besoin de vos plus tendres consolations.



LETTRE CXXIV.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Lundi, 5 mars.

MYLADY L... et Clémentine sont arrivées, lorsque nous étions prêts à déjeûner. Ma nouvelle sœur, car mon goût ne fait qu'augmenter pour un nom si tendre, a fait en langue françoise un compliment fort civil à toute l'assemblée. Elle n'a point attendu qu'on lui eût nommé M. et M.me Selby, Lucie, Emilie, pour les reconnoître, sur le seul récit de mylady L..., et ses obligeantes remarques ont été placées avec autant de jugement que de politesse. C'est tout ce que je puis écrire à-présent, dans un instant que je dérobe à mes chers amis, qui se préparent à se rendre chez mylady G..., pendant que sir Charles est engagé dans un entretien particulier avec notre charmante étrangère.

Au moment que les convives de mylady G... sont partis, sir Charles est venu à moi; et me conduisant dans l'appartement où il avoit laissé Clémentine: Consolez votre sœur, m'a-t-il dit, elle a besoin de vos plus tendres consolations.

Je me suis avancée, les bras ouverts. Elle est venue s'y jeter, en versant une abondance de larmes, et laissant même échapper quelques sanglots. Prenez courage, ma très-chère sœur, ne vous livrez point à ces excès d'affliction.

O Madame! mon père et ma mère sont attendus ici de jour en jour; j'ignore quelle est leur compagnie. Comment soutiendrai-je la vue de mon père et de ma mère!

Sir Charles est sorti, pour se soulager apparemment du trouble où il étoit. Il a pris soin de nous envoyer mylady L....

Votre frère, Madame, ai-je repris, votre ami et le mien, sera votre protecteur. Il n'est pas vraisemblable que votre père et votre mère eussent entrepris un voyage si pénible, s'ils n'étoient résolus de tout faire pour vous obliger.

Hélas! c'est ce que le chevalier me dit.

Dans cette saison, Mademoiselle, avec une santé si foible, avec tant d'aversion pour la mer, le motif de la marquise ne peut être qu'une vive tendresse pour vous. Elle préfère votre santé, votre tranquillité à la sienne.

Eh! cette considération même n'est-elle pas un tourment pour une ame reconnoissante? Indigne Clémentine! quels chagrins n'as-tu pas causés à ta famille! Je ne puis, non, je ne puis soutenir leurs regards. O mylady Grandisson! je n'ai jamais été

qu'une fille perverse. Tout ce que j'avois commencé à désirer, je n'étois pas tranquille, si je ne me croyois sûre de l'obtenir. Mon orgueil et mes caprices me coûtent cher. Mais, dans les derniers temps, n'ai-je pas été plus perverse que jamais? J'avois conçu l'envie de venir en Angleterre; je suis déjà lasse de mon entreprise. L'Angleterre me déplaît, lorsque je n'y puis être à couvert. Mais, depuis des années entières, j'étois remplie d'un autre projet : il m'occupoit seul; il m'avoit aidé à faire le plus grand des sacrifices; et je suis venue dans un lieu, presque le seul de l'Europe où ce projet est impraticable. Que ne suis-je passée en France! J'avois assez d'argent pour obtenir l'entrée du premier couvent qui pouvoit s'offrir. Le temps de la profession seroit arrivé.... Mais je crois qu'il n'est pas trop tard encore. Je veux partir. Aidez-moi, très-chère sœur: je ne puis soutenir la vue de ma mère.

Sir Charles est entré alors. Mademoiselle, a-t-il dit d'un ton paisible, j'ai entendu ce qui vient de vous échapper; calmez-vous, je vous en conjure. J'avois appréhendé de vous déclarer l'arrivée de vos proches; mais ne connoissez-vous pas leur indulgence? Vous n'avez rien à craindre, et vous avez, au contraire, tout à vous promettre de leur présence.

Rien à craindre! Et vous engagez-vous, Monsieur, à leur faire approuver que je me consacre

au ciel? Me promettez-vous de plaider cette cause pour moi?

Je ne puis dire ce qui sera dans mon pouvoir, avant que de les avoir vus. Mais fiez-vous à mon zèle. La maison de mylord L...., je le répète, sera votre asile, jusqu'à ce que vous ayez consenti à les voir. Je leur avouerai que je sais où vous êtes; mais si vous l'exigez, vous ne serez pas moins cachée pour eux, que vous l'étiez pour moi dans votre première retraite.

Quelle consolation! a-t-elle dit, en levant les mains, que le secours d'un homme d'honneur pour une femme affligée! Mais dites-moi maintenant, par cet honneur auquel vous n'avez jamais manqué, dites-moi qui vous attendez avec mon père et ma mère?

Votre frère Jeronimo, Mademoiselle, votre frère l'évêque....

Dieu! Dieu! s'est-elle écriée en serrant les mains avec une grace inimitable, que vous m'effrayez! Mais qui encore?

Le père Marescotti.

Vertueux homme! M'a-t-il crue digne de cette attention? Mais c'est en faveur de mon père et de ma mère. Eh! qui encore?

Madame Bemont, qui ne pensoit plus à remettre le pied en Angleterre; mais elle a changé de résolution, pour obliger votre mère.

Excellente madame Bemont! Mais ne dois-je pas la craindre aussi? Ensuite, Monsieur?

Camille, votre Camille, Mademoiselle.

Pauvre Camille! je l'ai traitée durement; mais elle ne se lassoit point de me tourmenter. Souvenez-vous, Monsieur, qu'ils ne doivent pas savoir où je suis. Votre maison, Madame (à mylady L...), sera mon asile. Et me voyant affectée : Cœur tendre et compatissant! quel droit ai-je de troubler ainsi votre repos? Eh bien! Monsieur (en s'essuyant les yeux, avec des regards trop empressés pour l'état de son ancien mal), n'attendez-vous personne de plus?

Vos deux cousins arrivent aussi; mais le général n'est pas du voyage.

J'en remercie le ciel! J'aime ce frère; mais il est d'un caractère si dur! Sa femme seule est capable de l'adoucir.

Enfin, sir Charles est parvenu à lui faire envisager plus tranquillement l'arrivée de sa famille, et l'a soutenue dans cette situation pendant le dîner, avec une adresse que je n'ai pas cessé d'admirer. Elle a confessé une fois qu'elle verroit son père et sa mère avec des transports de joie, s'ils laissoient paroître sur leur visage un peu de disposition à lui pardonner.

Sir Charles a voulu que nous ne fussions servis à table que par le valet-de-chambre qu'il avoit en

Italie. Elle l'a remercié de cette attention; mais elle a souhaité qu'il fût permis à Laura de se tenir derrière sa chaise.... Il lui échappoit par intervalle une larme involontaire. Quelle scène pour elle en effet! Ses réflexions n'étoient point difficiles à pénétrer. Elle souffroit, m'a-t-elle dit plusieurs fois, de la peine qu'elle étoit venue me causer; et souvent elle s'est efforcée de supprimer un soupir. Une fois, après une rêverie de quelques minutes : Eh! suis-je ici, s'est-elle écriée, en Angleterre, à la table du chevalier Grandisson? N'est-ce pas un songe?

Après le dîner, étant passée avec mylady L.... et moi dans une autre salle : Que j'admire votre générosité! m'a-t-elle dit; je tremblois avant que de vous avoir vue; mais au premier regard, j'ai connu, et j'ai embrassé une sœur. Me passez-vous mon estime pour votre cher Grandisson?

Dites votre tendresse, ma chère Clémentine, et je vous en fais mes remercîments. Un honnête homme n'a-t-il pas droit à l'affection de tous les bons cœurs?

Sir Charles est entré; et s'étant assis avec nous, il nous a demandé, après quelques moments d'entretien, la permission de s'absenter une heure, pour l'aller passer avec ses amis, chez mylord G.... Notre conversation n'a pas langui dans cet intervalle; elle a tourné sur divers sujets. Les usages des dames

italiennes, et l'ignorance surprenante où la plupart des femmes du pays sont élevées, nous ont occupées long-temps. Une femme, en Italie, qui savoit plus que sa langue, passoit pour un prodige jusqu'à ces derniers temps, où les usages de France semblent avoir prévalu. Si on en cherche la raison, c'est qu'avec autant de génie qu'il y en ait jamais eu dans un climat ami des lettres, elles y sont comme noyées dans les plaisirs sensuels. Le chant, la danse et la galanterie prennent tout leur temps. A considérer le peu de soin qu'on apporte à leur former le jugement, on s'imagineroit que leurs maris et leurs pères les regardent comme des enfants dans ce monde, qui n'ont aucune prétention à l'héritage de l'autre. Si la religion ne leur donnoit pas de meilleures idées, elles pourroient se regarder elles-mêmes comme des idoles passagères, proposées pour un temps à l'adoration des hommes. Cependant on remarque assez, dans leur commerce, de quoi elles seroient capables avec une autre éducation. La culture du pays est aussi négligée que celle de l'esprit des femmes. Le jardin du monde, comme on nomme l'Italie, est couvert de ronces; et faute de soins, la richesse même du terroir en cause la maladie. Ces réflexions, ma chère grand'-mère, ne sont point l'aveu direct de Clémentine: car elle est passionnée pour son pays, tel qu'il est.

Je ne fais que les recueillir de ses diverses peintures; mais tous nos voyageurs éclairés en parlent comme je viens d'écrire.

Sir Charles est revenu à l'heure qu'il s'étoit prescrite. Il a raison de vouloir être par-tout : car il fait le charme de toutes les compagnies. Nous avons passé une des plus agréables soirées du monde; et Clémentine, si malheureuse en elle-même, a trouvé la force de contribuer, par toutes ses graces, à la satisfaction commune. Sir Charles a reconduit les deux dames.

HENRIETTE GRANDISSON.

(Une lettre suivante contient le départ de l'oncle, de la tante, de Lucie, d'Emilie et de M. Deane. Les adieux d'Emilie sont touchants. Mylady Grandisson lui promet une correspondance de lettres. Sir Edouard Belcher, en possession du titre et des biens, depuis la mort de son père, avoit commencé à prendre de l'inclination pour cette jeune personne, et s'en étoit même ouvert à sir Charles, qui lui avoit objecté l'extrême jeunesse d'Emilie. Quelque amitié que ce sage et généreux ami eût pour Belcher, il souhaitoit que sa pupille, qu'il croyoit moins avancée, fût en état de se déterminer par goût, et que son ami même ne courût pas les risques de l'in-

constance naturelle aux jeunes filles. Belcher ne laisse pas de demander la permission d'accompagner Emilie dans son retour, et l'obtient sans difficulté, à titre de politesse.)

LETTRE CXXV.

Le seigneur JERONIMO *au chevalier* GRANDISSON.

Douvres, lundi au soir, 12 mars.

Nous arrivons, cher ami. La santé de mon père et de ma mère est si douteuse, que nous prendrons quelques jours pour attendre ici vos informations. Ma mère s'est trouvée si mal, qu'elle a pris le parti de relâcher à Antibes. Nous sommes venus à petites journées jusqu'à Paris, et de là droit à Calais, où nous avons loué un vaisseau pour nous rendre ici. Mon frère et le père Marescotti sont indisposés. Camille n'est pas mieux. Madame Bemont, à qui nous avons des obligations infinies, nous ranime tous par ses soins et son affection.

Avez-vous appris quelque chose de la chère fugitive qui nous cause tant d'alarmes, et dans la saison où nous sommes, une si mortelle fatigue?

Fasse le ciel qu'elle se trouve sous votre protection, avec une tête tranquille! Dans l'état que je lui souhaite, elle n'auroit jamais formé le dessein d'une fuite si honteuse et si peu sensée. Le cœur du comte de Belvédère est déchiré par l'impatience. Il suivra bientôt le courrier que nous dépêchons avec cette lettre. Notre cousin Sebaste veut l'accompagner. Jules ne nous quittera point. La fatigue passoit un peu les forces de votre Jeronimo; mais il se réjouit d'être en Anglèterre, le pays où son cher Grandisson est né, et de l'espérance d'embrasser M. Lowther, le dieu de sa vie et de sa santé. Que le ciel nous accorde une heureuse entrevue, et qu'il ne permette pas que votre bonheur conjugal soit troublé par l'extravagance d'une jeune créature, dont la conduite ne peut être expliquée que par le malheureux désordre de son esprit! Adieu, adieu, très-cher Chevalier.

JERONIMO.

LETTRE CXXVI.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Mardi au matin, 13 mars.

SIR Charles a reçu depuis deux heures une lettre du seigneur Jeronimo. Le messager a couru toute la nuit. Ils sont tous à Douvres.

Sir Charles est déjà parti, déjà en chemin, avec quatre carrosses à six chevaux (les nôtres et ceux de nos amis) pour eux et pour les personnes de leur suite. Il a pris avec lui M. Lowther. Son valet-de-chambre est resté pour conduire le comte de Belvedère au logement qu'on a retenu pour lui. Notre maison de Grosvenor-Squarre est prête à recevoir le reste de ces nobles étrangers.

Aussitôt que j'aurai pu calmer un peu mes esprits, je cours chez mylady L..., dans la vue de rassurer Clémentine, du-moins si je lui trouve l'esprit assez présent pour recevoir cette nouvelle. Sir Charles l'a déjà mise dans la disposition de souhaiter que cette crise fût passée. C'est une crise en effet. Je suis presque aussi touchée pour elle qu'elle peut l'être pour elle-même. Cependant elle n'a pas

des parents cruels! Puisse-t-elle conserver quelque présence d'esprit!

Avec quelle agitation je vous écris! Vous n'en serez pas surprise; je n'ai pas votre fermeté d'ame. Non, non, ma chère grand'maman, je ne vous ressemblerai jamais.

Mardi, à deux heures.

C'est du cabinet de mylady L.... que je vous écris. J'ai fait aussi doucement que je l'ai pu, mon ouverture à la chère Clémentine. Elle avoit commencé le sujet, en me disant qu'elle prioit nuit et jour pour la sûreté de ses amis, et qu'elle trembloit que des santés si chères n'eussent beaucoup à souffrir. Je lui ai répondu qu'elle seroit bientôt délivrée de cette peine; que sir Charles avoit reçu avis qu'ils étoient heureusement entrés dans un certain port, et qu'il venoit de partir avec plusieurs voitures, pour ne les laisser manquer d'aucune commodité en arrivant.

Elle nous a regardées alternativement, mylady L.... et moi, dans une terreur qui lui ôtoit la respiration. A-la-fin je suis donc sûre, m'a-t-elle dit, qu'ils sont arrivés! Dites, Madame, dites-moi s'ils le sont. Sont-ils tous en bonne santé?

Je n'ai pas fait difficulté d'avouer qu'ils étoient à Douvres, et qu'ils vouloient s'y reposer quelques jours, en attendant des informations sur l'état de leur chère fille.

Elle a pleuré : ses larmes ont même été mêlées de sanglots; elle s'est emportée contre elle-même. Cependant j'ai remarqué plus d'attendrissement que d'affliction. Elle s'est fortifiée en se rappelant les promesses de sir Charles, qui étoient capables, m'a-t-elle dit, d'adoucir leurs plus vifs ressentiments.

Mylord est plein de bonté et de compassion pour elle ; il l'admire beaucoup ; mais nous avons observé qu'il y a quelques traces de désordre dans son langage. Puisse-t-elle retrouver sa raison toute entière, pour les importantes scènes qui approchent!.... On me demande sur-le-champ au logis.

Mardi au soir.

Il me semble qu'à cette distance je suis à-demi effrayée, ma chère grand'maman, de vous dire pour qui l'on m'est venu demander ; c'étoit pour le comte de Belvedère : le seigneur Sebaste étoit avec lui. Le hazard avoit conduit mylord G... chez nous, lorsqu'ils y sont arrivés ; et me faisant avertir, il leur a tenu compagnie jusqu'à mon retour.

En entrant, je l'ai fait appeler, et je lui ai demandé, toute hors d'haleine, s'il avoit parlé de Clémentine. Non, m'a-t-il dit. J'ai évité de répondre aux questions. Les deux étrangers sont dans une grande impatience d'apprendre de ses nouvelles, et c'est ce qui m'a porté à vous faire avertir,

dans la crainte de laisser échapper quelque indiscrétion. Honnête, modeste, charmant mylord G.....

Après les premières civilités, j'ai obtenu d'eux qu'ils me feroient l'honneur de demeurer à souper. Sur ma prière, mylord G.... s'est hâté d'envoyer son excuse à sa femme.

Ils sont tous deux d'une figure fort noble, extrêmement polis. On nous avoit dit que le comte étoit bel homme : il mérite cet éloge. Avec le caractère qu'on lui attribue, il n'y a point de femme sans prévention qui ne puisse prendre du goût pour lui. Je lui trouve un air de qualité. Son âge ne paroît point au-dessus de vingt-cinq ou vingt-six ans. Il a la physionomie étrangère; le teint un peu brun, mais sain. Cependant la connoissance, peut-être, que j'ai de sa situation, m'a fait trouver quelque chose d'égaré dans ses yeux.

J'ai pris avec eux des manières fort ouvertes. Je leur ai dit qu'en recevant la lettre de Douvres, sir Charles étoit parti pour ce port. Ils ne m'ont pas représenté sous de bonnes couleurs la santé de la marquise; mais la moindre espérance, a dit le comte..... Il s'est arrêté.

Sir Charles, ai-je répondu, n'épargnera rien pour leur mettre l'esprit en repos.

M'est-il permis, Madame, a repris le comte, de vous faire une question? Je vois que nous avons l'honneur d'être connus de vous, et que vous n'êtes

pas moins informée de nos affaires. Nous n'ignorons point non plus en Italie que vous êtes remplie de bonté, et nous voyons qu'on n'a point exagéré vos perfections : ce n'est point un compliment, a-t-il ajouté, en étendant la main sur sa poitrine.

Je l'ai interrompu en françois, parce qu'il m'avoit parlé dans cette langue; et prévenant sa question: J'ai le plaisir, Monsieur, lui ai-je dit, de vous informer que Clémentine a fait l'honneur à sir Charles de lui écrire, et que le compte qu'elle rend d'elle-même ne doit plus tant nous affliger.

Nous! s'est-il écrié en italien, et levant les mains avec transport: bonté du ciel!

Je me suis imaginé qu'il ne me croyoit aucune connoissance de sa langue; et pour ne pas l'exposer à quelque méprise, je lui ai dit en italien que tous les amis de Clémentine, en Angleterre, s'intéressent autant que ceux d'Italie à sa santé et à son bonheur. Il m'a répondu, en baissant les yeux avec un peu de confusion, que personne ne pouvoit refuser ces sentiments à toutes les perfections réunies. Quelques mots mal entendus lui auroient-ils fait goûter un instant la douceur de l'espérance?

J'ai continué de lui dire que, suivant ses intentions, sir Charles avoit pris soin de lui faire préparer un logement, et qu'il étoit parti pour Douvres avec l'impatience de l'amitié; mais que ses ordres ne seroient pas exécutés moins fidèlement; que nous

avions une seconde maison, destinée pour la résidence du marquis et de la marquise, de leurs fils, du vertueux père Marescotti...

Il m'a interrompue, d'un air d'étonnement. Le vertueux père... a-t-il répété. Mais vous lui rendez justice, Madame. Le père Marescotti est un homme de bien.

Je sais par cœur, Monsieur, le caractère de tous les amis italiens de sir Charles.

Ces deux étrangers se sont regardés l'un l'autre, en paroissant m'admirer. Quelle pitié, ma chère grand'maman, que toutes les nations du monde, quoique de religions différentes, ne se considèrent pas comme les créatures d'un même Dieu, souverain de mille mondes!

Le comte est revenu à marquer une vive impatience d'apprendre quelque chose de la situation de Clémentine. J'ai pris occasion de lui dire, qu'étant informée du penchant qu'elle avoit depuis longtemps pour le cloître, il me sembloit important qu'elle ne sût pas tout-d'un-coup qu'il étoit en Angleterre; d'autant plus qu'avec une santé foible, elle auroit peine à supporter les tendres scènes auxquelles on devoit s'attendre entre elle et ses proches.

Il a poussé un profond soupir : mais, évitant d'abord de s'expliquer, il s'est contenté de répondre qu'il étoit venu presque sans suite, pour se faire remarquer le moins qu'il seroit possible; que depuis

long-temps il étoit dans le dessein de visiter l'Angleterre; que la famille de Clémentine, Jeronimo en particulier, avoit promis à sir Charles de faire le même voyage; qu'à-la-vérité ils auroient pu choisir une meilleure saison, si de justes inquiétudes pour l'objet de toute leur tendresse, ne leur avoient fait avancer leur résolution. Ensuite, après s'être arrêté un moment, il a déclaré qu'il entroit tout-à-fait dans mon opinion, et qu'il ne jugeoit pas que Clémentine dût être informée si tôt de son arrivée. Alors il m'a fait, et à mylord G..., l'aveu de sa passion, dans des termes fort vifs, mais également modestes; en disant que son sort dépendoit du succès de son voyage.

Je lui ai dit que j'avois été d'autant plus libre à lui donner mon avis sur la nécessité du secret, que sans ce motif sir Charles n'auroit pas souffert qu'il prît un logement hors de sa maison; et j'ai parlé de la haute estime dont je savois que sir Charles étoit rempli pour le comte de Belvedère.

J'ai donné ordre que le souper fût avancé, dans l'idée qu'après la fatigue d'une longue journée, ils seroient bien aise de se retirer de bonne heure; M. et M.me Reves, que j'ai invités par un billet, ont eu la complaisance de venir. Ils admirent les deux jeunes Italiens; car le seigneur Sebaste n'a pas l'air moins prévenant que le comte. Tous deux ont parlé avec transport de sir Charles et de sa conduite en Italie.

M. Reves s'est chargé de conduire le comte à son appartement, dans l'absence de tous nos équipages, que sir Charles a pris avec lui.

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE CXXVII.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Mercredi matin, 14 mars.

PENDANT que M. Reves, suivant le projet formé hier au soir, est allé courir Londres avec les deux jeunes Italiens, pour me les ramener à l'heure du dîner, je suis allée chez mylady L... faire mes plus tendres compliments à Clémentine, et l'assurer qu'elle occupera tous nos soins. Ses craintes n'ont pas de bornes. Je ne lui ai pas caché l'arrivée du seigneur Sebaste, et je lui ai dit ce que j'avois répondu à ses questions. Elle parloit de se retirer à quelque distance de Londres; milord et mylady L... l'ont assurée qu'elle ne pouvoit être nulle part avec plus de secret que dans cette grande ville, ni plus décemment placée, si les circonstances l'obligent de révéler sa demeure, que sous la protection et dans la maison du frère et de la sœur de sir Charles.

Jeudi, 15 mars.

Sir Charles a l'attention de m'informer, par un courrier, qu'il est arrivé à Douvres. Il a trouvé la marquise et le seigneur Jeronimo fort indisposés de leurs fatigues d'esprit et de corps. Toute la noble famille l'a reçu avec une joie inexprimable. Il suppose qu'ils passeront encore cette journée à Douvres. Demain, si la marquise est en état de soutenir le voyage, ils partiront tous ensemble, pour s'avancer vers Londres, autant que leur santé le permettra. Ainsi je ne compte pas qu'ils puissent arriver avant samedi. Mon cher sir Charles a cru que son absence devant durer deux jours de plus qu'il ne s'y attendoit, elle causeroit trop d'inquiétude à son Henriette, s'il ne l'en informoit pas. Rien n'est plus sûr; et s'il ne lui rendoit pas cette justice, comme elle n'a pas d'autres règles pour s'estimer que l'estime qu'il fait d'elle, elle se trouveroit extrêmement rabaissée à ses propres yeux.

Il me charge d'assurer Clémentine qu'elle trouvera ses parents disposés à faire tout ce qui dépendra d'eux pour la rendre heureuse. Le ressentiment, dit-il, n'a pas la moindre part à leur entreprise; ils ne respirent que tendresse et réconciliation.

Cette lettre, ma chère grand'maman, ne partira point, que je ne puisse vous apprendre leur arrivée.

Samedi au soir, 15 mars.

Je reçois à l'instant ce billet de sir Charles :

Samedi, à quatre heures après midi.

« Mon très-cher amour apprendra volontiers » que nos amis sont heureusement arrivés dans » Grosvenor-Squarre. J'ai jugé que ce seroit épargner de la fatigue à mon Henriette, et leur en » causer moins, de les mettre tout de suite en possession de leur demeure plutôt que de les conduire dans Saint-James-Squarre, comme ils le désiroient, pour y faire leurs premiers compliments. » Madame Bemont s'est chargée de la distribution » des appartements. Tout le monde sera fort à » l'aise. Le seigneur Jules aura son logement chez » nous. Quelle admirable attention! quelle complaisance que la vôtre! un repas si élégant, préparé, comme je l'apprends, par votre propre » direction, pour l'heure à laquelle ils souhaiteront d'être servis. On me dit que vous avez emprunté une servante de chacune de nos sœurs et » une de madame Reves, que vous joignez à deux » des vôtres pour le service de cette maison. Dans » chaque occasion, sur chaque point, vous me » ravissez par votre bonté et votre grandeur d'ame.

» Je leur tiendrai compagnie à souper, mais » dans le dessein de me retirer aussitôt qu'il me

» soit possible, pour me rendre à la joie de mon » cœur ».

Ne suis-je pas une heureuse femme, ma chère grand'maman? Le moindre petit office devient un mérite auprès d'un cœur noble. Mais si j'avois su qu'ils ne dussent pas descendre d'abord à Saint-James-Squarre, je ne me serois pas contentée de visiter, comme j'ai fait, l'autre maison, dans le cours de la journée, pour y mettre tout en ordre; ils m'y auroient trouvée pour les recevoir.

Que je suis impatiente de voir chaque particulier de cette noble famille! Je ne veux qu'une preuve de la sincère affection que je leur porte: depuis près de huit jours que l'ami de mon cœur est absent, je n'ai pas désiré une fois sa présence, quoique, s'il ne m'eût pas écrit jeudi, mon inquiétude eût été fort vive pour sa santé et la leur. Puissent-ils pardonner de bonne grace! c'est alors que je les aimerai chèrement. Pauvre Clémentine! dans quelle appréhension n'a-t-elle pas passé toute cette semaine! elle n'a pas mis le pied hors de sa chambre depuis mercredi au matin, et son dessein est de n'en pas sortir de huit jours.

Dimanche.

Mon plus cher ami, mon amour, mon mari, tous les tendres noms ensemble, quitta hier ses hôtes, et revint de fort bonne heure. Il me dit obli-

geamment que c'étoit l'impatience de me remercier, de m'applaudir, qui l'avoit ramené si tôt. Il avoit avec lui les deux frères, auxquels nous donnons un logement ici.

Ce matin, comme hier au soir, nous ne nous sommes entretenus que de ce qui s'est passé entre la famille et lui, depuis son arrivée à Douvres, jusqu'à leur entrée à Londres. Ils lui ont témoigné la plus vive reconnoissance, pour être venu lui-même au-devant d'eux, et leur avoir amené M. Lowther. Mais lorsque, sur leurs pressantes questions, il leur a dit qu'il avoit eu des nouvelles de leur Clémentine, et qu'elle étoit entre des mains honorables et fidèles, le marquis a levé les yeux, dans un transport de tendresse; la marquise joignant les mains, a voulu louer le ciel, et n'a pu remuer que les lèvres: tous les autres ont fait éclater leur joie, avec des expressions passionnées.

Sir Charles les a trouvés dans la sincère disposition de pardonner à leur chère fugitive; c'est le nom que le prélat lui donne toujours: mais comptez, a-t-il dit, qu'il n'y a d'espérance de rétablir sa santé, qu'autant que nous céderons au désir qu'elle a de s'ensevelir dans un couvent, ou que nous pourrons lui inspirer du goût pour le mariage : et si vous, Chevalier, vous avez la bonté de vous joindre à nous, je ne doute point du succès pour le second point. Sir Charles a blâmé leur précipitation. C'est

en partie la faute du général, a répondu le prélat, en partie la sienne; car elle leur a fait espérer plus d'une fois qu'elle pourroit se rendre.

J'ai supplié sir Charles de ne pas se laisser persuader d'entrer dans leurs vues, si elle continue de marquer de l'aversion pour un changement d'état. Il m'a dit qu'il avoit évité de s'expliquer, et qu'il garderoit la même conduite, jusqu'à ce qu'ils fussent établis, et que Clémentine parût un peu composée; qu'il verroit alors ce qui seroit convenable aux circonstances, mais que dans l'intervalle, les arguments de part et d'autre étoient moins propres à lever les difficultés qu'à les fortifier.

Le prélat s'est fort attendri, en lui racontant l'effet que les premières nouvelles de la fuite de Clémentine avoient produit sur sa mère. Pendant deux jours cette pauvre dame n'avoit pas eu l'esprit dans une meilleure assiette que sa fille; et lorsqu'on eut vérifié que Clémentine étoit partie pour l'Angleterre, elle insista si fortement à la suivre, que pour modérer cette impétuosité, il fallut lui promettre que la visite qu'on se proposoit de faire à sir Charles seroit avancée. Son impatience ne la quitta point; mais elle se trouva un peu mieux, après cette promesse : c'est ce qui a déterminé la famille à partir en plein hiver, et c'est aussi par un mouvement de compassion pour cette malheureuse mère, que madame Bemont a consenti à les accompagner.

Sir Charles est allé porter à Clémentine de nouveaux motifs d'espérance et de consolation. Il doit passer de là chez le comte de Belvedère, pour le féliciter de son arrivée, et se rendre ensuite à Grosvenor-Squarre, où il saura de la noble famille, quand il me sera permis d'y paroître.

Dimanche, à deux heures.

Sir Charles n'a pas eu peu de peine à calmer les craintes de Clémentine. Il souffre pour elle. On appréhende beaucoup le retour de sa maladie, et mylady L... croit en avoir déjà remarqué quelques symptômes.

Le comte de Belvedère a reçu sir Charles avec des transports de joie, qui ont augmenté, lorsqu'il a su que nous pouvions écrire librement à Clémentine.

Je dois être présentée ce soir à la marquise.

Dimanche au soir.

J'ai vu la glorieuse famille. Je les admire tous. Le marquis et la marquise sont deux personnes de haute apparence dans le port et dans les manières: la mélancolie paroît fixée dans leurs traits. Le prélat a l'air d'un homme de qualité; mais je lui ai trouvé, dans la contenance, plus de gravité qu'au P. Marescotti même, que je ne saurois mieux comparer, qu'au docteur Barlet. Il lui ressemble d'autant plus,

que la modestie et la bonté brillent sur son visage.

Mais le seigneur Jeronimo est un jeune homme des plus aimables. Au premier coup-d'œil, j'aurois pu le traiter de frère; son air caressant sembloit m'y inviter. Sir Charles m'a présentée à son cher ami, avec un compliment digne de sa bonté; et le seigneur Jeronimo m'a reçue avec la même complaisance, en félicitant sir Charles. Tout le monde a joint ses félicitations aux siennes.

L'aimable madame Bemont! elle s'est avancée pour m'embrasser. Elle m'a fait son compliment avec une grace, que je mets au-dessus même de ses expressions.

On m'a présenté Camille. Vous la prendriez pour une femme de condition. Combien la vue de cette fidèle servante a-t-elle rappelé de scènes à ma mémoire, la plupart tristes et douloureuses!

Le comte de Belvedère et les deux jeunes cousins avoient dîné avec la famille. Comme c'étoit une première visite, je l'ai faite assez courte, et nous nous sommes rendus chez mylady G... à l'heure du thé. Sir Charles a dit qu'il ne se sentoit pas la force d'aller entendre les soupirs de la fille, immédiatement après avoir entendu ceux du père et de la mère, qui ne savent point, et qui ne doivent point encore savoir qu'elle est si près d'eux.

Priez, ma chère grand'maman, sollicitez le ciel pour la pauvre Clémentine, c'est-à-dire pour une

sur le papier un plan de réconciliation. Il en donna hier au soir une copie à Clémentine, une autre au comte, et une au prélat. Demain est le jour marqué pour leur réponse. Il m'en abandonne aussi une copie que je vous envoie.

« I. Que Clémentine, par soumission pour les » dernières volontés de ses deux grands-pères, par » respect pour son père, sa mère et son oncle, et » par complaisance pour les plus affectionnés des » frères, s'engagera d'honneur à quitter toute idée » de renoncer au monde, non-seulement pour le » présent, mais pour l'avenir, aussi long-temps » qu'elle demeurera fille.

» II. Elle aura la liberté de choisir son état de » vie, celle de visiter son frère et sa belle-sœur à » Naples, son oncle à Urbin, madame Bemont à » Florence. Elle sera mise immédiatement, si elle » le désire, en possession du revenu des terres qui » lui ont été léguées, pour être en état de faire tout » le bien qu'elle n'auroit pas le pouvoir de faire en » prenant le voile.

» III. Elle aura la liberté de nommer ses domesti» ques, et même son directeur, supposé que la mort, » ou quelque autre changement la prive du P. Mares» cotti; mais le droit d'exclusion sera réservé à son » père et à sa mère, pendant qu'elle continuera de » demeurer avec eux; et cette restriction ne doit » pas lui paroître onéreuse, puisqu'elle n'a jamais

» souhaité d'être indépendante d'un père et d'une
» mère, dont elle révère la bonté; sans compter
» que la raison demande qu'ils soient juges de la
» conduite des domestiques qui seront admis dans
» leur famille.

» IV. Comme de malheureux incidents ont donné
» à Clémentine une forte aversion pour le mariage,
» et que dans les circonstances présentes, il est rai-
» sonnable de céder à la force de ses répugnances,
» on espère que M. le comte de Belvedère, pour
» contribuer au repos d'une personne qu'il fait pro-
» fession d'aimer si tendrement, et par considéra-
» tion pour lui-même, consentira volontiers à dis-
» continuer ses soins, et s'engagera même à ne les
» renouveler que dans une supposition plus heu-
» reuse, et du consentement de Clémentine.

» V. Les respectables parents, pour eux-mêmes
» et pour le comte della Porretta leur frère; le sei-
» gneur Jeronimo, pour lui et pour son frère le
» général, auront la bonté de promettre que jamais
» ils n'employeront de fortes instances pour en-
» gager, et bien moins pour forcer Clémentine à
» prendre le parti du mariage, et qu'ils ne feront
» agir ni Camille, ni d'autres confidents ou amis,
» pour la faire changer de condition. Cependant
» ils se réservent le droit de lui faire les proposi-
» tions qu'ils jugeront convenables, renonçant seu-

» lement à celui de la presser, parce qu'ils connois-
» sent à leur chère fille un naturel si doux, et tant
» de respect pour eux, qu'elle n'est pas plus capable
» de résister à leurs indulgentes sollicitations, qu'à
» leurs commandements les plus absolus.

» VI. Ces termes une fois accordés de part et
» d'autre, on propose que Clémentine obtienne la
» permission, comme elle le désire avec une vive
» impatience, de se jeter aux pieds de ce qu'elle a
» de plus cher au monde, et que tout le passé s'en-
» sevelisse dans un éternel oubli.

» L'humble médiateur osant se promettre que
» ces six articles seront acceptés, prend la liberté
» d'ajouter que ses nobles hôtes lui accorderont
» quelques mois, pour se réjouir avec eux, dans sa
» patrie, du rétablissement de leur bonheur mu-
» tuel. Il espère qu'ils approuveront ses efforts,
» pour leur faire trouver en Angleterre autant d'a-
» grément qu'ils lui en ont procuré à Bologne. Il
» les supplie de considérer leur famille et la sienne,
» comme une même famille, qui soit toujours unie
» par une indissoluble amitié. Il compte sur l'hon-
» neur de leur compagnie dans ses terres. Il cher-
» chera toutes les occasions de leur plaire, de les
» obliger, de leur procurer toutes sortes de com-
» modités; et lorsqu'il ne pourra plus les retenir en
» Angleterre, il les accompagnera jusqu'en Italie,

» avec sa femme, ses sœurs et leurs maris, dont il » connoît assez les sentiments, pour ne pas douter » qu'ils n'acceptent volontiers cette partie ».

Lundi, à dix heures du matin.

Sir Charles est allé chez le comte de Belvedère, qui l'en a prié par un billet fort pressant.

A deux heures.

Je reçois le billet que vous trouverez ici.

« Nous nous hâtons, le comte et moi, de nous » rendre à Grosvenor-Squarre, où nous ne pour- » rons nous dispenser de demeurer à dîner. Ce digne » étranger mérite de la compassion ».

Je suis tout impatiente pour le succès de ces conférences. Mais je ne dînerai pas seule, tandis que je puis aller tenir compagnie à Clémentine, à mylady et à mylord L... Ainsi je ferme cettre lettre; mais ne doutez pas, ma chère grand'maman, qu'elle ne soit bientôt suivie d'une autre.

Henriette Grandisson.

LETTRE CXXIX.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHIRLEY.

Lundi, 26 mars.

MYLADY L... m'a dit, à mon arrivée, que Clémentine avoit été dans la dernière agitation, après avoir lu les six articles. Elle a gardé la chambre depuis. Mylady L... ne faisoit que de la quitter. Je lui ai fait faire mes compliments. Elle m'a fait prier de monter; et m'étant venue recevoir au haut des degrés, elle m'a fait entrer avec elle dans son cabinet. Ses yeux étoient en larmes : Avez-vous vu, Madame, les propositions du chevalier? Je lui ai confessé que je les avois vues.

Renoncer pour jamais, m'a-t-elle dit, à des résolutions pour lesquelles j'ai... Elle s'est arrêtée.

Il étoit aisé de deviner ce qu'elle alloit dire. Le sujet étoit trop délicat, pour l'aider à continuer. Très-chère Clémentine, ai-je répondu, considérez tout le bien que vous aurez le pouvoir de faire par le second article, si vous l'acceptez. Que sir Charles a bien consulté vos généreuses inclinations! Toute ma crainte est que vos parents ne souscrivent point

à la partie qui dépend d'eux. S'ils le font, à quelles espérances ne renoncent-ils pas eux-mêmes ?

Elle a paru méditer. Ensuite rompant le silence : Est-ce réellement votre opinion, Mylady ? Votre opinion jointe à celle du chevalier ? Permettez que je considère....

Elle s'est levée, elle a fait deux ou trois tours dans le cabinet. Ensuite pensant au projet de sir Charles pour son voyage d'Italie : Avec quelle bonté, quelle complaisance va-t-il au devant de mes désirs ! Et vous, Madame, pouvez-vous, voulez-vous entreprendre le voyage avec nous ? Oh ! que ces ouvertures sont flatteuses !

Elles me flattent beaucoup aussi, Mademoiselle. Si nous partons, ne m'aimez dans votre Italie, qu'autant que je vous aime dans notre Angleterre, et je serai heureuse dans un pays dont on vante d'ailleurs la beauté. Mais, très-chère sœur, que ferons-nous pour obtenir de vos proches leur consentement à ces articles ? Me jetterai-je à genoux devant votre père et votre mère, votre main dans la mienne, et toutes deux noyées dans nos larmes ?

Toujours bonne, toujours noble, mylady Grandisson ! Mais parviendrai-je d'abord à calmer mon propre cœur, pour céder la partie qui me concerne ?

Ah ! que l'obstacle ne vienne pas de vous, Mademoiselle ! Clémentine ne fera-t-elle pas le quart du chemin ? On ne lui en demande pas davantage.

J'y penserai. Je saurai ce qu'ils auront fait. Votre avis, ma très-chère Madame, aura pour moi tout le poids que doit avoir celui d'une sœur.

On est venu nous avertir qu'on avoit servi. Elle s'est excusée de descendre. J'ai pris congé d'elle pour le reste du jour, en lui disant que mon intention étoit de retourner au logis, immédiatement après le dîner.

Lundi au soir.

Sir Charles est revenu, le visage brillant du plaisir d'avoir exercé toutes ses vertus. Il n'est pas sans espérance de conduire cette affaire à la plus heureuse fin.

Le comte de Belvedère, chez lequel il s'est rendu d'abord, l'a reçu avec beaucoup d'émotion. Que je brûlois de vous voir! lui a-t-il dit. J'avois prévu que je serois la victime.

O Chevalier! si vous saviez les promesses, les assurances que j'ai reçues du général et de toute la famille!

Sir Charles s'est étendu sur toutes les raisons qui pouvoient servir à lui calmer l'esprit. Veut-elle promettre, engager sa parole, que si jamais elle se marie, ce ne sera qu'avec l'homme qui est devant vous? Pourquoi, Chevalier, n'avoir pas fait cette stipulation en ma faveur?

J'aurois cru vous rendre un mauvais office. Ce seroit vous tenir en suspens pour tout ce qui peut

s'offrir en Italie, en Espagne, deux pays où vous avez les plus grandes espérances. Si Clémentine renonce au cloître, il ne sera pas impossible, d'ici à ce temps, de la déterminer en faveur d'un homme de votre mérite. Si rien n'ébranle sa résolution, vous ne serez lié par aucun engagement qui vous empêche de faire un autre choix.

Un autre choix, Monsieur! comment pouvez-vous tenir ce langage à un homme qui l'adore depuis si long-temps, et qui, dans les divers états de sa maladie, a toujours conservé pour elle une affection sans partage? Mais nous saurons, s'il vous plaît, ce que sa famille pense des articles.

Ils sont allés à Grosvenor-Squarre. Après le dîner, l'importante affaire a fait le sujet d'une délibération solennelle. Le seigneur Jeronimo et madame Bemont ont d'abord embrassé le plan dans toutes ses parties, et tout le monde est venu enfin à la même opinion. Le ciel en soit loué! A-présent le bonheur de la chère Clémentine est certain. Mais le pauvre comte de Belvedère! il ne remporte point sur lui-même, en sacrifiant l'inclination de son cœur, une victoire aussi noble que celle de Clémentine dans la même occasion; mais il chérit un reste de possibilité, dont il conservera l'espérance, tant que l'objet de sa passion sera sans engagement.

O Clémentine! ô la plus noble des femmes! Mais Henriette est-elle de fer? Non, ma chère

grand'maman, elle répond aux souhaits que votre générosité vous a fait faire pour elle.

Mardi 27.

SIR Charles fit hier ses excuses à Clémentine par un billet, de ne l'avoir pas vue de tout le jour. Ce matin, lorqu'il étoit prêt à se rendre chez elle, il a reçu du seigneur Jeronimo le billet suivant, dont le but est de fortifier ses efforts pour faire goûter les articles à Clémentine:

« Vous faites, cher Grandisson, le bonheur de » toute la famille à-la-fois, si vous engagez Clémen- » tine à souscrire, comme nous y sommes tous » disposés. Rendez-vous dès aujourd'hui, ma très- » chère sœur, aux embrassements d'un père et d'une » mère, à ceux de deux frères, qui vous répondent » du troisième. Avec quelle impatience allons-nous » compter les heures, jusqu'à celle où nous rece- » vrons du plus cher des amis et du meilleur des » hommes, une sœur si tendrement aimée »!

Ne vous écriez-vous pas ici avec moi, ma chère grand'maman : O Clémentine! ô la plus noble des femmes! refuserez-vous la branche d'olivier qui vous est offerte?

Mardi, à deux heures.

TRIOMPHE! heureux jour! heureuse nouvelle! sir Charles m'apprend que Clémentine s'est enfin rendue. Demain après midi elle doit se jeter aux

pieds de son père et de sa mère. Réjouissez-vous avec moi, ma chère grand'maman! tous mes amis, prenez part à ma joie. Qu'on me félicite! qu'on m'applaudisse! n'est-ce pas moi-même qui vais être réconciliée avec la plus tendre et la plus indulgente famille?

Mardi au soir.

Tandis que nous étions à souper, sir Charles et moi, tête à tête, le monde entier l'un pour l'autre, on m'a remis le billet suivant, écrit en italien, que je traduis pour vous en anglois :

« Demain, ma très-chère Mylady, comme le » chevalier vous l'aura dit sans doute, la pauvre » fugitive doit être introduite chez ses parents. » Priez pour elle. Mais si vous me faites la grace de » me regarder en effet comme une sœur, je vous » demande plus que des prières. Étoit-ce sérieuse- » ment que vous m'offriez hier votre bienfaisante » main pour me soutenir, si je consentois à me » jeter aux pieds de mon père et de ma mère? My- » lady L... a la bonté de vouloir confirmer, elle- » même, la protection qu'elle m'accorde. Ma sœur » consentira-t-elle à l'être, dans cette redoutable » occasion? Sa main est-elle réellement disposée à » me soutenir? Si vous et mylady L... vous vouliez » aider de votre présence la fugitive pénitente, elle » auroit plus de courage à lever les yeux devant ses

» tendres parents, ses chers frères, dans le sein des-
» quels elle a répandu tant d'amertume.

» Jusqu'à ce que le jour de demain soit passé,
» elle n'ose joindre l'addition respectable au nom de

» CLÉMENTINE ».

Si je le veux! ai-je répété après ma lecture. Si je parlois hier sérieusement! oui, oui, n'en doutez pas. Lisez, cher sir Charles, et permettez que ma réponse soit conforme aux désirs de cette charmante sœur.

J'espère, m'a-t-il dit, que des scènes, qui ne manqueront pas d'être fort touchantes, n'affecteront pas trop mon cher amour; mais je trouve également, et de la bonté dans la demande de Clémentine, et de la générosité à l'accorder. Voici, ma chère, l'ordre que nous pourrons mettre dans notre entreprise. Après le dîner, vous irez prendre votre aimable sœur et mylady L... que vous menerez à Grosvenor-Squarre. J'y serai pour vous recevoir, et pour la présenter à mes amis, quoique je ne puisse douter de la joie avec laquelle ils la recevront. Demain au matin, je l'informerai de mon arrangement.

Mercredi matin.

CLÉMENTINE approuve le plan de sir Charles. Je dois l'aller prendre vers cinq heures. Il paroît que ses craintes ne diminuent pas.

Mercredi au soir.

Nous sommes revenus de Grosvenor-Squarre. Je vous obéis, mon cher sir Charles... Par tendresse pour moi, il veut absolument que je remette à vous écrire demain. C'est le premier ordre qu'il m'ait donné.

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE CXXX.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Jeudi, 19 mars.

Vous attendez les circonstances de la scène d'hier. Sir Charles est allé à Grosvenor-Squarre, pour s'informer de la disposition et de la santé de ses nobles hôtes.

En arrivant hier à cinq heures chez mylady L..., je trouvai la chère Clémentine abîmée dans ses craintes. Il faut, me dit-elle, que je sois plus coupable que je ne l'ai cru : car d'où viendroit cette extrême confusion de paroître devant des parents que j'ai toujours honorés, devant des frères et des amis qui m'ont toujours été chers? O Mylady! quel

supplice que les remords, sur-tout pour un cœur fier !

Ensuite, jetant les yeux sur les articles : Que je lise encore une fois ce que je dois signer : et voici les remarques qu'elle fit en lisant :

« 1.° Dur, dur article que le premier ! Votre » chevalier, Madame, mon quatrième frère, mon » ami, mon protecteur, assure qu'en le signant, je » m'acquitterai de tout ce que je lui dois ; hé bien, » je m'y soumets.

» 2.° Flatteuse perspective pour mon orgueil, » pour l'espérance que j'ai de soulager les pauvres, » les malheureux.

» 3.° La liberté de nommer mes domestiques, » mon confesseur même... Attentif, indulgent Che- » valier ! Si je renonce au principal désir de mon » cœur, je n'insisterai point sur ces conditions. » Mes parents auront alors tous les droits. Il n'y a » rien, assurément, sur quoi j'aspire à l'indépen- » dance.

» 4.° Je reconnois, Chevalier, votre protection » et votre bonté.

» 5.° Si mes amis s'engagent, ils seront fidèles à » leur promesse. Notre famille est sans tache sur » l'honneur. J'espère que le général ratifiera la cau- » tion de ses frères : mais il me haïra, je le crains. »

Généreux Grandisson ! que votre conclusion est séduisante ! Et vous, Mylady, vous me dites que mon

bonheur est nécessaire à la perfection du vôtre! quel motif! conduisez-moi; je me livre à vous, Madame. Ma chère mylady L..., ma seconde protectrice, vous m'accorderez aussi votre compagnie. Une femme telle que vous, une sœur du chevalier Grandisson, qui me reconnoît pour son amie, et qui répond de ma conduite, va relever l'humiliée Clémentine aux yeux de son indulgente famille... Et sir Charles ne doit-il pas se trouver là, pour les disposer tous à recevoir favorablement la fugitive! Partons, conduisez-moi, je vous suis. Elle avoit néanmoins dans les yeux quelque chose d'égaré; et nous donnant une main à chacune, elle s'est laissé conduire au carrosse. Mais, en y montant, elle trembloit, elle chanceloit, elle paroissoit dans un trouble extrême. Nous nous efforcions de la rassurer. Le carrosse marchoit vers Grosvenor-Squarre. Lorsqu'il se fut arrêté, elle jeta ses deux bras autour de mylady L..., et cachant son visage dans son sein, elle invoqua le secours du ciel. Comment, comment, s'écria-t-elle, pourrai-je regarder en face mon père et ma mère ?

Sir Charles parut au bruit du carrosse. Il remarqua son émotion. Il est digne de vous, Mesdames, dit-il à mylady L... et à moi, d'accompagner notre chère Clémentine. Vous allez trouver la récompense de votre bonté, dans le plaisir de la voir reçue avec des transports de joie, par de tendres parents qui ne respirent que pour leur fille.

Ah! Chevalier! c'est tout ce qu'elle put dire.

Je vais vous conduire, très-chère Clémentine, dans un cabinet où vous ne verrez que les personnes avec qui vous êtes, jusqu'à ce que vous ayez rappelé vos esprits. Je craignis que dans son trouble elle n'eût point entendu ce sage conseil; je le répétai après sir Charles. Son courage en augmenta visiblement. Elle lui tendit une main tremblante; il la conduisit dans un cabinet, par une porte dérobée qui donnoit sur le vestibule. Nous la suivîmes, mylady L.... et moi. Nous nous assîmes à ses côtés, et sir Charles vis-à-vis d'elle. Nos sels, nos exhortations eurent beaucoup de peine à lui faire retrouver ses forces. Lorsqu'elle fut un peu ranimée : Doucement, nous dit-elle, en levant le doigt, et nous regardant d'un œil effrayé; parlons bas, nous pourrions être entendus! Ensuite se fortifiant de plus en plus: O Chevalier! reprit-elle, que vais-je dire? que vais-je faire? quelle contenance suis-je capable de prendre? Est-il vrai, est-il possible que je sois dans une même maison, avec mon père, ma mère, mes frères? Qui encore? qui encore? ajouta-t-elle avec précipitation.

Il est réglé, lui dit sir Charles, par ménagement, par tendresse pour vous, ma très-chère Clémentine, que vous ne verrez d'abord que votre mère; ensuite votre père, et quand vous le souhaiterez, vos frères, madame Bemont, le père Marescotti.

On vint appeler sir Charles. O Monsieur, Monsieur ! ne me quittez pas ; et se tournant vers mylady L... et moi : Ne me quittez pas, Mesdames ! vous êtes la bonté même.

Sir Charles rentra presqu'aussitôt : Votre mère, Mademoiselle, tout indulgente, meurt d'impatience de vous serrer contre son sein. Quelle joie vous allez lui causer ! Il lui présenta la main. Elle lui donna la sienne, en nous faisant signe de ne pas la quitter. Nous la suivîmes dans l'appartement où sa mère l'attendoit. Au moment qu'elles se virent, elles coururent l'une à l'autre, les bras ouverts : O Madame ! ô ma Clémentine ! C'est tout ce qui put sortir de leurs lèvres. Elles tombèrent toutes deux sur le plancher ; la mère, ses bras autour du cou de sa fille, et ceux de la fille autour du corps de sa mère.

Nous nous hâtâmes de les relever, et sir Charles les fit asseoir l'une proche de l'autre. Pardon ! pardon ! s'écria la chère fille, les mains et les yeux levés, échappant aux bras de sa mère, pour tomber à genoux devant elle ; mais elle ne put prononcer un mot de plus.

Le marquis, incapable de se contenir plus longtemps, entra tout-d'un-coup à grands pas... : Ma fille ! mon enfant ! ma Clémentine ! je vois donc mon cher amour !

Sir Charles l'avoit relevée à-demi, lorsque le père

entra. Elle retomba sur le plancher, les bras étendus: O mon père! pardon! pardon!

Le marquis la releva tout-à-fait, avec l'assistance de sir Charles; et la plaçant entre sa femme et lui, tous deux passèrent un bras autour d'elle. Ses prières furent répétées pour le pardon, d'une voix interrompue par ses sanglots, et les bénédictions coulèrent de même, de leurs cœurs paternels, à leurs lèvres.

Après ces grandes émotions, lorsqu'ils eurent la force de parler, et que Clémentine osa commencer à lever les yeux, d'abord par intervalles, et les baissant aussitôt sous les leurs: Voyez, Madame, voyez, Monsieur, leur dit-elle, la généreuse Madame à qui.... (en regardant mylady L....) Voyez (en me regardant) plus qu'une femme.... un ange.... Elle vouloit dire plus; mais les expressions semblèrent lui manquer. Nous avons déjà vu, admiré, dit civilement le marquis, la plus noble des femmes dans mylady Grandisson.

Il se leva, pour s'approcher de mylady L.... et de moi. Sir Charles nous conduisit toutes deux vers lui; et Clémentine, qui se trouvoit proche de moi, saisit une de ses mains, qu'elle pressa de ses lèvres. Elle paroissoit chercher des termes qui ne se présentoient point. Nos yeux félicitoient aussi beaucoup plus que nos expressions, le père, la mère et la fille.

Sir Charles sortit alors, mais revint bientôt avec

les deux frères. Il me seroit difficile de dire s'ils marquèrent plus de joie, que Clémentine ne témoigna de confusion. Elle recommença à parler de grace et de pardon; mais le prélat l'interrompit : Pas un mot de nos afflictions passées. Personne ici n'est coupable. Nous nous revoyons heureux; heureux par les conditions dont nous sommes redevables à cet ami du genre humain, et de nôtre famille en particulier.

Jeronimo avoit serré sa sœur entre ses bras. Mon frère, dit-il à l'évêque, que j'applaudis à vos tendres assurances! Chacun des articles aura son exécution. Nous nous réjouirons en Angleterre avec le chevalier : et lui, et tout ce qu'il a de cher, nous accompagneront en Italie. Nous ne composerons qu'une famille.

Sir Charles introduisit alors madame Bemont; et Clémentine se précipita aussitôt dans ses bras. Grace, grace, très-chère Madame! si vous me l'accordez, je l'obtiens de la vertu. Pardonnez une malheureuse fille, qui n'auroit jamais fait déshonneur à vos leçons, ni aux exemples de sa mère, si d'épaisses ténèbres n'avoient obscurci sa raison. Dites que vous me pardonnez, comme les meilleurs des pères et des mères, et comme toute une indulgente famille! Madame Bemont lui fit une réponse digne de sa prudence et de son amitié.

Le P. Marescotti fut introduit par le marquis même, avec le respect dû à la piété. Mon père, lui dit

Clémentine, avant qu'il eût ouvert la bouche, je me soumets à toutes les pénitences que vous jugerez à propos de m'imposer. Il parla peu ; mais son action exprima, autant que ses termes, la joie dont il étoit pénétré. Qui condamnera, dit-il modestement, lorsqu'un père, une mère et des frères, si zélés pour l'honneur de leur famille, s'accordent à pardonner?

Il fut réglé, entre la famille et sir Charles, qu'on ne diroit pas à Clémentine un mot en faveur du comte de Belvedère; mais on le pria de lui apprendre que le comte est en Angleterre. Tout le monde ayant été vivement ému, sir Charles proposa de se retirer, et de laisser retourner Clémentine pour cette nuit chez mylady L..., en regardant sa visite comme une préparation pour le changement de sa demeure. Mais toute la famille déclara d'une seule voix, qu'elle ne pouvoit se séparer d'une fille et d'une sœur rendue à leurs espérances. Elle fit connoître elle-même que c'étoit flatter ses plus chers désirs; avec un air de reconnoissance néanmoins, et le genou à-demi courbé.

Dans le transport d'une joie générale, qui pense, dit sir Charles, à la fidèle Camille? Pourquoi Camille ne viendroit-elle pas féliciter sa maîtresse et toute l'assemblée, du plus heureux des événements? Tout le monde demanda Camille. Elle vint avec un empressement inexprimable. Elle répandit des larmes de joie. Ah! Camille! lui dit Clémentine en l'em-

brassant, je vous ai traitée trop cruellement; mais ce n'est pas moi qu'il faut accuser; hélas! hélas! je n'étois plus à moi-même. Je m'efforcerai de vous en dédommager. Cette bonne fille ne répondit qu'en remerciant le ciel de pouvoir serrer encore une fois contre son sein, sa chère jeune maîtresse, et protestant qu'elle ne se plaignoit de rien. . . . .

Sir Charles n'oublia point de demander grace pour Laure. Clémentine assura qu'elle ne méritoit aucun blâme; qu'elle lui avoit obéi avec répugnance; et qu'obtenant grace pour elle-même, Laure devoit l'obtenir aussi. Mon très-cher amour, dit la marquise, nous sommes convenus que vos domestiques seroient de votre choix. Le chevalier, nous n'en doutons point, pensoit à Laure, en proposant cet article. Le jeune Anglois n'y sera pas moins compris. Leur sort, chère Clémentine, est entre vos mains.

M'est-il permis, reprit sir Charles, de faire pour moi-même une demande à Clémentine, une demande qui s'accordera parfaitement avec les articles?

Il n'y en a point, Chevalier, répondit-elle, que je sois capable de vous refuser.

Je ne la ferai point aujourd'hui, Mademoiselle, ni même demain. Après les agitations que nous avons soutenues aujourd'hui, demain doit être un jour de repos. Toute la compagnie me fera l'honneur

de dîner chez moi vendredi. Les articles peuvent être signés ce jour-là, et je remets à vous demander alors une grace que je me flatte d'obtenir.

L'invitation de sir Charles fut civilement acceptée; et demain....

Clémentine et madame Bemont, qui demandent à me voir. Charmante surprise!

Sir Charles étoit sorti, et ne faisoit que de rentrer, lorsque les deux dames sont arrivées. La joie que j'ai eue de les voir passe mes expressions, sur-tout en remarquant à Clémentine un visage serein, qui ne se ressentoit plus de l'infortune. Nous sommes venues, a dit madame Bemont, rendre nos premiers devoirs à ceux qui ont rétabli la paix et le bonheur dans une famille entière. Clémentine n'a pas eu de repos, qu'elle n'eût fait ses vifs remercîments à mylady Grandisson, pour le secours qu'elle reçut hier de sa présence.

La reconnoissance, a dit Clémentine, est l'unique occupation de mon cœur. Mais, Chevalier, où trouverai-je des expressions? Je vous conjure de m'expliquer votre demande. Vous, chère mylady Grandisson, dites-moi, si vous le savez, en quoi je puis obliger mon quatrième frère.

Ma très-chère Clémentine, a répondu sir Charles, commencez par fortifier votre cœur contre une douce surprise; car je ne vous en prépare point

d'autre. Vous n'avez pas encore signé les articles, et je me figure que vos parents ne l'ont pas encore fait non plus.

Monsieur! Chevalier!

Que je ne vous alarme point, Mademoiselle. Il a mis une des mains de Clémentine dans la mienne; il a pris l'autre d'un air fort tendre : Votre dessein est de les signer, a-t-il repris; ils le feront aussi, j'en suis sûr. Demain, lorsque nous serons tous rassemblés, tout sera signé de part et d'autre.

Je l'espère assurément. Ils ne penseront point à se dédire?

Non, non, Mademoiselle : et vous devez compter, par conséquent, que le comte de Belvedère ne vous sera jamais proposé avec la moindre instance.

Sans doute, sans doute, a-t-elle vivement répondu.

Auriez-vous de la répugnance, Mademoiselle, après votre retour en Italie, à voir le comte de Belvedère, comme un ami de votre famille, comme un admirateur de votre mérite, comme un homme de qualité du même pays?

J'aurai toujours pour le comte la considération que je dois à un homme d'honneur, à l'ami particulier de mon frère le général, et de toute ma famille; mais je ne puis le regarder sous un autre jour. Quelles sont les vues du chevalier Grandisson? Ne me tenez pas en supens, Monsieur.

Votre père et votre mère, Mademoiselle, vos

frères étoient venus dans l'espérance de vous fléchir en faveur du comte. Ils ont renoncé à cet espoir....

Oui, Monsieur.

Et vous laissent un pouvoir absolu sur vos volontés et sur tous vos désirs, aux conditions que vous avez promis de signer : mais je vous demande, si le comte se trouvoit en France, lui permettriez-vous de se rendre ici, pour prendre congé de vous et de votre famille, avant son départ pour la cour de Madrid?

Quoi! Monsieur, à titre d'homme qui espère de moi quelque chose de plus?

Non, Mademoiselle, à titre seulement d'ami de toute votre famille; sans autre vue, à-présent qu'ils vous verront si déterminée, que d'obtenir vos vœux, vos prières pour le bonheur de sa vie, comme vous souhaitez sûrement les siennes.

J'y consentirois dans cette seule vue... Mais s'il attendoit de moi quelqu'autre faveur, s'il se flattoit.. O Chevalier! Mylady et madame Bemont! qu'on ne me tente plus sur ce point, ce seroit violer les articles. Toute persuasion ne seroit qu'une violence.

Il n'est question, Mademoiselle, de rien de cette nature. Les articles seront inviolablement observés du côté de vos parents. Mais vous voyez que madame Bemont, dont l'intention étoit de ne remettre jamais le pied dans cette île, y est revenue pour obliger votre mère. Et si, dans l'affliction que tout le

monde a ressentie de cette absence, l'homme pour qui votre famille a toujours eu de l'estime, avoit accompagné votre père, vos frères....

Sir Charles s'est arrêté, en la regardant d'un air si sensible, et mettant dans ses yeux, lorsqu'ils ont rencontré les siens, une tendresse si modeste. (Toutes les graces de la douce persuasion sont à lui!)

O Chevalier! votre demande? votre demande? dites en quoi je puis obliger le plus obligeant des amis, des hommes?

Je vous le dis, Mademoiselle (en se penchant sur la main qu'il tenoit): consentez, si ce n'est pas avec trop de répugnance, à voir le comte de Belvedère.

Le voir, Monsieur! comment? où? dans quel temps? à quel titre?

A titre d'ami, je le répète, d'ami de toute votre famille; d'homme qui souhaite votre gloire, votre bonheur, auquel il est prêt à sacrifier le sien.... Il ne souhaite pendant qu'il est ici....

Il est ici, Monsieur!

Que d'obtenir la liberté de voir votre famille, de vous y voir une, deux, trois fois, autant que vous le permettrez; mais absolument sous les conditions qui doivent être signées demain.

Est-il donc vrai que le comte soit en Angleterre?

Il y est, Mademoiselle. Il est venu avec vos amis et les siens. Il n'a pas désiré une fois de paroître devant vous. Il se tient renfermé dans un logement

particulier. Jugez de la résolution où il est de ne pas vous causer de trouble ou d'offense. Il quittera cette île sans vous avoir vue, si vous lui en faites une loi. Mais je serois mortellement affligé qu'un si galant homme fût obligé de partir honteusement, si j'ose le dire, comme s'il ne méritoit pas de pitié, lorsqu'il ne peut obtenir aucune faveur.

O Chevalier!

Assurée, Mademoiselle, comme vous l'êtes par les articles, votre émotion ne sauroit être fondée, quand la sienne le seroit : il n'y a point pour l'une, la même raison que pour l'autre. Je demande donc qu'il soit permis au comte de Belvedère, en qualité d'ami de votre maison, et sans autre vue, car les articles s'y opposent, d'occuper demain une place à ma table?

Demain, Monsieur! et vous voulez que j'y sois aussi?

Il n'a répondu que par une révérence. Observez-vous avec quelle adresse, et par quels degrés il a pris comme plaisir à la conduire? Sa pénétration le faisoit lire dans un cœur si tendre. Je suis presque sûre qu'il pensoit, à juger par son émotion, et par le plus ou moins d'importance qu'elle attacheroit à la présence du comte, s'il y avoit dans l'éloignement quelque chose à se promettre pour lui.

Elle a réfléchi. A-la-fin, c'est donc là, Chevalier, la demande que vous aviez à me faire?

Oui, Mademoiselle; et si mylady Grandisson n'avoit pas reçu l'honneur de votre visite, je vous aurois demandé demain, pour le soir, la grace que je vous demande aujourd'hui pour le dîner.

Hé bien! Monsieur, comme je ne puis soupçonner de double vue dans sir Charles Grandisson...

(L'interrompant.) Je ne pense point, Mademoiselle, à demander d'autre faveur pour le comte. Je me crois lié moi-même par les articles, comme si j'étois une des parties.

Hé bien! je consens à voir M. le comte de Belvedère. Il sera prudent. Je compte là-dessus. En Italie, je l'ai vu plusieurs fois après votre départ, et j'ai toujours fait des vœux pour son bonheur.

A-présent, très-chère sœur, amie charmante et respectable, j'ai l'esprit tranquille. Je ne pouvois supporter, dans mes idées, qu'on vous déguisât quelque chose qui vous concerne, pendant que j'en étois informé.

Elle avoit les larmes aux yeux. O Madame, m'a-t-elle dit, il n'y a que Dieu et vous qui puissent récompenser cet excellent sir Charles de la bonté qu'il a pour moi... Vous voyez votre ascendant, Chevalier. Ma reconnoissance ne résiste à rien. Mais jamais, jamais ne me proposez de mariage.

Hé! chère fille, ai-je pensé en moi-même, en sentant couler une larme que je n'ai pu retenir, je m'imagine qu'ayant vu un homme auquel il n'y a

rien d'égal, il vous est impossible de vous accoutumer à l'idée d'un autre.

Les deux dames sont parties avec précipitation, pour rendre leur visite à mylady L..., dont le cœur n'a guères été moins affecté que le mien, de toutes ces tendres scènes.

J'ai demandé à sir Charles, dans la supposition qu'il pût engager demain Clémentine à recevoir la main du comte, s'il profiteroit de l'occasion. Je m'en garderois bien, m'a-t-il dit, et cela pour l'intérêt de l'un et de l'autre. Clémentine a fait voir qu'elle peut se laisser vaincre par la générosité et la douceur; c'est au comte à tenter ces deux voies. Si sa raison s'affermit, une suite d'idées flatteuses peut prendre la place de cette mélancolie, qui lui donne de l'aversion pour la société. Les articles la mettront en état de faire plus de bien, qu'elle n'en feroit jamais dans un cloître. L'exercice de ce pouvoir ouvrira, élargira une ame naturellement noble; et sa reconnoissance ne fera qu'augmenter pour l'indulgence qui aura produit une si heureuse révolution. Mais si le ciel ne lui rend pas une parfaite santé, qui plaindra le comte de n'avoir pu obtenir sa main? Je compte, ma chère, de l'avoir rendu, si non heureux, du-moins plus tranquille; et j'epère qu'il sera capable de la voir sans une trop violente émotion.

HENRIETTE GRANDISSON.

(Si l'on est surpris de ne plus voir paroître mylady G.., j'apprends au lecteur qu'étant dans une grossesse fort avancée, elle n'a pu quitter sa maison, ni prendre part à tout ce qui s'est passé autour d'elle; ce qui n'a point empêché qu'elle n'ait beaucoup badiné sur sa situation. Aujourd'hui même, date de la lettre précédente, elle accouche d'une charmante petite fille, qui lui rend son mari fort cher : et l'aveu qu'elle en fait est accompagné de ses plaisanteries ordinaires.

Sir Edouard Belcher, revenu du château de Selby, fait une agréable peinture de la gaieté d'Emilie; et mylady Grandisson en tire un bon augure pour le changement de ses inclinations. Il ajoute que M. Greville s'est présenté pour Lucie, qui a rejeté absolument ses soins. Elle marque moins d'éloignement pour mylord Reresby, jeune pair d'Ecosse, qui aspire aussi à sa main.)

LETTRE CXXXI.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Samedi 31 Mars.

ENFIN les articles sont signés. Mais vous ne me pardonneriez pas de vous en dérober les circonstances.

L'acte, signé de toute la famille et des témoins, fut mis, avec une plume, entre les mains de Clémentine, pour y écrire aussi son nom, à la vue de tous ses amis, qui formoient un cercle autour d'elle. Jamais femme n'a paru avec plus de dignité dans l'air et les manières. Cependant tout le monde fut surpris, et même inquiet, de lui voir une contenance extrêmement sérieuse. Elle signa son nom; mais aussitôt, et sans aucune apparence d'émotion, elle déchira ceux de sa famille; elle baisa le morceau de papier, et le mit dans son sein. Ensuite se jetant à genoux devant le marquis et la marquise, et le leur présentant : Qu'il ne soit jamais dit que votre fille ait eu la présomption d'entrer en traité avec son père et sa mère. Mon nom demeure... Il déposera contre moi, si je viole jamais les articles que j'ai signés. Votre pardon, Monsieur, le vôtre, Madame, et

mille excès d'indulgence, m'ont trop fait éprouver votre bonté pour m'en laisser aucun doute. Votre promesse est un acte. Je n'en demande point d'autre.

Ils l'embrassèrent. Ils la relevèrent tendrement, et l'embrassèrent encore.

Il me semble, Monsieur, dit-elle à sir Charles, que, pour la première fois, je souhaiterois de ne pas voir M. le comte de Belvedère dans une si nombreuse assemblée. Est-il chez vous?

Il est dans mon cabinet, Mademoiselle.

Madame (en se tournant vers sa mère), me ferez-vous la grace de m'accorder votre présence?

La marquise donna la main à sir Charles. Clémentine prit la mienne, et fit un signe d'invitation à madame Bemont. Le seigneur Jeronimo nous suivit avec elle. J'entendis le marquis qui disoit au P. Mareseotti, quoiqu'à voix basse : Ne trouvez-vous pas un peu trop de solennité dans cette démarche?

Sir Charles ayant fait asseoir la marquise dans une salle voisine, prit l'aveu de Clémentine par une révérence, monta dans son cabinet, où il n'employa qu'un moment à préparer le comte aux circonstances, et revint aussitôt avec lui. Le comte s'approcha respectueusement. Une douce rougeur se répandit sur les joues de Clémentine. Je vous mets, Monsieur, lui dit-elle, au nombre des amis à qui je dois des excuses pour ma téméraire démarche, parce qu'elle vous a porté à vouloir accompagner

mes frères, que vous avez toujours honorés de votre amitié. Pardonnez-moi les incommodités que vous avez pu souffrir à cette occasion.

Quel honneur vous me faites, Mademoiselle, de me compter au nombre de vos amis! croyez-moi...

Oui, Monsieur, interrompit-elle, je vous regarderai toujours comme l'ami de ma famille et comme le mien. Je souhaiterai votre bonheur; je le souhaite dès aujourd'hui; et je ne puis vous en donner de meilleure preuve, qu'en retirant cette main que vous avez recherchée avec une si rare, mes amis disent, une si obligeante constance, malgré les dégoûts d'une malheureuse maladie, qui ne devoit vous donner que de l'éloignement pour moi... Ma chère mère (en faisant un mouvement que la marquise arrêta, pour se jeter à ses genoux devant elle), pardonnez cet attachement à mes résolutions. Ce n'est point une aveugle opiniâtreté qui me fait résister à vos désirs. J'ai eu deux raisons pour éviter un autre engagement; ma religion, et cette triste maladie, qui a fait votre malheur et le mien. Deux raisons (en nous regardant avec dignité) me portent aussi à refuser la main du comte de Belvedère. J'avoue, devant mes plus chers amis, et tous ceux qui s'y intéressent en doivent être informés, que la justice que je dois au comte en est une. Ne serois-je pas une malheureuse, d'accorder ma main à un homme qui n'a pas dans mon cœur la préférence

qu'une femme doit à son mari? Et lorsque je me suis crue obligée d'en refuser une par considération pour lui-même, ne le suis-je pas à la même justice en faveur d'un autre? En un mot, j'ai refusé de punir le chevalier Grandisson, et vous savez tous mon histoire; qu'a fait le comte de Belvedère, pour mériter qu'on le punisse? Contentez-vous, Monsieur, de mes vœux pour votre bonheur. Je me sens quelquefois encore dans un très-fâcheux état; et le passé n'a que trop vérifié la nature du mal. Pendant que j'ai cette opinion de moi-même, l'honneur, la justice, doivent m'attacher au célibat. Mon respect pour mes plus chers parents, m'a fait abandonner un projet qui flattoit mes inclinations : il ne reste qu'à me rétablir par les voies qu'ils aprouvent.... Ma très-chère maman (en se laissant tomber à genoux, malgré elle), je vais m'efforcer de rendre tous mes amis heureux. Priez tous pour moi, mes chers amis!...(en regardant autour d'elle, et ses larmes coulant à grosses gouttes.) Accordez-moi vos prières, Monsieur : je vous promets les miennes; et dans les plus ardentes, je demanderai pour vous au ciel une femme plus digne de vous, qui vous rende toute la justice que vous méritez.

Elle se déroba aussitôt, dans une espèce de transport, comme si le pouvoir de ses sens n'eût pas répondu à l'élévation de son ame. Sir Charles pria

madame Bemont de la suivre; et je suivis madame Bemont.

Nous trouvâmes l'admirable Clémentine dans un cabinet voisin, à genoux et baignée de larmes. Elle se leva; nous nous hâtâmes de la soutenir. O ma chère Mylady! s'écria-t-elle, pardonnez-moi.... Chère madame Bemont, avez-vous quelque reproche à me faire? Dites, dois-je m'en faire à moi-même?

Nous lui applaudîmes toutes deux. Elle méritoit bien nos éloges. Si sa grandeur venoit d'une imagination échauffée, qui lui donnera le nom de maladie?

Elle consentit à se laisser reconduire vers sa mère, qui la retint dans ses bras, lorsqu'elle vouloit se jeter encore à ses genoux. Ma chère fille, ma Clémentine, nous nous rendons tous à la force de vos raisons. Soyez heureuse, ma chère, dans vos nobles sentiments. Je fais ma gloire d'une telle fille.

Et moi, d'une telle sœur, ajouta le seigneur Jeronimo. Ma tendresse pour elle va jusqu'à l'adoration.

Elle prit ma main: Et vous, chère Mylady! voulez-vous être ma sœur? Sir Charles sera-t-il mon frère? Ferez-vous avec nous le voyage d'Italie? Entretiendrons-nous des deux côtés une amitié de famille, jusqu'à la fin de nos jours?

Je la serrai étroitement dans mes bras; et nos larmes se mêlèrent mutuellement sur nos joues:

Mon ambition, ma plus grande ambition sera de mériter la distinction que vous m'accordez. Ma sœur, mon amie, la sœur de mon meilleur ami! aimez-le autant qu'il vous honore. Aimez-moi pour l'amour de lui, comme je vous aimerai pour l'amour de vous-même et de lui, jusqu'à ma dernière heure.

Sir Charles passa les bras autour d'elle et de moi. La tendresse et l'admiration respiroient dans ses yeux. Il nous donna le nom d'anges. Ensuite, prenant le comte par la main, il le fit avancer jusqu'à nous. Je vous présente le comte de Belvedère, dit-il à Clémentine; il mérite infiniment votre estime et votre pitié. Vous le voyez céder à votre grandeur d'ame, avec des sentiments dignes de vous. Recevez, reconnoissez un ami. Il s'efforcera de suspendre toute autre espérance.

Je le reçois donc, et je le reconnois à ce titre. Oui, Monsieur, je suis sensible à l'honneur que vous m'avez fait depuis si long-temps. Puissiez-vous être heureux avec une femme dont le mérite réponde au vôtre! Voyez l'heureux couple qui est devant vous : puissiez-vous être aussi heureux que sir Charles Grandisson! Quel plus grand bonheur puis-je souhaiter pour vous?

Il prit sa main; et mettant un genou à terre, il la porta respectueusement à ses lèvres : Je vais vous délivrer, Mademoiselle, d'un persécuteur. Je ne dois rien vous demander; mais je puis promettre

pour moi-même, dans les termes du chevalier Grandisson, que je m'efforcerai de suspendre la plus chère de mes espérances.

Le comte s'étant levé, sans ajouter un mot, et les yeux aussi pleins que le cœur, le seigneur Jeronimo proposa de retourner à la compagnie. Mais Clémentine souhaita de se retirer avec moi, pour laisser le temps au reste des convives de se faire raconter ce qui s'étoit passé. Je la conduisis dans mon cabinet; et là nous renouvelâmes les vœux d'une éternelle amitié. Sir Charles, jugeant que le comte auroit quelque chose à souffrir du récit, le retint aussi pour quelques moments, tandis que madame Bemont et le seigneur Jeronimo allèrent informer ceux qui n'avoient pas été présents.

A l'heure du dîner, Clémentine fut reçue de toute l'assemblée, comme un ange. Ses parents applaudirent à la noblesse de sa conduite, et bénirent le ciel de la résolution qu'il leur avoit inspirée de venir en Angleterre. Ensuite les remercîments tombèrent sur sir Charles, auquel ils se croyoient redevables de leurs plus heureuses espérances. Ils se promirent que leur famille et la nôtre n'en formeroient qu'une, aussi tendrement liée, que si l'alliance, autrefois si proche de sa conclusion, avoit été réelle.

Après le dîner, sir Charles ayant proposé à la marquise l'exécution du dernier article de son plan, qui étoit de lui faire connoître ce qui mérite à

Londres la curiosité des étrangers, et de lui faire prendre ensuite l'air de la campagne, le marquis répondit pour elle, que l'arrivée de Clémentine ayant amené à la ville sir Charles et mylady Grandisson, il ne doutoit pas que ce qui leur feroit le plus de plaisir, ne fût de retourner d'abord à leur campagne. Il ajouta civilement, que l'amusement le plus doux pour sa femme et pour lui, seroit la présence et la conversation de leurs amis, et dans leurs terres plutôt qu'en tout autre lieu ; que les plaisirs de la ville auroient leur tour, et qu'étant désormais tranquilles en Angleterre, ils n'avoient aucune impatience de la quitter, pourvu que sir Charles et ses amis remplissent l'espoir qu'ils leur avoient donné de les accompagner en Italie. Il me seroit difficile de répéter tout ce qui se dit d'agréable et de civil des deux parts. Enfin, voici les arrangements dont on convint :

Le comte de Belvedère, qui reçut de Clémentine, dans l'après-midi, les plus hautes marques d'attention et de politesse (remède, pour l'observer en passant, que je ne crois pas trop sûr pour sa guérison), se propose de passer un mois ou six semaines à Londres, avec les seigneurs Jules et Sebaste ; de nous faire ensuite leur visite d'adieu, et de partir ensemble pour la cour de Madrid, où le dessein du comte est de s'arrêter quelques mois. Le nôtre est de partir tous lundi prochain pour le château de

Grandisson. Mylord et mylady L... nous suivront dans huit ou dix jours. Charlotte murmure beaucoup des embarras qui la retiennent encore; mais elle nous rejoindra, le plus tôt qu'il sera possible, avec son mari.

Clémentine m'a vanté plus d'une fois le plaisir qu'elle se promet dans nos courses, et ne doute point qu'elles ne servent à rétablir la santé de toute sa famille. Elle ne cesse point de me dire mille choses tendres et obligeantes. Sûrement cette démarche, qui paroissoit d'abord un peu téméraire, doit passer pour un heureux incident, puisqu'elle est devenue pour tout le monde la source de tant de joie; à l'exception néanmoins du pauvre comte de Belvedère. Mais, en vérité, rien ne manque à celle de votre très-humble, etc.

HENRIETTE GRANDISSON.

(*Ceux qui aiment les dissertations tendres et morales, doivent regretter qu'on supprime quatre ou cinq grandes lettres, où l'on voit le sentiment de plusieurs jeunes filles et de quelques* matrones, *sur la grande et vieille thèse, s'il vaut mieux se marier par amour que par raison. Dans une autre lettre, on trouve la peinture des plaisirs que sir Charles a pris soin de rassembler au château de Grandisson.*)

LETTRE CXXXII.

Mylady Grandisson *à madame* Sherley.

8 avril.

Ma chère grand'maman ne se plaindra point que mes dernières lettres ne soient pas assez remplies de nos amusements et de nos conversations. Quelle scène de bonheur! et qu'ai-je à désirer que sa continuation? si ce n'est peut-être que l'admirable Clémentine eût un établissement de son goût, et dont ses tendres parents pussent tirer autant de satisfaction qu'elle. On s'aperçoit sans cesse qu'il manque quelque chose à la sienne, et, par conséquent, à la leur. Cependant ses amis, les amis de sa réputation et de sa famille, peuvent-ils deviner quoi? Je dois être la dernière qui se mêle d'en juger; moi qui, après avoir connu sir Charles Grandisson et m'être flattée de quelque espérance, n'aurois jamais pu me croire heureuse avec un autre homme. Observez que si Clémentine n'avoit pas rejeté volontairement le meilleur des hommes, le malheur de le perdre auroit dû lui paroître insupportable. Mais la noblesse de ses motifs doit la soutenir glorieusement contre le chagrin de cette perte. Cependant, s'il faut

que je le répète, le soin que je lui vois d'éviter sa compagnie, les excuses qu'elle apporte souvent pour se dispenser des petites parties proposées par sir Charles, et le goût qu'elle a pour m'entretenir à l'écart, marquent assez qu'elle croit ces privations nécessaires à son repos.

Elle a proposé une fois au seigneur Jeronimo de quitter l'Angleterre plus tôt qu'ils ne se le sont proposé, et de tirer de moi la promesse de la suivre. J'étois présente. Elle avoit les larmes aux yeux, en faisant cette proposition. Nous avions parlé de sir Charles avec transport à l'occasion de quelques actions généreuses qui étoient venues à notre connoissance; et je vis clairement alors qu'elle n'espéroit sa tranquillité que de l'éloignement. La chère Emilie a pensé de même, et j'en loue le ciel!

Clémentine n'a pas laissé de paroître assez gaie depuis. Elle s'amuse à former des plans pour sa vie future; quelques-uns assez aimables, mais un peu trop fantastiques, si je puis employer cette expression; et je les vois changer si souvent, qu'ils ne marquent point cette consistance que je lui souhaiterois dans l'esprit. Lorsque je la considère dans la variété de ses inventions et de ses projets, je suis quelquefois forcée de tourner la tête, pour lui cacher une larme qui m'échappe malgré moi.

Mardi, 1er mai.

Le comte de Belvedère étant retourné à Londres,

après un petit voyage aux environs, et ne jouissant point d'une bonne santé, le marquis a souhaité de lui faire une visite, et de prendre cette occasion pour commencer à connoître un peu la ville. Tous nos hommes se sont déterminés aussitôt à lui former un cortége, et vous jugez bien que sir Charles n'a pas voulu être excusé. Le docteur Barlet et le P. Marescotti, qui sont inséparables, ont formé une partie de leur goût; et les dames ont déclaré qu'elles ne me quitteroient point. Les hommes partirent hier au matin. Dans l'après-midi, nous eûmes la satisfaction de voir arriver une des plus obligeantes femmes, des plus tendres mères, et des plus aimables nourrices. Qui, s'il vous plaît? Mylady G..., avec son mari. Indocile Charlotte! A-peine un mois est-il passé. Nous l'avons accablée de reproches. Nous en avons fait à son mari, pour l'avoir laissée partir. Comment l'empêcher? nous a-t-il dit fort naïvement. Mais ils sont si changés l'un et l'autre! Réellement je suis charmée d'elle. Mylord, à-présent que sa femme le traite avec une juste considération, paroît, sous ses yeux mêmes, un homme raisonnable et sensé. S'il a jamais eu quelques légèretés de conduite, elles ont tout-à-fait disparu. Pour elle, c'est toujours la même vivacité, mais sans excès. C'est celle d'une femme judicieuse, entièrement satisfaite d'elle-même, de sa situation et de ses espérances. En vérité, je commence à croire comme elle, qu'une

femme peut être heureuse par un second choix, lorsqu'elle n'a pu satisfaire son goût par le premier, et cette idée me flatte pour notre chère Emilie.

Mardi au soir.

MADAME Bemont a reçu de ses amis de Florence une lettre où, dans la crainte qu'elle ne réprenne trop de goût pour sa patrie, ils la pressent de hâter son retour.

Il paroît que cette lettre contient quelques discours de la malheureuse Olivia, qui ne sont point à l'avantage de Clémentine. Camille, qui est folle de moi, m'en a dit quelque chose, et m'a confessé en même-temps la passion que sa maîtresse a de les voir, sur quelques mots d'indignation contre Olivia, qui sont échappés à madame Bemont. Indigne Olivia! que peux-tu dire contre l'admirable Clémentine? Cependant je souhaiterois aussi de les voir. Mais il me semble que madame Bemont veut ensevelir absolument tout ce qui pourroit faire une trop vive impression sur une ame si délicate.

Cette mylady G..., toujours trop vive, s'est avisée de raconter à Clémentine toute l'histoire d'Emilie, dans la seule vue, dit-elle, de faire honneur à la résolution d'une fille de cet âge. Elle avoue que Clémentine a souvent rougi pendant sa narration; ce qui n'a point été capable de l'arrêter. Comment a-t-elle pu.... Je lui en ai fait honte, pour l'intérêt

d'Emilie, pour elle-même, pour Clémentine, pour le chevalier Belcher..... Je ne crois pas qu'on puisse manquer de délicatesse à ce point. Cependant la chère Clémentine n'a pas laissé de louer beaucoup Emilie. L'absence, a-t-elle dit, est d'un grand secours. Avec un homme du commun, elle sert moins que la présence même, qui peut faire découvrir ses défauts; mais avec un homme tel que sir Charles, l'absence est sans doute une sage ressource. Mylady G.... ajoute qu'il étoit aisé de voir dans l'air de Clémentine, qu'elle se faisoit là-dessus quelqu'application.

Mercredi 3 mai.

Mylady G.... m'a fait le récit d'une conférence qu'elle vient d'entendre de son cabinet, entre Clémentine et madame Bemont. A-la-vérité, le cabinet de Clémentine touche au sien, et n'en est séparé que par une légère cloison; ces deux pièces n'ayant fait autrefois qu'une même chambre. Je n'ai pu m'empêcher néanmoins de lui faire un reproche de son indiscrétion. Vous n'étiez pas forcée, lui ai-je dit, de vous tenir dans votre cabinet. Rien ne vous empêchoit de vous retirer, lorsque vous avez entendu commencer leur conversation. Mais non, la curiosité est un clou qui retient une femme par le pied, quelque peine qu'elle ressente quelquefois de ce qu'elle entend.

Madame Bemont, sur les instances de Clémentine, lui avoit enfin communiqué la lettre qu'elle a reçue de Florence. Cette lecture avoit ouvert une source de larmes. La pauvre Clémentine accusoit Olivia d'injustice et de cruauté. Des imputations, disoit-elle, d'une nature qui ne me permet plus de lever les yeux devant mylady Grandisson et ses amis! De grace, que personne ne sache dans cette famille, ni dans la mienne, qu'une Olivia même ait fait sur moi de si malignes réflexions.

Ma chère Clémentine, a dit madame Bemont, je souhaite plus que jamais....

Eh! que souhaite ma chère madame Bemont?

Que vous changiez de système.

Les articles, Madame! les articles! si je m'aperçois qu'on les viole, je reprends toute mon ardeur pour le cloître. Au fond, c'est le seul remède à tous mes maux. Je me sens le cœur percé de l'audace et de la malignité d'Olivia.

Permettez-moi d'observer, ma très-chère Clémentine, que ce qu'Olivia pense, la même malignité peut le faire penser au public. C'est à vous de considérer que le mari de mylady Grandisson ne doit pas tant occuper l'attention d'une autre femme, qu'il puisse être un obstacle aux offres d'un homme réellement estimable.

Cruelle, cruelle Olivia! sa noirceur est insupportable. Il n'y a qu'elle.... ne dites pas le public:

Olivia seule, madame Bemont, est capable d'une imputation si noire....

Pour moi, je suis persuadée que c'est une fausse imputation, et que si le chevalier ne s'étoit pas marié, vous n'auriez jamais été sa femme. Vos premières objections auroient eu la même force. Vous voyez avec quelle fermeté il tient à sa religion. Vous n'êtes pas moins ferme dans la vôtre. Cependant, au point où les choses sont parvenues, vos meilleurs amis peuvent-ils s'empêcher de rejeter sur un premier amour le refus que vous faites d'un homme contre lequel on ne connoît pas d'autre objection?

Les articles, madame Bemont! les articles!

Un mot encore, ma chère Clémentine, puisque c'est vous-même qui avez commencé le sujet. N'a-t-on pas droit de s'attendre, à-présent que vous ne trouverez plus d'opposition, que vous commencerez à sentir d'où peuvent venir votre bonheur et votre repos; c'est-à-dire, que vous ne devez espérer l'un et l'autre, qu'en tournant toutes vos idées aux vraies règles du devoir, car le public ne leur donnera point d'autre nom; et qu'aussi long-temps que vous vous occuperez d'autres objets, dont on ne manquera point de vous croire occupée, tant qu'on vous verra dans la même situation, vous ne ferez qu'entretenir le trouble de votre cœur, et les alarmes continuelles de vos amis?

Vous parlez avec force, Madame. Mais le cloître n'est-il pas un expédient certain, et le seul possible, pour nous rendre tous tranquilles?

Les articles, ma chère Clémentine! les articles! Vous m'avez conduite insensiblement à vous déclarer ce que je pense. Je n'ai aucune vue: non, non, ne m'en soupçonnez point. Votre famille, comme vous voyez, s'en tient inviolablement aux articles; mais remarquez, ma chère, qu'en vous supposant libre d'embrasser le parti du cloître, tous les souvenirs d'une première inclination, qui vous rendroient coupable dans l'état du mariage, ne seroient pas moins contraires à vos vœux de religion. Croyez-vous qu'alors le cloître vous rendît plus heureuse?

Quoi! Madame, me soupçonneriez-vous, comme Olivia, d'une coupable inclination?

Rien n'est plus éloigné de mes idées; mais vous me permettrez aussi de ne pas vous croire absolument un ange. Êtes-vous bien persuadée, ma chère, que si certaine raison vous oblige de refuser vos vœux à M. le comte de Belvedère, ou à tout autre homme, elle vous laisse la liberté de les offrir à Dieu?

Cet argument, madame Bemont, a-t-il quelque rapport au cas présent?

Un moment, s'il vous plaît, ma chère; vous en rappellerez aux articles, si vous ne permettez pas que je continue : et votre silence m'encourage.

Quelles étoient tout-à-l'heure vos observations sur l'histoire de miss Jervins? N'y a-t-il pas quelque ressemblance entre son cas et le vôtre?

Sûrement, Madame, je ne ressemble pas tout-à-fait à miss Jervins. O Madame! que je suis tombée dans votre opinion!

Vous ne l'êtes point, ma chère Clémentine. Vous n'êtes tombée dans l'opinion de personne. Miss Jervins a des obligations que vous n'avez pas à son tuteur.

Est-ce là, Madame, toute la différence? Il n'y en a donc point; car mes obligations l'emportent sur les siennes. Comparez-vous des obligations pécuniaires à la conservation de la vie d'un frère, à mille autre témoignages effectifs de la plus haute bonté? Miss Jervins, mon modèle! pauvre Clémentine, que tu es tombée! Il faut que je quitte ce pays, sans différer un moment. Je vois à-présent, dans le plus grand jour, de quelle témérité je me suis rendue coupable en y cherchant un asile. Que le chevalier Grandisson me doit de mépris lui-même! Mais je vous proteste, Madame, que je suis incapable d'un désir, d'une pensée contraire aux motifs qui m'ont déterminée lorsque j'ai refusé la main du meilleur des hommes. Oh! que ne suis-je dans mon Italie! quel tort une folle passion doit-elle faire aux jeunes filles dans l'opinion de leurs amis, si tous les sacrifices que j'ai faits ne me garantissent pas des plus

humiliantes imputations? Oh! quel dédain j'ai pour moi-même!

C'est un heureux dédain, ma très-chère Clémentine. Je finis comme j'ai commencé, en souhaitant que vous puissiez changer de système; mais tout doit être abandonné à vos propres réflexions. Votre famille s'est lié les mains. J'attends votre bonheur du ciel; car vous n'oseriez dire encore que vous vous croyez heureuse : cependant personne ne combat vos volontés, ni ne pense à les combattre. Tout le monde vous aime. Votre bonheur est l'objet de toutes nos prières.

Madame Bemont, trop éclairée pour ne pas juger que les agitations de Clémentine la trahissent quelquefois à mes yeux, vient de me faire un compliment sur ce qu'elle nomme ma généreuse tendresse pour cette chère fille, et sur ma confiance à l'affection de sir Charles. Où est le mérite, ai-je répondu, avec un homme dont les principes sont si bien établis, avec une fille si délicate sur l'honneur? Ils engagent tous deux mon cœur par l'amour et la pitié. A l'égard de Clémentine, ma consolation est que je ne me suis pas trouvée dans son chemin; que sir Charles n'a commencé à me déclarer son affection, qu'après avoir reçu d'elle, en termes exprès et par les plus nobles motifs, la liberté de choisir celle qu'il jugeroit la plus digne de lui succéder. Il m'a donné lieu de croire qu'il avoit cette opinion de

moi; et je puis ajouter, chère madame Bemont, que dans les soins qu'il m'a rendus, il n'a pas cessé de lui rendre justice. Il s'est conduit avec moi si noblement, que si je ne l'avois déjà préféré à tous les autres hommes, j'aurois pris alors ces sentiments pour lui.

Jeudi 3 mai.

J'ÉTOIS avec Clémentine, lorsqu'on m'a remis une lettre de sir Charles. Elle s'est aperçue de qui étoit la lettre, et me la voyant considérer avec impatience, elle m'a priée de l'ouvrir, sans quoi elle m'a menacée de se retirer. Je l'ai ouverte. Elle contenoit, lui ai-je dit, les plus tendres compliments pour elle et pour les autres dames. Mais j'ai cru voir dans ses yeux un air d'empressement qui m'a portée à lui en offrir la lecture : vous y trouverez, Mademoiselle, le plus obligeant des hommes. Sir Charles et moi, nous n'avons point de secret entre nous. Mais je vous préviens sur quelques endroits qui regardent une personne... Peut-être ne la liriez-vous pas sans chagrin. Elle m'a répondu : Est-ce là, Madame, votre seule objection. Je serai bien aise, si vous l'approuvez, de voir comment le plus poli des hommes écrit à la plus aimable et la meilleure des femmes.

Je lui ai donné la lettre; elle a eu la grandeur d'ame de prendre plaisir au style. Tendre délicatesse! a-t-elle dit en lisant. Heureuse, heureuse mylady

Grandisson! les larmes aux yeux, et jetant ses bras autour de moi; c'est ainsi, a-t-elle continué, que je veux vous féliciter. Que je dois m'applaudir de n'avoir pas écouté ses offres! Je n'aurois pu juger mal de la religion d'un homme qui est capable d'agir, de parler, d'écrire, et de vivre comme lui.

J'ai penché la tête sur son épaule. Lui exprimer la moitié seulement de l'admiration que je ressentois pour tant de noblesse, c'eût été lui rappeler son ancienne situation, et paroître étonnée qu'elle ait eu tant de pouvoir sur elle-même.

Le reste, a-t-elle repris, je crois le pouvoir lire; car mes yeux sont tombés sur le nom d'un homme pour lequel je ne suis pas sans pitié. Elle a lu ce qui suit: « Le corps du pauvre comte de Belvedère » (c'est l'expression de sir Charles) visite les divers » quartiers de Londres, et s'efforce d'y trouver » de l'amusement, tandis que son ame est au château de Grandisson. Il ne peut se résoudre à » quitter l'Angleterre, sans avoir pris congé de sa » chère Clémentine; cependant la crainte des nouveaux tourments qu'il prévoit dans cette occasion le fait balancer. Le marquis, ses deux neveux » et moi, nous joignons nos efforts pour le consoler; » cependant nous lui conseillons d'aller chercher » plus de bonheur à Madrid; et je le crois déterminé à retourner avec nous, pour le redoutable » adieu. Je le plains du fond du cœur, mais je

» n'en loue pas moins l'inviolable attachement de
» la famille, aux conditions qu'elle vient d'ac-
» cepter ».

En lisant ces dernières lignes, son visage s'est couvert de larmes. D'accepter! ah! mylady Grandisson! il n'est que trop vrai. Quoiqu'il ne leur en échappe rien, je lis leurs désirs dans leurs yeux.

Elle a parcouru l'éloge que sir Charles me fait de l'excellent caractère du comte. C'est un honnête homme, a-t-elle repris; je lui rends cette justice: mais son obstination n'est-elle pas étrange? Ensuite, me rendant la lettre: Que nous connoissons peu, a-t-elle ajouté, ce qui nous convient le mieux! L'Espagne a sans doute quelque dame d'un mérite distingué, qui le rendroit beaucoup plus heureux qu'il ne peut jamais l'être avec celle qu'il honore d'une affection si mal reconnue; sans compter que la pauvre Daurana....

Elle s'est arrêtée. Je n'ai rien dit qui pût la ramener au même sujet.

Sir Charles suppose qu'ils ne reviendront point avant la fin de semaine prochaine, du-moins si le marquis persiste dans le dessein d'assister à un bal de l'ambassadeur de Venise, auquel il est invité. Une absence de quinze jours, après tout. O Dieu! Dieu!

HENRIETTE GRANDISSON.

(*Dans plusieurs lettres suivantes, on s'efforce*

de nous intéresser pour mylady Grandisson, qui revenant avec Clémentine, toutes deux à pied et sans suite, d'une promenade qui les avoit insensiblement éloignées du château, est si mouillée par une pluie d'orage, que se trouvant incommodée à son retour, et voyant tout-d'un-coup paroître sir Charles, qui arrive de Londres sans être attendu, elle ne peut résister à la double agitation de sa fatigue et de sa joie. Elle tombe évanouie. Que de mouvements pour une tête si chère! La fièvre suit, et dure peu à-la-vérité; mais Clémentine, qui se reproche d'être la cause de cet accident, s'afflige d'autant plus qu'elle craint de fort injurieux soupçons).

LETTRE CXXXIII.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Samedi au soir.

DEPUIS mon indisposition, Clémentine ne me quitte plus. Elle étoit inconsolable, lorsqu'on m'a crue dans quelque danger. Elle se tordoit les mains : Oh! pourquoi suis-je venue en Angleterre? c'étoit son exclamation continuelle; et tout le monde appréhendoit une rechute. Il s'en faut beaucoup qu'elle

soit encore tranquille. Elle veut être seule, lorsqu'elle ne peut être avec moi. Souvent on la trouve noyée dans ses larmes, et regrettant de n'être pas en Italie. Sir Charles est fort alarmé pour elle. Il prétend qu'elle a quelque dessein dans l'esprit; et m'ayant demandé si dans nos entretiens elle ne s'étoit pas ouverte à moi, il paroît surpris que cette confidence tarde si long-temps.

Dimanche, 13 mai.

Le seigneur Jeronimo m'a parlé du comte de Belvedère avec une vive compassion. Ce malheureux esclave d'une passion désespérée, n'a pu gagner sur lui-même de revenir avec sir Charles et ses amis. Il écrit à Jeronimo que, depuis leur départ, il s'est mis deux fois en chemin pour les suivre, et que chaque fois, n'ayant pas eu la force d'exécuter ses intentions, il est retourné sur ses pas.

Jeronimo m'a dit que le comte a fait son testament, et que, dans la supposition qu'il meure sans avoir été marié, il laisse à notre famille tout ce qu'il peut laisser de son bien. Clémentine n'est point nommée dans cet acte, de peur qu'elle ne lui attribue la bassesse d'avoir attendu d'un si riche présent ce qu'il n'espère pas de son estime. Le généreux homme déclare, que si nos instances en sa faveur contribuoient malheureusement à renouveler la maladie de Clémentine, il se regarderoit comme le

plus misérable des hommes. Mon cher Jéronimo, a-t-il dit en le voyant partir, répétez à votre incomparable sœur que je ne l'importunerai point aussi long-temps que je lui croirai de l'aversion pour moi. Puisse-t-elle être heureuse! et quel que soit mon désespoir, je trouverai de la consolation dans cette idée. Mais soyez bien sûr que tant qu'elle restera fille, je ne serai jamais le mari d'une autre femme.

Ma pitié s'est jointe à celle du seigneur Jeronimo, pour une si déplorable situation. Cependant je dois avouer qu'elle est encore plus vive pour Clémentine. Mais je me suis sentie touchée jusqu'aux larmes, en lisant un article de la lettre du comte, que Jeronimo m'a laissée avec la permission d'en extraire ce passage. Jugez-en par ma traduction; après mille vœux au ciel pour le bonheur d'une fille si chère, quel que puisse être son propre sort... «Peut-elle » être heureuse, dit-il, dans la situation que vous » connoissez? N'y a-t-il pas toujours un violent » combat entre les hautes notions qu'elle a du de- » voir, et sa passion, quoique la plus noble dont un » cœur ait jamais brûlé? Le désordre de son esprit » ne peut-il pas se renouveler sans cesse? Si cette » divine fille étoit à moi (souffrez que je me livre » un moment à cette délicieuse supposition), je me » flatterois de pouvoir ménager, conduire, calmer » une ame si noble. Nous pourrions nous entre-

» tenir avec une égale affection du meilleur des » hommes, dont la bonté n'est pas plus l'objet de » son amour que de ma vénération. Les jalousies » vulgaires ne m'empêcheroient point de con- » vaincre la maîtresse de mon ame, que j'approuve » son amour de sœur. Elle ne seroit point aban- » donnée alors au silence, à la sollitude, aux tour- » ments qui font le malheur de sa vie ».

Ma grand'maman, ma tante, ma Lucie, que dites-vous d'un sentiment si noble? Souhaiterai-je que Clémentine se laisse fléchir en faveur d'un homme qui le mérite réellement? Me rendrois-je, qu'en pensez-vous, dans la même situation? Une question meilleure encore; devrois-je me rendre?

Lundi, 24 mai.

LA liberté qu'on me laisse de vous écrire, doit vous convaincre que ma santé est fort bien rétablie. S'il ne m'est pas encore permis de quitter la chambre, c'est par un excès de précaution.

Clémentine se réjouit sincèrement de ma guérison : cependant chaque jour semble ajouter quelque chose à sa tristesse. Elle dit à sa mère, qui s'en alarme beaucoup, que son chagrin vient de la situation de son frère. En effet, le seigneur Jeronimo n'est pas bien. M. Lowther lui avoit annoncé qu'il ne seroit pas exempt de quelques douleurs passagères; mais je suis sûre que ce tendre

frère se trouveroit bientôt mieux, s'il voyoit sa sœur au comte de Belvedère. J'en parlois avec sir Charles, il n'y a pas une heure. Clémentine, lui disois-je, n'est rien moins qu'heureuse. Je doute qu'elle le soit jamais hors du cloître. Songez, m'a-t-il répondu, que la grande objection de la famille, est que sa mère en mourroit de chagrin; et tous les autres n'en seroient guères moins affligés: pour leur intérêt, il ne faut pas revenir à cette idée.

Quel parti reste-t-il donc à prendre?

Celui de la patience, mon très-cher amour. Sa maladie a mis cette ame noble en désordre. Il faut qu'elle fasse l'essai de ses propres plans. S'ils ne réussissent point, elle en formera de nouveaux, jusqu'à ce qu'elle en trouve un qui la fixe, et j'espère que le temps n'en est pas éloigné.

Le croyez-vous, Monsieur?

Ne voyez-vous pas que de jour en jour sa tristesse ne fait qu'augmenter? Il se passe quelque chose dans sa tête. J'ai obtenu de sa mère, que cet esprit troublé fût abandonné quelque temps à ses propres inspirations. Sa véhémence, excitée par des obstacles qu'elle regardoit comme des persécutions, s'est apaisée depuis quelque temps. Par degrés, elle tombera sur des réflexions qui ne se sont point encore présentées.

Jeronimo pense, m'a dit encore sir Charles, que je pourrois plaider avec succès pour le comte. Mais

n'est-ce pas moi qui ai dressé les articles? Les conditions ne viennent-elles pas de moi? Clémentine ne sera point trompée. Elle m'évite depuis quelque temps, dans la crainte peut-être que je ne tente mon crédit auprès d'elle. Elle ne paroît à l'aise qu'avec vous. Tâchez de conserver sur elle le poids que les ames délicates ont toujours l'une sur l'autre. Il peut revenir par intervalles quelques légères apparences de sa maladie; mais, si le ciel soutient du-moins sa raison, je ne doute pas que ses agitations présentes n'opèrent un grand changement dans ses vues, qui aboutira peut-être à cette tranquillité d'ame, dont tous ses amis feroient leur bonheur. Jusqu'à ce temps, ma chère, voici notre règle: qu'elle marche, et nous la suivrons. La persuasion contre un penchant déclaré, nous l'avons dit plusieurs fois, est un degré de violence, et nous l'avons condamné. Si l'admirable fille eût été sollicitée de prendre le noble parti qu'elle embrassa lorsqu'elle rejeta mes offres, elle auroit été moins heureuse, malgré la force de ses motifs, qu'elle ne le fut de se voir maîtresse absolue d'elle-même, et de pouvoir nous surprendre et nous étonner par sa grandeur d'ame.

Qu'opposer à ce raisonnement? J'en demande la confirmation au ciel, et je crois la voir déjà dans l'avenir.

Mardi 15.

AUJOURD'HUI, après le dîner, où je n'assiste point encore, Clémentine m'a fait demander, par sa Camille, un quart-d'heure d'entretien dans ma chambre. J'ai donné ordre qu'il ne me vînt personne, si je n'appelois moi-même. Elle est entrée. Elle a pris un fauteuil près de moi, et de la manière la plus noble, elle m'a tenu ce discours:

J'ai cru, chère Mylady, qu'il convenoit d'attendre votre rétablissement, pour vous entretenir d'un sujet sur lequel je me sens pressée de vous ouvrir mon cœur. Grace au ciel! vous êtes rétablie. Quelle inquiétude votre maladie ne m'a-t-elle pas causée? Je me reprochois d'en être la cause. Je vous avois engagée dans une trop longue promenade. Tout le blâme est tombé sur moi; et j'ai remarqué dans les yeux de mylady G... un air visible de mécontentement. Bon Dieu! ai-je dit, tout me paroissant étrange autour de moi, où suis-je? Qui suis-je? Puis-je être cette même Clémentine que j'étois il y a quatre mois? N'ai-je donc apporté que de l'infortune dans cette famille, qui est mon unique refuge? Mes yeux se sont ouverts sur l'indécence de mon passage en Angleterre, et sur celle du séjour que je fais dans la maison d'un homme pour lequel tout le monde connoît mes sentiments. Je sais que le

public commence à parler. Cruelle Olivia! elle dit ce qu'elle souhaite que tout le monde pense. Que ne dois-je pas à votre bonté, à celle de tous vos amis pour conserver une si bonne opinion de moi, dans la situation où je suis! J'ai une obligation extrême à la compassion de sir Charles, s'il y trouve des raisons pour ne me pas mépriser. Une petite fille (je ne le dis qu'à vous, qui me le pardonnerez) m'est proposée pour modèle par la chère madame Bemont. Que je suis tombée! mon orgueil ne peut le supporter. S'il m'avoit été permis d'entrer dans un cloître, tant d'irrégularités dans ma conduite auroient été prévenues, et la malheureuse Clémentine se seroit épargné toutes ces humiliations. Dites-moi, chère mylady Grandisson, aidez-moi de vos conseils? ne puis-je pas renouveler mes instances, pour obtenir la liberté de quitter le monde? Donnez-moi l'avis d'une sœur : jamais l'on n'eut pour une sœur plus d'affection que j'en ai pour vous. Quel chemin dois-je tenir? Quel moyen de me rétablir à mes propres yeux? A-présent, je me hais, je me méprise moi-même.

Avec combien de raison, très-chère sœur! excellente amie! toute ma famille vous révère! Sir Charles, ses sœurs et moi, nous vous aimons tendrement. Mylady G... vous admire; il est impossible qu'elle vous ait regardée d'un œil mécontent. Quels peuvent être les discours d'Olivia? Sa témé-

raire censure a-t-elle jamais rien épargné? Je ne laisse pas de voir la délicatesse de votre situation: quel conseil puis-je vous donner? Mais si vous ouvriez votre cœur à la marquise? à madame Bemont, si vous l'aimez mieux? c'est la plus prudente des femmes.

Je connois déjà leurs dispositions. Elles ne s'accordent point avec les miennes. Madame Bemont, sans le vouloir, j'en suis sûre, n'a fait que m'épouvanter. Ma mère se croit liée par les articles, et ne me dit rien.

Si vous preniez conseil de sir Charles? vous savez qu'il est le plus délicat des hommes.

Je ne cesserai jamais de l'honorer. Mais votre indisposition me l'a fait regarder avec plus de respect que de familiarité. En méditant sur ma situation, je me suis senti dans le cœur une peine que je ne connoissois point encore, une peine que je ne saurois décrire. Elle est ordinairement ici (en portant la main à sa tête); mais (en la mettant sur son cœur) c'est ici qu'elle est à-présent; et quelquefois j'ai peine à la supporter.

Je demande en grace à ma chère Clémentine, d'ouvrir ce noble cœur à sir Charles. Vous connoissez sa pure affection pour vous. Vous savez combien votre gloire l'intéresse. Vous savez que votre mère même, votre madame Bemont, n'ont pas l'ame plus délicate. Ouvrez-vous à lui. Mais il craint tant de vous déplaire, que c'est vous qui devez com-

mencer. La moindre ouverture suffira. Ses égards pour votre honneur, pour celui de notre sexe, le porteront à vous épargner un détail embarrassant. Il est sans prévention. Quelque attachement qu'il ait pour votre famille, sa préférence est entièrement pour vous. Dirai-je que ses premiers soins m'ont été rendus en votre nom, sous vos auspices, en reconnoissant néanmoins qu'il avoit été refusé par un ange.

Modèle des hommes ! je veux le consulter, et devant vous.

Pour ma présence, Mademoiselle...

Oui, oui, a-t-elle interrompu : j'aurai besoin de votre secours. Soyez mon avocat auprès de lui ; s'il veut plaider aussi pour moi, je puis encore être heureuse. Je ne connois désormais qu'une voie pour me dégager avec honneur : je n'ose la proposer. Il le peut. Le public, et cette cruelle Olivia ne veulent pas me laisser chercher mon bonheur dans le célibat. Pourquoi ne me seroit-il pas permis de le chercher dans le fond d'un cloître ?

Je l'ai embrassée. Je me suis efforcée d'adoucir ses peines ; mais je n'ai pas oublié l'avis de sir Charles : qu'elle marche, et nous la suivrons. Après lui avoir promis de ne pas dire un mot de ce qui s'étoit passé entre nous, pour l'assurer qu'elle trouveroit sir Charles sans prévention, j'ai sonné. On est venu. J'ai fait prier sir Charles de monter.

Il nous a trouvées dans une situation tranquille. Notre Clémentine, lui ai-je dit avant qu'il eût ouvert la bouche, a quelque chose sur le cœur, et je l'engage à vous consulter. Il faut, a-t-elle interrompu, que vous soyez mes conseillers tous deux. Demain, Monsieur, aussi matin qu'il pourra convenir à mylady Grandisson, nous nous rassemblerons dans cette vue.

Puisse le succès de cette conférence, établir sur des fondements inébranlables la tranquillité de notre charmante sœur !

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE CXXXIV.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

16 mai.

LA conférence s'est tenue en italien. Il n'étoit pas plus de sept heures, lorsque nous nous sommes rassemblés dans ma chambre.

J'avois dit à Clémentine qu'elle devoit faire l'ouverture du sujet; mais sir Charles la voyant dans une espèce de confusion, a commencé, pour la soulager : Vous me faites, Mademoiselle, un honneur

extrême, et digne assurément de l'amitié d'une sœur, en demandant mon opinion sur un sujet qui vous intéresse...... Le rétablissement de notre chère Henriette ne me laisse point de désir plus ardent que celui de votre bonheur. Comptez qu'il est nécessaire au nôtre. Oui, Mademoiselle, je vous réponds du même sentiment, ai-je ajouté en lui prenant la main.... La tendresse et le respect devoient éclater sur mon visage, s'il représentoit les mouvements de mon cœur. Elle s'est baissée affectueusement vers moi. Ses yeux étoient mouillés de larmes. Vous me peinez, Chevalier; vous me peinez, Madame, par cet excès de bonté. Combien d'amis ai-je rendus malheureux!

Depuis quelques jours, a repris sir Charles, j'observe que votre inquiétude augmente. Que ne dépend-il de moi d'en éloigner la cause!

Peut-être ne vous trompez-vous pas. Ah! Chevalier! je m'étois flattée, en signant les articles, qu'ils serviroient à me rendre plus heureuse que je ne le suis.

Chère Clémentine! Il n'a rien ajouté.

Ne vous prévenez pas contre moi, Chevalier: je dois me croire liée, si l'on insiste sur mes promesses; mais quoique mes indulgents amis ne me fatiguent point par des instances, par des persuasions, ne voyez-vous pas que leurs regards, leurs

soupirs, rompent vos conventions à toute heure?

Chère Clémentine!

J'ai prévu que vous ne seriez pas content de moi.

Je ne le suis point. Je ne le pourrois être, sans blesser la justice et l'amitié. Mais, chère Clémentine, quelle peinture faites-vous de la résignation de votre famille, sur un point auquel vous savez que leurs cœurs étoient fixés?

N'aggravez point mes tristes réflexions. C'est un tourment pour moi, de leur voir étouffer si généreusement leurs désirs.

Alors elle s'est adressée à moi: Pardonnez, chère Mylady, si je jette les yeux en arrière sur mon ancienne situation. Vous savez toute mon histoire.... Un peu de bonté pour un moment. Jamais, Dieu m'en est témoin, jamais l'envie n'a trouvé place dans mon cœur. Au contraire, je me suis réjouie qu'un mérite qu'il n'étoit point en mon pouvoir de récompenser, ait une si douce récompense avec vous, et que le chevalier n'ait rien perdu au refus que j'ai fait de ses offres... Elle s'est arrêtée.

Continuez, très-chère Clémentine, lui ai-je dit tendrement. Ne sommes-nous pas deux sœurs? Et ne sais-je pas que votre ame est la noblesse même?

Oui, Monsieur, je me réjouis sincèrement d'avoir eu la force d'exécuter mes résolutions.

Elle s'est encore arrêtée. Sir Charles s'est contenté d'applaudir par une inclination.

Mais je n'en espérois pas moins que ma famille se laisseroit vaincre en faveur de mon goût pour le cloître. Ce désir a toujours été le même jusqu'au moment, Monsieur, où vous m'avez engagée à me soumettre aux articles. Alors j'ai pris la résolution de chercher, s'il étoit possible, mon bonheur dans le célibat, auquel on se relâchoit. Mais que puis-je faire? Mes premiers désirs renaissent. Ce n'est pas ma faute. Il me paroît évident qu'il n'y a qu'un parti dont je puisse espérer mon bonheur, et c'est celui du cloître.

Chère Clémentine! a dit sir Charles, avez-vous la bonté de permettre?...

Olivia, Monsieur, a-t-elle interrompu (peut-être l'ignorez-vous encore), Olivia se donne la liberté de parler de moi sans ménagement. J'ai fait sans doute une téméraire démarche, lorsque je suis partie pour l'Angleterre : c'étoit lui fournir une excuse pour l'excursion qu'elle avoit faite avant moi; quoique le ciel sache combien les motifs ont été différents. Le sien étoit d'obtenir ce que je m'efforçois d'éviter. Mais votre indisposition, Madame, a rendu le trait plus aigu, et me l'a fait passer dans le cœur. Elle a dévoilé à mes yeux l'indécence de ma situation. Me reste-t-il un autre expédient, un autre frein pour la malignité, que le parti du cloître?

La question vient de vous, Mademoiselle, et je ne fais que vous suivre. Oui, les expédients ne vous manquent point.

Vous n'êtes pas mécontent de moi, Chevalier? Vous ne m'accusez pas de violer les articles?

Je ne vous accuse de rien, Mademoiselle, puisqu'il n'est question que de raisonner, et que nous n'en sommes point aux résolutions. Soyez persuadée que la tranquillité de votre ame fait un de mes vœux les plus ardents et les plus continuels. Continuez, achevez de soulager votre cœur. Un ami, un frère, écoute sa sœur avec toute la tendresse de l'amitié fraternelle.

Quelle complaisance! quelle bonté! vous dites qu'il y a d'autres expédients. Eh! quels peuvent-ils être, excepté le mariage?

Fût-il le seul, s'il devenoit agréable.... Nous ne faisons que raisonner, Mademoiselle, il n'est pas question de résoudre.

(Avec un regard d'impatience.) Quoi! Chevalier, vous me faites cette proposition?

Non, Mademoiselle; j'ai dit qu'il n'étoit question que de raisonner. Mais votre bonheur me paroît certain dans le célibat. Peut-être avez-vous formé des plans qui ont cessé de vous plaire après la réflexion. Mais nous ne sommes pas pressés par le temps; l'incomparable Clémentine a trop de grandeur d'ame pour accorder à la malignité un injuste

pouvoir sur son repos. Elle connoît son cœur, elle a raison d'en être contente. Si vous reveniez à vos premiers désirs, les attaques de la médisance ne vous suivroient-elles pas dans la plus sainte retraite? Il y a mille points délicats à considérer dans votre situation passée; mais vos parents les ont bien pesés. Ils n'ont en vue que votre bonheur; vous différez d'eux, dans le choix des moyens. Ils jugent que le mariage avec un honnête homme de votre pays et de votre religion, vous conduiroit au repos; vous regardez le cloître comme l'unique expédient: cette matière n'a que trop été débattue. Ils sont déterminés à ne pas vous presser, quoique leur jugement n'ait pas changé. Ne leur laisserez-vous pas la liberté des désirs, sur-tout lorsqu'ils s'interdisent jusqu'à celle de les exprimer? Comptez, Mademoiselle, qu'en ma présence, le marquis, votre père, a déclaré très-sérieusement au comte de Belvedère, qu'il ne devoit plus conserver d'espérance. Puisse-t-il vivre assez pour vous voir heureuse! Vous devez être convaincue qu'il est plus embarrassé de la fin que des moyens.

Mon père, ma mère, sont la bonté même. Que le ciel conserve leur précieuse vie! (Un ruisseau de larmes couloit le long de ses joues.)

Je suis sûr, ma chère Clémentine, qu'il n'y a point d'état dans la vie où vous puissiez être heureuse. Si votre choix faisoit le malheur de vos pa-

rents, Clémentine, après la profession même, seroit-elle jamais capable de renoncer à l'affection filiale, à tout ce qu'on nomme tendresse du sang? Cette vie contemplative, qui fait aujourd'hui sa passion, ne rendroit-elle pas, et trop tard, puisqu'il ne seroit plus temps de reculer, et peut-être avec d'autant plus de regret qu'il seroit trop tard, ses affections plus vives, plus impétueuses, pour des parents si dignes de toute sa tendresse, pour des frères si désintéressés dans la leur, et qui ont pris une part si sensible à ses peines?

Elle a soupiré, elle a pleuré. O chevalier! C'est tout ce qu'elle a pu dire.

Vous ne sauriez vous proposer, Mademoiselle, de vivre uniquement dans vous-même, pour vous-même; et dans le monde vous pouvez vivre pour Dieu, plus efficacement que dans un cloître, en exerçant le pouvoir, qui ne vous manquera jamais, de faire du bien, c'est-à-dire, d'employer toutes vos vertus. Tout le monde, comme je me souviens de vous l'avoir dit, n'a-t-il pas besoin des grands exemples que vous êtes capable de lui donner? Ah! Mademoiselle, c'est le cœur, et non la profession, qui rend un sacrifice agréable à Dieu. Votre aïeul maternel, quoique zélé catholique, étoit persuadé qu'il y a bien des cœurs gémissants dans le cloître; et cette supposition, confirmée par un exemple dont il avoit été touché, lui fit insérer dans son

testament les clauses qu'il crut capables de vous engager au mariage. Votre grand-père ne fit pas difficulté de se joindre à lui pour les fortifier.

Et sous quelle peine, Monsieur? Uniquement sous celle de perdre une succession que je ne désire point, et qui n'est pas nécessaire à ma famille. Nous sommes tous riches. Ce sont des terres achetées, ce n'est pas un patrimoine.

Achetées, j'en conviens : mais dans quelle vue, Mademoiselle, et pour qui?

Je souhaiterois que ma famille fût supérieure à ces motifs.

Vous ne voulez pas lui ôter le droit de juger pour elle-même?

Je ne me persuade point, a-t-elle repris, qu'il y ait beaucoup de cœurs gémissants dans le cloître; mais quand il s'y en trouveroit quelques-uns, je suis sûre, du-moins si je voyois mes parents satisfaits, car ce point, je l'avoue, est essentiel pour moi, que je n'en augmenterois pas le nombre. A l'égard des grands exemples dont vous dites que le monde a besoin, et que vous me croyez capable de lui donner, je n'ai pas assez de vanité pour être convaincue par cet argument. Si la paix du cœur est plus sûre pour moi dans le monde que dans un couvent, c'est un point dont le jugement m'appartient, à moi qui dois savoir, après tant d'agitations de

corps et d'esprit, si la solitude convient pour recueillir mes esprits dissipés.

Ces agitations, chère Clémentine, sont passées, grace à la protection du ciel!

J'accorde ma compassion, je puis pardonner, je pardonne réellement à la pauvre Daurana. Ah! Monsieur! peut-être ne savez-vous pas que l'amour, cette passion qui produit souvent des bassesses, et quelquefois à-la-vérité des effets admirables, est la cause secrette des cruautés de Daurana. Elle ne me haïssoit point avant que l'amour eût pris possession de son cœur. Pourquoi me rappellerois-je le mal, sans me souvenir du bien?

Admirable Clémentine! s'est écrié sir Charles: admirable sœur! s'est écriée son Henriette, tous deux comme de concert.

N'a-t-elle pas été la compagne de mon enfance? a continué cette divine fille. N'avons-nous pas été élevées ensemble? J'étois la souffrante, grace au ciel! et sans l'avoir jamais offensée. Elle n'a servi qu'à m'agrandir, en me donnant le pouvoir de lui pardonner. Que toute ma vengeance soit dans les remords que je lui souhaite, en apprenant que je lui pardonne, et que je fais des vœux pour son bonheur.

C'en seroit une, en effet, a répondu sir Charles, si celle qui a pu vous maltraiter étoit capable du

généreux repentir que vous lui souhaitez. Mais, en lui pardonnant, pouvez-vous prétendre que votre famille se joigne à vous, c'est-à-dire, qu'elle lui abandonne une succession reversible, pour récompense de sa cruauté? Condamnerez-vous dans vos proches cette tendre affection qui les rend sensibles aux barbaries exercées contre vous? Chère Clémentine! n'aspirez point à vous élever au-dessus de la nature. Souvenez-vous que vos grands-pères n'ont jamais destiné leur succession à Daurana. Ils n'ont pensé à la nommer, que pour assurer plus efficacement la disposition qu'ils faisoient en votre faveur; et ce n'est pas expliquer leurs intentions au hazard, puisqu'au défaut d'héritiers de votre part, ils ont substitué successivement vos deux frères, qui n'en sont pas plus avides de cet héritage. L'empressement de leur cœur est pour votre mariage. Ils désirent seulement que votre bien ne passe point à la cruelle Daurana. Mais, si vous pouvez renoncer pour vous-même aux dispositions de vos ancêtres, devez-vous renoncer aux prétentions de vos frères?

O Chevalier!

Devez-vous penser à disposer du droit d'autrui? Vos frères ne méritent-ils donc pas, pour leur affection, ces généreux sentiments que vous avez pour la cruauté de Daurana? Loin, loin, ma chère Clémentine, cette sorte de tendresse qui fait chercher

des excuses pour la barbarie, et pour tout ce qui blesse la raison et la nature!

Elle a soupiré. Les larmes ont inondé son visage. Après quelques moments de silence : Ah! Chevalier, épargnez-moi. Vous, chère Mylady, ne me méprisez pas. L'affoiblissement de ma raison peut me conduire à l'erreur: mais, lorsque mes yeux s'ouvrent, je n'y persévère point. Je vois que, par rapport à mes frères, je n'ai pas raisonné juste. Peut-être, à vos yeux, ma chère mylady Grandisson, parois-je coupable d'un faux héroïsme! J'allois faire une injustice à mes frères, pour faire plus que je ne dois en faveur d'une parente éloignée.

Tout ce que Daurana peut espérer de vous, ma chère Clémentine, c'est que vous prêtiez la main, d'ailleurs, à lui faire recueillir un legs considérable, que vos grands-pères lui ont laissé.

Et quel autre moyen que mon mariage? Ah! Chevalier.

Telles sont, à-la-vérité, les suppositions. Telle étoit l'intention de vos deux grands-pères. Je ne fais, Mademoiselle, que vous le représenter. Je ne vous conseille rien.

Il ne demeure pas moins vrai, Monsieur, que le motif qui peut être passé à ma famille, ne doit pas être absolument mon unique règle. Considérez,

Monsieur, n'est-ce pas mettre un bien terrestre en balance avec des biens immortels?

Rien moins, Mademoiselle : pouvez-vous douter du secours du ciel, et vous défier de vous-même, jusqu'à supposer que les grilles d'un couvent soient nécessaires à votre vertu? Rendez-vous plus de justice, ma chère Clémentine. Vous avez des vertus qui ne peuvent s'exercer dans un couvent, et votre situation vous donne mille moyens de les employer. Je ne raisonne point en protestant. Le plus zélé catholique vous tiendroit le même langage, dans les circonstances où vous êtes.

Ah! Monsieur, vous me prévenez; j'allois vous accuser de faire ici le rôle d'un protestant.

Vos grands-pères, Mademoiselle, n'ont-ils pas raisonné de même dans leur testament? votre père, votre mère, votre oncle, vos frères ont-ils employé d'autres arguments, pour vous faire renoncer à l'idée du cloître? Ne vous reconnoissez-vous pas les uns et les autres pour de zélés catholiques? Votre frère l'évêque, votre directeur, n'adhèrent-ils point aux mêmes raisons, et ne concourent-ils point aux vœux de votre famille?

Elle a baissé les yeux avec un doux embarras. Sir Charles a continué :

Votre mère, Mademoiselle, qui vous a mise au monde, vous et vos trois frères, dont l'un s'est consacré au service du ciel, n'a-t-elle pas, devant Dieu

et les hommes, un mérite qu'elle n'auroit pas eu dans la vie du cloître? Le devoir conjugal et maternel, rempli avec cette distinction, n'est-il pas pour une femme le premier de tous les devoirs? Clémentine se propose-t-elle, dans un couvent, quelque degré de bonté qu'elle croye manquer à sa mère?

Elle a paru balancer. Elle a soupiré. Elle a tenu long-temps la vue baissée. Enfin, que puis-je répondre? a-t-elle dit. J'ai signé. Je vois qu'il faudra me tenir à cet engagement. Au reste, Monsieur, il est fort généreux de ne me pas rappeler à mon acte, et de souffrir patiemment les efforts que je fais pour me dégager. Mais je ne suis pas heureuse... Elle s'est arrêtée. Elle a tourné le visage, pour cacher son émotion. Nous n'avons pas été moins émus, sir Charles et moi.

Aussitôt qu'elle a pu parler : Je ne m'aperçois que trop, a-t-elle repris, des ténèbres qui obscurcissent quelquefois ma raison. C'est un malheureux reste de ma dernière maladie. Vous avez tous deux, je le vois, assez de générosité pour me plaindre. Je vous avouerai, Chevalier, qu'en me laissant engager aux conditions que vous avez proposées, et qu'une faute aussi grave que ma fuite ne me laissoit guères le pouvoir de refuser, je me promettois du-moins quelque tranquillité dans une situation où j'éprouve aujourd'hui que je n'en puis trouver. Je me flattois que votre amitié, réunie en ma faveur, une amitié

dont je sentois que mon affection désintéressée me rendroit digne, pourroit contribuer à mon repos, et je ne pensois qu'à la cultiver. Ma raison blessée, ne me permettoit pas de considérer qu'il entroit dans mon plan des circonstances dont le monde porteroit un autre jugement que moi; et lorsque j'ai su de quoi la malignité est capable, mais surtout lorsque je vous ai vue saisie, ma chère mylady Grandisson, de cette indisposition subite, qui, dans le trouble de mon imagination, m'a paru menacer votre précieuse vie... j'ai... je n'ai...

Elle s'est arrêtée, comme si le fil de ses idées s'étoit rompu. Ensuite, reprenant : Vous savez, Madame, le fond de mes sentiments : Monsieur, je vous en ai dit assez. A-présent, conseillez-moi. Pour ne vous rien déguiser, j'ai presqu'autant d'impatience de quitter l'Angleterre, que j'en ai eu d'y venir. Je suis malheureuse. Oh! que je me sens le cœur agité! Quand, quand serai-je tranquille?

Que vous dirai-je, Mademoiselle? a répondu sir Charles. Quel conseil puis-je vous donner? Vous m'assurez que vous n'êtes pas heureuse. Vous croyez que vos parents ne le sont point. Nous sommes tous persuadés que leur bonheur dépend de vous. Mais à Dieu ne plaise que ce soit au prix du vôtre, lorsque vous avez déjà eu tant à souffrir! quoiqu'on puisse douter, au fond, si vos propres souffrances ont été plus douloureuses pour vous que pour vos

amis. Je ne plaide ici la cause de personne. Je vous ai dit que votre père exhorte sérieusement le comte à ne plus conserver d'espérance; et le comte déclare qu'il employera tous ses efforts; premièrement, parce qu'il vous l'a promis; en second lieu, parce qu'il est trop sûr à-présent que vous n'avez que de l'aversion pour lui.

De l'aversion, Chevalier! me préserve le ciel d'avoir jamais de l'aversion pour personne! J'ai cru que ma conduite à l'égard du comte... Elle s'est arrêtée un moment; et s'adressant à moi: Très-chère Mylady, ne me donnerez-vous pas vos conseils sur tout ce que vous avez entendu? Vous m'assuriez, en commençant, que ma tranquillité étoit nécessaire à votre bonheur.

C'est ma tendresse, chère Clémentine, ma seule tendresse pour vous, qui me la rend nécessaire. Vos moindres peines en sont une vive pour moi. Mais personne ne sait mieux que vous d'où votre bonheur dépend, et nous sommes certains qu'il fera celui de toute votre chère famille. Elle juge qu'un établissement honorable avec un homme de votre pays et de votre religion, y contribuera beaucoup. Votre mère en est persuadée; madame Bemont l'est aussi. Vous voyez qu'un devoir de justice pour vos frères, et de reconnoissance pour vos grands-pères, ne vous permet pas de penser au cloître. Vous voyez que Daurana, pour laquelle

votre bonté vous intéresse encore, ne peut recueillir un legs considérable, que par votre mariage. Si vous avez du dégoût pour l'homme qu'on vous présente, qu'il n'en soit plus question. Jouissez des douceurs du célibat, jusqu'à ce qu'il s'en présente un autre, que vous puissiez favoriser de votre estime. Dans l'intervalle, honorez-moi de la continuation de votre amitié, autant que vous me trouvez de passion pour l'obtenir. Nous sommes déjà sœurs. Ensemble, nous ne ferons qu'une. Dans l'absence même, nous ne serons pas divisées, car nos ames et nos sentiments se mêleront sur le papier....

J'aurois continué ; mais elle m'a jeté les deux bras autour du cou ; elle a baigné mes joues de ses larmes ; elle m'a donné mille noms tendres. Que le plus cher des hommes a paru touché, transporté ! avec quelle délicatesse il a partagé son attention ! l'amie tendre, l'épouse chérie, ont été distinguées, avec leurs plus charmantes propriétés.

Clémentine étoit trop agitée par les mouvements de son propre cœur, pour revenir aisément à ses idées. Cependant elle m'a promis de peser, de considérer tout ce qu'elle emportoit dans sa mémoire. Que le ciel lui verse ses consolations à pleines mains !

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE CXXXV.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

17 mai.

CLÉMENTINE est grave et pensive; elle fuit la compagnie. On ne lui dit pas un mot du comte de Belvedère; mais comme il est attendu de jour en jour, sir Charles juge qu'elle doit être prévenue sur son arrivée. Elle ne dîna ni ne soupa hier avec nous; elle aime à se promener seule dans le parc, où son seul amusement est de donner à manger aux daims, qu'elle rassemble quelquefois autour d'elle. Sir Charles ayant passé ce matin près d'elle, s'est informé de sa santé. Mon esprit n'est pas bien, Chevalier. Que le ciel y rétablisse la paix! a-t-il dit en prenant sa main, et penchant la tête dessus. Je vous rends grâces, Monsieur. Continuez vos prières pour moi. Cette dernière conversation, Chevalier... Mais adieu : elle a repris un sentier qui conduit au bois. Il l'a suivie des yeux. Elle a tourné la tête, pour voir apparemment s'il la regardoit. Il l'a saluée, en lui demandant d'un signe de main la permission de la suivre : elle a compris ce signe; et d'un mou-

vement de la sienne, elle l'a prié de la laisser seule. Malheureuse fille !

17 au soir.

M. Lowter arrive de Londres. Il a toujours été persuadé, comme les médecins d'Italie, qu'un désordre d'esprit, qui n'est point héréditaire, et dont la cause est celle que nous connoissons, ne menace point d'une rechute, à-moins qu'il ne survienne quelque nouvel incident; et qu'il ne sauroit être contagieux non plus pour les fruits du mariage. Il paroît fort étonné que les parents de Clémentine se soient rendus si facilement à ses idées de célibat. C'est pour justifier son opinion, en consultant les plus fameux médecins de Londres, qu'il a différé si long-temps son retour. Ils s'accordent parfaitement avec lui.

Samedi 19.

Clémentine, avec laquelle j'ai passé une partie du jour, m'a long-temps entretenue de sa cousine Daurana, dont elle déplore généreusement le malheur. Ce que je vous ai fait entendre, m'a-t-elle dit, de sa passion pour le comte de Belvedère, n'est que trop certain. On m'a demandé de la compassion pour lui : il devroit en avoir un peu pour elle. Je sais qu'elle lui a été proposée, et qu'il a rejeté la proposition avec hauteur. Peut-être ne sait-il pas combien il en est aimé. Il me reste quelque souvenir des emportements d'amour auxquels je l'ai vue li-

vrée, de la fureur où la jetoit l'idée du mépris, et des serments qu'elle faisoit quelquefois d'en tirer vengeance. C'est une autre Olivia pour la violence. Dans le peu d'intervalles lucides que j'avois sous sa conduite, je m'attendois toujours que ses transports aboutiroient à me traiter avec plus de rigueur. Cependant alors même, lorsque j'étois assez calme pour sentir l'horreur de ma situation, je la plaignois. Oh! que ne dépend-il de moi d'engager le comte à la rendre heureuse, et de lui faire trouver son bonheur avec elle?

Là-dessus, Clémentine m'a demandé si sir Charles n'étoit pas porté à favoriser le comte. Il souhaite, lui ai-je répondu, de vous voir mariée, parce qu'il juge, et que tous les médecins d'Italie et d'Angleterre jugent comme lui, que s'il y a quelque homme au monde que vous puissiez consentir à rendre heureux, la conséquence infaillible seroit non-seulement le bonheur de votre famille, mais le vôtre. À l'égard du choix, il pense qu'on doit entièrement vous l'abandonner. Il répète sans cesse qu'après tant de refus, on ne doit pas insister sur le comte, et qu'il faut vous accorder du temps.

Ma chère Mylady me pardonnera-t-elle une question, comme d'une sœur à une sœur? Dans ma situation, auroit-elle pu se résoudre... à donner sa main... Elle s'est arrêtée, elle a rougi, elle a baissé les yeux. Parlez, ma très-chère Clémentine, ouvrez

votre cœur à votre Henriette... Mais non; je vais vous en épargner la peine, puisque je crois pénétrer votre pensée. Modèle de mon sexe! je ne suis pas Clémentine: dans les circonstances où vous étiez, avec le consentement de tous mes amis, et l'homme, tel que vous le connoissez, je n'aurois pu lui refuser ma main ni mon cœur. Mais que ne peut-on pas attendre d'une jeune personne, que des motifs supérieurs ont rendue capable de remporter la plus glorieuse victoire? Les grandes difficultés sont vaincues; et lorsque vous serez parvenue à vous bien persuader que c'est votre devoir d'entrer dans un nouveau plan, je suis sûre, quoi qu'il vous en puisse coûter.....

Chère Mylady, n'achevez pas mon devoir... Que vos représentations sont délicates! Sur quel sujet sommes-nous tombées? Croyez-moi, je suis incapable...

D'aucune pensée, ai-je interrompu, d'aucune imagination qu'un ange ne pût avouer. Vous feriez injure à tous ceux qui vous aiment, de supposer seulement que votre grandeur d'ame demande la moindre garantie.

Cependant, ma généreuse Mylady, je suis quelquefois inquiète de ce que vos amis peuvent penser... désirer... Ah! que ne suis-je dans mon Italie?

Ils ne désirent que votre bonheur. Faites votre plan vous-même, chère Clémentine. Marquez tous

vos pas pour l'avenir. Comptez, devant vous, une, deux, trois années, que vous donnerez au célibat. Assurez votre indulgente famille...

Paix, paix, paix, chère mylady Grandisson! (en mettant sa main devant ma bouche.) Je vous quitte. Je vous ai retenue trop long-temps. O cruelle incertitude de mon cœur! Mais, quelque parti que j'embrasse, quelques mécontentements que j'excite, ne cessez point de m'aimer; ne m'ôtez jamais le nom de votre sœur, et qu'il me soit permis de nommer sir Charles Grandisson mon frère. Alors, du-moins, je serai sûre d'un bonheur qui sera le contrepoids d'une infinité de peines.

Elle m'a quittée avec précipitation, sans vouloir écouter mille choses tendres, qui sortoient d'un cœur brûlant de zèle, et qui étoient déjà sur mes lèvres.

Dimanche 20.

Le marquis est légèrement indisposé; mais il est certain que la marquise s'affoiblit de jour en jour. Clémentine, qui s'en aperçoit, avouoit ce matin à madame Bemont, que si leurs indispositions augmentoient, elle n'auroit que trop de penchant, pour son repos, à faire tomber le reproche sur elle-même. Madame Bemont s'est efforcée de la consoler, sans lui dire un mot de l'homme qui est si bien dans tous les cœurs, à l'exception du sien. Sa Camille étant venue l'informer, suivant ses ordres, comment

la marquise avoit passé la nuit, elle est sortie tout en larmes, pour se rendre auprès de sa mère.

Dimanche au soir.

FORT bien : mais moi, qui prends la plume d'Henriette, je parie que ses larmes se sècheront bientôt. Le marquis et la marquise sont beaucoup mieux. Le comte est arrivé. Les seigneurs Jules et Sebaste sont avec lui. N'avez-vous pas vu le comte, Lucie, pendant le séjour que vous avez fait à Londres ? Une figure aimable, en vérité, si l'air grave y dominoit un peu moins. Mais cette gravité même ne lui nuira point auprès de son héroïne. N'est-il pas venu, dans les termes du poëte *, « pour dire » un éternel adieu ? Ne pas l'honorer d'un regard, » ce seroit un mépris qui ne peut jamais trouver » place dans la belle ame de Clémentine ».

Aussi ne s'est-elle pas fait presser pour descendre à son arrivée. Pour moi, j'espère beaucoup de l'avenir. On ne remarque plus rien qui se ressente de l'ancien désordre. Elle aime à rêver ; elle se promène souvent seule au jardin. Eh bien, qui sait de quoi elle s'occupe? C'est peut-être un fort bon effet de sa guérison; je ne crois pas facilement aux miracles; mais il me semble que ce n'en seroit pas un. Sir Charles est marié. Clémentine n'a pas vingt ans.

* *Lée, dans sa tragédie de Théodose.*

Le comte est aimable. J'ai vu des révolutions plus étonnantes, dont je n'ai fait honneur qu'à la nature. Elle m'a semblé un peu grave, lorsqu'elle a vu le comte; mais c'est tout ce que je trouve à lui reprocher. Elle lui a parlé d'un air libre. La confusion n'étoit que chez lui, pauvre malheureux! qui n'osoit ouvrir la bouche. Elle a eu l'attention de le soulager, en s'informant de sa santé; comme s'il y avoit eu quelqu'apparence qu'il fût malade. Elle s'est adressée à lui deux ou trois fois, sur des sujets vagues à-la-vérité, mais avec une complaisance qui a charmé tout le monde. Ils se sont même occupés assez long-temps, près d'une fenêtre, avec madame Bemont, à comparer le jardin avec ceux d'Italie; conversation peu intéressante, direz-vous; mais le pauvre comte se croyoit en paradis. Cependant il s'attend à recevoir son congé demain, pour une longue séparation. Mon frère, charmé de la voir si tranquille, insiste toujours à ne pas lui prononcer un mot en faveur du comte. Chansons, chansons, Madame, comme je crois vous l'avoir déjà dit: d'où vient à sir Charles une si profonde connoissance du cœur des femmes?

Par mylady Grandisson. Vous voyez, ma chère grand'maman, que cette mylady G... retombe toujours dans son caractère. Elle peut vous amuser par le badinage de sa plume. Son cœur ne ressent pas, comme le mien, les agitations de notre chère

Clémentine : Mais je viens d'apprendre une nouvelle fort étrange : on a vu ce matin le P. Marescotti et le docteur Barlet, qui sont inséparables, se glisser avec beaucoup de précaution dans le petit bois où Clémentine aime à se promener seule. Je ne serois pas surprise qu'ils s'y fussent retirés ensemble, si l'on ne m'assuroit que Clémentine y étoit alors, et que n'en étant point sortie à leur arrivée, il faut qu'elle y ait passé quelque temps avec eux. Cependant ces deux graves personnages, que j'ai rencontrés depuis, ne m'en ont pas dit un mot. Auroient-ils eu la même réserve pour sir Charles ? C'est ce que je saurai bientôt. Après tout, je n'y vois rien d'étrange que leurs précautions, car il est fort simple qu'ils cherchent quelquefois à distraire Clémentine par les agrémens de leur entretien, et qu'ils ne m'ayent rien dit d'un bon office d'amitié que je dois les croire portés à lui rendre. Leurs précautions mêmes pouvoient ne regarder qu'elle, dans la crainte que deux hommes si sages peuvent avoir eue de l'interrompre mal-à-propos.

21 mai.

Sir Charles n'est informé de rien. Le docteur Barlet a passé néanmoins quelques heures avec lui ; et ce qu'il y a de surprenant, on l'avoit vu ce matin retourner au bois, accompagné du P. Marescotti, et tous deux avec les mêmes précautions : il paroît même, suivant leur marche, que je me suis fait re-

présenter, qu'elles regardoient moins Clémentine, que ceux qui pouvoient les apercevoir, et dont ils vouloient éviter la vue. Sir Charles, à qui j'ai raconté les circonstances, m'a répondu qu'il croyoit y trouver en effet quelqu'air de mystère; mais que, de quelque nature qu'il fût, on ne devoit rien attendre que d'heureux de la prudence de ses deux amis. Il est sûr, dit-il, que Clémentine fera des adieux fort civils au comte, avant son départ.

La dernière, la solennelle entrevue devoit se faire cette après-midi dans mon cabinet; mais Clémentine vient d'accorder au comte un agréable répit, auquel il étoit fort éloigné de s'attendre. Après le dîner, où nous avons été charmés de la voir dans une tranquillité constante, il se disposoit à lui demander un quart-d'heure d'audience pour prendre congé d'elle, et ses agitations étoient visibles. On s'est levé. Il étoit tremblant. Tout le monde a paru touché; et dans le premier mouvement nos yeux se sont tournés vers elle, comme implorant pour lui sa pitié. Cependant un regard qu'elle a jeté sur chacun de nous les a fait baisser; nous avons paru craindre qu'elle ne nous soupçonnât de vouloir l'attendrir en sa faveur. Pour moi, j'ai cru lire plus d'une fois, sur son charmant visage, les marques d'une vraie compassion, avec un soupir néanmoins qui renfermoit, comme j'ai cru pouvoir l'expliquer, des

vœux pour une vie préférable dans ses idées à celle du mariage. Enfin il s'est avancé vers elle avec la précipitation d'un homme inquiet, qui craint de manquer l'occasion : Mademoiselle, lui a-t-il dit d'une voix basse, avec une profonde révérence, j'espère,.. je vous supplie... de grace, Mademoiselle, un instant pour recevoir mes adieux.

Elle a paru touchée de sa confusion. Monsieur, lui a-t-elle répondu, nous nous reverrons demain dans l'après-midi : et passant, avec une révérence, elle est sortie assez vîte; mais avec une dignité qui ne l'abandonne jamais.

Tous les hommes, demeurant après nous, ont félicité le comte; et toutes les femmes, sortant avec elle, ont applaudi de concert à sa résolution. La marquise l'a serrée contre son sein maternel : Ma, fille! ma chère fille! ma Clémentine! c'est tout ce, qu'elle a pu prononcer, en mouillant son visage de ses larmes. O maman! (attendrie par les larmes de sa mère, et fléchissant un genou devant elle) ô maman! c'est la seule réponse qu'elle ait pu faire : et se levant, elle a pris la main de madame Bemont, avec laquelle elle s'est retirée dans son appartement.

Nous la voyons à-présent, qui se promène dans le jardin avec cette chère amie : toutes deux, comme nous pouvons l'observer, sont attachées au sujet de leur conversation.

Mais que cette lettre ne parte point sans un mot ou deux sur le cher Northampton-Shire. J'en reçus hier une d'Emilie, que je mettrai sous mon enveloppe, avec une copie de ma réponse. Il me semble, Madame, que ce n'est pas violer son secret, que de vous le communiquer, et par vous à ma tante Selby. Seulement, je vous demande en grace qu'il n'aille pas plus loin. Avec quelle joie j'apprends que le jour est fixé pour Lucie, et que son cœur n'a pas moins de part à ce choix, que le plaisir de vous obéir! Elle ne doit pas regretter l'éloignement, si c'est en Irlande qu'elle doit faire sa demeure. C'est le privilège des hommes de traîner leur femme après eux. Sir Charles regarde ce voyage comme une promenade. Dans le dessein où il est d'améliorer les terres qu'il y possède, il lui rendra de fréquentes visites; et vous ne doutez pas que son Henriette ne l'accompagne volontiers, s'il lui en fait la proposition. Pour vous, ma chère grand'maman, je sais que toute la partie de la Grande-Bretagne, où vos amis sont appelés par le devoir, est Northampton-Shire. Cependant la grand'mère de Lucie sera privée de sa petite-fille; mais il lui en reste d'autres : et d'ailleurs mylord Reresby est un homme de si bon naturel, qu'il ne se hâtera point de la quitter. Sir Charles s'attend bien que l'heureux couple ne nous donnera pas moins d'un mois, avant que de s'éloigner

d'Angleterre. Puisse, puisse le 24 de mai apporter autant de bonheur à Lucie, que j'en dois au 16 de novembre!

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE CXXXVI.

Miss JERVINS *à mylady* GRANDISSON.

19 mai.

DEPUIS plusieurs jours, ma très-chère Mylady, j'ai quelque chose à vous communiquer, qui demande votre avis; mais quand je pense à mon âge, je suis toute confuse. Aurez-vous la bonté de me garder le secret, et pour le monde entier, sans excepter mon tuteur? car, en vous écrivant, je dois écrire à lui, parce que vous connoissez le fond de son cœur, et que vous êtes la prudence même. Il est vrai que, par rapport à lui, je me suis un peu oubliée, ou plutôt qu'il s'en est peu fallu; mais j'étois captivée par ses perfections, par sa grandeur d'ame, rien de plus en vérité. Une fille, quelque jeune qu'elle soit, ne peut-elle pas admirer la bonté dans un excellent homme? La reconnoissance lui est-elle défendue pour les bienfaits? A-la-vérité,

cette reconnoissance peut aller trop loin, à mesure qu'on avance en âge, et je me suis aperçue du danger; mais le remède n'est pas venu trop tard, graces au ciel! graces à vous, chère Mylady, qui m'avez prêté votre secours! Qu'il faut être bonne, pour souffrir qu'on vous entretienne sur un point si délicat! Mais vous êtes la reine de notre sexe, assise sur son trône, d'où la pitié vous fait baisser votre sceptre, tantôt pour soutenir une pauvre petite fille, tantôt pour en relever une autre; car votre gloire est satisfaite de voir à vous l'homme pour lequel tant de cœurs ont soupiré en secret.

Mais je m'écarte beaucoup du sujet de ma lettre; et c'est une faute où je retombe toujours, lorsque j'écris à mon tuteur, ou à vous. Mes préambules sont plus longs que ma matière. Je commence donc; mais n'oubliez pas que je vous demande le secret.

Tout le monde est passionné ici pour le chevalier Belcher. C'est, en effet, un des plus agréables hommes du monde. Après mon tuteur, je crois qu'il n'y en a point de comparable à lui. Il ne quitte point cette maison; et je m'aperçois assez que ses intentions sont particulièrement pour moi. Toute jeune que je suis, je crois réellement qu'il m'aime. Mais là-dessus, tout le monde a la bouche fermée. Cependant on se dérobe souvent pour nous laisser tête-à-tête. Il semble qu'il ait la faveur de tout le monde, et que personne cependant ne veuille lui prêter la

main. Ce n'est pas qu'il m'ait fait la moindre déclaration d'amour. Je suis si jeune! vous le savez; et sûrement M. Belcher est un homme fort prudent.

Mon tuteur l'aime beaucoup; et qui peut se défendre de l'aimer? Ses manières sont si galantes, son langage si poli, le son de sa voix.... en vérité, c'est un très-aimable homme. Dites-moi naturellement, Madame, croyez-vous que mon tuteur (mais, je vous en prie, ne faites que le sonder: je suis si jeune! vous le savez) désapprouvât les intentions de son ami, s'il arrivoit qu'avec le temps elles devinssent plus sérieuses: dans trois ou quatre ans, par exemple, supposé que M. Belcher ne crût pas son temps mal employé par une si sotte créature? Je n'y voudrois pas penser plus tôt. Si ce n'étoit pas l'avis de mon tuteur, je ne me permettrois pas d'être si souvent dans la compagnie d'un jeune homme: vous savez, Madame....

Il passe pour riche; et quoiqu'il soit plus vieux que moi de dix ou douze ans, il ne le sera jamais davantage, puisqu'à chaque année qui lui viendra, il m'en viendra une aussi. Ayez donc la bonté, Madame, de me donner là-dessus votre opinion.

Tout le monde est ici dans le goût du mariage. Je crois qu'on peut regarder celui de miss Selby comme déjà fait. Son frère fait la cour à miss Patty-Holle. Miss Kitty n'est pas sans un très-humble serviteur.

Il me semble que miss Nancy même, depuis le rétablissement de sa santé.... Mais j'aime mieux que toutes ces nouvelles vous viennent d'elles-mêmes.

C'est vous, chère Mylady, qui avez ouvert la danse. L'exemple de votre bonheur.... Je m'imagine que les jeunes filles ont raison de penser au mariage, lorsqu'elles voyent les jeunes hommes dans l'intention d'imiter sir Charles. Ne me faites pas trop attendre votre avis, n'eussiez-vous le temps de le donner qu'en six lignes. Nous attendons M. Belcher dans quelques jours. Sa compagnie doit m'être agréable; car il a toujours quelque chose de charmant à nous dire de mon tuteur, et des éloges continuels à faire de son bonheur et du vôtre.

MISS JERVINS.

LETTRE CXXXVII.

Mylady GRANDISSON à miss JERVINS.

21 mai.

VOTRE prudence, mon cher amour, ne m'est pas moins connue que votre bonté; et j'ai la même opinion de l'honneur et de la discrétion de M. Belcher. Son mérite et sa fortune sont sans objection.

Votre tuteur n'a pas de meilleur ami. Si vous êtes sûre de pouvoir l'aimer plus que tout autre homme, et si vous le croyez disposé à vous aimer plus que toute autre femme, je suis persuadée que votre tuteur ne trouvera point d'alliance plus heureuse, pour tous deux et pour lui-même; car vous savez, ma chère, quel intérêt il prend à votre bonheur. Approuvez, chère Emilie, que pour vous aider à vous conduire dans une occasion si délicate, je vous adresse à mes propres conseillers, deux conseillers presqu'infaillibles, ma grand'mère et ma tante. N'ayez pas honte de leur ouvrir votre cœur. N'êtes-vous pas sous leurs ailes? Je garderai tant de ménagements, qu'elles ouvriront elles-mêmes le chemin à vos tendres confidences. Ainsi la peine sera légère pour vous. Leur avis ne peut manquer d'être d'un grand poids pour sir Charles. Mais je demande que l'ouverture et la confiance que vous aurez pour elles, ne me privent point de vos charmantes communications.

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE CXXXVIII.

Mylady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

24 mai.

Je commence cette lettre, comme j'ai fini ma dernière. Puisse le jour où nous sommes, être heureux pour ma chère Lucie! il le sera pour toutes nos familles ensemble. J'espère que ma tante ne laissera point passer le jour de la célébration, sans me donner une ligne d'avis, pour me mettre en état d'en faire aussitôt mes félicitations.

Je reviens à ce qui engage ici l'attention de tout le monde. Vous vous souvenez d'une conversation sur la force du premier amour, tenue au château de Selby, d'où le récit m'en fut envoyé, et sur laquelle mylady G.... donna une décision fort badine. Madame Bemont, à laquelle il nous est arrivé d'en parler, inspira hier à Clémentine la curiosité d'en entendre la lecture. Je ne fis pas difficulté de la satisfaire. Madame Bemont étoit présente. Nous ne fûmes point tentées, elle ni moi, de dire un mot d'application. Mais, pendant que je lisois, Clémentine changea plusieurs fois de couleur. Elle ne parut point

du tout amusée par les saillies de mylady G..., quoiqu'elle admire la vivacité de son esprit. Elle tint continuellement les yeux baissés, dans le plus grave silence; et lorsque j'eus achevé, elle soupira, elle tressaillit, comme revenant d'une méditation profonde; elle se leva, nous fit une révérence, et sortit, sans avoir ouvert une fois les lèvres sur le sujet.

Il étoit dix heures du matin. Je rencontrai, un moment après, l'évêque, le seigneur Jeronimo et leurs deux jeunes cousins, qui s'étoient unis pour solliciter sir Charles de se faire l'avocat du comte auprès d'elle. Je ne leur dis rien de ce qui venoit d'arriver, et j'acceptai la main du seigneur Jeronimo, pour entrer avec eux chez sir Charles. Ils le pressèrent beaucoup, en lui représentant qu'elle paroissoit tout-à-fait maîtresse d'elle-même; que dans la solitude qu'elle cherche si constamment, elle balance sans doute en faveur du comte, et que la moindre influence de sa part emporteroit la balance. Non-seulement il s'excusa, mais il les pria fort sérieusement de ne le plus solliciter sur ce point. N'y a-t-il pas beaucoup d'apparence, leur dit-il, que dans ses méditations solitaires, elle examine à quoi la justice l'oblige pour le comte et pour elle-même? Son repos futur demande peut-être que sa détermination vienne de ses propres raisonnements. Ne l'exposons point au regret tardif de s'être laissé persuader contre son inclination. D'ailleurs, s'il paroît que la persua-

sion suffit à-présent, n'est-il pas à craindre que cet état même ne la porte à s'envelopper dans une certaine réserve, pour ne pas démentir la résistance qu'elle a faite auparavant à toute sorte de persuasion?

Suivant cet avis, la marquise, dans une conversation qu'elle eut avec elle, et qui pouvoit la conduire au sujet qu'ils ont à cœur, se dispensa aussi de lui en parler. Elle veut, dit-elle, que toutes les résolutions de sa fille partent d'elle, et son choix sera celui de la famille.

Clémentine se trouva fort obligeamment à dîner. Entre les attentions de sir Charles, pour l'amusement de ses convives, toute la compagnie fut charmée de lui voir adresser souvent le discours au comte de Belvedère, sur divers sujets dans lesquels il le savoit fort versé, pour lui donner occasion de briller. C'étoit le meilleur office qu'il pût lui rendre; car le pauvre comte, assez timide devant la maîtresse de son sort, avoit besoin de ce secours pour se soutenir. Jamais le mérite modeste n'eut un protecteur plus adroit et plus zélé que sir Charles. Clémentine parla sans affectation, et sembloit observer tout. Le seigneur Sébaste ayant dit quelques mots de son départ et de celui du comte, sir Charles, dans la crainte qu'elle ne soupçonnât un dessein formé de hâter ses résolutions, répondit qu'il falloit éloigner les idées d'une séparation affligeante pour des amis;

et Clémentine, qui avoit d'abord prêté l'oreille, feignit alors de n'avoir rien entendu.

Le soir, un exprès de Londres remit au seigneur Jeronimo une lettre, à l'occasion de laquelle il assembla aussitôt toute sa famille. Clémentine fut seule exceptée. Nous étions dans l'inquiétude sur cet incident, lorsque la marquise reparoissant, et venant à moi d'un air consterné, me dit à l'oreille : Ah! Madame, la malheureuse Daurana... Mais l'arrivée de l'évêque et du P. Maresootti l'ayant interrompue, elle mit dans mes mains la lettre, dont je joins ici la traduction.

Au seigneur JERONIMO DELLA PORRETTA.

28 avril.

« ON peut avoir à-présent plus d'indulgence pour » notre chère et perverse Clémentine, si la reconnoissance n'a point encore eu de pouvoir sur elle » en faveur de Belvedère. Nous avons un motif de » moins pour la presser. Daurana ne vit plus. Sa » mère lui a caché long-temps le départ du comte » pour l'Angleterre : mais, lorsqu'elle a su qu'il y » étoit arrivé, et que vous aviez retrouvé ma sœur, » elle n'a pas douté que le premier effet de votre » voyage ne fût la ruine de ses espérances. Une pro» fonde mélancolie s'est saisie d'elle; des accès fu» rieux ont succédé; et j'entends soupçonner que

» la misérable créature, ayant trompé la vigilance » de ses gardes, a précipité la fin de ses jours. Sa » mère est inconsolable. On a fait passer la maladie » pour une fièvre maligne. Je ne détromperai per- » sonne. Celle que cette malheureuse fille a si cruel- » lement maltraitée, versera sans doute une larme » pour la compagne de son enfance. Qui la regret- » tera d'ailleurs, à l'exception de sa mère? Cepen- » dant, si les circonstances de sa mort sont aussi » tragiques qu'on me l'a fait entendre..... Mais je » renonce aux informations, dans la crainte de me » laisser tenter à la pitié, pour une misérable qui a » refusé la sienne au modèle de son sexe, dont le » soin lui avoit été confié, et qu'elle devoit chérir » à toutes sortes de titres.

» Quel glorieux homme que votre Grandisson, » tel que vous le représentez, vous, la renommée, le » P. Marescotti, et tous ceux qui viennent ou qui » écrivent ici d'Angleterre! Il ne sera pas aisé de » retenir votre belle-sœur. Depuis votre départ, elle » ne parle que de vous suivre. Elle menace de se » dérober à son mari, s'il refuse d'y consentir, et de » faire le voyage, à-présent que Clémentine lui a » montré le chemin, pour mettre ma tendresse à » l'épreuve, comme cette étrange fille y mit la vôtre, » dans une saison.... Mais qu'importe la saison, » qu'importent les vents, les montagnes, les mers, » pour une femme qui s'est mis dans la tête une

» aventure? Ce que je puis dire en faveur de la » mienne, c'est qu'elle me quitteroit pour se rendre » auprès du père, de la mère, des frères, dont sa » sœur a voulu s'éloigner. Cruelle, cruelle Clémen- » tine! Pourrai-je lui pardonner? Cependant, si nos » parents m'en donnent l'exemple, qu'ai-je à dire?

» Je vous assure, cher Jeronimo, que ma joie est » égale à la vôtre, d'apprendre qu'un homme du » mérite de Grandisson n'a rien perdu au renverse- » ment de nos espérances communes, et qu'il est » heureusement récompensé de ses vertueuses dou- » leurs. Je me sens même quelque impatience de voir » ensemble deux femmes qui ont été capables d'une » magnanimité si rare dans leur sexe. Ma gloire est » que l'une des deux soit ma sœur. Mais Clémentine » a toujours été la plus généreuse des femmes, quoi- » que la plus obstinée sur quelques points.

» Faites connoître à Belvedère combien je lui suis » attaché. Quel que puisse être le succès de sa con- » stance pour une perverse, je le regarderai toujours » comme mon frère. Distribuez, mon cher Jero- » nimo, mes respects, mes compliments, mes ami- » tiés, dans l'ordre convenable à ces devoirs et à ces » sentiments, de la part de votre, etc.

» Le comte Giacomo della Porretta ».

Ce matin, la marquise étoit résolue d'informer Clémentine de la mort de Daurana, sans autre pré-

caution pour un accident commun, que de lui cacher les noirs soupçons que le comte son frère ne dissimule point dans sa lettre. Mais le P. Marescotti, voyant cette dame prête à passer dans l'appartement de sa fille, l'a priée de suspendre une ouverture inutile aux circonstances; et, prenant un air fort grave : Ne mêlons rien à l'ouvrage du ciel, a-t-il ajouté, il ne m'est pas encore permis de m'expliquer : M. Barlet gardera le même silence; mais je vous annonce le plus merveilleux événement. Attendez-vous néanmoins à ne pas voir aujourd'hui Clémentine. Elle vous fera demander la permission de passer le jour entier dans sa chambre.

Le docteur Barlet, qui étoit présent, s'est contenté d'applaudir d'un signe de tête. Ils sont sortis ensemble, apparemment pour faire connoître qu'on ne devoit pas leur faire d'autres questions; et toute la compagnie est demeurée dans l'étonnement. Je savois que dès sept heures on leur avoit vu prendre le chemin du bois; mais, par le conseil de sir Charles, à qui je l'avois dit, comme les jours précédents, et qui m'avoit fait la même réponse, je n'avois communiqué ma découverte à personne, et j'avois même ordonné au jardinier, de qui je tenois mes informations, de n'en parler qu'à moi. Il ne m'a pas été difficile de comprendre que des entrevues si régulières devoient avoir du rapport à l'événement qu'on nous annonçoit. Quelques moments après, Clémen-

tine a fait demander effectivement la liberté de garder sa chambre, sous le prétexte d'une indisposition qui ne lui permettroit pas de voir ses amis pendant le reste du jour. Sa mère, en lui accordant tout ce qu'elle désiroit, n'a pas laissé de lui en faire témoigner de l'inquiétude. Camille, chargée de ce message, a répondu avec un transport de joie, que si sa maîtresse étoit indisposée, c'étoit d'un rhume si léger, qu'il ne devoit pas nous alarmer; qu'il venoit de la fraîcheur du bois, où elle étoit descendue trop matin; mais qu'elle en avoit rapporté une humeur charmante, qui alloit même jusqu'à la gaieté; et que, graces au ciel, il ne falloit plus douter de sa guérison.

Ainsi, de toutes parts, nous sommes dans l'attente de quelque nouvelle scène, qui ne nous menace de rien d'affligeant, et sur laquelle néanmoins nous n'osons nous fier à nos conjectures. Sir Charles, que j'ai cherché l'occasion d'entretenir un moment pour lui demander les siennes, m'a dit qu'il ne pouvoit en former que d'heureuses, mais qu'il voyoit d'autant moins de jour dans les circonstances, que le docteur Barlet s'y trouve mêlé sans sa participation. Le comte n'est informé de rien : cependant, la résolution de Clémentine, qui le condamne à ne la pas voir de tout le jour; un air de satisfaction répandu dans tous les yeux, dont on lui laisse ignorer la cause; quelques entretiens qu'il nous voit te-

nir à l'écart, et qu'on interrompt lorsqu'il s'approche, paroissent le remplir d'amertume, et lui faire craindre quelque nouvel arrangement où le bonheur de la famille pourra lui coûter le sien. Pour le marquis et ses deux fils, sur le seul témoignage du P. Marescotti et de Camille, ils se livreroient aux plus douces espérances, si leur joie n'étoit combattue par l'état de la marquise, dont la santé s'affoiblit beaucoup. Deux profonds évanouissements, qui viennent de se succéder dans l'espace d'une heure, ont fait trembler pour sa vie. Nous nous sommes bien gardés d'informer sa fille de cet accident.

A quatre heures après midi.

LA marquise est un peu mieux. La peinture qu'on lui fait de notre flatteuse perspective, aide plus à la fortifier que les remèdes. En effet, nous sommes ranimés nous-mêmes par les récits de Camille. Elle raconte que dans les plus heureux temps de son service, elle n'a jamais vu sa maîtresse plus tranquille, plus gaie, plus ouverte, et sur-tout plus remplie de cette douce complaisance qui donne un si grand lustre à toutes ses perfections. Avant midi, elle avoit passé quelques heures à faire une longue lettre, qu'elle a lue ensuite, et relue fort paisiblement. Elle l'a posée sur la table; et, paroissant méditer sur ce qu'elle avoit écrit, elle a repris son pa-

pier, qu'elle a déchiré, comme si les réflexions l'eussent fait changer d'avis; mais sans aucune marque de chagrin ou d'impatience. Elle a commencé une autre lettre, fort courte, qu'elle a lue aussi plusieurs fois, après l'avoir finie. Enfin, paroissant contente d'elle-même, elle s'est fait apporter de la lumière, elle a cacheté sa lettre, elle y a mis une adresse; et, sans retomber dans ses réflexions, elle s'est levée d'un air libre, en mettant la lettre dans sa poche. Camille et Laura attendoient ses ordres pour lui faire servir à dîner. Elle les a donnés. Elle a pris plaisir à leur parler, à les entendre. Elle s'est applaudie de sa santé; elle a reçu avec joie leurs félicitations. Dans quelques détails, qu'elle s'efforçoit néanmoins d'éviter, elle s'est attendrie jusqu'aux larmes, des peines qu'elle a causées, de celles qu'elle a ressenties. Elle a confessé que le souvenir qui lui en reste est obscur, interrompu; qu'elle a sur-tout de la difficulté à se rappeler les premiers temps de sa maladie; et que dans les circonstances mêmes que sa mémoire lui représente, une partie de ces tristes vérités lui paroît un songe; que les traces du passé sont beaucoup plus nettes depuis son arrivée à Londres, surtout depuis qu'elle se croit réconciliée avec sa famille; mais qu'elle n'a retrouvé sa liberté d'esprit, sa mémoire, sa raison, qu'elle ne se reconnoît, qu'elle ne jouit d'elle-même que depuis hier au soir, et par une révolution si subite, par un miracle si sen-

sible, qu'elle a peine à se le persuader. Vous saurez tout, a-t-elle ajouté avec une précipitation causée par sa joie; il n'est pas temps encore! mais je suis guérie, j'en suis sûre; je ne puis dissimuler les faveurs du ciel. Elle s'est dérobée là-dessus, pour descendre légèrement au jardin.

Ce récit nous a jetés dans un excès de joie et d'étonnement, qui nous portoit d'abord à la suivre, pour nous assurer, par nos propres yeux, du miracle qu'elle nous annonçoit, pour la serrer tous entre nos bras, pour lui faire de tendres plaintes du retardement qu'elle apporte à notre bonheur : mais on a jugé qu'il falloit lui laisser la liberté qu'elle sembloit désirer, et qu'elle avoit demandée le reste du jour. Je me suis déclarée particulièrement pour cet avis, en faisant réflexion que le P. Marescotti et le docteur Barlet nous avoient quittés immédiatement après le dîner, et qu'apparemment ils étoient allés la joindre au jardin.

Pendant que nous nous livrions aux plus douces espérances, et que tout le monde raisonnoit sur des incidents si mystérieux, une autre nouvelle est venue augmenter notre satisfaction. Le seigneur Jeronimo n'avoit point encore paru d'aujourd'hui, et nous avoit fait dire ce matin que, sans être plus mal, quelques remèdes qu'il vouloit tenter, par le conseil de M. Lowther, ne lui permettoient pas de descendre à l'heure du dîner. Nous étions tranquilles

pour lui, sur la foi d'un homme qu'il appelle son sauveur après Dieu; lorsque M. Lowther est venu nous dire lui-même, avec un transport de joie qui n'est pas suspect dans un homme si sage, que son expérience avoit réussi au-delà de son attente, et que dans peu de jours il nous promettoit une parfaite guérison pour son malade. Nous ne sommes pas encore informés de ce qu'il nomme son expérience; mais il nous a permis de monter à l'appartement du seigneur Jeronimo, que nous avons trouvé dans la plus heureuse disposition, et qui nous a parlé de son chirurgien comme d'un homme divin. Le récit qu'on lui a fait de tout ce qui regarde sa sœur, n'a pas peu servi à le confirmer dans la persuasion qu'il touche à son rétablissement, qui ne peut jamais être parfait, dit-il, sans celui d'une sœur si chère. Quoiqu'un peu agité par des remèdes que nous ignorons, il s'est trouvé en état de passer, avec la compagnie, dans l'appartement de la marquise, la seule à-présent pour laquelle nos alarmes ne diminuent point. Nous l'avons forcée de garder le lit depuis les deux évanouissements. Camille, qui est demeurée près d'elle, aura contribué sans doute à la fortifier, par de charmantes peintures du changement de sa fille.

En me retirant, pour achever cette longue lettre, je balançois si je n'attendrois pas à la faire partir, que le rideau fût un peu levé; c'est-à-dire, que nous

vissions quelque jour dans l'étrange obscurité où Clémentine se plaît à nous retenir. Mais l'heure de la poste me détermine. Je suis contente de mes espérances; pourquoi tarderois-je à vous causer la même joie? Peut-être seront-elles demain; peut-être dès aujourd'hui : mais comptez que je ne vous ferai pas languir pour l'éclaircissement. Je suis, etc.

A sept heures du soir.

MA lettre étoit fermée, comme vous le remarquerez au cachet, livrée au courrier, et je désespérois qu'elle pût rentrer dans mes mains. Graces au ciel, elle me revient. Quel regret j'aurois eu de ne pouvoir vous informer aujourd'hui de ce que j'apprends! Le P. Marescotti et M. Barlet ont demandé à la marquise et à moi, par un billet remis à cette dame pendant que j'étois à vous écrire, deux graces qu'elle n'a pas fait difficulté d'accorder pour elle, et que sir Charles a promises pour moi : « l'une, » qu'il leur soit permis de tenir compagnie ce soir » à Clémentine, et de souper avec elle dans son » appartement; l'autre, qu'il plaise à la famille de » Clémentine et à la nôtre de s'assembler demain, » au réveil de la marquise, et dans sa chambre, » pour ne lui pas causer d'incommodité ». Ils ajoutent simplement qu'ils ont à nous faire quelques ouvertures d'importance. Que penser d'une demande si solennelle et si grave? Dans quelle impa-

tience elle me jette depuis un instant! Je renonce au sommeil pour toute la nuit. Vous ressentirez la même peine; mais songez qu'elle ne sera pas tout-à-fait égale, et que, vous promettant une lettre pour demain, il ne peut vous rester, comme à moi, une nuit à passer dans l'incertitude.

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE CXXXIX.

Mylady GRANDISSON *à madame* SELBY.

25 mai.

AH! ma chère tante, quels droits j'ai, dans cette lettre, sur toute la tendresse de votre cœur? Loin les frivoles préludes qui pourroient suspendre vos nobles et généreux sentiments.

Cependant il faut reprendre les événements dans leur source. Hier au soir, Madame, lorsqu'après avoir fermé une seconde fois ma lettre, je m'abandonnois à mes réflexions sur tout ce que je venois d'écrire, on vint me dire, de la part de sir Charles, que j'étois attendue chez la marquise. Je m'y rendis aussitôt. M. Lowther y étoit. Le silence que je vis régner en entrant me fit connoître que j'étois effec-

tivement attendue ; et sir Charles me le déclara civilement, en se plaignant de ma longue absence, qui faisoit différer des explications fort intéressantes. M. Lowther ne me laissa pas le temps de répondre, et reprit un discours qu'on l'avoit prié de remettre à mon arrivée.

Il est vrai, dit-il en me regardant, que j'ai promis le récit d'une aventure fort singulière. Peut-être ne me serois-je pas hâté d'en faire l'aveu, si je n'apprenois que l'effet répond à mes espérances, et si je ne craignois de commettre deux hommes respectables, à qui de fausses apparences peuvent en avoir imposé. Le P. Marescotti et M. Barlet ne vous demanderoient point une audience si sérieuse, s'ils n'avoient conçu des idées fort extraordinaires d'un événement dont ils ignorent le fond. Je le connois seul. J'admire un succès que j'ai tenté sans le croire certain ; mais, puisqu'il est tel qu'on me l'assure, et que j'avois osé l'espérer, je vous en dois l'explication ; un plus long silence ne feroit pas d'honneur à ma bonne foi.

Je ne suis ici que depuis sept jours. Le temps que j'ai employé à Londres s'est passé à recueillir des lumières sur la situation du seigneur Jeronimo et de sa sœur. Je laisse ce qui regarde le frère, dont je crois actuellement la santé entre mes mains. Dans une infinité de consultations sur le triste état de la signora Clémentine, je n'ai rien trouvé de plus vrai-

semblable, après tant de remèdes inutiles, que l'opinion de quelques docteurs qui m'ont proposé d'attaquer le mal par un autre mal, c'est-à-dire, de causer, dans une tête altérée, quelque nouvelle révolution, capable d'affoiblir la première. On m'a cité des exemples que j'ai vérifiés; celui d'une femme jetée brusquement dans l'eau, à qui l'effroi du danger rendit sur-le-champ toute sa raison; celui d'un homme assiégé de flammes à son réveil, et menacé d'y périr, que la seule crainte d'un sort si terrible rappela tout-d'un-coup à lui-même. J'ai goûté cette méthode, jusqu'à tourner toutes mes recherches à trouver quelque remède de même nature, mais digne de la naissance et du caractère de Clémentine:

J'étois plein de cette idée, lorsque le hazard a secondé mes desseins. Dans la maison de sir Charles, où j'étois logé à Londres, il est arrivé un étranger, qui a demandé aussitôt à voir madame la marquise, de la part de madame Sforce, sa sœur, et qui a marqué quelque chagrin d'apprendre qu'elle étoit à la campagne. On a cru devoir me le présenter dans l'absence des maîtres. Il s'est fait connoître pour un valet-de-chambre de madame de Sforce, chargé de dépêches importantes, qu'elle n'avoit pas voulu confier aux courriers publics, et fort impatient de remplir sa commission. Ce n'étoit pas un secret, m'a-t-il dit, ni à Milan pour les amis de sa famille, ni à Londres pour ceux qui prenoient quelque in-

térêt aux affaires de madame la marquise et de sa fille. La signora Daurana étoit morte. Sa mère, après avoir pleuré fort amèrement une fille si chère, n'avoit rien eu de si pressant que de se réconcilier avec sa sœur et sa nièce. Daurana même l'en avoit suppliée en mourant. Les lettres qu'il apportoit aux deux dames, contenoient le récit de cette mort, et les dispositions de madame de Sforce, qui, n'ayant point d'héritiers plus proches que les enfants de sa sœur, assuroit toute sa succession à sa nièce.

Cette ouverture, qu'on me faisoit volontairement, m'a paru favorable à toutes mes vues. Sur le plan que j'ai formé aussitôt, j'ai pressenti quelle facilité je pouvois me promettre de la part du messager; et n'ayant besoin d'ailleurs que de le faire consentir à différer de quelques jours l'exécution de ses ordres, je n'ai pas eu de peine, après lui avoir fait connoître ma profession et mon zèle pour ses maîtres, à lui persuader de se conduire par mes avis. Nous sommes convenus qu'il partiroit avec moi; mais qu'en arrivant ici, il ne paroîtroit point au château; qu'il demeureroit caché dans une maison du bourg, ce qui n'a pas semblé difficile, à la faveur de tant de valets italiens qu'on a l'habitude d'y voir; qu'il garderoit le secret de sa commission, et qu'il attendroit le temps marqué pour remettre ses dépêches. Il n'a rien manqué à sa conduite, et tout s'est observé fidèlement.

Pour moi, qui m'étois occupé en chemin des préparatifs de mon projet, j'ai trouvé peu d'embarras à disposer mes machines. Je ne m'en suis fié qu'à moi-même. Personne n'est entré dans ma confidence. Tout étoit prêt, il ne manquoit que l'occasion. Mon entreprise, puérile en elle-même, mais grande et sérieuse par l'importance de mon objet, demandoit nécessairement le temps de la nuit. Je pensois à me glisser le soir dans l'appartement de Clémentine. On m'apprit heureusement que, depuis quelques jours, elle descendoit seule au jardin, et qu'elle en revenoit assez tard. Ensuite mes propres observations me firent découvrir que le P. Marescotti et M. Barlet y étoient quelquefois avec elle; mais je remarquai aussi qu'ils la quittoient à l'approche de la nuit, et qu'elle y demeuroit après eux. Enfin, j'étois résolu de ne pas différer long-temps une démarche fort bizarre, et j'avoue que sa bizarrerie même, autant que ma répugnance à tromper, avoit beaucoup de part au délai, lorsque, apprenant hier au soir que vous étiez informés de la mort de Daurana par une lettre de Naples, l'occasion excita mon courage, en renouvelant toutes mes espérances. Vous ferai-je la description d'une scène dont je rougirois peut-être, si je ne voyois avec admiration un succès qui doit la justifier?

Hier, entre huit et neuf heures du soir, lorsque le jour commençoit à s'obscurcir, j'entrai au jardin,

après en avoir vu sortir le P. Marescotti et M. Barlet. J'étois couvert d'un long manteau noir, dont vous allez entendre l'usage. Il me fut aisé de m'avancer jusqu'au petit bois, où, prêtant un peu l'oreille, j'entendis la marche de Clémentine, qui s'y promenoit encore. Je lui laissai le temps de remonter toute son allée, pour me donner celui de préparer le spectacle que je lui destinois à son retour. Elle revint sur ses pas. J'avois pris poste derrière un gros arbre qui borde l'allée. Mon manteau, pour ne vous pas tenir en suspens, n'avoit de noir que le dehors. Il étoit doublé de toile blanche dans toute sa longueur, et j'étois enveloppé d'un drap par dessous; de sorte qu'en ouvrant les deux côtés du manteau, et les rejetant sur mes bras, je pouvois paroître blanc tout-d'un-coup, et redevenir noir en les fermant, ou plutôt, disparoître en quelque sorte à la faveur des arbres et de la nuit. J'avois d'ailleurs, sous les deux ailes du manteau, deux lanternes sourdes, attachées au drap, qui devoient répandre une lumière assez vive, sans que les rayons pussent réfléchir sur moi; j'avois au visage un masque de peau blanche, et sur la tête des coiffes de même couleur.

Clémentine passant à quatre ou cinq pas de l'arbre, je me fis voir dans cet équipage sépulcral; et d'une voix plaintive, que je contrefis assez heureusement : « Reconnoissez-vous, lui dis-je, la malheu-
» reuse Daurana? Elle est morte; elle est au tom-

» beau. Pardonnez-lui le mal qu'elle vous a fait, et
» priez pour elle. Vous apprendrez qu'elle n'est pas
» morte sans un vif regret de ses injustices, et que
» sa mère les répare en vous donnant tout son
» bien ».

Je ne rendrois pas justice à l'incomparable Clémentine, si je passois trop légèrement sur l'effet de cette ridicule apparition. La première vue du spectacle lui fit faire quelques pas en arrière; mais à-peine eut-elle entendu le nom de sa cousine et la nouvelle de sa mort, que, loin de s'abandonner aux frayeurs d'une ame timide, elle se laissa tomber à genoux, les yeux fermés, la tête penchée, les mains jointes et collées sur sa bouche. Elle écouta dans cette posture tout ce qu'il me plut d'ajouter, et je ne lui vis faire aucun autre mouvement que celui de ses mains jointes, dont elle pressoit quelquefois ses lèvres. Les précautions étoient inutiles pour ma retraite : Clémentine ne voyoit plus rien. Je me recouvris de mon manteau pour sortir du bois. La crainte d'une scène plus violente m'avoit fait apporter quelques élixirs, dont je n'aurois pas manqué de faire usage dans le besoin, au risque de découvrir ma ruse en les employant; mais ne voyant rien à redouter, je me contentai d'aller reprendre mes habits, pour venir au-devant d'elle, et pour lui faire un reproche d'être demeurée trop tard au jardin. Cette attention ne pouvoit rien avoir de suspect.

parce que, depuis mon retour, je n'avois pas manqué, le soir, de lui rendre une courte visite.

En effet, étant rentré dans le bois, d'un pas libre, et m'étant fait reconnoître par quelques mots hazardés, je l'entendis marcher aussitôt vers moi, sans pouvoir juger si ce n'étoit qu'à mon arrivée qu'elle avoit quitté la situation où je l'avois laissée. Mes reproches furent reçus avec douceur. Elle ne refusa point mon bras, que je lui offris pour se soutenir jusqu'à son appartement. Je lui trouvai le pouls fort ému, mais sans aucune marque de foiblesse. Dans le court entretien que j'eus avec elle, sa contenance et son langage me parurent composés. Cependant, elle ne désavoua point son émotion, et j'en pris droit pour lui faire avaler quelques médicaments que je tenois prêts. Elle ne fit pas plus de difficultés de recevoir les services de ses femmes. Je me retirai très-satisfait : et j'ai su ce matin, qu'ayant passé fort tranquillement la nuit, elle étoit descendue dès six heures au jardin, après avoir fait prier le P. Marescotti et M. Barlet de s'y rendre.

Pendant tout le jour, je n'ai pas cessé de l'observer : les informations s'accordent avec le témoignage de mes propres yeux. Non-seulement je lui ai vu toutes les apparences du plus heureux rétablissement; mais ses femmes assurent, avec des transports de joie, qu'elles en ont la même opinion. M. Barlet même, à qui je me suis fait entrevoir sur

la fin du jour, lorsqu'il rentroit au château avec elle et le P. Marescotti, m'a fait connoître, par quelques signes, un changement qui sembloit le pénétrer d'admiration. Enfin, les circonstances m'ont paru favorables pour le dénouement : elle s'étoit renfermée dans sa chambre avec ses deux confidents : j'ai revu le mien, c'est-à-dire, le courrier d'Italie, qui n'attendoit que mes ordres. Je l'ai disposé par de nouvelles instructions à me seconder, et m'étant chargé de la lettre qui est pour madame la marquise, je lui ai laissé le soin de présenter l'autre. . . . .

Lowther, en achevant ce récit, remit la lettre de madame Sforce à la marquise. Elle l'ouvrit avec moins de curiosité pour les explications de sa sœur, que d'inquiétude pour les nouvelles révolutions qu'elles pouvoient causer à sa fille. Mais à peine eut-elle achevé de la lire, que Camille, ayant fait demander la permission d'entrer, lui présenta celle de sa maîtresse, toute fermée. La première agitation de Clémentine, à la vue d'un cachet noir, avoit eu sans doute autant de part que le respect à la déférence qu'elle marquoit pour sa mère. Cependant, par le conseil de M. Lowther, qui n'en appréhenda rien pour sa santé, la marquise prit le parti de lui renvoyer sa lettre avec la permission de l'ouvrir elle-même ; et pour éloigner tout air d'affectation, elle y joignit la sienne, qu'il lui suffisoit d'avoir par-

courue. Camille eut ordre de la féliciter, au nom de tous ses amis, sur un événement dont la tristesse n'empêchoit point qu'elle ne dût être sensible à ce qu'il avoit d'heureux, et d'ajouter qu'ils ne se croyoient dispensés de passer sur-le-champ chez elle, que par le désir qu'elle avoit témoigné de ne voir personne jusqu'au lendemain. En effet, dans la confusion de mille sentiments que le récit de M. Lowther avoit échauffés, jugez, ma chère tante, s'il nous fut aisé de modérer notre impatience.

L'arrivée de Camille ayant suspendu nos réflexions sur l'étrange aventure du jardin, elles commencèrent par des applaudissements pour l'invention; et le prélat seul, quoique ravi du succès, parut craindre que la religion n'en fût un peu blessée. Le marquis jugea cette délicatesse excessive. Mylady G... se laissant emporter par son imagination badine, ajouta que, loin de faire un scrupule de sa méthode au divin Lowther, elle la trouvoit charmante; qu'il seroit heureux pour la race humaine que la médecine et la chirurgie n'en eussent jamais de plus fâcheuse; que c'étoit répandre de la gaiété sur des arts fort tristes; qu'outre la satisfaction de voir nos désirs comblés par le rétablissement de Clémentine, nous aurions sans doute un autre plaisir, qui seroit l'erreur du P. Marescotti et de M. Barlet; que ces deux graves personnages paroissant bien persuadés de la réalité de l'apparition, il se préparoit pour

nous une scène fort comique, et qu'elle brûloit surtout d'entendre l'éclaircissement qu'ils avoient promis. Dans la disposition que tout le monde avoit à la joie, cette idée nous fit sourire; et sir Charles même avoit prêté l'oreille avec complaisance. Cependant il prit bientôt un air plus sérieux, pour déclarer à sa sœur qu'il ne pouvoit goûter un badinage de cette nature. Je ne serois pas surpris, lui dit-il, que, dans la simplicité de leur cœur, deux hommes très-éclairés fussent trompés ici par les apparences, et que leur prévention les portât trop loin; mais son principe, qui ne sauroit être que le zèle de la religion et de l'amitié, me la rend si respectable, que, loin d'y trouver un sujet de raillerie, je les en féliciterai tous deux, en me hâtant de les détromper. Noble erreur! ajouta sir Charles, d'un ton attendri, lorsqu'elle vient d'une si belle source! la vertu lui doit un meilleur nom. A l'égard de Clémentine, reprit-il, en s'adressant au marquis, je crois qu'on peut la laisser dans ses idées jusqu'à la confirmation de son rétablissement; les nouvelles impressions qui peuvent avoir remis de l'ordre dans les traces du cerveau, demandent peut-être le temps de se fortifier; et, sans s'expliquer particulièrement sur l'invention de M. Lowther, il reconnut avec lui les avantages qu'on peut tirer des affections de l'ame, pour la guérison des infirmités du corps.

Les effusions de ma joie n'auroient pas été si

réservées, et celles de la marquise auroient éclaté, malgré sa langueur, si Camille, rentrant avec les deux lettres, n'eût attiré toute notre attention sur elle. Sa maîtresse les avoit lues; elle avoit paru frappée du plus vif étonnement. Mais recueillant les forces de sa raison, et comme jalouse de lui conserver tout l'ascendant qu'elle avoit repris, elle s'étoit possédée jusqu'à se tourner paisiblement vers ses confidents: Voyez, Messieurs, avoit-elle dit, en leur présentant les lettres, s'il manque quelque chose à la vérité des faits. Le P. Marescotti et M. Barlet avoient loué le ciel après leur lecture, et s'étoient regardés mutuellement avec diverses marques de surprise et d'admiration. Alors Clémentine, rendant les deux lettres à Camille, lui avoit ordonné de les remettre à sa mère, et de nous assurer tous que sa retraite, dont elle nous prioit de ne pas nous offenser dans cette occasion, seroit bientôt justifiée par des explications surprenantes. Il ne resta d'inquiétude qu'à sir Charles, pour l'honneur de ses amis. Quelques applaudissements qu'il eût donnés à M. Lowther, il ne dissimula point que deux hommes si sages lui sembloient peu ménagés dans une aventure qui exposoit l'honneur de leur caractère et la réputation de leur mérite. Ce soin l'ayant porté de bonne heure à nous quitter, je demeurai assez tard près de la marquise, occupée à lui remplir l'imagination des plus douces espérances. Sa foiblesse

n'étoit pas diminuée; mais une si flatteuse perspective lui rendoit le cœur et l'esprit tranquilles. En me retirant, j'appris de sir Charles, qu'ayant vu ses deux amis, il les avoit informés de l'invention de M. Lowther; que, loin de se reprocher leur crédulité, ils en étoient convenus sans honte, parce que, dans leurs principes, la bonté du ciel n'avoit pas plus de bornes que sa puissance, et qu'aux yeux de la religion les merveilles de l'une et de l'autre n'étoient pas rares en faveur de l'innocence et de la vertu; qu'en changeant même d'idée sur le fond, ils lui avoient protesté qu'ils n'en reconnoissoient pas moins l'ouvrage du Tout-Puissant dans l'effet d'une petite ruse humaine; qu'en un mot, Clémentine étoit sortie d'un état désespéré, et que, ne s'arrêtant point à des causes incertaines, ils ne pouvoient attribuer une guérison si prompte qu'au souverain arbitre de la nature. Sir Charles loua leur piété. Ils ajoutèrent, qu'étant chargés d'un billet de Clémentine et de quelques explications importantes, l'avis qu'ils venoient de recevoir ne devoit rien changer à l'entrevue qu'ils avoient demandée pour le jour suivant. Ainsi, très-chère tante, je me mis au lit dans une charmante disposition, qui m'a fait jouir d'un sommeil fort paisible.

Ce matin je n'ai songé qu'à vous rendre compte de ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre, pour soulager ma mémoire, et la réserver aux éclaircis-

semens que nous attendons. Neuf heures sonnent. J'apprends qu'il est jour chez la marquise. Son impatience apparemment lui fait trouver les moments trop longs. Je les compte aussi. Mais sir Charles me fait prier de descendre. Oh! je ne lui demande qu'un instant pour m'habiller.

Je reviens, je me jette sur ma plume; je la baise avec transport, pour le service qu'elle va me rendre. Il n'est pas dix heures, Madame; c'est-à-dire, qu'en moins d'une heure, le P. Marescotti nous a fait passer par tous les sentiments que le cœur peut éprouver dans un espace si court. Il s'étoit déjà rendu avec M. Barlet dans l'appartement de la marquise, et les deux familles y étoient assemblées.

Après avoir présenté au marquis le billet de Clémentine, qui ne contenoit que le témoignage de sa guérison, ses remercîments au ciel, et la prière qu'elle nous faisoit d'écouter deux honnêtes gens, qui connoissoient le fond de son ame, il a commencé un discours qui me l'auroit fait regarder comme un homme inspiré, si j'avois pu croire qu'il l'eût fait sans préparation. N'espérez pas, chère tante, que je puisse vous le rendre. Où prendrai-je la même éloquence et le même feu? J'avois déjà remarqué dans ses entretiens, que ces ministres romains ont un tour d'esprit qui leur est propre, un caractère particulier de zèle et d'habileté, qu'ils doivent sans doute à l'éducation de leur ordre; et je ne m'étonne

point qu'on leur attribue tant de part aux événements du monde. Malgré la différence de nos principes, qu'ils sont grands à mes yeux, si c'est la religion qui les conduit!

L'ardent jésuite a repris d'abord toute l'histoire de la maladie de Clémentine, en faisant observer qu'ayant toujours eu sa confiance, par les droits de son ministère, et voulant user de la liberté qu'elle lui laissoit de révéler tout ce qui s'est passé sous ses yeux, personne n'en pouvoit rendre un compte plus fidèle. Les faits sont les mêmes que nous avons lus dans les lettres de sir Charles. Mais avec quels traits nous a-t-il représenté les sentiments! quelle peinture des anciens combats de Clémentine, et de toutes les agonies de son cœur! Il nous a tiré vingt fois des larmes. L'adroit orateur nous en faisoit donner un moment à la pitié, et les séchoit aussitôt par la terreur. Il s'arrêtoit quelquefois dans ces grandes crises, comme pénétré des mêmes impressions. Ce silence redoubloit le nôtre, et nous rendoit immobiles. Enfin, pesant les forces de la vertu et celles des passions, il a prouvé, par les effets mêmes, que la victoire ayant été pour la vertu, non-seulement elle avoit été la plus forte, mais que les plus grands efforts devoient avoir été les siens; d'où il a conclu que la maladie de Clémentine n'étoit donc pas venue de sa passion, comme la malignité se le figuroit, et qu'au contraire elle n'avoit

jamais eu d'autre cause que sa vertu. C'étoit, nous a-t-il dit, la première justification qu'il devoit à cette illustre fille, pour faire tomber des bruits dont personne ne connoissoit mieux que lui l'injustice.

Que dites-vous, chère tante, de cette espèce d'apologie? Ne la trouvez-vous pas aussi juste que noble et chrétienne? Le P. Marescotti l'a fortifiée par d'autres réflexions. Ce n'est pas pour nous, sans doute, qu'il les a crues nécessaires. Non, non, jamais il ne nous est rien entré dans l'esprit qui puisse blesser la pureté du cœur qu'il défend! Mais après son témoignage, des rivales furieuses, des Olivia n'obtiendront que du mépris, lorsqu'elles oseront publier qu'une Clémentine est folle d'amour; et ceux qui ne jugeront pas mieux d'elle, en apprenant son histoire, se couvriront de la même honte.

L'orateur est tombé ensuite sur les circonstances de la guérison. Il n'a pas nommé M. Lowther, ni touché à l'aventure du jardin; mais, rapportant tout à la puissance du ciel, il a reconnu que depuis hier au matin le changement étoit si réel, si sensible, qu'il n'en pouvoit rester aucun doute. Les plus pures lumières de la raison, l'égalité d'ame, la gaieté même avoient succédé à tous les nuages. Il ne s'arrêtoit point aux détails, c'étoit à nos propres yeux que nous devrions bientôt une si douce conviction; et d'ailleurs, quelques déclarations, dont Clémentine souhaitoit qu'il nous fît l'ouverture, avant qu'elle

parût dans l'assemblée, alloient confirmer tout ce qu'il nous annonçoit. Cependant elles devoient être précédées d'un éclaircissement pour lequel il nous demandoit toute notre attention. Ici, ma chère Madame, j'aurois trop de peine à vous rendre les idées du P. Marescotti, si je ne faisois un effort de mémoire pour me rappeler ses termes. Représentez-vous un vieillard d'une physionomie imposante, et d'une vénérable blancheur, placé par distinction à la tête du cercle, c'est-à-dire, près du lit de la marquise. Figurez-vous que vous l'entendez.

« Depuis quelques jours, on a pu s'apercevoir
» que M. Barlet et moi, nous nous sommes quel-
» quefois dérobés à la compagnie, pour descendre
» assez mystérieusement au jardin. Ce n'étoit pas
» le goût de la promenade qui nous y conduisoit.
» Clémentine nous y joignoit régulièrement, et
» nous y étions appelés tous trois par des raisons
» d'une haute importance.

» Que n'avois-je pas tenté, soit en Italie, soit
» ici, depuis notre arrivée, pour contribuer à la
» guérison d'une tête si chère! Mon sang, si je l'a-
» vois cru possible à ce prix, y auroit été joyeuse-
» ment employé. Mais, quoique j'eusse attendu
» quelque chose des articles, et que j'en visse quel-
» ques heureux effets, mes espérances étoient en-
» core éloignées, lorsque j'observai, dans les
» entretiens qu'elle m'accordoit tous les jours,

» que son imagination paroissoit changer d'objet, » et s'attacher fortement à de nouveaux soins. J'en » augurai bien. Tout ce qui pouvoit la distraire de » ses anciennes préventions étoit favorable à sa » santé. Connoissant tous les ressorts d'un cœur que » j'ai formé dès l'enfance, il me fut aisé d'y péné- » trer. J'obtins d'elle deux aveux qui me causèrent » une joie fort vive, par la facilité qu'ils m'offroient » d'augmenter la diversion de ses esprits, en fortifiant » les nouvelles traces qui sembloient les attirer.

» Elle avoit su, me dit-elle, et par des avis certains, » que la téméraire Olivia ne ménageoit point sa » réputation. Madame Bemont, de qui lui venoit » cette cruelle certitude, en étoit frappée jusqu'à » s'être prévenue elle-même contre une malheu- » reuse amie, et l'avoir mortifiée par des compa- » raisons humiliantes. N'étoit-ce pas le comble de » ses infortunes? Elle me tint ces discours, les yeux » baissés et mouillés de larmes.

» Loin de tourner mes efforts à la consoler, je pris » le parti d'aggraver sa peine, et d'élargir la plaie de » son cœur par mes plus graves réflexions. Ne dou- » tez pas, répondis-je, que les atteintes qu'on porte » à votre réputation, ne soient une disgrace ter- » rible. Après la religion, l'honneur n'est-il pas le » plus précieux de tous les biens? Vous devez sentir » aussi que le mal s'étendroit à votre famille. Eh! » d'où peut venir l'affliction que vous y voyez ré-

» pandue, si ce n'est d'une crainte si juste? Cepen-
» dant, le remède n'est pas difficile. Un peu d'effort
» sur vous-même, démentiroit tous les bruits, et
» vous feroit triompher de la malignité d'Olivia.
» Qu'au-lieu des rêveries sombres, où l'on vous sur-
» prend sans cesse, on s'aperçoive que vous vous
» rendez aux usages de la vie, et que vous reprenez
» un peu de goût pour la société de ceux qui vous
» aiment ; les plus fâcheuses impressions seront bien-
» tôt dissipées. Je vous offre une voie sûre, pour
» couvrir vos ennemis de confusion. Il n'y a point
» de ville d'Italie qui n'ait des jésuites : au premier
» signe du changement que je vous demande, je les
» emploie tous à vous servir. Leur témoignage bien
» concerté, fermera la bouche à la calomnie, et
» rendra tout son éclat à votre réputation.

» Cette proposition fit sur elle une impression sur-
» prenante. Elle me regarda d'un œil fixe, comme
» frappée de la vraisemblance de mes offres, et
» cherchant à s'assurer que je ne la flattois point ;
» je ne crus lui voir qu'un reste d'incertitude. Pour
» le dessein que j'avois de forcer son attention, je
» lui présentai les mêmes images sous d'autres traits,
» mais beaucoup plus vifs. Enfin, pressée par les
» agitations de son cœur, elle me dit tristement : Ne
» demandez-vous pas l'impossible? Vous me sou-
» haitez du goût pour la joie! Ah! vous ne connois-
» sez pas toutes mes peines. Vous m'étonnez, lui

» répondis-je d'un air sévère. Des secrets pour moi!
» Qu'est devenue votre soumission, et la confiance
» que vous me devez? Hé bien, reprit-elle en rou-
» gissant, je vous ferai un aveu que je ne dois
» qu'au ciel et à vous ».

Le père Marescotti s'est ici tourné vers sir Charles et vers moi, pour nous prévenir sur la part que nous avions à la suite de son récit; et continuant, sans autre interruption, il a dévoilé de nouveaux trésors de vertu et d'honneur dans l'incomparable Clémentine. Elle lui avoit protesté que me jugeant digne de mon bonheur, et le voyant sans envie, ses peines ne venoient plus de leur première cause. Depuis les articles, elle étoit même assez tranquille sur les persécutions dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite; mais, pour son tourment, il lui étoit tombé dans l'esprit que je ne pouvois avoir ignoré les anciennes circonstances de sa maladie; c'est-à-dire, ce qui s'étoit passé à Bologne entre elle et sir Charles; que dès-lors, sans doute, ayant mes droits sur le cœur dont j'étois en possession, j'avois été fidèlement informée de l'état du sien, et des tristes révolutions qu'elle avoit éprouvées; qu'apparemment j'y avois pris part, non-seulement par la compassion d'un cœur noble, mais par mes conseils, qui avoient dû répondre aux confidences de sir Charles, par mes exhortations; quelquefois peut-être par mes reproches et mes plaintes.

En un mot, Clémentine s'étoit persuadée que sir Charles avoit commencé à m'aimer avant ses voyages d'Italie; que par conséquent il n'avoit pu sentir pour elle que de la pitié; que l'obstacle de la religion n'avoit été qu'un prétexte; et qu'ayant lu, par une correspondance bien établie, tout ce qu'elle avoit souffert, j'avois comme joui du spectacle de ses peines. Quel personnage avoit-elle donc fait en Italie? Quel autre rôle faisoit-elle encore au château de Grandisson? Ces idées lui causoient un mortel tourment. Chaque jour elle étoit tentée de se dérober par une seconde fuite. Elle étoit retenue, malgré elle, par sa tendresse pour sa famille, ou plutôt par un charme qui l'attachoit à sa honte; mais elle doutoit que ses forces pussent résister long-temps à de si cruelles épreuves. En effet, après avoir achevé son discours avec autant de larmes que de mots, elle avoit laissé voir au P. Marescotti des marques de trouble, qui lui avoient fait appréhender quelque nouvel accès.

Mais c'est dans sa bouche que je veux remettre ce récit. « J'avoue, a-t-il continué, que mon em-
» barras fut excessif. Je la croyois, depuis quelque
» temps, dans une situation moins tumultueuse;
» d'ailleurs, son premier aveu m'avoit paru plus
» composé, et je m'étois promis quelque chose de
» ma réponse : mais qu'opposer à de dures imagi-
» nations, qui ne pouvoient servir à mes vues,
» parce qu'elles avoient trop de liaison avec la

» source du mal? Je me bornai à des représenta-
» tions vagues sur le caractère de sir Charles et de
» mylady Grandisson, qui n'admettoit rien que
» d'honorable et de vertueux. Cependant, après
» l'avoir quittée, je conçus que plusieurs personnes
» jouissant ici de la confiance de sir Charles, je
» pouvois en espérer quelques lumières sur l'origine
» de son inclination pour mylady, et me munir
» d'armes, c'est-à-dire de faits avérés, pour com-
» battre une chimère. J'avois autant d'estime que
» de vénération pour M. Barlet: ce fut à lui que
» je recourus. A-peine m'eut-il compris, que
» m'embrassant avec un transport de joie, il m'as-
» sura que je recevrois de lui toutes sortes d'éclair-
» cissements; que sir Charles et mylady Grandisson
» n'ayant rien eu de réservé pour un homme qui
» les adoroit, non-seulement ils lui avoient appris
» la naissance de leur liaison, mais ils l'avoient fait
» dépositaire de leurs lettres: et que jugeant tout-
» d'un-coup de quel poids elles pouvoient être pour
» calmer l'esprit de Clémentine, il étoit prêt à me
» les confier, sans craindre que dans une occasion
» de cette nature, ils lui reprochassent de l'indis-
» crétion. Il y en auroit, lui dis-je, à les accepter;
» elles ne doivent pas sortir de vos mains; mais,
» si vous les croyez propres à seconder mes
» idées, paroissez vous-même, et offrez de les lire.
» D'autant plus propres, ajouta M. Barlet, qu'étant,

» non de sir Charles à mylady, et de mylady à sir » Charles, mais de l'un et l'autre à leurs plus intimes » confidents, elles portent un caractère admirable » de candeur.

» Nos démarches furent réglées de concert sur » cet heureux fondement; et la première loi que » nous nous imposâmes, fut celle du secret qui » convient à notre profession. J'annonçai à Clé» mentine des informations qu'elle n'osoit espérer. » Elle en attendit l'instant avec une curiosité avide. » Le jardin et la plus sombre allée du jardin furent » choisis pour nos rendez-vous : ce fut le soir même » du retour de M. Lowther ; et le temps fut réglé, » tous les jours, à sept heures du matin. M. Barlet, » après avoir mis ses lettres dans l'ordre des dates, » nous les lisoit avec l'air d'ingénuité qui respire » dans ses yeux, et l'onction qu'il a naturellement » dans la voix. Il étoit assis entre Clémentine et » moi. Elle l'écoutoit, la vue baissée, sans l'inter» rompre jamais; si remplie de ce qu'elle entendoit, » que sa respiration ne se faisoit remarquer qu'au » mouvement de son sein. Moi, qui l'observois à » si peu de distance, je n'ai pas découvert une fois » la moindre altération sur son visage. J'étois par» tagé délicieusement entre ce spectacle et le plaisir » d'une lecture qui me ravissoit.

» Nous donnions une heure ou deux à cette » douce occupation, jusqu'à ce que le bruit du

» château nous avertît que nous pouvions être
» aperçus. En nous retirant, Clémentine parloit
» peu, et se bornoit à quelques excuses de l'embarras
» qu'elle nous causoit. Mais il nous étoit aisé de
» remarquer qu'elle partoit contente. Le reste du
» temps, elle nous paroissoit plus tranquille; tout
» le monde a fait ici la même observation depuis
» six jours. L'ordre sembloit renaître dans ses idées,
» et le calme dans son cœur, à mesure que ses der-
» nières préventions se dissipoient; ou du-moins,
» les premières ne revenoient que par intervalles.
» Elle cherchoit mylady Grandisson. Elle ne la
» voyoit plus assez. En public, ses regards s'atta-
» choient sur elle avec complaisance; et lorsqu'elle
» pouvoit la trouver seule, ou descendre avec elle
» au jardin, elle s'oublioit dans son entretien.
» C'étoit un sentiment plus ouvert, un autre inté-
» rêt que celui que vous lui avez vu prendre à sa
» santé, pendant quelques jours de maladie. L'étude
» de M. Barlet et la mienne étoit de compter ses
» pas, de suivre ses mouvements, et d'expliquer
» toutes ces nouvelles apparences. Nous étions
» charmés sur-tout de cette chaleur d'affection pour
» mylady; et la cause en étoit si sensible, que nous
» ne pouvions nous méprendre. Enfin nos espé-
» rances augmentoient de jour en jour, et nous
» pensions même avant-hier à vous les commu-
» niquer, lorsque la lettre de Naples nous fit crain-

» dre quelque fâcheuse révolution. Aussi nous » vîtes-vous fort empressés à demander que la » publication de cet incident fût suspendue.

» Hier nous ne fûmes pas peu surpris de nous » voir appelés dès six heures au jardin. Clémentine » y étoit déjà. Nous la trouvâmes à genoux, sans » doute en prières, dans une allée qui conduit à » celle de nos rendez-vous. Cette posture, l'heure » à laquelle on nous avoit pressés de descendre, et » sur-tout l'action vive avec laquelle nous la vîmes » venir au-devant de nous, ne purent manquer de » nous faire naître des soupçons fort affligeants. » Son discours, qu'elle commença même à quelque » distance, en levant les yeux d'un air passionné, » ne fut pas plus propre à nous rassurer; elle re- » mercia le ciel avec transport; elle nous supplia de » joindre nos remercîments aux siens; elle parla de » sa guérison, comme d'un prodige qui devoit faire » notre étonnement; et passant du même ton à » l'aventure dont vous êtes informés, elle nous fit » un récit, qu'il est inutile de vous rappeler. Elle » nous montra plusieurs fois le lieu; elle nous ré- » péta l'heure et les circonstances, la figure, les » mouvements, le langage du fantôme; tout fut » exprimé avec la même force.

» J'atteste le ciel que, dans ma première surprise, » je ne pris cette scène que pour un accès de sa » maladie, qui revenoit sous une nouvelle forme;

» et M. Barlet m'a dit qu'il n'en avoit pas eu d'autre
» opinion. Cependant nos propres connoissances,
» c'est-à-dire, la lettre de Naples, et la certitude
» qu'elle n'étoit pas divulguée, nous jetèrent dans
» quelqu'embarras. Ensuite nous ne désavouons
» point que l'entretien de Clémentine, ses réflexions
» sur le changement qu'elle éprouvoit, un air ferme
» de raison, qui ne paroissoit pas moins dans ses
» yeux que dans son langage, qui s'est soutenu dans
» une conversation de deux ou trois heures, ne nous
» ayent fait penser que sa guérison pouvoit venir
» d'une main supérieure à la nature. Loin de nous
» croire humiliés par cet aveu, c'est un hommage
» que nous rendrons hautement à la toute-puissance
» du ciel. Mais un coup-d'œil ayant suffi pour nous
» communiquer nos idées, nous jugeâmes qu'un si
» merveilleux effet demandoit plus d'une confir-
» mation, et nous refusâmes de vous en informer
» sur-le-champ. C'est par notre conseil que Clé-
» mentine prit la résolution de passer le jour entier
» dans la solitude; et vous n'avez pas oublié qu'à
» notre retour nous demandâmes encore que la
» nouvelle de Naples lui fût cachée. Elle s'étoit
» proposé, en nous quittant, de vous faire elle-
» même la relation de son aventure dans une lettre
» qu'elle prit beaucoup de peine à composer; mais
» d'autres réflexions lui firent conclure qu'un détail
» si singulier étoit plus décent dans la bouche d'un

» ami. Elle fit le billet que vous avez lu; et me » l'ayant remis au jardin, elle me pria de lui servir » d'interprète. Cette commission me parut si déli- » cate, qu'après quelques difficultés, je ne l'acceptai » qu'à deux conditions : l'une, qu'elle fût différée » jusqu'au jour suivant; l'autre qu'il nous fût per- » mis de la reconduire à son appartement, de l'en- » tretenir le reste du jour, et de souper même avec » elle, pour entendre de nouvelles explications, se- » cours nécessaire à ma mémoire, et pour recevoir » plus particulièrement ses ordres. Je ne vous fais » pas observer que ma seule vue étoit de vérifier, par » toutes sortes d'épreuves, un miracle sur lequel je » n'osois me fier encore aux plus fortes apparences.

» Vous lui donnerez tout autre nom; je ne pense » point à rabaisser les services de M. Lowther; » mais il est certain que jamais Clémentine n'a joui » d'une raison plus saine. C'est toute la liberté » d'esprit, toute la justesse et la clarté qu'on admi- » roit avant sa disgrace. Elle assure qu'au moment » de l'apparition, il s'est passé des mouvements » sensibles dans sa tête. Sa physionomie même est » changée, l'air de langueur a disparu, et vous » serez étonnés de l'éclat qu'elle a dans les yeux. » La lettre de madame de Sforce lui causa d'abord » quelqu'émotion : c'est ma tante qui m'écrit, nous » dit-elle avec une espèce d'effroi; la vérité va se » découvrir. Ensuite, se reprochant sa précipitation,

» elle fit venir Camille, qu'elle chargea de porter » la lettre à madame la marquise. En recevant la » permission de l'ouvrir, elle parut tremblante; » mais elle reprit toute sa tranquillité après l'avoir » lue; elle nous la présenta d'un air composé : Lisez, » Messieurs, comparez les faits. Nous ne pûmes » retenir quelques marques d'admiration. Comptez » les faveurs du ciel, reprit-elle modestement. » Daurana est morte dans des sentiments chrétiens; » ma tante me rend son affection, et je suis guérie.

» Tout le reste du temps fut employé à nous » expliquer ses intentions. Elle nous avoit déjà priés » de demander pour le lendemain une assemblée » de tous ses amis. Dans sa première vue, c'étoit » seulement pour vous faire le récit de son aven- » ture, et vous rendre témoignage de sa guérison; » mais ses idées s'étendant plus loin dans notre » entretien, elle souhaita qu'avec la connoissance » que j'ai toujours eue de ses plus intimes sentiments, » je commençasse par vous découvrir le fond de » son cœur dans ce qu'elle nomme le cours de ses » infortunes; que cette expression fût suivie de » l'aventure du jardin, avec toutes les preuves de » sa guérison; et que, tout-à-la-fois, pour ne lui » laisser que le plaisir pur de vous présenter dès » aujourd'hui une fille soumise, une sœur com- » plaisante, une amie sincère, une ame pénétrée » de tendresse et de reconnoissance, je vous fisse

» l'ouverture de ses véritables dispositions. Il me » reste à remplir cette charmante partie de ses » ordres, que je regarde comme le sceau de son » rétablissement.

» Ma fille, car dans la tendresse et la joie de mon » cœur, un nom si doux doit m'être permis! ma » fille, la gloire de son sexe, n'ayant jamais rien eu » de si respecté que sa religion, de si précieux que » son honneur, et de si tendrement aimé que sa » famille, vous proteste par ma bouche, qu'au fond » de son cœur, où toute son attention s'est portée » au premier instant de sa guérison, elle n'a trouvé » que le goût et le plus saint exercice de ces trois » devoirs. Sa mémoire même, qui se rappelle im- » parfaitement quelques circonstances de sa mala- » die, ne lui reproche point d'avoir rien mis en » balance avec des objets si chers. Elle croit, au » contraire, que la seule crainte de les blesser, a » causé toutes ses peines. A des sentiments si purs » elle joint sans violence une parfaite soumission. » Ainsi les articles, que des idées mal conçues lui » avoient fait regarder comme une faveur, s'éva- » nouissent pour elle, et ne lui donnent aucun » avantage qu'elle veuille conserver. Tout séjour » lui devient égal avec sa famille; le célibat et la » vie religieuse ne lui paroissent plus les seuls états » qu'elle puisse aimer. Quelque penchant qu'elle y » ait encore, elle reconnoît que la volonté d'une

» famille vertueuse, est la plus sûre vocation d'une » fille, et ses désirs n'ont plus d'autre règle. Si c'est » au mariage qu'elle est destinée, elle se réduit à » supplier qu'il soit différé d'un an, moins pour sa » propre satisfaction, que pour celle de sa famille, » qui disposera d'elle avec plus de plaisir et d'hon- » neur, lorsque le temps aura confirmé sa guérison.

» Sir Charles et mylady Grandisson sont pour » elle ce que le monde a de plus parfait, et lui pa- » roissent, dans leur union, ce qu'il y a de plus » heureux. Elle voit leur bonheur avec joie; elle » prend leurs perfections pour modèle. Dans le » souvenir qui lui reste du passé, elle croit pouvoir » attester Dieu, qu'elle n'a jamais désiré de sir » Charles que les sentiments qu'elle lui demande » encore, et qui peuvent s'accorder si bien avec » ceux qu'il doit à mylady, qu'elle les demande à » mylady même, en leur vouant à tous deux l'im- » mortalité des siens. Que ne peut-elle compter » la religion entre les fondements d'une si belle » amitié! Ce regret, qu'elle nomme hardiment la » seule cause de sa maladie, la suivra jusqu'au » tombeau.

» Elle ne veut point être accusée d'ingratitude » pour M. le comte de Belvedère, sur-tout lorsque » les sentiments dont il l'honore, sont avoués d'une » famille dont elle respecte les intentions. Elle rend » justice à son mérite; elle sent tout le prix de ses

» soins et de sa constance. S'il conserve cette géné-
» reuse prévention pour elle, et le même rang dans
» l'opinion de ses amis, elle aura pour lui d'autant
» moins d'éloignement, que l'ayant si peu quittée
» pendant le cours de sa maladie, il a dû connoître
» son caractère, ses principes, et lire souvent au
» fond de son cœur, où elle se flatte qu'il n'a rien
» vu de nuisible à son estime. Mais elle le prie de
» s'en tenir à ses assurances, et de ne hâter rien par
» ses sollicitations.

» Enfin, mon incomparable fille demandant la
» liberté de reparoître au milieu de sa famille et de
» ses amis, vous supplie tous de la recevoir avec
» une bonté tranquille, c'est-à-dire, sans mouve-
» ment et sans bruit, comme elle se présentera sans
» affectation. La raison, nous a-t-elle dit en souriant,
» n'aime point l'éclat; et personne ne sera surpris
» qu'elle demande un peu d'indulgence pour sa
» raison ».

Le vertueux père, joignant un air de gaieté à cette conclusion badine, nous a fait passer tout-d'un-coup, du profond silence où son discours nous avoit tenus, à des transports de joie, qui ont éclaté par nos félicitations et nos embrassements mutuels. Nous nous sommes dédommagés d'avance de la contrainte qu'il nous demandoit à l'arrivée de sa chère fille. Ensuite, pour entrer dans toutes ses vues, on a réglé, de concert, qu'on la laisseroit dans

son erreur sur l'aventure du jardin, et qu'elle ne paroîtroit que vers le temps du dîner, où notre usage est de nous rassembler dans le grand salon, jusqu'à l'heure du service. La marquise, quoiqu'affoiblie par ses évanouissements redoublés, a fait un effort pour quitter son lit, et pour se faire habiller. Elle veut qu'on ne cesse point de cacher ces deux accidents à Clémentine, et que les apparences, en un mot, ne lui présentent rien qui puisse troubler la sérénité de son esprit. Le P. Marescotti et M. Barlet sont retournés à son appartement avec toutes les assurances qu'elle désire. Le prélat s'est dérobé pour aller communiquer au comte de Belvedère la nouvelle d'un bonheur qu'il aura peine à se persuader, et lui tracer sa conduite. Chacun a pris le chemin qui lui a plu; et moi je me suis précipitée vers mon cabinet, pour ne rien perdre de tout ce que j'emportois dans ma mémoire.

L'heure approche : il faut me remettre un peu de la contention avec laquelle je viens d'écrire ; car, dans l'air, comme dans le langage et les actions, on nous recommande bien de ne rien offrir qui ne convienne à la nouvelle situation de Clémentine.

A quatre heures après midi.

Oui, très-chère tante, Clémentine est rétablie; Clémentine est rentrée dans les plus purs droits de sa raison, et dans tous les sentiments naturels de

l'ame la plus généreuse et la plus tendre. Que M. Lowther en fasse honneur à son art, ou le P. Marescotti au pouvoir céleste, Clémentine jouit d'un esprit si libre, d'une santé si ferme, et de tant d'autres perfections ranimées, qu'il paroît impossible qu'elles ayent jamais eu plus d'éclat. Elle pouvoit hardiment s'engager à reparoître sans étude et sans affectation : quels préparatifs, quelles recherches d'art auroient approché des graces naïves et touchantes, qui sembloient lui former un cortége, lorsqu'elle s'est présentée au salon; mais, nous obliger de la recevoir d'un air tranquille, c'étoit nous imposer une loi bien dure : il nous en a coûté presqu'autant à contenir le ravissement de notre admiration, que celui de notre joie.

Figurez-vous, ma chère Madame, la différence de l'hiver au printemps, ou du-moins, celle d'une journée sombre, au jour le plus clair et le plus riant d'une belle saison. C'est une peinture trop foible du changement qui s'est fait dans les yeux, dans le teint et dans tous les traits de Clémentine. Son port, sa démarche, sa figure entière, et ses moindres mouvements se ressentent de cette merveilleuse révolution. Tandis qu'elle s'avançoit d'un air libre et d'une marche légère, nous sommes demeurés à la regarder, avec un étonnement si vif, qu'à nous voir comme incertains, et les yeux errants sur son visage, on auroit pu nous croire frappés du

mal dont elle est guérie; oui, chère tante, insensés de joie et d'admiration. Cependant personne ne s'est oublié. Elle a remarqué, sans doute, de quels sentiments nous étions pénétrés; mais, n'en paroissant pas moins maîtresse d'elle-même, elle ne s'est prêtée à notre embarras que par un charmant sourire : et, pour nous soulager promptement de cette contrainte, elle s'est placée près de sa mère, en lui faisant quelques tendres questions sur sa santé. La marquise n'a pu se défendre de l'embrasser les larmes aux yeux, et de la serrer plusieurs fois contre son sein maternel, mais sans ouvrir la bouche sur les mouvements qui la pressoient. Elle a fait, à ses questions, des réponses naturelles, et la conversation générale s'est bornée au même sujet. En un mot, les loix de son directeur ont été si fidèlement suivies, que c'est elle-même qui a parlé la première des graces qu'elle devoit au ciel, en ajoutant qu'elle nous en croyoit bien informés. Et lorsqu'elle a touché, comme par hazard, à ce grand article, tout le monde s'est contenté d'applaudir par une profonde inclination.

Le dîner ayant suivi de près, on pouvoit s'attendre qu'il se ressentiroit d'un si sérieux préambule; mais Clémentine, avec aussi peu d'affectation, a pris un air d'enjouement qui s'est aussitôt communiqué à tous les convives. Je ne puis vous représenter les agréments de son esprit et de son humeur. Sir

Charles l'a secondée, avec ce fonds d'élégance et de badinage aisé, qu'il a toujours en réserve. Toute l'assemblée s'est sentie comme inspirée par l'exemple, sans excepter la marquise, à qui sa tendresse tenoit lieu de forces. Le délicieux dîner!

Dans la joie qui a régné pendant deux heures, sir Charles a parlé d'une lettre de M. Belcher, qu'il a reçue ce matin par un exprès, et dans laquelle son ami lui demande la permission de rechercher ouvertement Emilie. Depuis que je l'ai informé des dispositions de sa pupille, il est résolu de tout accorder; c'est la réponse qu'il fera dès aujourd'hui. Il en a pris occasion de parler du château de Selby, et de vanter le mérite de ma famille. Mais il regrette, a-t-il dit, que le mariage de ma chère Lucie ait été si tôt fixé. Il souhaiteroit, a-t-il ajouté, qu'on eût pu choisir le même jour pour celui de sa pupille, et le château de Grandisson pour la double fête. Je suis trompée, si ce souhait ne cache pas quelque vue, quelque espérance, qui se rapporte à Clémentine; d'autant plusqu'en le faisant, il m'a regardée d'un œil mystérieux; et sans s'arrêter, il a dit qu'il ne s'en flattoit pas moins que son ami ne prendroit pas d'autre maison que la nôtre, pour la célébration de son bonheur. J'ai cru l'obliger, en répondant que je l'espérois aussi de l'amitié d'Emilie; et que faisant le même fond sur celle de mylord et de mylady

Reresby, je ne doutois pas qu'ils ne nous amenassent tous deux sa pupille.

En repassant au salon, Clémentine m'a tendrement embrassée. « Chère sœur, m'a-t-elle dit à » l'oreille, que j'ai de graces à vous rendre ! Que je » vous dois de reconnoissance et d'amitié ! J'ai » laissé au père le récit des faits, et je me suis » réservé les sentiments : mais je ne précipite rien. » Le temps amènera tout ». Elle a cherché l'occasion de joindre successivement mes belles-sœurs et madame Bemont, pour leur dire aussi quelque chose d'obligeant. On s'est assis : la conversation a recommencé. Clémentine a continué de nous charmer par son esprit et ses graces. Sa mère, dans le dessein peut-être de l'éprouver, n'a pas fait difficulté de lui parler de la mort de sa cousine, et des remercîments qu'elle devoit à madame de Sforce. Ce sujet l'a rendue plus sérieuse ; mais, après quelques regrets décents, elle a rapporté tous les événements humains à la conduite du ciel, comme si ses réflexions eussent déjà réglé la mesure de sa douleur ; et ses témoignages de reconnoissance, pour l'amitié de sa tante, n'ont pas été moins tranquilles. Le marquis lui ayant recommandé de ne pas faire attendre le courrier, qui demandoit à partir, et qui avoit déjà la réponse de la marquise, elle a demandé la permission de se retirer pour faire la sienne.

La joie auroit éclaté après son départ; et chacun sembloit même impatient qu'elle fût sortie pour s'y abandonner librement; mais le marquis, dont l'attention s'étoit partagée plus que la nôtre entre sa femme et sa fille, avoit observé que la marquise commençoit à se ressentir d'une si longue contrainte; et cette remarque avoit eu plus de part que l'intérêt du courrier, à l'ordre qu'il venoit de donner à sa fille. En effet, à-peine étoit-elle hors du salon, que la marquise est tombée dans une nouvelle foiblesse, qui ne nous a pas laissé d'autre empressement qu'à la secourir. Elle en est bientôt revenue par nos soins; et je ne me suis retirée qu'après lui avoir vu reprendre ses forces. Mais, quoiqu'une altération si subite puisse être expliquée par les circonstances, ces rechutes nous alarment, et mêlent beaucoup d'amertume à notre satisfaction. Vous comprenez qu'on s'est bien gardé d'en informer Clémentine. Il seroit cruel que la paix de son esprit et de son cœur fût troublée par des craintes auxquelles moi-même je ne puis m'arrêter sans frémir.

Mais ne prenez aujourd'hui, ma très-chère tante, que ce qu'il y a d'agréable et d'heureux dans ma lettre. Je ne vous ai promis que des images de joie, et j'en attends d'aussi vives de la vôtre, par le premier ordinaire; car vous ne m'avez fait craindre aucun obstacle qui puisse retarder le bonheur de ma Lucie. La réponse que sir Charles fait ce soir à la

demande de M. Belcher, est un autre événement qui ne peut jeter de langueur dans vos fêtes. Cependant, ne comptez pas que tous les mariages se fassent au château de Selby. Sir Charles m'a dit, en peu de mots, qu'il est résolu d'écrire aussi à sa pupille, non-seulement pour l'informer du consentement qu'il donne à la recherche de son ami, et lui conseiller de recevoir ses soins, mais pour la disposer à remettre ici la célébration. Je ne fais encore que soupçonner ses vues. Puissent-elles nous conduire à l'heureuse fin qu'il se propose! Mylady Reresby, que je crois en possession de cette qualité depuis le 24, ne refusera point, j'en suis sûre, de nous ramener incessamment notre chère Emilie, ni mylord et le chevalier Belcher, de leur servir de guides. Un mariage récent, un autre qui se fera sous nos yeux, des cœurs tendres et bien assortis... On veut, ou toutes mes conjectures me trompent, essayer la force de l'exemple.

Je me promets de votre extrême bonté, ma chère grand'maman, et ma chère tante, que vous ne me laisserez point ignorer comment Emilie vous aura fait l'ouverture du secret de son cœur, ni sa conduite avec l'ami de sir Charles, qui commence à devenir fort sérieusement le sien. Que j'aime cette Emilie! Je n'oublierai jamais les émotions qu'elle m'a causées. Je l'aime pour son ingénuité, son ame sensible, ses manières caressantes, en un mot pour elle-même.

Je l'aime pour moi, qui lui ai reconnu de la droiture, du jugement, de la tendresse de cœur, et les autres qualités que je désire dans une amie. Je l'aime pour l'amour même qu'elle a porté à sir Charles, dont je trouve glorieux pour elle d'avoir entrevu les perfections à son âge. Enfin je lui souhaite, dans son mariage, tout le bonheur que j'éprouve dans le mien, s'il se peut qu'un autre que sir Charles soit jamais capable de rendre une femme aussi heureuse que moi.

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE CXL.

Mylady GRANDISSON *à madame* SELBY.

27 mai.

TROIS fois heureuse nouvelle! Lucie a changé de nom! Avec la fortune, et l'honneur du titre, elle est femme d'un homme que madame Sherley trouve aimable, et dont madame Selby vante le mérite. J'en bénis le ciel avec transport! Il devoit cette récompense à toutes les vertus de ma Lucie. Mais quand tiendrai-je cette chère mylady entre mes bras, pour entendre son bonheur d'elle-même, et

l'augmenter, s'il est possible, par la communication du mien? c'est à-présent ma plus vive impatience. Après avoir satisfait à cent devoirs que je lui sais autour d'elle, mylady Reresby se doit au château de Grandisson. Elle ne résistera point à la prière de sir Charles, à la mienne, aux instances d'Emilie, aux vœux d'une Clémentine, qui, n'entendant que son nom et son éloge dans la bouche de sir Charles et dans la mienne, la désire autant que nous, et brûle de s'en faire une amie. J'ajoute qu'elle est nécessaire au bonheur de cette charmante Italienne; car sir Charles m'a confessé qu'il se promet beaucoup de l'exemple, pour hâter l'accomplissement de la principale vue de sa famille. Ne m'applaudissez-vous pas, ma chère tante, d'avoir deviné si juste? Je m'accoutume à juger des intentions de l'homme que j'aime, par son langage, son air, et souvent ses moindres signes, pour aller au-devant de ses volontés, et les prévenir dans tout ce qui peut lui plaire.

Cependant j'avois été moins heureuse à les pénétrer sur un point qui m'occupoit depuis quelques jours. Je lui ai vu faire plusieurs changements, dont il ne m'a point parlé, dans une des plus belles parties du parc. Il a fait abattre quelques arbres, remuer des terres, et transporter diverses sortes de matériaux. J'ai cru même apercevoir un air de mystère dans les ordres qu'il donnoit. Au fond, je

ne veux rien savoir malgré lui. Je n'ai de curiosité que pour ce qu'il souhaite que je sache, et pour ce qu'il prend plaisir à m'apprendre. Mais n'en pouvant démentir mes yeux, j'attendois qu'il s'expliquât. Enfin, ce qui demeure encore secret pour toute la maison, ne l'est plus pour moi. Il me dit hier, que depuis l'arrivée de nos hôtes, dans le sentiment de la tendre affection qu'il leur porte, il avoit formé le plan d'un petit édifice, dont il vouloit faire un monument durable d'estime et d'amitié; qu'il en avoit ordonné les matériaux à Londres; que, grace à la multitude de bras qu'il y avoit employés, ils étoient fort avancés, et qu'il ne restoit qu'à les placer; qu'il avoit commencé à les faire transporter au parc, avec la précaution de les faire entrer par une porte écartée, pour se donner le plaisir de surprendre agréablement nos illustres étrangers; qu'aussi long-temps qu'il avoit douté de la diligence des artistes, il ne m'avoit point entretenue d'une entreprise qui pouvoit manquer; mais que se croyant sûr du succès, il se hâtoit de m'apprendre son dessein, et qu'il m'en feroit voir le plan, pour le soumettre aux lumières de mon goût : enfin, qu'il me prioit, non-seulement de ne le communiquer à personne, mais, dans mes promenades avec nos chers amis, de les éloigner adroitement de la scène du travail.

Que direz-vous, ma chère tante, de cet inimitable

homme, à qui l'exercice continuel de ses grandes qualités, de ses propres affaires, et celles de ses amis, dont il est comme assiégé, ne font pas perdre des idées si magnifiques, et des attentions si galantes? Quel composé de noblesse, d'élégance et de vertu! Je lui ai promis de mettre son secret à couvert: mais il oublie qu'il est le modèle de tous les goûts, lorsqu'il consulte si modestement le mien.

La marquise ne paroît se soutenir que par le plaisir de voir la guérison de sa fille absolument confirmée. Ses foiblesses reviennent souvent, et ce n'est pas un embarras médiocre que de les cacher à Clémentine: mais cette précaution me semble inutile pour le danger qu'on craignoit. La santé de Clémentine se fortifie de jour en jour, et le renouvellement de ses charmes est si réel, qu'avant sa maladie même, et plus jeune d'environ deux ans, sir Charles m'assure qu'elle n'avoit pas plus de fraîcheur et de beauté. En effet, quels yeux! quel teint! quelle chevelure! Quand je considère toutes les perfections de cette belle tête, et que me représentant les anciens combats de sir Charles, je songe combien son cœur étoit en danger, je sens battre quelquefois le mien, comme si, dans la sécurité du présent, il me restoit quelque chose à redouter. Pardonnez, ma chère tante, une foiblesse dont je rougis aussitôt. Quelquefois une sueur froide me prend; et si je me trouve assise, je suis poussée

par un mouvement involontaire à me lever. Religion, patrie, quel doit être votre pouvoir sur une grande ame, pour avoir soutenu sir Charles dans une épreuve de cette nature! car alors il n'étoit pas même défendu par une première impression de mes foibles attraits. Il ne me connoissoit pas; il n'étoit armé que de sa propre force! Mais, qu'auroit-ce été si l'ascendant d'un goût particulier, décidé, comme il arrive quelquefois, pour les cheveux noirs, s'étoit joint au goût général de la beauté? Ah! ma chère tante! votre Henriette étoit perdue! avec tant d'esprit, et la passion que je suppose, il auroit trouvé des expédients pour lever tous les obstacles. Il auroit fait, depuis plus d'un an, les serments inviolables à sa belle Italienne.

Cependant, l'auroit-elle aimé comme moi? Auroit-elle rapporté tous ses soins, tous ses mouvements, toutes ses pensées à lui plaire? Auroit-elle craint de lui déplaire comme on tremble d'offenser le ciel même? Ses caprices reconnus, ses opiniâtretés, ses absences d'esprit... Que de raisons d'en douter!... Mais je m'égare, ma chère tante. J'oublie, et j'en meurs de honte, que l'aimable Clémentine est quitte des infirmités que j'ai l'injustice de lui reprocher, qu'il ne lui en reste que des vertus et des charmes, et qu'elle mérite plus que moi le trésor que je possède! J'oublie que je suis heureuse, que sir Charles est à votre Henriette, comme elle est à lui, et que la mort seule

peut nous ravir l'un à l'autre! D'où m'est donc venue cette petite chaleur que j'ai peine moi-même à comprendre? N'est-ce pas que la fierté d'une femme augmente avec la certitude de son bonheur, et qu'elle hait jusqu'au souvenir des doutes qui ont fait son tourment dans un état moins tranquille? Je suis prête à signer de mon sang, que j'ai pour Clémentine une tendresse de sœur; mais je vois assez, de mes propres yeux, qu'elle est fraîche et belle; et pourquoi me rappeler ce qu'elle étoit il y a deux ans? Peut-être en ferai-je quelque jour mes tendres plaintes à sir Charles. Chère tante, qu'ai-je dit? Ah! ces petites émotions ne tiennent point devant lui. Quels ressentiments sa vue ne feroit-elle pas oublier!

Pendant que je me partage entre la marquise, sa fille, madame Bemont et mes sœurs, c'est-à-dire, dans le temps où l'on n'est point assemblé, sir Charles se donne au marquis, aux deux frères, aux cousins, au père Marescotti, et sur-tout au comte de Belvedère. Mais il n'est plus question de pitié et de consolation pour le comte. Les derniers événements l'ont ramené à la vie. Il ne pense plus à son départ; et quoique du côté de Clémentine, il ne paroisse favorisé d'aucune distinction, tout le monde s'aperçoit de ses espérances. Réellement on ne le prendroit plus pour le même homme. Il porte la tête plus haute, il a le regard plus vif et plus doux, le visage plus ouvert, et dans les manières un air de

galanterie qui surprend, avec la sombre tristesse où nous l'avons vu plongé. Miracle du petit Dieu! s'écrie souvent la plus badine de mes deux sœurs. En effet, quelle étrange passion, qui change ainsi tout-d'un-coup le caractère, et jusqu'à la physionomie d'un homme sensé! Et les exemples n'en sont pas plus rares dans les femmes. Qu'on nous interroge, Clémentine et moi.

M. Lowther continue sa nouvelle méthode, pour le traitement du seigneur Jeronimo, et ne cesse pas de la vanter. C'est un secret que nous ignorons encore; mais j'ose répondre, qu'avec son malade, les apparitions et les comédies ne réussiroient guères.

Comme l'impatience générale est ici de voir bientôt l'heureux couple, accompagné d'Emilie et de M. Belcher, tout le monde vous supplie, ma chère tante, Clémentine avec les mêmes instances, quoique fort éloignée des vues de sir Charles, dont il est même important qu'elle n'ait aucun soupçon, d'accorder quelque chose à l'empressement de tant d'illustres amis, et de ne rien opposer au voyage des chères personnes que nous attendons.

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE CXLI.

Mylady GRANDISSON *à madame* SELBY.

1er juin.

Vive l'amitié! Je la reconnois à ses charmantes ardeurs. Une lettre du 30 mai, signée de mylord et mylady Reresby, d'Emilie, de miss Patty-Holles, de ma Nancy, de M. Belcher, de mon oncle et de mon cousin Selby, m'assure qu'ils partent le jour suivant pour arriver ici demain tous ensemble, c'est-à-dire, presque aussitôt que leur lettre même. Que j'admire cet excès de bonté et d'affection! A ma première demande! au premier signe! Une reine, qui déclare ses désirs, n'est pas mieux servie. Si votre Henriette n'est pas la plus heureuse des femmes, elle n'en peut accuser qu'elle-même. Mais, que je vous dois d'excuses; ma chère grand'maman et ma chère tante, pour vous avoir enlevé si brusquement vos plus chers plaisirs! ou plutôt, que je vous dois de remercîments, pour la complaisance qui vous a fait consentir à vous en priver! Mylady Reresby me fait entendre que le mariage de mon cousin sera célébré ici avec celui de M. Belcher, et que mon

oncle tiendra lieu de père et de tuteur à miss Holles; surcroît d'espérance pour sir Charles! c'est entrer merveilleusement dans ses vues. Le docteur Barlet, M. Everard Grandisson, qui est ici depuis quelques jours, iront demain au-devant des deux voitures jusqu'à Newgham avec des relais. Sir Charles iroit lui-même, s'il n'étoit absent depuis vingt-quatre heures.

Les plus grands plaisirs, ma chère tante, ne vont guères sans un mélange de peines. Le 30 au soir, nous avons reçu, par un exprès, la nouvelle d'une perte fort douloureuse pour nous; celle de mylord W..., oncle maternel de sir Charles, mort le 29, d'une inflammation d'entrailles. Ses grands biens qui nous reviennent, ne nous consolent point d'un si fâcheux accident. Vous avez vu mylord W.... à la fête de mon mariage. Il promettoit une plus longue vie; et l'excellence de son caractère nous la faisoit désirer autant pour lui-même que pour notre jeune tante, qui ne devoit pas s'attendre à le perdre si tôt. A-la-vérité, elle demeure avec un douaire considérable; mais quels avantages peuvent remplacer, dans le cœur d'une honnête femme, un mari qu'elle a tendrement aimé? Sir Charles est parti dès le lendemain. Il ne lui faut pas moins de huit jours pour rendre les derniers devoirs à mylord, et pour mettre ordre à sa succession.

Ainsi mon oncle ne pouvoit arriver plus à propos.

Il se chargera de divers soins que sir Charles m'a laissés, et qui lui conviennent mieux qu'à moi; surtout de veiller à l'ouvrage du parc, que je n'ai encore vu qu'une fois, mais qui avance beaucoup, et qui me paroît un chef-d'œuvre de magnificence, de goût et d'invention. Mon rôle, avec le soin ordinaire de rendre ce séjour agréable à nos honorables étrangers, sera de faire le plus tendre accueil aux chers amis qui m'arrivent; de leur procurer toutes sortes de commodités au château de Grandisson, et de les embrasser mille fois le jour. Je vous quitte, ma chère tante, pour me charger moi-même de leur préparer des appartements.

HENRIETTE GRANDISSON.

DERNIÈRE LETTRE.

Mylady GRANDISSON à madame SHERLEY et à madame SELBY.

18 juin.

MA chère et très-honorée grand'maman, et vous, adorable tante, cette lettre, la plus grave, la plus noble, et la plus intéressante que vous ayez jamais reçue de votre Henriette, sera consacrée par vos

deux noms. Je les réunis sous mon adresse, comme vous l'êtes toutes deux au fond de mon cœur.

Vous n'aurez été ni fâchées ni surprises que j'aye laissé passer quinze jours entiers sans vous écrire. Non-seulement mylady Rereby vous en a fait mes excuses, que votre bonté vous aura fait agréer, mais la sienne l'a portée, sans doute, à vous rendre compte d'une partie des raisons qui justifient mon silence. Je l'ai priée néanmoins de suspendre elle-même le récit que vous attendez de ce qui s'est passé ici depuis le jour de son arrivée, et de prévenir seulement votre inquiétude, en vous assurant que tout le monde y étoit dans la joie et dans l'espérance du bonheur. D'ailleurs elle n'auroit pu rien apprendre de plus certain, jusqu'au retour de sir Charles. Les événements, quoique liés par un enchaînement admirable, ont été long-temps obscurs pour nous; et cette seule incertitude m'auroit empêchée de vous mettre l'esprit en suspens par des explications douteuses, quand d'autres obstacles m'auroient laissé le pouvoir d'écrire.

A l'arrivée de nos chers amis, il s'est ouvert ici comme une nouvelle scène. La joie qu'ils y ont apportée, étant d'une autre espèce que celle qu'ils y ont trouvée répandue, et que je vous ai représentée dans mes dernières lettres, il ne s'en est pas fait d'abord une communication si libre que je n'y aye remarqué quelque réserve. Mylord et mylady Re-

Sir Charles arriva le 9, à minuit. Je juge qu'il avoit mesuré sa marche, pour me trouver libre, et recevoir aussitôt des informations sur tout ce qui s'étoit passé dans son absence. Après m'avoir expliqué ce qu'il avoit fait lui-même, et m'avoir moins étonnée que ravie de joie, par vingt nouveaux traits de noblesse et de bonté, il écouta fort curieusement ce que j'avois à lui raconter. S'il apprit d'abord, avec une vive satisfaction, l'arrivée de nos amis, et l'air de tendresse qui régnoit entre trois couples d'amants heureux, elle fut un peu diminuée par l'état de la marquise, et par la conduite réservée de Clémentine. Cependant, il ne rabattit rien de ses espérances; et m'ouvrant son cœur, il me fit le plan de la méthode qu'il alloit employer, jusqu'à la célébration des deux mariages. C'étoient de petites fêtes, qu'il vouloit enchaîner l'une à l'autre, aussi gaies que nos fréquentes alarmes pour la marquise le permettroient. Il se flattoit, me dit-il, qu'elles serviroient également à guérir la mère de ses infirmités, et la fille de sa froideur.

Dès le jour suivant, il sut rapprocher entr'eux tous nos jeunes hôtes, par l'agréable reproche de ne vouloir être aimables que pour eux-mêmes, et de donner au penchant particulier, ce qu'ils devoient à la joie commune. Cette guerre qu'il fit aux conversations dérobées, aux promenades détachées, et jusqu'aux signes d'intelligence, ouverts ou secrets,

rendit bientôt l'assemblée continuelle, et le commerce plus familier. Clémentine, comprise dans la censure, ne put refuser de paroître avec ses amis, sur-tout lorsque sir Charles eut engagé la marquise à l'en presser. L'excellente mère que ses foiblesses prenoient deux ou trois fois le jour, et qui se plaignoit sans cesse d'une violente oppression, mais qui étoit sans fièvre, voulut participer elle-même à des plaisirs dont sir Charles ne lui avoit pas déguisé le motif. Elle se fit transporter, non-seulement au salon, mais même au jardin; et la joie se peignoit sur son visage, à la moindre apparence de gaieté qu'elle voyoit à sa fille. La fête du premier jour fut une danse champêtre de nos plus jolies villageoises. Sir Charles, avec si peu de préparation, trouva le secret d'en faire un spectacle charmant. Il est vrai que pour contribuer du-moins à la propreté, dans un espace si court, il m'en coûta une partie de mon linge, que je me hâtai de faire distribuer aux danseuses. Mylady G..., qui présidoit à la danse, brûloit d'en être elle-même, et nous y auroit engagés tous, si, dans la situation de notre chère marquise, la crainte de quelque accident ne l'eût retenue.

Mais les jours suivants nous amenèrent des plaisirs d'un autre ordre. Sir Charles ayant fait venir de Londres, des musiciens, des acteurs, et tout ce qui sert aux fêtes d'éclat, le château de Grandisson prit

l'air d'une cour brillante. La moitié du jour se passoit dans le salon, où l'enjouement du maître et de mylady G.... animoit la vivacité de nos jeunes gens. Une partie de l'après-midi étoit donnée à la promenade, qui menoit toujours à quelque terme galant, ou qui offroit quelque divertissement imprévu; une autre partie au théâtre, et le soir à la plus délicieuse musique. De tous ces amusements, la marquise ne prenoit que ce qu'elle jugeoit convenable à sa santé; et si le redoublement de son oppression, qui annonçoit ordinairement ses foiblesses, l'obligeoit quelquefois de se retirer, elle défendoit à sa fille de la suivre. La facilité qu'il y avoit à lui faire rappeler ses esprits, commençoit à diminuer notre inquiétude pour ces accidents. Clémentine même étoit rassurée par M. Lowther, qui, sans oser prononcer sur la cause du mal, garantissoit que les principes de la vie n'étoient point altérés.

Dans cette agréable exécution du plan de sir Charles, je n'ose assurer que toutes ses tentatives ayent produit beaucoup d'effet pour le succès de ses vues. A-la-vérité, Clémentine ne se refusoit à rien, et sembloit goûter particulièrement la musique, qui étoit composée de nos meilleurs instruments d'Italie. Elle ne rejetoit point le comte de Belvedère, lorsqu'il lui offroit la main pour entrer au salon, ou pour en sortir. A table, aux spec-

tacles, elle ne marquoit aucun chagrin de le voir près d'elle. Elle recevoit ses soins; elle n'évitoit ni de lui parler, ni de l'entendre. Mais je ne me suis point aperçue qu'elle parût l'écouter d'un air d'intérêt, ni le traiter avec la moindre distinction. Au contraire, elle devenoit muette, lorsque, de concert, dans la vue de le favoriser, on s'éloignoit quelques moments d'eux, et lui, que le changement de son sort ne rendoit pas plus hardi, n'osoit troubler ce grave silence. En vain l'excitions-nous des yeux et des mains : je l'aurois battu dans ces occasions, pour lui délier la langue. Sir Charles n'en auguroit pas plus mal des apparences : je n'en osois porter le même jugement que lui. D'un autre côté, quoique nos jeunes amants se gênassent peu dans leurs empressements mutuels, on ne remarquoit point que l'attention de Clémentine s'attachât jamais avec complaisance sur cette tendre scène, ni que le bonheur d'autrui parût lui faire sentir qu'il manquoit quelque chose au sien. C'étoit même alors qu'elle prenoit une contenance plus sérieuse, jusqu'à détourner les yeux, et sembler remplie de quelqu'autre objet. Sir Charles expliquoit encore cette conduite en faveur de nos désirs, et je ne pouvois être de son sentiment.

Cependant on fit deux observations, qui me laissèrent des doutes. Chacune de nous ayant son amant

où son mari, pour la conduire au jardin, c'étoit le rôle ordinaire du comte de donner la main à Clémentine. Un jour qu'on se levoit pour sortir, il ne se trouva point au salon; et j'ai soupçonné sir Charles d'avoir choisi exprès ce moment pour nous inviter à la promenade. Il me semble, dit la belle Clémentine, après avoir jeté quelques regards autour d'elle, que je suis menacée aujourd'hui de marcher sans guide. Sir Charles s'empressa aussitôt de chercher le comte, le félicita secrètement de son bonheur, nous l'amena comme un coupable, et nous réjouit beaucoup par son embarras et ses excuses. Mais cette aventure avoit encore de l'obscurité pour moi. Un autre jour, Clémentine traversant le parterre, appuyée sur le bras du comte, se laissa prendre à la beauté d'une rose, qu'elle voulut cueillir de sa propre main, et se piqua vivement le doigt. Il en sortit quelques gouttes de sang. Le comte, plus mort que vif, se hâta de les essuyer, en pressant la blessure de son mouchoir, qui se trouva tout sanglant; et, dans cet état, il le porta sur sa bouche avec un mouvement passionné. Il est très-certain, et je l'observai moi-même, que Clémentine, frappée apparemment de l'ardeur qu'elle avoit remarquée dans son action, fixa un moment les yeux sur lui avec une langueur tendre, qui ne pouvoit venir d'une ame insensible. Tout le monde en fut témoin comme

moi, et fit la même réflexion. Nous feignîmes tous de n'avoir rien observé : mais le soir chacun en fit ses félicitations au comte.

Je crus entrevoir alors quelques heureux symptômes, et sir Charles, déjà persuadé que le cœur de Clémentine se laisseroit vaincre, m'en faisoit attendre d'autres preuves du temps et des circonstances, lorsqu'une catastrophe imprévue vint changer la face du château, nous plonger subitement dans la douleur, ruiner, par conséquent, notre attente, et nous conduire néanmoins, par des voies si tristes, à des excès de bonheur que nous n'osions espérer.

Nous étions au septième jour de nos fêtes, et la galante assemblée revenoit au jardin vers six heures du soir. M. Barlet, que nous fûmes surpris de voir seul, et qui sembloit nous chercher des yeux, s'avança vers nous à grands pas. Tout le monde prit le parti de s'arrêter avec d'autant plus d'inquiétude, qu'il ne lui arrivoit guères de se présenter dans ces occasions. Après quelques mots d'excuse, sur le triste avis qu'il nous apportoit, il nous déclara que la marquise étoit à l'extrémité; qu'il avoit laissé près d'elle le marquis, le prélat et le père Marescotti, et qu'à leur prière, il venoit nous presser de nous rendre à son appartement.

Notre consternation fut si profonde, que, sans lui répondre un mot, rompant tout ordre et toute

mesure, nous nous précipitâmes vers le château, dont nous n'étions pas fort éloignés. Le comte de Belvedère eut l'attention de passer le bras sous celui de Clémentine, pour la soutenir dans un trouble qui pouvoit l'exposer à quelque danger. Sir Charles me rendit le même office. Nous arrivâmes presqu'ensemble à la porte de l'appartement, où M. Lowther nous confirma ce que nous venions d'entendre. La marquise étoit non-seulement sans connoissance, mais sans pouls et sans respiration ; elle étoit tombée dans cet état à la suite de sa dernière foiblesse. On ne lui remarquoit un reste de vie qu'au battement du cœur. En effet, nous étant approchés de son lit, nous la vîmes immobile, avec toute la pâleur de la mort au visage et sur les lèvres. Clémentine, hors d'elle-même à cette vue, se jeta aux genoux de son père, et poussa mille sanglots, en lui baisant les mains, qu'elle arrosa de ses larmes. Ensuite, remarquant que le prélat et le P. Marescotti étoient en prière d'un autre côté, elle se leva brusquement pour aller prendre la même posture auprès d'eux. Jamais les témoignages de la douleur et de la piété ne furent plus vifs et plus touchants. Toute cette scène lugubre fut accompagnée d'un silence qui en redoubloit l'horreur.

Cependant, M. Lowther s'empressoit autour de la marquise, pour ranimer le peu de forces qui lui

restoit. Les apparences d'insensibilité durèrent une heure entière. Enfin, les élexirs et les sels eurent quelque effet. Elle retrouva un rayon de connoissance, mais avec tant de foiblesse qu'à-peine étoit-elle capable d'ouvrir les yeux. Elle nous aperçut néanmoins. Elle vit sa fille, qui s'étoit aussitôt rapprochée de son lit. Alors, l'amour maternel lui rendant la force de tendre la main vers elle, et d'ouvrir la bouche pour prononcer quelques mots, elle lui dit, d'une voix languissante : Chère fille! idole de la tendresse d'une mère! je meurs, vous le voyez; ne rendrez-vous pas mes derniers moments heureux? Vous savez à quoi j'aspire, pour votre bonheur et pour le mien. Clémentine, pénétrée jusqu'au fond du cœur, pencha la tête sur la main qu'elle avoit reçue des deux siennes, et ne put répondre que par des larmes. Quoi! ma fille! reprit la marquise avec un nouvel effort, votre cœur se ferme aux dernières instances d'une mère qui vous adoroit! Aussitôt Clémentine, quittant la main qu'elle soutenoit encore, se tourna vers le marquis; et les joues baignées de pleurs qui faisoient rayonner sa beauté : Vous l'ordonnez donc, Monsieur; c'est votre volonté, comme celle de ma mère; elle n'attendit point sa réponse, qu'elle connoissoit assez; et s'adressant au comte de Belvedère, avec un mélange de tendresse et de douleur, qui ne faisoit qu'augmenter les graces

sur un si charmant visage : Monsieur, lui dit-elle d'un ton ferme, si vous me jugez digne de vous, je vous donne à jamais mon cœur et ma main, et j'en fais serment devant Dieu, pour le confirmer au pied de l'autel. Le comte, au plus heureux moment de sa vie, tomba muet à ses pieds.

Nos cris de joie auroient succédé, si le triste spectacle d'une chère amie que nous crûmes expirante, ne nous eût fait rentrer à l'instant dans notre première consternation. A-peine Clémentine avoit-elle prononcé son sermeut, que la marquise poussa un profond soupir, que nous prîmes pour le dernier de sa vie; et M. Lowther, la revoyant sans connoissance et sans mouvement, n'en eut pas d'abord une autre idée. Cet état dura quelques minutes. Mais, lorsqu'on ne pensoit plus qu'à la pleurer, quelles furent notre surprise et notre admiration, de lui voir faire un mouvement des plus vifs, qui fut suivi d'un cri assez fort, pour nous causer quelque effroi? Étrange révolution! Ce mouvement et ce cri étoient des signes de force et de santé. Elle étendit aussitôt les bras hors du lit; elle avança même la tête, pour nous apprendre, en souriant, qu'elle se croyoit délivrée de tous ses maux; qu'elle venoit d'éprouver un changement qu'elle ne comprenoit pas; et qu'il ne lui restoit que des graces à rendre au ciel pour une si grande faveur.

Tandis que l'étonnement et la joie nous troubloient, jusqu'à nous ôter le pouvoir de lui répondre, M. Lowther avoit reconnu que son mal n'avoit été qu'un abcès intérieur, qui avoit causé ses oppressions et ses évanouissements, et qui, parvenant enfin à son terme naturel, s'étoit heureusement déchargé dans les intestins, par l'agitation extraordinaire que l'engagement de sa fille lui avoit fait éprouver. Il nous demanda un peu de liberté, pour les soins nécessaires à l'évacuation; et nous pressant de nous retirer, il nous répondit d'une prompte guérison. La marquise, nous voyant sortir, tendit encore les bras vers nous, avec un regard qui exprimoit tous les mouvements de son cœur.

Clémentine, quoiqu'un peu confuse de notre joie et même de nos félicitations, soutint ce nouveau rôle avec une merveilleuse dignité, et ne désavoua rien de ce qu'elle venoit de dire en faveur du comte. Elle souffrit, qu'après s'être jeté à ses pieds, et lui avoir pris la main, qu'il pressoit de ses lèvres, il lui fît des remercîments passionnés, et le vœu d'une éternelle adoration. Sa réponse fut modeste; mais elle prononça d'un air sensible et naturel, sans lui refuser la permission qu'il demandoit, de la croire un peu touchée de ses longs tourments. Nous applaudissions à chaque mot, avec des transports aussi vifs que ceux du comte. Si le cœur de Clémentine avoit

pas, du-moins, dans cette merveilleuse chaîne de causes et d'effets, qui s'entre-suivent si rapidement, l'ouvrage sensible de la puissance et de la bonté du ciel?

Le lendemain tout le monde se leva dans une sorte d'ivresse. On ne rencontroit pas un ami sans l'embrasser, un valet sans lui sourire. Personne n'avoit dormi, chacun s'en prenoit aux impressions trop vives de la joie; et loin d'en être moins frais, ou moins gai, le feu du cœur sortoit par les yeux: on ne respiroit que le badinage et le plaisir. M. Lowther ayant déclaré que, jusqu'à midi, il demandoit du repos et de la solitude pour la marquise, on passa une partie du matin à visiter Clémentine, qui reçut les compliments sans embarras, et qui prit même l'air et le ton de la plus noble franchise; et l'autre, à se parer somptueusement, pour l'heure du salon, d'où l'on étoit convenu de se rendre, comme en corps, à l'appartement de la marquise, entre deux haies des officiers du château et d'une nombreuse livrée, au bruit des mousquets et des instruments. Cette visite solennelle, que sir Charles annonça pour l'ouverture de quelques nouvelles fêtes, se fit avec mille témoignages de reconnoissance pour le ciel, et les plus tendres félicitations pour la marquise. Sir Charles voulut savoir de M. Lowther quand elle seroit en état de quitter son lit. Il parut

fort satisfait d'entendre que, dès le jour suivant, elle pouvoit paroître au salon, et se faire porter même au jardin.

Le jour suivant, c'étoit aujourd'hui. J'ignorois quelles autres fêtes sir Charles avoit méditées. Il m'avoit communiqué toutes les mesures qu'il avoit prises, du côté de Londres, pour la célébration du mariage de sa pupille; et mon oncle n'étant pas venu, sans avoir pris les siennes pour miss Holles et M. Selby, je comprenois bien que, suivant le premier plan, il pouvoit être question de ces deux mariages, pour animer Clémentine par l'exemple : mais sir Charles, ayant observé que Nancy n'est pas insensible aux soins de M. Everard Grandisson, avoit proposé depuis deux jours une troisième alliance à mon oncle; et je savois d'eux, que les articles étoient encore à régler. Les nouvelles fêtes me parurent donc un mystère, qui me surprit sans me chagriner. D'ailleurs, mon incertitude dura peu. Après avoir quitté la marquise, sir Charles me dit que l'édifice du parc étoit achevé; qu'il ne pouvoit désirer une plus belle occasion, pour en faire l'usage auquel il m'avoit appris qu'il le destinoit; que la santé de notre chère marquise lui en donnant le pouvoir, il étoit résolu de ne pas remettre la fête plus loin que le jour suivant; qu'il me prioit de partager avec lui le soin de quelques arrangements qui

cette distance. Mais, à mesure qu'on avançoit; ce chaos, venant à s'éclaircir, a laissé distinguer sur une petite élévation un périptère ovale, qui occupe dans son plus grand diamètre toute la largeur de l'allée, et donne un passage libre à la vue par-dessus le bois, entre les deux premières colonnes de chaque face, vers des plaines et des montagnes fort éloignées. Toutes les colonnes sont de marbre blanc, et du plus bel ordre d'architecture, avec leurs chapiteaux à feuilles et à volutes dorées. Elles soutiennent un petit dôme, peint d'un mélange bien entendu d'or et d'azur, et surmonté d'une statue de marbre, et de la même blancheur que les colonnes, qui se fait reconnoître à ses attributs, pour la divinité qui préside aux sentiments du cœur. Le frontispice offre un marbre noir avec cette inscription en lettres d'or : TEMPLE DE L'AMITIÉ. Des deux côtés, dans l'enfoncement du bois, on voit deux loges de maçonnerie, pour les usages ordinaires du service. Nous sommes descendus à vingt pas de ce beau lieu, pour en admirer la richesse et l'élégance. Aussitôt les instruments, qui étoient cachés dans l'épaisseur du bois, nous ont salués de leur plus douce harmonie. L'empressement a paru égal, pour monter au temple par trois degrés de marbre blanc, qui règnent autour du périptère : l'intérieur est pavé du même marbre. Mais je ne céderois point à l'envie

de grossir ma lettre par une description plus étendue. Si nos vœux sont exaucés, vous n'aurez bientôt que vos propres yeux à consulter. Les peintures, les bas-reliefs et les statues représentent l'amitié sous diverses formes, et sont autant d'allusions à tous les événements que vous avez appris par mes lettres. Les plus mémorables circonstances y sont même au naturel avec un air de force et de vérité, que des connoisseurs italiens ne s'attendoient point de trouver dans notre patrie. Après nous avoir laissés donner quelque temps à l'admiration, sir Charles, comme impatient d'être entendu, a proposé à la compagnie de s'asseoir, et nous a demandé un moment d'attention.

Il a rappelé, par quelques images nobles et touchantes, une partie des faveurs dont il se croyoit redevable à la générosité d'une race illustre. Il a joint à cette exposition un court éloge des vertus qu'il y avoit admirées dans les deux sexes; et jetant un regard majestueux sur l'assemblée: « Voilà, nous » a-t-il dit, ce que j'ai voulu célébrer dans ce lieu » champêtre, dont la simplicité convient à celle de » mon caractère et de mes sentiments. Telle est la » fête que je vous y avois annoncée ». Ensuite, levant les yeux vers le dôme, où ses chers amis étoient répétés dans plusieurs groupes, il a paru saisi d'une sorte d'enthousiasme, qui sembloit donner une splen-

deur extraordinaire à son visage : « Murs naissants !
» a-t-il repris d'une voix plus forte avec cette élo-
» quence dont il semble, comme de tous ses autres
» talents, que la nature l'ait partagé dans un jour
» de profusion ; voûte muette ! témoins de ma re-
» connoissance pour tant de bienfaits, de mon ad-
» miration pour tant de vertus, c'est à ces divinités
» que je vous consacre sous le tendre et respectable
» nom d'amitié. Elles y seront honorées jusqu'à
» mon dernier soupir. Elles y auront pour ministre,
» avec des appointements dignes du culte, le jeune
» page Edouard, guide fidèle d'un heureux voyage.
» Jamais je ne ferai de séjour au château de Gran-
» disson, l'héritage de mes pères, sans venir passer
» ici quelques moments avec la plus chère moitié
» de moi-même, et tous les amis que j'y pourrai
» rassembler, pour y adorer au fond de mon cœur
» tout ce que je respecte et que j'aime. Ainsi le ciel
» puisse m'écouter à la dernière heure de ma vie » !

Après ce noble serment, qui nous a tous attendris jusqu'aux larmes, il a pris un air plus riant, pour demander, en faveur de son nouveau temple, dont il vouloit faire un vrai centre de tendresse et d'union, que les quatre mariages y fussent célébrés, et que la marquise en fixât le jour. « Quatre, a-t-il
» dit ; c'est qu'au mariage de mon Emilie et de miss
» Holles, nous joindrons celui de miss Nancy Selby,

» qui ne m'en désavouera point, a-t-il ajouté, en » la regardant avec un sourire: et c'est ainsi que » notre Angleterre doit répondre à l'honneur qu'elle » reçoit de celui d'une illustre et vertueuse... ». Clémentine avoit déjà témoigné à sa mère qu'elle souhaitoit que le sien fût remis à Bologne. Elle a compris l'adresse de sir Charles; et l'interrompant avec quelqu'embarras: « Monsieur, la différence » des religions et la seule bienséance... ». Il n'a pas fait difficulté de l'interrompre à son tour: « Made- » moiselle, j'ai prévu ces deux objections, et vous » peserez vous-même ce que j'ai la hardiesse d'y » opposer. M. l'évêque de Nocera, votre frère, qui » jouit ici, comme à Rome, de tous les droits de » son rang, lève la difficulté de religion; et l'avan- » tage de retourner à Bologne avec un mari de » votre choix, répond à tous les scrupules de bien- » séance ». Il s'est tu. Clémentine a senti la force de cette dernière idée: elle n'a pas répliqué; et son silence a passé pour un consentement. La marquise a fixé le jour de la célébration au premier de juillet.

Aussitôt un signe de sir Charles a fait entendre les plus éclatantes fanfares, et partir autour du temple des centaines de fusées, suivies d'un feu d'artifice au fond de la perspective, dans une si sombre allée du bois, que la lumière du jour n'a fait presque rien perdre à celle des étincelles et des flammes.

L'attention qu'on devoit encore à la santé de la marquise, n'avoit pas permis de mettre la fête au soir. On a pris le temps de ce spectacle, pour servir un magnifique dîner; mais je passe sur une scène commune, qui n'a rien de remarquable que la joie dont elle étoit animée.

A-peine la table a disparu, que mylady G..., de concert sans doute avec sir Charles, de l'air enjoué qui ne la quitte jamais, a proposé de danser. On s'est regardé. Sir Charles s'est baissé vers la marquise. Enfin, se levant, il a présenté la main à Clémentine, qui ne s'est pas fait presser pour donner la sienne. Ils ont ouvert le bal. A la majesté, comme aux graces de leur figure, on les auroit pris pour les dieux du temple. Après eux, j'ai dansé avec le comte de Belvedère; et vous jugez avec quelle ardeur tous nos jeunes gens ont suivi l'exemple. Mon infatigable belle-sœur, toujours la première à sauter, comme à rire, a bientôt parlé de contre-danses. On s'est partagé, on s'est pris, on s'est mis en mouvement avec une vivacité que je désespère d'exprimer. Sir Charles, dans une danse qui le mettoit au bout de la chaîne, a formé un cercle, qu'il est parvenu à rétrécir, en tournant sur l'autre bout; de sorte que les danseurs du centre se sont trouvés pris entre les premiers. Dans cette situation où nous étions fort serrés, il s'est écrié affectueusement, en nous ser-

rant de ses deux bras : « Divine amitié ! descends ;
» confirme à jamais l'union de tant de cœurs ten-
» dres, et faits pour s'aimer ». Le prélat, le P.
Marescotti, et M. Barlet, qui étoient assis depuis
deux heures, à considérer tranquillement nos ten-
dres folies, n'ont pu résister à ce spectacle. Ils se
sont levés avec une vive émotion ; ils ont tendu les
mains vers le ciel, en le conjurant ensemble d'é-
couter la prière de sir Charles, et de répandre sur
nous ses plus précieuses bénédictions.

Il étoit temps de retourner au château. On s'est
assis pour reprendre haleine. Pendant la danse, les
yeux du marquis avoient été sans cesse attachés sur
les décorations du temple. Lorsqu'il nous a vus tran-
quilles, se tournant vers sir Charles : Il me vient,
lui a-t-il dit, une idée pour laquelle je souhaite de
ne pas vous trouver d'éloignement ; c'est de vous
demander un plan de ce bel ouvrage. Mon dessein
est de le faire exécuter à Bologne, d'en confier la
garde à Camille et à Laure, et d'y rassembler quel-
quefois ma famille, pour y célébrer aussi les miracles
de notre amitié. Que pensez-vous de cette imagi-
nation ? « Je l'adore, a répondu sir Charles. Elle est
» si conforme à mes propres plaisirs, que jugeant
» des vôtres, et pour vous épargner de l'embarras,
» j'ai fait prendre le devant aux matériaux, c'est-à-
» dire, a-t-il ajouté modestement, qu'ayant fait
» faire le double de tout ce qui est entré dans la

» construction de cet édifice, j'en ai chargé un » vaisseau, sous la conduite d'un homme entendu, » qui m'a suivi dans tous mes voyages, et qui con- » noît la disposition de votre jardin. Ainsi, vous y » trouverez, à votre retour, le même temple, avec » tous ses ornemens ». Le marquis et toute l'assemblée sont demeurés confondus. J'entendois l'évêque de Nocera, qui disoit autour de lui : « Etrange » mortel! est-ce donc le Dieu de la grandeur d'ame » et de la bonté » ? Moi-même, j'avois ignoré ce nouveau trait de galanterie, et je ne revenois pas de mon admiration.

Enfin, nous sommes rentrés dans nos voitures. J'étois avec mon cher sir Charles, avec le plus grand des hommes. Il m'a dit, en revenant, qu'il ne manquoit, à la perfection de notre joie, que d'avoir ici madame Sherley et madame Selby, pour le jour de la célébration. J'ai saisi fort ardemment cette ouverture. J'ai promis, ma chère grand'maman et ma chère tante, de vous la faire dès aujourd'hui, et d'y joindre mes vives instances. Qu'y pourriez-vous opposer? Mon oncle ira vous prendre lui-même, dans une voiture commode; il partira dès demain. Venez voir une légion de cœurs heureux; venez applaudir à notre bonheur. Vous, images vivantes de la vertu et de l'amitié, venez les honorer dans leur temple.

On ne m'a donné que deux heures, pour mon

récit et mon invitation. Elles ne font que d'expirer, et j'entends déjà du mouvement à ma porte. On frappe.... Je vais, je vais. C'est une jeunesse ivre de joie, qui ne me fera pas grace d'une minute. Je distingue la voix d'Emilie.... Encore?.... Oui, oui, je vais, je descends. Vous voyez, ma chère grand'-maman et ma chère tante, qu'à-peine me laisse-t-on le temps de me dire, avec les plus profonds sentiments de tendresse et de vénération, votre, etc.

HENRIETTE GRANDISSON.

(L'arrivée des deux dames ayant fait cesser le commerce de lettres, il n'est pas surprenant que le nouveau manuscrit n'en contienne pas un plus grand nombre : mais on y lit cette addition:
« Les quatre mariages furent célébrés au jour
» marqué avec un redoublement de joie, et le
» concours de tous les honnêtes gens du canton.
» Trois mois, que les nobles Italiens passèrent
» encore en Angleterre, furent un enchaînement
» continuel de fêtes et de plaisirs. A leur départ,
» sir Charles et mylady Grandisson se seroient
» déterminés à les reconduire en Italie, si my-
» lady n'eût été retenue par les suites naturelles
» d'un heureux mariage. Mais, l'année d'après,
» ils firent ensemble le voyage de Bologne avec
» M. Barlet, le chevalier Belcher et sa femme.
» Ils y trouvèrent la comtesse de Belvedère dans

» *l'état où elle avoit laissé mylady Grandisson,*
» *c'est-à-dire, très-heureuse mère. Le serment*
» *de l'amitié y fut répété dans le temple que sir*
» *Charles y avoit fait transporter, avec cette*
» *nouvelle clause, qui s'est toujours observée*
» *depuis, que de deux années l'une, hors les cas*
» *de maladie et de guerre, chacune des deux*
» *familles feroit alternativement le voyage d'An-*
» *gleterre et d'Italie* ».

AVERTISSEMENT.

Le traducteur des trois romans de Richardson en a retranché plusieurs lettres, qu'il a jugées inutiles ou peu conformes au goût des lecteurs françois. Ceux qui ne connoissent pas ces ouvrages dans la langue originale, et qui trouvent encore des longueurs dans la traduction, malgré les retranchements qu'il y a faits, ne peuvent qu'y applaudir. Mais peut-être seront-ils surpris de voir qu'il a supprimé le dénouement de Grandisson en entier, et qu'il en a substitué un de sa propre invention, sans les prévenir de ce changement. L'éditeur de cette collection, toujours animé du désir d'offrir au public des objets capables de l'intéresser, a cru devoir le mettre à portée de juger du plan complet de l'auteur anglois, et lui a res-

titué, par forme de supplément, les neuf lettres suivantes, qu'on n'a encore ajoutées dans aucune des éditions publiées jusqu'à-présent. Parmi elles, on en retrouvera deux que M. l'abbé Prévost avoit conservées, et même quelques endroits de celles qu'il avoit retranchées, et qu'il a fait entrer dans ce qu'il a composé. On a traduit le tout, afin de ne pas rompre le fil des évènements, de n'en pas diminuer l'intérêt, et aussi dans la vue de maintenir l'uniformité du style, dans un morceau fort court, où la bigarrure auroit pu être désagréable.

LETTRE LII.

Lady G.... à miss SELBY.

Mardi 22 mai.

Ainsi votre jour est fixé, Lucie! Puisse jeudi prochain être un heureux jour, et récompenser l'ame noble qui surmonta si généreusement un premier amour, dès qu'elle eut reconnu l'indignité de l'objet! Vous avouez donc que votre cœur est loin d'être indifférent pour mylord Reresby? Excellente fille! confirmation de tous mes principes! nous autres femmes, nous jasons de ce que nous pouvons et ne pouvons pas, de ce que nous pensons et ne pensons pas. Mais chacune de nous, idoles mortelles, obligées d'attendre les vœux de nos adorateurs; nous ignorons ce que nous devons et pouvons faire; jusqu'au moment fatal où nous éprouvons le pouvoir du vainqueur que le sort nous présente. Se pouvoit-il que j'aimasse ce misérable Anderson, autant que j'aime réellement mon honnête mylord G...? Non, cela n'étoit pas possible; mais quoique je le nomme moi-même, ne présumez pas de le faire. Je rougis en ce moment, en jetant les yeux

en arrière sur de certaines folies qui dégradent mon caractère. Mais laissons un sujet si désagréable. —

Clémentine a passé une mauvaise nuit, à ce qu'il semble. Elle n'est point descendue au déjeûner. Le pauvre *Innamorato* étoit au désespoir. J'ai tenté de lui rendre un peu de courage; mais mon frère défend que personne le flatte d'un espoir qui, trop vraisemblablement, finiroit par un triste mécompte.

A-présent (c'est à ma fenêtre que j'écris, comme vous l'allez voir), la belle inflexible est à rêver dans le jardin; j'ai une forte envie de l'aller trouver, car je vois à ses mouvements, et à ses yeux baissés, que cette rêverie n'est pas un signe favorable au comte... Il n'est pas nécessaire : mon frère l'a jointe; à-peine l'a-t-elle aperçu qu'elle est revenue vers lui... Maintenant, mon cher frère, placez un mot pour ce pauvre homme.

Quant à vous, Lucie, votre lord est obligé de venir nous voir. Il ne doit point vous mener en Irlande cette année. Que tous ceux qui veulent être bons maris et bonnes femmes, viennent au château de Grandisson, et qu'ils apprennent; mais sur-tout qu'ils viennent tandis que j'y suis. J'ai cependant quelque chose à dire contre votre Henriette. Elle a le cœur si rempli de son héroïque amitié, que Clémentine est à-présent l'unique sujet de ses lettres. Combien d'exemples célestes de la bonté de mon frère ne passe-t-elle pas sous silence ? Chaque soleil

levant ou couchant est témoin de sa divine *philanthropie*. Je suppose qu'elle regarde comme appartenantes à elle-même les louanges qu'il mérite. Elle le peut : jamais il n'y eut de cœurs plus unis, plus faits l'un pour l'autre. Mais Henriette avoit précédemment l'habitude de le louer ; ne le faisoit-elle pas, mon oncle Selby?

Pour moi, je louerai mon honnête mari, toutes les fois qu'il m'en donnera le sujet. Hier, par exemple, je fus très-contente de ce qu'il dit à mon frère. Vous ne devez point, sir Charles, vous consacrer à une vie privée. Votre pays a des droits sur un caractère tel que le vôtre. Sans doute, lui dis-je, nous devrions, Mylord, faire de mon frère un ambassadeur ou un juge de paix. Mylord G... s'est frotté le front ; mais en me voyant sourire, son visage s'est éclairci. Ne savez-vous pas, Charlotte, m'a dit mon frère, qu'il n'y a que les engagements que j'ai pris avec nos dignes hôtes, qui m'ayent empêché d'exercer l'utile emploi que vous avez nommé le dernier? O plût au ciel, mon frère, que vous l'eussiez fait ! quelles admirables causes auroient été portées devant vous en dernier ressort ! Comme vous auriez passé vos jours délicieusement à examiner les appels des femmes querelleuses, des filles abandonnées, ou de celles qui se destinent à l'art de séduire !

Lady G... est toujours la même, quel que soit le sujet de la conversation, répliqua sir Charles ; vous

et moi, Mylord, nous l'aimons pour sa charmante vivacité; mais pensez-vous, ma chère sœur, qu'un jour passé à faire le bien, même à des personnes d'un rang aussi bas, ne soit pas plus agréable à se rappeler, que celui de la fête la plus élégante? Si des hommes de mérite et de distinction (je m'excepte de ce nombre) se chargeoient de ce fardeau plus souvent qu'ils ne le font, il deviendroit plus léger pour tous, et le grand pouvoir attaché à cette magistrature, pouvoir qui s'accroît sans cesse, ne seroit plus confié à des mains mal habiles et mercenaires: il n'est pas douteux que ceux qui occupent un rang dans le monde, doivent à leurs vassaux et à ceux de leurs semblables, à l'industrie desquels ils sont redevables de l'abondance dont ils jouissent, d'employer à leur service ces avantages du rang et de la fortune, qui les mettent peut-être à portée d'éclaircir et d'accommoder facilement dans une demi-heure des différends qui causeroient aux parties des perplexités et des embarras infinis.

Remarquez ceci, mon oncle Selby; car je pense que vous aimez trop à disposer de vos actions et de votre temps, pour faire exactement votre devoir comme un magistrat en exercice, tel que vous êtes maintenant.

Mais j'aurois dû vous dire, Lucie, comment la conversation a commencé; c'est le docteur Barlet qui m'en a fourni le sujet. Vous saurez que je vais

le voir de temps en temps, comme Henriette le faisoit autrefois, pour apprendre quelques-unes des bonnes actions de mon frère, qui autrement ne parviendroient pas à notre connoissance. J'ai su que, bien qu'il donne à ses hôtes la plus grande partie de son temps, et qu'il paroisse si libre et si tranquille avec nous, son plan de bienfaisance ne s'exécute pas moins : nulle occasion n'est négligée; il ne sait ce que c'est qu'un instant d'oisiveté!

Le docteur Barlet m'a dit que quelques gentilshommes de la plus haute distinction dans le comté, ont offert à mon frère, leur crédit à la prochaine éléction : il leur a témoigné modestement la reconnoissance pour l'honneur qu'ils lui faisoient; mais il a refusé pour ce moment leurs services, parce qu'il y a trop peu de temps qu'il est revenu dans sa patrie, après une si longue absence, pour se croire capable d'un emploi aussi important : Nous autres jeunes gens, dit-il, nous sommes ardents. Lorsque nous n'avons pas approfondi quelque point débattu, nous concluons à la hâte, et nous donnons notre consentement, ou formons notre opposition sur des raisons insuffisantes. Je ne voudrois prendre d'engagements avec aucun parti, et mon dessein n'est pas de contribuer à détruire les mœurs et le repos de tous mes voisins, pour me procurer des voix. Pardonnez-moi, Messieurs, je ne dédaigne point vos suffrages; mais sur un tel sujet, je

vous devois de la franchise. Les gentilshommes étant partis : Docteur Barlet, dit mon frère, il y a une province de laquelle j'ambitionnerois d'être un des représentants, si j'y avois des suffrages légitimes, parce que je suis rempli de respect pour l'excellent homme dont j'aurois l'honneur d'être collégue. Lorsque je me croirai plus digne que je ne suis à-présent d'entrer avec lui dans cette relation civile, je le regarderai comme un autre *Gamatiel*, aux pieds duquel, après une si longue absence de la patrie, je serai fier d'être initié dans les affaires publiques.

Il n'est pas difficile de deviner qui, mon frère.... Mais j'entends mon *marmouset* qui m'appelle par ses plaintes ; il faut nécessairement que je les fasse cesser.

A-présent, Lucile, qu'il est apaisé, je voudrois que vous fussiez avec moi : mon frère et son Henriette se promènent seuls presqu'au-dessous de ma fenêtre ; ils sont dans une conversation sérieuse. Oh ! comme l'un des deux s'y complaît ! La tendresse et l'admiration se mêlent dans ses regards : en elle, quand il parle, on voit l'attention la plus délicieuse, et lorsqu'elle répond, l'amour, la confiance, la modeste déférence, la bienveillance, la compassion, une expression qu'on ne peut décrire ! Comme je les connois bien tous deux, et que je suis accoutumée aux manières qu'ils ont l'un avec

l'autre; je comprends tout ce qu'ils se disent: Elle plaide pour Clémentine, j'en suis sûre; charmante plaideuse! Mais, ma chère madame Sherley, je crains que ses raisonnements ne soient romanesques. Votre Henriette, comme vous le savez, a toujours eu une teinture d'héroïsme. Elle retourne mentalement vers le temps où elle pensoit qu'elle ne seroit jamais la femme d'aucun autre homme que mon frère (quoiqu'elle n'espérât pas alors de le devenir), et elle suppose Clémentine dans la même situation.

J'ose assurer que lorsque j'ai jeté les yeux sur eux pour la première fois, il lui rendoit compte de la conversation qu'il avoit eue avec Clémentine il y a une heure. Il avoit un bras passé autour d'elle, et la pressoit quelquefois contre lui tandis qu'ils marchoient; et quelquefois s'arrêtant, lorsqu'elle lui répondoit, il portoit la main de son Henriette à ses lèvres avec une tendresse.... Mais la voici.

Henriette, si je suis une devineresse, faites-le connoître à Lucie. Là.... lisez ce dernier paragraphe. Ai-je deviné le sujet de votre conversation? Vous en conviendrez dites-vous, dans cette lettre même. Hé bien, faites.

CHARLOTTE G....

LETTRE LIII.

Lady GRANDISSON *à miss* SELBY.

(Continuation du même sujet.)

IL n'est pas besoin de vous dire, ma chère Lucie, que notre charmante lady G.... est d'une pénétration extrême. Votre heureuse Henriette vient d'avoir une très-agréable conversation. Le meilleur des maris ne lui cache aucune des émotions de son excellent cœur. Il est fort affligé pour Clémentine; il démentiroit son caractère, s'il ne l'étoit pas; mais il semble croire qu'elle peut être heureuse avec le comte de Belvedère; et c'est sur ce point que nous nous sommes débattus. Comme elle auroit préféré sir Charles à tous les hommes, si elle n'eût pas trouvé un obstacle invincible, n'est-ce pas un sentiment de modestie délicate qui le fait penser ainsi? qu'en dites-vous, Lucie?

Lady G.... dit que je me mets à la place de Clémentine. Je le fais parce que je le dois. Aurois-je été heureuse avec le lord D...? Appelez cela romanesque si vous voulez; mais je crois que je n'aurois

pu l'être, quoique je n'espérasse point alors que sir Charles Grandisson seroit ce tendre et indulgent mari qui me rend la plus heureuse des femmes.

Sir Charles m'a dit les particularités de l'entretien qu'il a eu dans le jardin avec Clémentine. Il a remarqué qu'elle n'ignore point la résolution que le comte a prise de ne se marier jamais tant qu'elle ne le sera pas, et que l'intention de ce généreux homme est de retourner en Italie, et de ne point aller en Espagne. Peut-être a-t-elle eu ces informations de Camille ou de Laure, qui l'ont toutes deux entendu déclarer plusieurs fois ses intentions. Si elle a consenti à les entendre parler sur un sujet que toute autre personne évite soigneusement devant elle, elle doit avoir appris plusieurs autres particularités qui sont fort à l'avantage du comte; car elles ont pour lui des sentiments d'admiration et de bienveillance.

Sir Charles croit qu'elle recevra favorablement les adieux du comte, avant qu'il parte.

La solennelle entrevue, l'entrevue de l'adieu, devoit se faire cette après-midi dans mon cabinet de toilette; mais Clémentine a donné au comte un délai aussi agréable qu'inattendu.

Elle a dîné en compagnie. Nous étions tous charmés de son maintien libre et tranquille avec lui

ainsi qu'avec nous. Le comte n'étoit pas si à son aise; ayant dessein de lui demander la faveur d'une demi-heure d'entretien pour prendre congé d'elle, quand elle se leveroit de table, il étoit dans une agitation extraordinaire. Comme le pauvre homme trembloit! Avec quelle crainte, avec quel respect, en s'asseyant, il tournoit les yeux vers elle! Comme chacun le plaignoit, et, par ses regards, sollicitoit pour lui la pitié de Clémentine! Cependant au même instant tous les yeux cessèrent de la regarder, parce que les siens se fixoient tour-à-tour sur chacun de nous. Nous ne voulions pas qu'elle s'aperçût qu'ils intercédoient pour lui. Je crus lire plus d'une fois, dans son aimable maintien, de la compassion pour le comte, et en même-temps une respiration contrainte, signe d'un soupir supprimé, qui indiquoit, je pense, le désir secret d'une vie plus agréable pour elle que la vie conjugale.

Enfin, quand nous autres femmes quittâmes la table, le comte, en homme qui devoit se déterminer à lui parler en ce moment, ou être incapable de le faire, s'avança vers elle; puis se retira comme irrésolu; et s'avançant de nouveau, la salua profondément : Madame, Madame, lui dit-il en hésitant, et élevant la main, comme s'il eût voulu prendre la sienne, ensuite la retirant promptement avant qu'il y eût touché.... J'espère.... je demande....

accordez-moi.... je vous supplie.... une audience de congé. Elle eut pitié de son trouble : Comte, lui dit-elle, nous nous verrons demain dans l'après-midi.... Permettez, Madame.... permettez-moi.... Elle lui fit la révérence, et se retira avec un peu de précipitation, mais avec cette dignité qui ne l'abandonne jamais.

J'imagine que tous les hommes félicitèrent le comte, comme les femmes louèrent Clémentine en se retirant avec elle. La marquise la pressa contre son sein maternel. Ma fille! ma fille bien-aimée! ma Clémentine!.... Ce fut tout ce qu'elle dit, les larmes coulant le long de ses joues. O maman! en se mettant à genoux, touchée des larmes de sa mère, ô maman! fut aussi tout ce que sa fille put répondre; et se levant, elle prit madame Bemont par la main, et passa dans son appartement avec elle.

A-présent, nous sommes à la fenêtre, et nous la voyons dans le jardin avec cette excellente femme. Elles se donnent le bras, et ont un entretien sérieux.

Vendredi au soir.

MAINTENANT, ma grand'maman, un mot ou deux pour notre cher Northampton-Shire.

J'ai reçu une lettre d'Emilie; je vous l'envoye avec une copie de ma réponse. Je ne crois pas

trahir sa confiance en vous communiquant l'une et l'autre, et par vous, Madame, à ma tante Selby. Je désire que ce qu'elles contiennent soit un secret pour tout autre *.

Que Lucie ne se chagrine point de sa résidence éloignée, si ce doit être en Irlande. C'est un privilége des maris d'entraîner leur femme avec eux. Sir Charles dit qu'un voyage dans ce royaume n'est qu'une promenade. Il y possède une terre qu'il veut améliorer, et il compte la visiter lui-même. Son Henriette le voudra aussi, comme vous pensez bien, s'il lui propose de l'accompagner. Pour vous, ma chère grand'maman, je sais que tous les lieux de la Grande-Bretagne où vos amis résident sont Northampton-Shire. La grand'maman de Lucie toutefois va la perdre; mais n'a-t-elle pas Lucie en sa Nancy? Et son petit-fils James n'est-il pas au moment de lui donner une autre petite-fille, si miss Patty-Holles veut le favoriser? D'ailleurs, mylord Reresby, qui est naturellement si bon, ne s'empressera pas de quitter la province où il aura fait une si riche prise. Sir Charles les attend tous deux au-moins pour un mois avant qu'ils quittent l'Angleterre.

---

* Les deux lettres sont traduites par l'abbé Prévost. On n'a pas cru les devoir insérer ici, parce qu'elles ne tiennent pas à ce qui regarde Clémentine.

Puisse être heureux pour Lucie le 24 mai! heureux, comme le 15 novembre l'a été pour moi : c'est le vœu de votre très-affectionnée

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE LVI.

Lady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Jeudi 24 mai.

Je commence cette lettre comme j'ai fini ma dernière à Lucie. Puisse ce jour être heureux pour elle, et il le sera pour nous tous. Ma chère tante Selby sera-t-elle assez bonne pour me faire la faveur de m'informer du moment de la célébration, afin que je puisse en adresser mes plus ardentes félicitations?

Je vais vous rendre compte de ce qui attire ici l'attention générale.

Je vous ai dit, dans une de mes dernières lettres, que lady G.... avoit montré à madame Bemont le compte que Lucie nous rendit de la conversation tenue au château de Sherley, au sujet d'un premier amour, avec la spirituelle décision de lady G.... à ce sujet, et l'appel pardevant moi. Madame Bemont a engagé Clémentine à me prier de

lire cette lettre. J'ai obéi. Madame Bemont étoit présente. Nous n'avons paru ni l'une ni l'autre, après la lecture, appuyer sur aucun mot en forme d'application. Le visage de Clémentine a changé plusieurs fois, tandis que je lisois. Elle n'a point été distraite par les saillies de lady G.... dont j'ai risqué la lecture, quoiqu'elle admire sa vivacité. Elle a presque toujours eu les yeux baissés dans le plus profond silence. Enfin, quand j'ai eu fini, elle a soupiré, tressailli, comme si elle fût sortie d'une rêverie profonde. Elle s'est levée, a salué, et s'est retirée sans avoir dit un seul mot.

L'évêque, le seigneur Jeronimo et les deux jeunes comtes, se sont réunis pour prier sir Charles d'être ouvertement l'avocat du comte de Belvedère auprès de Clémentine : ils ont allégué qu'elle est en suspens, et que l'autorité de sir Charles feroit pencher la balance. Mais il n'a pas seulement désiré qu'on l'en dispensât ; il a demandé qu'elle ne fût sollicitée, à ce sujet, par qui que ce soit. Ne peut-elle donc, a-t-il dit, se consulter avec elle-même, et considérer ce qu'elle peut faire pour le bonheur du comte et pour le sien ? Le calme de son esprit, à l'avenir, demande que sa détermination présente vienne d'elle seule. Ne lui préparez pas des regrets pour avoir été persuadée contre son penchant. Si la persuasion seule lui manque, n'est-il pas naturel qu'elle s'enveloppe dans cette réserve, pour se conserver l'avantage de

n'avoir pas été persuadée avant sa propre détermination?

D'après cet avis, la marquise, dans une conversation qu'elle a eue avec sa chère fille, et qui auroit pu conduire au sujet dont leurs cœurs sont préoccupés, a eu la sagesse de l'éviter, se disant à elle-même : Quelque parti que ma fille puisse prendre, à l'égard du reste de sa vie, qu'il soit l'adoption de son cœur! son choix sera le nôtre.

Jeudi après midi.

Clémentine s'est excusée ce matin de déjeûner avec nous, mais elle nous a fait le plaisir de venir dîner. Pendant et après le repas, sir Charles a parlé à tous les convives du ton agréable qui lui est particulier. Que son air de bonté devient brillant, lorsqu'il se trouve à table entouré de ses amis! Plus le cercle est nombreux, plus sa joie éclate. Avec quel délice son Jeronimo écoute ses discours remplis de graces! Il s'enorgueillit de ce que dit sir Charles, et jetant des yeux mécontents sur ceux qui l'interrompent, il semble désirer un silence universel, dès que son ami commence à parler.

Après avoir fait le tour de sa nombreuse table, adressant à chaque personne quelque chose d'obligeant, afin d'engager chacun de ses convives à parler sur l'objet qui lui convenoit le mieux, il s'est adressé plus particulièrement au comte, et l'a mis sur les

matières savantes et générales dans lesquelles il pouvoit briller, ce qu'il a fait effectivement. La bonté de sir Charles avoit en ceci un double motif. Le respect du comte, pour l'arbitre de son sort, avoit abattu son courage. Il avoit besoin d'être soutenu, et jamais le mérite modeste ne peut se montrer avec tant d'avantage, que lorsque sir Charles l'engage à paroître.

Comme la belle ame de Clémentine a brillé dans ses yeux! Elle écoutoit fort attentivement tous ceux qui parloient. Elle a fait au comte plusieurs questions sur les sujets qui lui ont été proposés. La joie éclatoit dans mes regards, si je l'ai bien senti, en voyant son père et sa mère enchantés des égards qu'elle avoit pour lui. Elle a dû remarquer combien cette complaisance étoit agréable à toute sa famille. Est-il possible, ai-je pensé plusieurs fois, que si j'étois dans la situation de l'admirable Clémentine, je refusasse d'obliger des parents si tendres dans les plus chers de leurs désirs, lorsqu'ayant renoncé volontairement à l'homme que j'aurois préféré à tous les hommes, leur satisfaction ne dépendroit plus que de moi?

Le seigneur Sebaste a parlé de l'intention que le seigneur Juliano, le comte et lui-même avoient de partir, en disant quelques mots de leurs équipages, qu'ils supposoient, disoit-il, être arrivés à Douvres; mais Clémentine prêtant une oreille attentive à ce

qu'il disoit, sir Charles a craint qu'elle ne regardât ce propos comme tenu à dessein de lui faire hâter sa résolution. Il ne faut point, dit-il, affliger nos cœurs, en pensant que quelques-uns de nos amis songent à nous quitter.

Jeudi au soir, à huit heures.

Un exprès arrive de Londres avec une lettre pour le seigneur Jeronimo. Toute la famille, excepté Clémentine, est assemblée pour la lire.

A dix heures.

En ce moment, la marquise me prenant la main, et les yeux baignés de larmes : Ah ! Mylady, m'a-t-elle dit, la malheureuse Laurana *! Aussitôt l'évêque et le P. Marescotti étant entrés, elle a mis la lettre dans ma main. Je vous envoie la traduction :

Au seigneur Jeronimo della Porretta.

« La chère et insensée Clémentine peut être » maintenant traitée avec indulgence, si les senti- » ments de reconnoissance qu'elle nous doit ne l'ont » pas encore engagée à donner sa main au comte » de Belvedère. Un de nos motifs pour la presser,

* Le traducteur françois a changé le nom de *Laurana* en celui de *Daurana*, on ne sait par quelle raison ; car celui de Laurana, qui veut dire Laure en anglais, est plus doux et plus un nom de femme que le second.

» n'existe plus, Laurana est morte. Sa mère lui a
» caché, autant qu'elle l'a pu, que le comte vous
» avoit accompagnés en Angleterre. Mais quand on
» lui a dit qu'il étoit avec vous dans ce royaume,
» et que ma sœur le savoit, elle en a tiré la juste
» conséquence que toutes ses espérances à cet égard
» étoient anéanties. Une profonde mélancolie s'est
» emparée d'elle; de violents accès de délire l'ont
» suivie, et l'on soupçonne que l'infortunée, trom-
» pant la vigilance de ceux qui prenoient soin d'elle,
» a fait une misérable fin. Madame de Sforce est in-
» consolable. On attribue sa mort à une fièvre ma-
» ligne... Laissons-le croire ainsi... Celle avec qui
» cette ame dure en a si cruellement agi, donnera
» peut-être quelques larmes à la compagne de son
» enfance. Mais, hors elle et sa mère, qui le pourroit?
» Cependant si la cause de sa mort est aussi déplo-
» rable qu'on me l'a fait entendre... Mais je ne veux
» point en être informé, dans la crainte de montrer
» de la compassion pour une misérable, qui n'en a
» pas eu pour une si proche parente confiée à ses
» soins, et qui avoit droit d'attendre de sa part
» des traitements plus doux.

» Quelle gloire environne votre Grandisson,
» tel que vous le peignez, tel que le peignent la re-
» nommée et le P. Marescotti! Votre belle-sœur,
» je pense, en est éprise. Depuis que vous avez tous
» quitté l'Italie, elle n'a d'autre désir que celui

» d'aller vous joindre en Angleterre. Elle menace
» son mari de lui échapper, s'il n'y consent; et main-
» tenant que Clémentine lui en a montré la route,
» un passage vers cette contrée, pour éprouver si
» ma tendresse m'engageroit à la suivre, comme
» cette insensée a mis à l'épreuve celle de toute sa fa-
» mille, dans une saison... Mais que sont l'inclémence
» des saisons, les vents, les monts et les mers pour
» une femme que son cœur entraîne? Je dois même
» dire en sa faveur, que si elle me quitte, ce sera
» pour joindre le père, la mère, et les frères que
» sa sœur avoit abandonnés. Insensée, insensée
» Clémentine! Pourrai-je lui pardonner? mais si
» ses parents le font, qu'ai-je à dire?

» Je vous assure, Jeronimo, que je partage sin-
» cèrement votre joie de ce qu'un homme si rare
» n'a rien perdu par un refus que nous savons tous
» lui avoir été extrêmement douloureux. Je désire
» de voir également heureuses les deux femmes qui
» ont montré une magnanimité si rare dans leur
» sexe. L'une d'elles, qu'il me soit permis de m'en
» glorifier, est ma sœur. Mais Clémentine a tou-
» jours été une des femmes les plus généreuses, quoi-
» que sur quelques points une des plus opiniâtres.

» Dites à Belvedère combien je l'aime. Quelle que
» soit sa destinée avec une des plus insensées, mais
» avec une des plus magnanimes femmes qui exis-
» tent, je le regarderai toujours comme mon frère.

» Respect, devoir, amour, et mes plus sin-
» cères compliments à tous ceux à qui je les dois
» de la part de votre

» GIACOMO ».

LETTRE LVII.

Lady GRANDISSON à madame SHERLEY.

MALHEUREUSE Laurana! sir Charles paroît affecté du genre de sa mort. Comment pouvez-vous, mon frère, lui a dit lady G... (lorsque nous n'étions que nous trois ensemble), être affligé de la fin d'une malheureuse aussi exécrable?

« Une créature humaine périra, a-t-il répliqué, et ses semblables n'en seront pas émus! Un être immortel fixera son sort par un acte terrible et irrévocable, par un crime qui ne laisse aucun lieu au repentir, et nous y serons insensibles! C'est, il est vrai, l'effet d'un délire; mais l'ame de Laurana devoit être mal disposée à se plonger dans l'éternité. Malheureuse Laurana »!

On croit, pour beaucoup de raisons, devoir cacher à Clémentine le contenu de la lettre du général.

A-présent, ma chère grand'maman, le grand point paroît décidé. Clémentine a employé quelque temps à écrire sur deux colonnes les raisons pour et contre son engagement dans l'état du mariage. Elle me les a montrées, et ensuite à madame Bemont. Mais elle ne nous a pas permis d'en prendre une copie; elle les a très-bien exposées; mais je n'ai pu m'empêcher de lui faire observer quelles sont les plus fortes.

Ce matin, elle a paru à déjeûner pour quelques minutes seulement. Elle étoit dans une émotion visible, et paroissoit vouloir la surmonter; mais elle n'a pu le faire et s'est retirée. Elle s'est renfermée, et après dîner elle a envoyé une lettre cachetée, que je vais vous traduire aussi bien que je le pourrai:

Clémentine della Porretta à ses très-honorés et ses très-indulgents père et mère.

« Combien mon ame a soupiré après le voile!
» Des obstacles insurmontables s'étant élevés contre
» l'union de votre fille avec le plus digne des hommes,
» combien ai-je eu de répugnance pour entrer en
» société avec tout autre!

» C'est votre volonté, Monsieur; c'est la vôtre,
» Madame, qui ne m'a pas permis de suivre mon in-
» clination. Vous avez eu aussi la bonté de souffrir
» ma répugnance.

» Le chevalier Grandisson m'a convaincue depuis, » par ses raisonnements généreux et mêlés de com- » plaisance, que je ne pouvois, par respect pour » la volonté de mes deux grands-pères, par justice » pour mon frère aîné, pour ses enfants, renou- » veler mes vœux pour le cloître. Je me soumets.

» Mais à-présent, que faut-il? que puis-je faire » pour vous rendre tous heureux, mes chers pa- » rents et mes chers frères? Olivia l'emporte sur » moi; ma situation est désagréable. Moi, qui devois » faire la consolation de mes parents, j'ai été, je » suis toujours un malheur pour eux tous. Le » chevalier Grandisson et son excellente femme » m'ont déclaré plus d'une fois qu'ils attendoient » de moi l'accomplissement de leur bonheur en ce » monde. Eh! qu'est-ce que cette vie, sinon un court » passage à une meilleure?

» N'ai-je pas refusé d'accepter les vœux du pre- » mier des hommes? Le seul homme pour lequel » j'aye formé le désir de lui être unie, ne l'ai-je pas » refusé par des motifs que tous mes parents ont » jugés honorables pour moi?

» Quoi qu'il m'en ait coûté, me suis-je jamais » repentie de ce glorieux renoncement à moi- » même? Et quels exemples d'abnégation de soi- » même ne m'avez-vous pas donnés, mes indulgents » parents, toute vôtre que je suis par les loix di- » vines et humaines?

» Y a-t-il un homme que je voulusse préférer à
» celui pour lequel mes amis sollicitent ma faveur?

» Ne puis-je, en remplissant mes devoirs envers
» mes parents, remplir tous ceux de cette vie, et
» m'acquérir des droits à une sainte espérance?

» Dois-je employer tout le cours de ma vie à
» remplir des vues, qui au moment terrible de sa
» fin me paroîtront un néant?

» Qu'il me soit permis de faire une proposition:
» En supposant que vous, Monsieur, et vous,
» Madame (dont la patiente bonté est pour moi
» sans exemple), et chacun de mes parents, favo-
» risiez le comte de Belvedère autant que jamais....
» J'ai toujours reconnu son mérite... Accordez-moi
» une année de réflexion, pour reconnoître l'état
» de ma tête et celui de mon cœur... Et à la fin de
» cette année, laissez-moi me déterminer. Je m'ef-
» forcerai, mes chers parents, de faire que vos
» désirs, mon devoir (dépouillés de caprice, de
» fantaisie, de vivacité), soient mes seuls guides
» dans le résultat comme dans la discussion. Le
» chevalier Grandisson, sa femme, le P. Mares-
» cotti, seront juges entre ma famille et moi, s'il est
» nécessaire.

» Mais, comme il ne seroit pas raisonnable
» d'exiger que le comte de Belvedère attendît un
» événement aussi incertain; car je mourrois plutôt
» que d'engager ma foi à un homme auquel je ne

» pourrois pas rendre justice, eu égard à l'état de » ma tête et de mon cœur! je le prie très-expressément de se regarder comme absolument libre en » son choix, et maître de prendre les mesures auxquelles les circonstances pourront le déterminer. » Je serois si satisfaite au fond de mon cœur, si » j'avois à le féliciter de son union avec une femme » de la raison de laquelle il n'eût point à douter, et » dont le cœur n'eût jamais connu d'autre attachement!

» Je proposerois aussi, comme un heureux » expédient, que le chevalier Grandisson, toujours » obligeant, et son admirable femme, nous permissent, aussitôt qu'il sera possible, de quitter » l'Angleterre. (O mes amis! ne m'accusez point » de légèreté au fond de vos cœurs! j'ai obéi dans » mon téméraire voyage à une inclination qui me » parut irrésistible!) Remettons au chevalier le » soin de nous amener, conformément à sa parole, » qui ne fut jamais donnée en vain, et aussitôt qu'il » le jugera convenable, sa femme, ses sœurs et » leurs maris, comme ils nous l'ont fait espérer; et » qu'une amitié fraternelle puisse s'établir, comme » si les liens du sang nous avoient unis.

» Mais permettez-moi de déclarer que si ma cousine Laurana conserve encore le moindre espoir » de devenir comtesse de Belvedère, cette seule attente de sa part, quel que soit l'état de ma santé,

» sera regardée comme une détermination décisive
» des espérances du comte à mon égard; car je ne
» veux jamais être regardée comme la rivale de ma
» cousine.

» Maintenant, ô Vierge! mère du Dieu qui fait
» mon espoir, daigne me rendre capable d'être
» l'humble instrument qui rétablisse dans le cœur
» de mes indulgents et chers parents, de mes af-
» fectionnés frères et autres amis, la tranquillité
» dont je les ai privés si malheureusement et si
» long-temps. C'est la prière que fait et que fera
» à toute heure, mes très-honorés et très-indulgents
» père et mère, votre très-obéissante et très-dé-
» vouée,

» CLÉMENTINE ».

Le marquis étoit seul avec la marquise dans son cabinet de toilette, lorsque Camille leur a remis cette lettre; ils l'ont ouverte avec impatience, et n'ont pu contenir leur joie après l'avoir lue. Ils ont dit que c'étoit tout ce qui devoit, tout ce qui pouvoit être exigé d'elle. L'évêque, le seigneur Jeronimo et les deux cousins, à qui on l'a communiquée, ont été en des extases de joie.

Tout ce que le comte de Belvedère souhaitoit, c'étoit d'espérer que si Clémentine se marioit jamais, il pût être l'heureux objet de son choix; et sur l'assurance de cet espoir éloigné, il avoit ré-

solu de renoncer à tout autre engagement. Sir Charles a été prié de l'informer de cette heureuse nouvelle; il l'a fait avec sa prudence ordinaire; mais il en a une joie extrême.

Le marquis et la marquise étoient impatients d'embrasser et de remercier leur fille bien-aimée. Au moment où elle les a vus, elle est venue se jeter à leurs pieds, comme ils se levoient pour l'embrasser.... O mon père! ô ma mère! n'ai-je pas été bien perverse à vos yeux? Cela n'étoit pas. Aurez-vous pitié de moi? Il n'a pas toujours été en mon pouvoir de penser comme je fais; mon esprit étoit troublé. Je cherchois la tranquillité, sans pouvoir la trouver. Mon frère Giacomo étoit si pressant!... quoique dans son impatience de me voir mariée, il montrât son désintéressement. Il ne me donnoit point de temps comme vous deux, et comme notre ami commun l'avoit conseillé. Le mal le plus prochain étoit le plus redoutable. Je cherchois à l'éviter, et je pouvois tomber dans un plus grand. Dieu vous récompense, mon père, ma mère et tous mes chers amis, pour l'indulgence que vous m'avez montrée! Me suivre dans ces climats étrangers! dans la plus rude saison de l'année! et pourquoi? ni pour me gronder, ni pour me punir; mais pour me ramener dans les bras de votre amour paternel! Et vous n'avez pas dédaigné d'entrer en traité avec votre enfant? Quels désordres faudroit-

il que mon esprit éprouvât, si j'oubliois jamais ces exemples de votre bonté.

Ses tendres parents la pressèrent contre leur sein; ses frères et madame Bemont la comblèrent d'éloges.

O que vous êtes tous bons envers moi! dit-elle. Quelle maladie! quelle sombre maladie que la mienne, puisqu'elle a pu me remplir de craintes capables d'élever un nuage entre votre bonté et ma reconnoissance, et de donner à votre indulgence pour moi les apparences de la dureté!

L'évêque pensa qu'il n'étoit point à propos que le comte se présentât aux yeux de sa sœur, parce qu'il lui seroit difficile de contenir sa joie. Ainsi l'heureux amant se promena dans le jardin, donnant un libre cours à ses agréables idées. Clémentine, l'esprit satisfait de l'heureux accueil qu'avoient reçu ses propositions, descendit aussi pour se promener suivant sa coutume. Laure la suivoit. Le comte la vit entrer; et craignant de la désobliger s'il la troubloit dans son recueillement, il la salua profondément, et prit un sentier différent. Mais elle, croisant sa marche par une autre allée, se trouva tout près de lui avant qu'il s'en fût aperçu. Il tressaillit, puis revenant de sa surprise, il se jeta à ses pieds. Espoir de ma vie! adorable Clémentine! Il ne put dans ce moment prononcer que ces mots.... Mais elle calma son trouble par ces paroles: Levez-vous, Monsieur;

vous voyant au jardin, j'ai voulu vous joindre pour vous dire quelques mots.

Je ne puis, je ne puis me lever, dit-il, jusqu'à ce qu'ainsi prosterné à vos pieds, je vous aye remerciée de toute mon ame. Aucuns remercîments ne me sont dus, Monsieur (en l'interrompant), Dieu seul sait ce qui peut arriver dans les douze mois prochains. Levez-vous. Il se leva. Comme ami de toute la famille, dit-elle, je vous respecterai, je vous l'ai toujours dit. Mais, pour votre propre intérêt, par honneur et par justice, je crois nécessaire de vous dire que vous ne devez entretenir aucune espérance absolue à mon égard, d'après ce que j'ai écrit à mes parents, quoique je ne me repente point de ce que j'ai écrit.

Ce n'est pas mon intention, Madame. Dans un an, dans plusieurs..... j'attendrai votre volonté : quelque temps que vous prescriviez, si, après ce terme, je ne suis point assez heureux pour obtenir votre faveur, je me résignerai à ma destinée : seulement, pendant ce temps, permettez que j'espère.

Je vous l'ai dit, Monsieur, j'ai désiré, pour votre propre intérêt, que vous ne fussiez pas dépendant des événements. Suivez en liberté toutes vos intentions. Qui peut dire les changements qu'un, deux, trois ans peuvent apporter? Les maladies qui ont une fois saisi la tête, je l'ai entendu dire, durent long-

temps, ont souvent des retours. N'ai-je pas été dernièrement coupable d'une grande témérité? Croyez-moi, Monsieur, si à la fin de l'année qui m'est accordée, j'ai la moindre raison de me suspecter moi-même, je veux souffrir seule. Je vous ai toujours regardé comme un galant homme. A Dieu ne plaise que je rende malheureux un tel homme! ce seroit doubler mon malheur.

Généreuse femme! s'écria le comte; bonté sublime! Permettez, je vous en supplie encore, permettez que j'espère. Je me soumettrai à votre volonté, quelle qu'elle puisse être, et je vous bénirai dans votre détermination, dût-elle m'ôter toute espérance. — Souvenez-vous, Monsieur, répliqua Clémentine, des avis que vous avez reçus. Vous comptez sur les égards que ma famille a pour vous; je leur dois une obéissance presqu'implicite pour l'indulgence sans exemple qu'elle m'a témoignée: votre confiance en son amitié n'est pas une erreur. Mais, Comte, souvenez-vous de l'avis que je vous donne: votre espérance à mon égard n'est pas une certitude. Soyez prudent, ne souffrez pas que je sois tourmentée. Mon cœur défaille à la seule idée de l'importunité. L'opposition naît de l'importunité. Si vous êtes aussi heureux que je le désire, vous le serez vraiment; mais je ne vois pas encore que je puisse contribuer à votre bonheur. Il fléchit un genou, et se préparoit à répliquer. Adieu, dit-elle, pas un mot

de plus si vous êtes sage : les événements ne sont-*ils* pas entre les mains de la Providence?

Elle s'éloigna précipitamment, et il demeura immobile pendant quelques moments : cependant son cœur étoit plein d'amour, d'espérance et de respect. Lorsqu'il nous rendit compte de cette conversation, le marquis, la marquise, les deux frères, madame Bemont et moi, nous le félicitâmes. L'avis que vous avez reçu de Clémentine, Monsieur, lui dit madame Bemont, est une nouvelle preuve de la grandeur de son ame, puisque l'événement n'est, ni ne peut être en sa puissance.

Il n'y a, dit le seigneur Jeronimo, il n'existera jamais qu'une femme plus grande que ma sœur; celle qui peut adopter pour sa plus chère amie, une jeune personne accablée de douleur (en des circonstances aussi délicates), et pour son propre intérêt oublier quelquefois qu'elle est femme du meilleur et du plus chéri des hommes.

Clémentine, reprit l'évêque, complétera bientôt son triomphe. Elle a, par des motifs religieux, refusé l'homme de son choix, l'homme justement aimé et admiré de tous ses amis et du monde entier. Maintenant, par des motifs de devoir, elle acceptera un homme estimable, et acquerra des droits à la reconnoissance de ses parents et du plus désintéressé des frères. Quel plaisir pour vous, Madame! parlant à la marquise; quelle joie pour mon père, pour

mon oncle, pour notre cher Giacomo et son excellente femme, de se rappeler la patience que vous avez eue pour sa dernière témérité, et l'indulgence qu'on a eue pour elle! Clémentine va nous être rendue! Ensuite chacun loua sir Charles, et lui attribua les heureuses perspectives qu'ils avoient devant les yeux.

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE LVIII.

Lady GRANDISSON à madame SHERLEY.

Lundi, 26 mai.

LA marquise a été priée d'apprendre à Clémentine la mort de Laurana, en l'attribuant à la fièvre. Elle l'a fait ce matin avec toute la tendresse imaginable: cette généreuse fille en a été affligée. « O ma pauvre » cousine! a-t-elle dit; elle m'aima autrefois! Je » l'ai toujours aimée. Si elle avoit eu du temps! » Sur quels fondements de sable nous bâtissons nos » plans de gloire mondaine! Je l'espère, Dieu l'a » reçue dans les bras de sa miséricorde »! Cette pieuse fille et son directeur se sont enfermés dans

l'oratoire consacré aux dévotions de la famille, et prient, je l'imagine, pour l'ame de Laurana.

Tout est réglé, d'après un plan arrangé par Clémentine à la réquisition de toute sa famille. Le comte et le seigneur Sébaste partiront pour Douvres jeudi prochain, et dans moins d'un mois après leur départ, le reste de nos hôtes s'embarqueront pour la France, et de là passeront tous en Italie, excepté Jeronimo. Sir Charles a obtenu qu'il restât après eux, pour essayer si nos bains anglois peuvent contribuer à l'entier rétablissement de sa santé. Ce point délicat, ayant été remis à la volonté de son admirable sœur, elle a généreusement consenti à ce qu'il restât avec nous. Plus généreusement encore, puisqu'on ne le lui demandoit pas, elle a dégagé sir Charles de sa parole; il avoit promis de les accompagner en Italie, elle s'y est opposée, en considération de son Henriette. « Dans ce moment, a-t-elle » dit, je ne sais comment il pourroit la quitter, ni » elle se passer de le voir ». Mais l'été ou l'automne prochain, s'il m'est permis de prévoir pour un temps si éloigné, nous espérons être tous heureux à Bologne. Lady L...., lady G.... et leurs maris, ont promis de nous accompagner. Le docteur Barlet a pris le même engagement, et nous espérons tous que sir Edouard Belcher ne refusera pas de revoir l'Italie avec ses amis.

Vendredi 1er juin.

Le comte de Belvedère a passé six heureux jours depuis la lettre de Clémentine à son père et à sa mère. Ce sont, a-t-il souvent dit, les plus heureux de sa vie. Il a été admis, avec une liberté qui a fait la joie de son cœur, à s'entretenir avec l'arbitre de sa destinée. Elle l'a plusieurs fois prié d'agir avec elle comme un frère avec une sœur. Elle pense que l'incertitude de l'état où elle sera, pendant une année, exige cette précaution pour l'intérêt de l'un et de l'autre.

Pendant ces six jours, elle s'est conduite à son égard et au nôtre avec une liberté douce et calme. Elle a bien soutenu son caractère de sœur. Mais dans le comte, les sentiments de l'amant le plus ardent, le plus pénétré de respect et de vénération, ont pris la place de ceux d'un frère. Jeronimo aime sa sœur autant que lui-même; mais les yeux du comte, comparés à ceux de Jeronimo, montrent qu'il y a deux sortes d'amour, tous deux ardents, et capables de remplir l'ame.

Les adieux du comte ont été très-vifs; ceux de Clémentine obligeants. A genoux devant elle, il a pressé de ses lèvres une main qu'on n'a point retirée. Il auroit voulu parler, mais il ne l'a pu que par ses regards..... Soyez heureux, a-t-elle dit, comte de

Belvedère, je fais des vœux pour votre santé ; que votre voyage soit heureux ! Adieu.

Elle a voulu se retirer ; mais le comte et le seigneur Sébaste, dont elle avoit pris congé quelques moments auparavant, ayant fait quelques pas pour la suivre, elle s'est retournée ; et d'un air noble et grave : Adieu, encore une fois, mes deux amis, a-t-elle dit. Comte, prenez soin du seigneur Sébaste ; et vous, mon cousin, prenez soin du comte de Belvedère. Elle les a salués, et le comte s'est incliné profondément sans parler. Comme elle passoit auprès de moi : Mylady Grandisson, a-t-elle dit, en portant ma main à ses lèvres, sœur de mon cœur, le jour est beau. Lorsque vous aurez béni par vos souhaits, le départ de nos amis, puis-je vous inviter à m'accompagner au jardin ? Je pris un congé affectueux des deux jeunes voyageurs, et je la suivis.

Nous eûmes un doux entretien, qui le devint encore plus pour l'une et pour l'autre, lorsque sir Charles nous eut jointes au bout d'une demi-heure : le comte et le seigneur Sébaste ne lui avoient pas permis de les conduire plus loin que la dernière cour, quoique ses chevaux fussent prêts, et qu'il eût résolu de les accompagner pendant quelques milles. Lorsque nous vîmes entrer sir Charles dans le jardin, nous nous arrêtâmes, nous tenant toutes deux embrassées, attendant et désirant qu'il s'approchât. Charmantes sœurs ! aimables amies ! dit-il,

quand il fut près de nous, nous prenant une main à chacune et les joignant en nous saluant l'une et l'autre (puis regardant autour de lui) : Que je marque des yeux cette heureuse place! Ensuite les jetant sur moi... une larme sur la joue de mon Henriette!.... il l'essuya lui-même avec mon mouchoir. Chères amies, continua-t-il, l'amitié se satisfera, en jetant un pont sur le bras de mer : elle s'ouvrira un chemin solide à travers les rochers et les montagnes; elle ne fera qu'un pays de l'Angleterre et de l'Italie; les ames amies sont toujours voisines.

O bon Chevalier! ô ma chère lady Grandisson! avec cet espoir, Clémentine sera heureuse, quoique le jour de la séparation ne soit pas éloigné. Voulez-vous renouveler ici votre promesse, qu'au temps qui vous conviendra, ma chère lady Grandisson, vous ne refuserez pas votre présence à l'Italie?

Nous la faisons! nous la faisons!

Promettez-le encore, reprit la charmante Clémentine. Et moi aussi, je marque la place (regardant autour d'elle, comme l'avoit fait sir Charles); l'orangerie à droite, ce bosquet de chênes à gauche, le village et le ruisseau devant nous, la cascade en perspective, et l'obélisque derrière. Que ce lieu soit témoin de vos promesses quand nous serons loin, loin les uns des autres.

Nous répétâmes nos engagements, et sir Charles dit qu'il feroit élever, dans le même lieu, un petit

temple consacré à notre triple amitié (en effet, il en trace le plan), et que puisqu'elle en avoit si heureusement marqué la place, il seroit appelé le *Temple de Clémentine*.

Il est arrêté que M. Lowter et M. Deane, quoique le dernier (j'en bénis le ciel) soit en bonne santé, accompagneront à Bath le seigneur Jeronimo dans la saison prochaine. Sir Charles se propose de l'y aller voir, et quand je lui en donnerai la permission, c'est le compliment qu'il m'a fait, il compte lui faire voir l'Irlande et les améliorations de ses terres dans ce royaume. Lucie ne sera-t-elle pas satisfaite de ce projet? Je me réjouis de ce qu'elle et son mari ont reçu avec plaisir mes félicitations. Ils sont, ainsi que vous, ma chère grand'maman, mon oncle, ma tante, et tous mes bons amis de Northampton-Shire, sûrs du cœur de leur

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE LIX.

Lady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Samedi au soir.

Je vous ai rendu compte, ma chère grand'maman, dans mes deux dernières lettres *, des parties de plaisir que nous faisions entre nous sur-tout, et quelquefois aux lieux d'assemblée. Quels heureux moments viennent de passer! et nous avons encore la promesse d'une semaine entière. Que je vous entretienne aujourd'hui de notre agréable situation.

Tout ce qui peut être arrangé l'est actuellement. Le comte de Belvedère a écrit au seigneur Jeronimo; il est sur la route d'Italie, et n'est point malheureux. Clémentine est maîtresse de ses actions, et plus empressée à obliger tous ses amis. Avec quelle joie nous voyons qu'une paix durable reprendra possession de son noble cœur! Le marquis et la marquise ne portent plus, comme auparavant, l'inquiétude gravée sur leur front. Clémentine voit comme nous le rétablissement de leur santé sur leur

* Ces deux lettres n'ont point paru.

agréable figure. Elle s'étonne de la puissance qu'elle a sur eux, et se repent de n'en avoir pas fait ce qu'elle appelle un plus reconnoissant et plus respectueux usage.

Le P. Marescotti, le seigneur Juliano et l'évêque, louent l'air d'Angleterre, comme s'il avoit contribué à ce changement, et s'en promettent des miracles, ainsi que de la salubrité des eaux, sur le seigneur Jeronimo. Cependant l'effet principal est attribué à la conduite de sir Charles, et aux avis qu'il a donnés de ne point presser Clémentine. Mylord et mylady L..., mylord et mylady G..., lorsque nous sommes seuls, me félicitent plus que personne de ces heureux changements. Ils disent, avec raison, que je regarde le bonheur de Clémentine comme essentiel au mien.

Mais je dois m'attendre, ma chère grand'maman, à vos félicitations, de ce qu'un événement aussi critique ayant amené en Angleterre une femme qui mérite l'amour de tous les hommes, il ne s'est pas élevé le plus léger doute sur la tendre et inviolable affection du meilleur des hommes pour sa reconnoissante Henriette.

Dans une situation aussi difficile, que sa conduite a été noble ! sans affectation envers sa femme et son amie, en présence de l'une et de l'autre ! Combien ai-je souvent, à tort il est vrai (vu la noblesse du cœur de Clémentine), désiré en silence qu'il sup-

primât devant elle quelques témoignages de sa tendresse pour moi, quoiqu'ils fussent dictés par le sentiment le plus pur? Il n'y a que l'intégrité de son propre cœur, au-dessus de tout déguisement et de tout mystère, qui ait pu le soutenir dans une position si délicate.

Il m'avoit prévenue de son amitié compatissante et de son admiration pour cette femme supérieure. Ce généreux aveu m'avoit préparée à le voir agir à son égard avec tendresse, quand même le rare mérite qui est en elle ne feroit pas honneur à ceux qui l'honorent. Auprès d'elle, il avoit applaudi son Henriette; il l'avoit exaltée devant elle. Clémentine devoit s'attendre qu'il rempliroit à la face de l'univers les engagements qu'il avoit pris à l'autel. Nous savions toutes deux que c'étoit un homme *bon*, et qu'un homme *bon* ne pouvoit se permettre ni de violer, ni de suspendre un devoir, soit qu'il regardât l'amitié, ou un engagement plus étroit et plus sacré. Combien de difficultés le caractère et l'intervention d'un homme dont la vertu est éprouvée, ne font-ils pas disparoître? Que ne peut-il pas! quel pouvoir a son exemple! l'amour de sir Charles Grandisson environne de gloire! la magnanimité, la tendresse sont réunies dans son cœur. Aucune petitesse n'y entra jamais. Tous ceux qui le connoissent veulent mériter de sa part une opinion favorable; ils sont inquiets de ce qu'il pensera d'eux; et réprimant

devant lui les foiblesses ordinaires, sentent leur cœur s'élever, et oublient comment on peut être bas.

O mon Dieu! donne-moi la reconnoissance digne d'un tel ami, d'un tel guide, d'un tel protecteur, d'un tel mari! Augmente, avec ma gratitude envers toi, mon mérite à son égard, et le pouvoir de l'obliger qui peut être en moi! Pour son propre bonheur, conserve-lui (c'est, ma grand'maman, la prière qu'il veut que je fasse, et je sais que c'est aussi la vôtre), conserve-lui, jusqu'à l'approche du moment terrible, son Henriette, dont la vie et la félicité (c'est lui qui l'en assure) sont la plus chère partie de la sienne!

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE LX.

Lady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Place de Saint-James, lundi 18 juin.

Nous voici enfin, ma chère grand'maman, au jour de notre départ pour Douvres: nous passerons cette nuit à Cantorbéry, et nous arriverons à Douvres demain. Que nos cœurs sont tristes!

Cantorbéry, lundi au soir.

Nous y sommes! Comme nous nous regardons l'un l'autre! Un départ d'amis chéris!... qu'il est douloureux! Combien sir Charles fait d'efforts sur lui-même! Mais, à juger par l'extérieur, Clémentine est une héroïne. Quelle grandeur d'ame! elle ne voudroit pas laisser entrevoir qu'elle quitte sir Charles avec peine; cependant je vois qu'elle souffre intérieurement. Jeronimo garde le silence; j'espère qu'il ne se repent pas d'avoir obligé son ami et nous tous en restant ici. Le marquis et la marquise cherchent à se consoler par l'espérance de nous revoir en peu de temps, et ils avouent qu'ils en ont besoin. Je rends graces à Dieu de ce qu'ils ont une plus belle saison pour le retour qu'ils ne l'ont eue pour venir, et de ce qu'ils ont retrouvé le trésor qu'ils avoient perdu.

J'aurois dû vous dire que mylord et mylady L..., mylord et mylady G..., ont pris congé de nous à Rochester, parce qu'un si nombreux cortége auroit pu gêner ceux à qui l'on vouloit rendre cet honneur. Que la séparation a été touchante, sur-tout entre Clémentine et lady L...!

Dix heures du soir.

Je suis dans ma chambre, et ne sais que faire de moi-même. Je ne puis pas même écrire. Il faut

que je rejoigne la compagnie. Mon sir Charles n'y est-il pas?

Douvres, mardi au soir.

Voici, voici le moment. Quelle folie de prendre la plume! Je ne sais que faire, le vaisseau est prêt, tout est prêt. Demain matin, au point du jour, si le vent... Quel moment pour tous! Comme la tendre Clémentine est maintenant baignée de larmes! Chère Clémentine! quelles prières elle a faites pour mon bonheur! A quelle effusion de vœux elle s'est abandonnée! Combien de bénédictions, de caresses, de consolations nous nous sommes données l'une à l'autre! Quelles promesses, quels serments d'une amitié plus que fraternelle! Et madame Bemont! l'excellente madame Bemont! elle n'est pas moins affligée. Après une liaison si courte, elle n'a jamais aimé, dit-elle, une femme autant qu'elle m'aime. Elle bénit sir Charles pour l'amour qu'il a pour moi, amour tendre, mais digne d'un homme! Nous nous sommes engagées à une correspondance, principalement en italien, ainsi qu'avec Clémentine, afin de me perfectionner dans cette langue, et que je devienne, comme le dit obligeamment la marquise, une Italienne et son autre fille.

Douvres, mercredi matin.

Cruelle tendresse! ils n'ont pas voulu que je la visse embarquer. Sir Charles m'a donné l'ordre

(je l'appelle ainsi, parce que j'ai obéi avec répugnance) de ne pas quitter ma chambre. Nous nous sommes séparés cette nuit. Cruelle séparation! sir Charles et madame Bemont seulement... Mais sont-ils partis? Ils le sont, ils le sont! Sir Charles, pour qui les mers et les montagnes ne sont rien, quand les affaires ou les plaisirs de ses amis l'appellent, s'est embarqué avec eux. Il les verra descendre à terre, établis à Calais, et reviendra trouver à Douvres son Henriette, qui désire son retour. Il l'a laissée sous la garde et confiée aux consolations de son Jeronimo, de son Belcher et du bon docteur Barlet. Quel tendre adieu, la nuit dernière, entre le docteur et le P. Marescotti! ils se sont promis aussi de s'écrire; le bonheur des deux familles sera un de leurs sujets.

Clémentine n'a craint ni le passage d'une mer agitée, ni la baie de Biscaye dans la saison la plus rigoureuse, pour exécuter la fuite qu'elle avoit projetée. Sa mère a été sans crainte en suivant les traces de sa fille. Mais à-présent que les transes de l'incertitude, et l'ardeur de l'impatience ne les animent plus, elles ont embrassé vivement l'offre de les accompagner jusque sur le continent, que leur a faite sir Charles; je peux même dire sa résolution, car il n'auroit pas voulu de refus. Le marquis lui a fait compliment de ce que chacun se croyoit en sûreté avec un aussi excellent homme; comment pourront-

ils se séparer de lui ?... et lui d'eux ? Mais dans un an, s'il plaît au ciel, nous nous rejoindrons tous ! Et si le Tout-Puissant exauce nos vœux, nous aurons le bonheur de voir Clémentine entièrement rétablie.

Jeudi matin.

Le meilleur des hommes, des amis, des maris, est revenu de Calais, satisfait, gai, vif, aimable, chargé de bénédictions pour son Henriette. Nous allons partir, et nous espérons atteindre Cantorbéry cette nuit, en retournant à Londres.

Sir Charles m'assure qu'il n'a point laissé la chère sœur de mon cœur douloureusement affectée. Elle étoit *toute elle-même* à son départ, m'a-t-il dit ; *magnanime*, quoique touchée, et paroissant condescendre à la volonté d'autrui ; mais ni effrayée, ni embarrassée de son amour fraternel pour lui. Il a pris congé d'elle avec une tendresse digne de l'amitié qu'elle lui inspire, une tendresse que les hommes courageux et sensibles montrent toujours à ceux qui méritent leur attachement.

Il a particulièrement recommandé au père, à la mère, à l'évêque et au P. Marescotti (les deux derniers feront leurs efforts auprès du général), de ne pas presser Clémentine sur l'attente qu'elle leur a donnée, mais de la laisser entièrement suivre ses projets et sa volonté. Ils ont promis de le faire, et la malheureuse Laurana n'étant plus, ils répondent

du général. Sir Charles me dit qu'avant le départ du comte, il l'a engagé à prometure qu'il ne feroit sa cour à Clémentine que par des assiduités silencieuses, et par ces actes de bienfaisance et de générosité qui lui sont naturels, et qui sont dignes de son immense fortune.

Place de Saint-James, dimanche matin.

Graces à Dieu, nous sommes arrivés la nuit dernière en bonne santé; nous allons à l'église prier pour nos voyageurs, et rendre grace pour nous-mêmes.

J'attends mylord et mylady L..., mylord et mylady G..., et ma cousine Reves, selon ce billet, que j'ai reçu de la charmante lady G...:

« Mon Henriette, Dieu merci, est arrivée en » bonne santé. Caroline et madame Reves seront » empressées de vous en féliciter. Je les ai envoyé » prier à dîner chez vous; leurs maris et le mien, » d'aventure, y seront admis : je sais que cela ne » déplaira point à mon frère. Il pardonne tous » les caprices de sa Charlotte, lorsqu'ils portent, » comme celui-ci, le caractère d'une liberté affec» tueuse. D'ailleurs, il faut profiter du temps : je » sais qu'il ne compte pas rester long-temps à la » ville, et il faut qu'il nous voye tous avant de la » quitter. Il est pressé de retourner à la campagne, » pour y suivre les glorieux projets de bienfaisance

» qu'il a formés, et dans lesquels un grand nombre
» de personnes trouveront leur compte.

» Mais donnez ordre que la chambre à coucher
» de damas vert soit arrangée comme une chambre
» de nourrice. Où nous dînons, nous soupons. Vous
» savez que mon *marmouset* doit me suivre. J'ai
» prié celui de lady L..., madame Reves amenera
» le sien : ils feront tous leur partie de chant, et
» nous aurons un concert piaillant. Comme c'est
» aujourd'hui dimanche, je veux chanter une an-
» tienne avec eux. Mon petit sapajou ne sauroit
» crier si je ne chante ; mais je crains que les pe-
» tits payens ne s'amusent moins d'une hymne
» chrétienne, que de l'hymne spirituelle *Phillida,*
» *Phillida*, de Thomas Durfé. Je suis envieuse de
» voir comment mon agréable Italien (pauvre en-
» fant !) soutient l'absence de son père et de sa
» mère. Ordonnez-lui de s'aiguillonner lui-même,
» et de paroître enjoué, ou je l'amenerai dans notre
» *nourricerie*, pour compléter le chorus, quand
» nos marmots seront en train de crier. Adieu,
» jusqu'à dîner, ma chère et très-chère Henriette ».

Lady G.... est une charmante nourrice; elle est extraordinaire en tout ce qu'elle fait. Le seigneur Jeronimo l'admire entre toutes les femmes; mais quelquefois cependant ses saillies l'étonnent. Il est très-satisfait d'être avec nous, et nous montre une humeur charmante. Il aime extrêmement les en-

fants, sur-tout celui de lady G....; et c'est en vérité un des plus beaux que j'aye vus. Il l'appelle comme elle son marmouset, et le presse vingt fois le jour contre son sensible cœur. Effet singulier du mariage! Qui se seroit attendu qu'elle deviendroit une telle femme, une telle mère, une telle nourrice! Son frère en est enchanté; il se prête aux plaisanteries qu'elle aime, il s'y livre; et mylord G....... jouit plus que personne de leur charmante gaieté. Sir Charles lui fait quelquefois l'honneur de l'appeler à son secours, lorsque Charlotte est pour lui, dit-il, trop forte partie; mais c'est en effet lorsqu'il se tient au-dessous d'elle, et la complimente comme si elle étoit un adversaire trop redoutable. Alors elle me fait un signe de tête, comme entièrement convaincue de sa supériorité.

Mais je perds mon temps à des bagatelles.... Je suis prête, tout-à-fait prête, mon cher sir Charles; conduisez votre reconnoissante Henriette au temple de l'Être tout bon, tout puissant, tout miséricordieux, et je vais m'y édifier, comme je le fais toujours, par le doux charme de votre piété!

Dimanche après midi.

Un nouvel engagement, d'un genre fort triste, appelle encore sir Charles loin de moi. En combien de différentes manières un homme *bon* ne peut-il

pas être utile à ses semblables? Il y a environ deux heures qu'un parent de sir Hargrave Pollexfen est arrivé dans un carrosse à six chevaux de sir Hargrave (les chevaux à la nage), pour supplier sir Charles de venir avec lui, s'il étoit possible, dans la maison de la forêt où l'on a transporté, il y a environ quinze jours, ce malheureux homme; il n'a plus d'espoir que dans l'effet de l'air, qui est ordinairement le dernier recours des médecins. S'il meurt sans enfants, la plus grande partie de son immense fortune doit passer à ce gentilhomme, dont le nom est Pollexfen. C'est un digne homme, du-moins je le crois, malgré les plaintes et les jalousies de sir Hargrave. Après avoir fait part à sir Charles de la prière de son cousin, qui lui demandoit l'appui de sa présence, et lui faisoit dire qu'il ne mourroit pas en paix s'il ne le voyoit, il a secondé le désir de sir Hargrave les yeux baignés de larmes, et avec un empressement qui marquoit la compassion et l'honnêteté. Ces instances n'étoient pas nécessaires auprès de sir Charles : il pense que visiter les malades en des cas aussi pressants, est un devoir indispensable. En attendant seulement que les chevaux se fussent rafraîchis, il a suivi M. Pollexfen avec le plus grand empressement, en me disant toutefois : Il est surprenant, si le malheureux homme jouit de sa raison, qu'il n'ait pas pensé au docteur Barlet plutôt qu'à moi.

Merceda! Bagenhall! et maintenant sir Hargrave à la fleur de leur âge! livrés, il y a si peu de jours, aux plaisirs et même aux désordres! Compagnons d'iniquité! en si peu de mois! O Dieu tout-puissant! soutiens ce malheureux dans sa dernière agonie, et reçois-le dans ton sein. Je lui pardonne de toute mon ame les injures que j'en ai reçues.... Je le puis assurément.... Quelque grandes qu'elles fussent, ce sont elles qui m'ont unie à l'objet de tous mes désirs, au meilleur des hommes.

Ayant rempli cette lettre du détail de près d'une semaine, je vais la finir, ma chère grand'maman, par mille tendres vœux et ferventes prières pour le bonheur et la santé de tous mes chers amis de Northampton-Shire, qui partagent si tendrement celui de leur

HENRIETTE GRANDISSON.

LETTRE LXI.

Lady GRANDISSON *à madame* SHERLEY.

Mercredi, 24 juillet.

Ah! ma grand'maman, le malheureux sir Hargrave!... Sir Charles n'est revenu que ce matin. Il le trouva jouissant de toute sa raison. Sir Hargrave eut en le voyant un plaisir extrême. Il se recommanda instamment à ses prières; il joignoit les mains, pleuroit, déploroit sa vie passée. Que j'aurois voulu, dit-il, être éprouvé par quelques années de pénitence! J'ai fatigué le ciel par mes prières à cet égard; je n'ai pas mérité peut-être qu'elles fussent entendues! Ma conscience me reproche que j'ai négligé une multitude d'occasions, méprisé une foule d'avertissements!.. Oh! sir Charles Grandisson, c'est une cruelle, cruelle chose que de mourir, dans la fleur de son âge, avec tant de richesses!

Alors, s'adressant à ses amis qui l'entouroient, il fit la comparaison du bonheur de sir Charles avec son malheureux état. Sir Charles, à sa demande, passa la nuit auprès de lui. Il s'efforça de le consoler, invoqua la miséricorde de Dieu pour lui, quand

le malheureux homme n'eut plus que le pouvoir de joindre l'expression des regards à ses prières. Sir Hargrave avoit demandé qu'il lui fermât les yeux. Il l'a fait : il est demeuré jusqu'au dernier instant. Jugez combien un cœur tel que celui de sir Charles doit avoir souffert dans une si terrible occasion! Infortuné sir Hargrave! puisse-t-il avoir trouvé miséricorde auprès du Dieu de toute bonté! Il a remis son testament entre les mains de sir Charles à son arrivée, et l'a nommé son exécuteur-testamentaire. Ne vous a-t-on point dit que quelque temps auparavant il l'avoit réconcilié avec ses parents et ses héritiers naturels? Il a eu le plaisir de voir que la réconciliation a été sincère. Le malheureux homme leur parla d'une manière obligeante. Ils l'ont soigné avec affection, et il leur a témoigné sa reconnoissance. . . . .

Mes larmes m'empêchent d'écrire. . . . Dans le dernier acte de sa vie, l'infortuné a été bienfaisant à mon égard dans l'intention, mais cruel en effet. . . . Quand il n'auroit pas eu pour moi cette attention, j'aurois toujours déploré sa mort, terme d'une vie si dépravée. Il m'a laissé comme une foible expiation, dit-il, pour la terreur qu'il m'a causée, une très-grande somme d'argent (sir Charles n'a pu me dire ce qu'elle est), ses bijoux et sa vaisselle. Il a aussi légué à sir Charles un présent considérable. Le bien qu'il laisse est immense. Sir Charles est mé-

content de ces legs, et encore plus de ne pouvoir les rendre aux héritiers. Ceux-ci déclarent que sir Hargrave les a obligés, par un serment solennel accompagné de malédictions contre eux-mêmes, s'ils étoient parjures, à ne recevoir ni de sir Charles ni de moi, les dons considérables qu'il leur a dit nous avoir faits, et ils ont assuré mon mari qu'ils observeroient religieusement cette promesse.

Beaucoup de malheureux profiteront de ces legs. Sir Charles m'a dit qu'il ne vouloit ni participer à l'emploi que je ferai de ce qui m'est donné, *ni même* le diriger par ses avis. J'espère que vous, Madame, et ma tante Selby, me donnerez vos conseils à cet égard. L'intention de sir Charles est d'honorer, *par* l'emploi de son legs, la mémoire de sir Hargrave. Il a été satisfait de son Henriette en cette occasion, et de la sensibilité qu'elle a montrée pour ce malheureux homme. Le plus indulgent des maris trouve toujours quelque raison de la louer pour tout ce qu'elle dit ou ce qu'elle fait. Mais comment ne seroit-il pas le meilleur des maris, lui qui a été fils respectueux, qui est frère tendre et fidèle ami, lui qui est *bon* par principe, *bon* dans toutes les circonstances?

Quel est, ma chère grand'maman, le caractère de plusieurs de ces héros tant vantés, comparé au mérite modeste d'un homme véritablement *bon?* Sous combien de jours aimables un tel homme ne

